This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

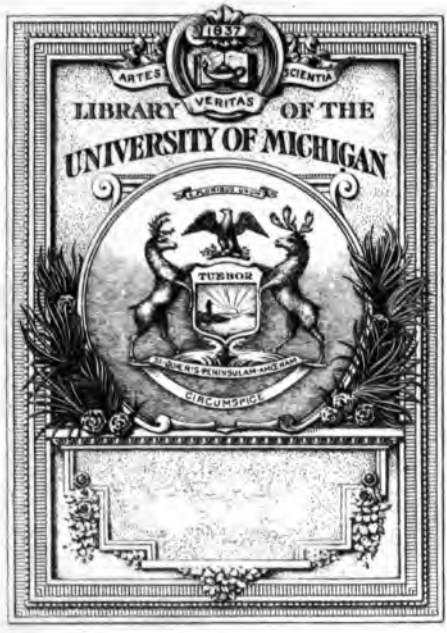
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 966,819


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI BELLUM IN PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

83
Gc
Mc

1833

1833

838
G60
M62

W. GOETHE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ÉTUDE SUR P. PARUTA, 1 vol. in-8. Vve Joubert.

CONTEMPORAINS ET PRÉDÉCESSEURS DE SHAKSPEARE. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. 1 vol. in-12. Charpentier.

SHAKSPEARE, SES ŒUVRES ET SES CRITIQUES. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. 1 vol. in-12. Charpentier.

SUCCESSEURS ET CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. 1 vol. in-12. Charpentier.

DANTE ET L'ITALIE NOUVELLE. In-8. Dentu.

PÉTRARQUE. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. 1 vol. in-12. Didier et Cie.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE. 1 vol. in-12. Didier et Cie.

RÉCITS DE L'INVASION. 1 vol. in-12. Didier et Cie.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

A. MÉZIÈRES

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES

W. GŒTHE

LES ŒUVRES

EXPLIQUÉES PAR LA VIE

1749-1795

LA JEUNESSE DE GŒTHE
GŒTHE A FRANCFORT ET A STRASBOURG
WETZLAR ET WERTHER
LES AMIS DE LA JEUNESSE DE GŒTHE
PREMIÈRES ANNÉES DE GŒTHE A WEIMAR
GŒTHE EN ITALIE
TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE GŒTHE
GŒTHE ET LA RÉVOLUTION

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

Tous droits réservés

LIB. COM
LIBERMA
SEPTEMBER 1928
17636
2 v.

AVERTISSEMENT

Ce livre, qui aura peut-être une suite dans des temps plus heureux, était écrit tout entier avant la guerre. Je n'ai rien voulu y changer et je n'ai rien à désavouer du sentiment qui me l'a inspiré. En étudiant Gœthe, en essayant de mieux le faire connaître parmi nous, je ne me suis jamais proposé de travailler à la gloire de son pays. Un enfant de Metz, élevé près de la frontière, ne pouvait se faire illusion sur les sentiments de l'Allemagne à notre égard, ni se dissimuler la haine qu'on nous portait des deux côtés du Rhin. Toute parole d'admiration pour d'implacables ennemis, pour ceux qui devaient un jour arracher de la France sa ville natale, dont il n'attendait d'avance ni générosité ni justice, eût été déplacée dans sa

bouche. Mais admirer Gœthe, ce n'est point admirer l'Allemagne, encore moins la Prusse, que Gœthe n'aimait guère.

Un grand homme n'appartient pas uniquement au pays où il est né. L'humanité tout entière le réclame comme un représentant du génie humain plus encore que du génie d'une race. Quelquefois même des peuples voisins se disputent l'honneur de l'avoir formé à leur école. Quoique Gœthe appartienne à l'Allemagne par sa naissance, bien des éléments divers qui se mêlent chez lui à l'élément germanique, révèlent une culture d'esprit antérieure et supérieure à la culture allemande. Il se ressentit toute sa vie de l'éducation française qu'il avait reçue dans sa jeunesse et qu'avait partagée tout le dix-huitième siècle. Lui-même, reconnaissant ce qu'il nous devait, ne put se décider ni en 1806 ni en 1813, lorsque la haine de l'Allemagne se déchaînait contre nous, à haïr une nation qui représentait pour lui ce qu'il y a de plus délicat et de plus élevé dans la civilisation moderne. L'hommage qu'il rendait alors au génie bienfaisant de la France, nous pouvons le rendre aujourd'hui, non au génie impitoyable de la Prusse, mais au libre et puissant esprit qui s'est élevé seul au-dessus des ressentiments et des

violences de ses compatriotes, comme il s'élevait au-dessus des écrivains de son temps par l'étendue d'une intelligence sans égale et sans rivale dans l'histoire des lettres allemandes.

Gœthe est trop supérieur à la race germanique pour que nous l'acceptions comme son représentant. Ce n'est pas d'elle qu'il a pu apprendre à dominer les petites passions nationales, à se maintenir dans une région de la pensée où la haine de peuple à peuple ne pénètre point, où l'on ne s'attache plus qu'aux grands intérêts de la science et de l'art, où l'on ne sert plus que la vérité, où l'on se croit le concitoyen, non de tous ceux qui partagent dans la même langue les mêmes préjugés, mais de tous ceux qui pensent. De telles idées ne viennent point de l'Allemagne; ce sont les philosophes et les écrivains français du dix-huitième siècle qui les ont répandues à travers le monde, en rapprochant les intelligences, en préparant une révolution qui ne devait pas seulement profiter à leur pays, dont ils espéraient que l'Europe entière recueillerait le bénéfice. Gœthe ne paraît-il pas aujourd'hui plus rapproché de ces généreux esprits, si éloignés des mœurs du moyen âge, si opposés aux abus de la force, si dédaigneux du droit de conquête, que des professeurs, des

savants, des écrivains de l'Allemagne contemporaine, qui ont demandé le bombardement de Paris et réclamé deux millions d'âmes comme la proie du vainqueur?

Paris, janvier 1872.

AVANT-PROPOS

Gœthe dit, dans *Poésie et vérité* : « Mes œuvres ne sont que les fragments d'une grande confession. » Ces paroles, trop peu remarquées, nous apprennent qu'il faut chercher dans la biographie du poëte, et jusque dans les détails intimes de sa vie, le meilleur commentaire de ce qu'il écrit. D'après son propre témoignage, il y a un rapport caché entre les événements de son existence, entre les sentiments qu'il éprouve et les ouvrages qu'il donne au monde. Il se compte lui-même parmi les écrivains qui ne se détachent pas facilement de leurs propres impressions, qui n'écrivent que pour exprimer ce qu'ils ressentent, pour se soulager en quelque sorte, et se débarrasser, par le travail de la composition, des souvenirs qui les assiégent ou des émotions qui troublent leur vie. C'est assez dire qu'aucun sujet ne l'attirera, s'il n'y trouve rien qui réponde à l'état de son âme, aux dispositions présentes de son esprit. Pour que l'écrivain se montre, il faut

que l'homme ait commencé par être ému et ébranlé. Nous sommes donc avertis par Gœthe lui-même que nous ne comprendrons les sujets qu'il traite qu'à la condition d'y découvrir le secret des confidences qu'il y dépose. Mais cette recherche n'est point facile. Gœthe n'écrit pas à la façon des historiens modernes, en se préoccupant uniquement de dire la vérité. Il ne compose ni œuvres historiques ni mémoires proprement dits : il fait avant tout œuvre d'art ; il transforme la réalité en poésie, et, dans ses conceptions d'artiste, il écarte, il dissimule, il élimine les éléments trop grossiers ou trop disparates qui ne répondraient point à ses rêves de perfection. Si la vérité absolue ne rentre point dans les conditions de l'art, il y ajoute ou il en retranche quelque chose, jusqu'à ce qu'il la ramène à des proportions harmonieuses et poétiques. Même lorsqu'il raconte l'histoire des premières années de sa vie, il ne se borne point à un récit exact et fidèle : il y mêle un peu de fiction ; il l'arrange, il le dispose dans un ordre savant, avec une certaine harmonie qu'il juge nécessaire à la beauté de l'œuvre, et dont il se préoccupe infiniment plus que de l'exactitude. Aussi, pour ne tromper personne, pour ne pas nous laisser croire que tout soit vrai dans son *Autobiographie*, l'intitule-t-il à dessein *Vérité et poésie*. Il a mêlé étroitement la réalité à la fiction, en les fondant avec art dans un ensemble harmonieux. C'est à nous à démêler l'une de l'autre. Tâche délicate, dont on comprendra mieux encore la

difficulté en se rappelant que Gœthe disait à Eckermann, à propos des *Affinités électives :* « Ce roman ne renferme pas une ligne qui ne soit un souvenir de ma propre vie ; mais il n'y a pas une ligne qui en soit une reproduction exacte. »

Où finit la vérité? où commence la fiction? Que de fois ne s'expose-t-on pas à prendre pour un événement réel, pour un sentiment intime, le simple effort d'une imagination poétique qui, en cherchant le beau, s'écarte du vulgaire ! Les causes d'erreur s'augmentent encore lorsqu'il s'agit de certaines œuvres que Gœthe a revues et modifiées par un souci d'artiste, en ne s'occupant que de les rendre plus belles, longtemps après les circonstances ou les émotions qui les avaient inspirées.

Quelles que soient les difficultés d'un tel travail, il faut cependant se résoudre à l'entreprendre, puisque Gœthe nous prévient qu'on ne comprendra le véritable sens de ses œuvres que si on en rattache l'étude à l'étude de sa vie, ou plutôt de ses sentiments. C'est ce que j'ai essayé de faire avec précaution, en évitant comme un piége toute tendance conjecturale, en m'appuyant sur des textes précis, sur la correspondance du poëte, sur les confidences qui lui échappent, sur les témoignages de ses contemporains et de ses amis. Qu'on ne s'attende pas néanmoins à trouver ici une biographie minutieuse, rigoureusement enchaînée à l'ordre des dates : c'est surtout l'homme intérieur que j'étudie. Les ressorts secrets des actions, les mobiles de la con-

duite, nous intéressent plus, en général, que les actions elles-mêmes. La vie de Gœthe a été pleine d'événements, mais plus pleine encore d'impressions et d'idées. Qu'en a-t-il mis dans ses œuvres? que trouvons-nous de lui-même dans ce qu'il écrit? Voilà le problème que j'ai tenté de résoudre. On n'y peut arriver qu'en connaissant à fond cette puissante nature. Dans un semblable sujet, les études littéraires ramènent sans cesse aux études morales. A mesure que je voyais se développer devant moi, par une série d'ouvrages admirables, la richesse native et la force créatrice du génie, je recomposais parallèlement, à l'aide de l'analyse psychologique, tous les traits d'une des physionomies les plus curieuses et les plus originales du monde moderne. Il y a des écrivains qui disparaissent derrière leurs écrits; celui-ci les marque, au contraire, d'une empreinte si personnelle, que chacun de ses travaux ajoute un trait à son caractère, en même temps que chaque impression de sa vie morale se traduit par une œuvre.

GOETHE

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE GŒTHE

Francfort et Leipzig. — La famille de Gœthe. — Son père. — Sa mère — Sa sœur. — Ses premières années à Francfort. — Marguerite. — Son séjour à l'université de Leipzig. — Questions littéraires. — Premiers essais dramatiques. : *le Caprice de l'amant*. — Annette Schœnkopf.

I

Arrière-petit-fils d'un maréchal-ferrant, petit-fils d'un tailleur devenu aubergiste, Gœthe, par son père, sortait du peuple presque directement, tandis que par sa mère il descendait d'une famille qui depuis longtemps déjà faisait partie de la bourgeoisie. Les Textor — c'était le nom de sa mère — remplissaient déjà des fonctions administratives ou judiciaires, lorsque le bisaïeul de Gœthe ferrait les chevaux en Thuringe, dans la petite ville d'Artern, sa patrie. Mais, au moment où naquit le poëte, le 28 août 1749, les deux fa-

milles se trouvaient dans une condition à peu près égale, grâce à l'aisance que le fils de l'aubergiste tenait de son père, à l'éducation distinguée qu'il avait reçue et au titre de conseiller impérial qu'il portait. Jean-Gaspard Gœthe était, de sa personne, assez considéré à Francfort-sur-le-Mein pour que le premier magistrat de la ville, Jean Wolfgang Textor, lui accordât en 1748 la main de sa fille aînée.

L'enfant qui naissait de ce mariage l'année suivante entrait donc dans le monde sous une étoile favorable, comme il le remarqua lui-même plus tard en racontant les premières années de sa vie. La maison paternelle allait lui offrir pour son enfance toutes les ressources de l'éducation, pour sa jeunesse, les relations les plus honorables. Dans une ville aussi attachée que Francfort à ses institutions municipales, le petit-fils du maire de la cité, d'un magistrat élu par le libre choix de ses concitoyens, et porté par leur estime au premier rang, devait voir s'ouvrir devant lui toutes les portes et rencontrer partout un accueil bienveillant. Gœthe n'oublia jamais qu'il était né dans une condition privilégiée. Lorsque le grand-duc Charles-Auguste l'anoblit, il sut gré au prince de vouloir lui donner une marque de son amitié, mais il ne se crut pas honoré. « Nous autres patriciens de Francfort, disait-il à Eckermann, nous nous considérions comme les égaux des nobles. »

Les parents de Gœthe appartiennent à l'histoire. Lui-même nous les a fait connaître, et aucun de ses biographes ne peut les négliger. Son père fait penser à

un type très-répandu en Allemagne, surtout en Prusse, celui du bourgeois instruit, éclairé, laborieux, mais formaliste, méticuleux, méthodique, toujours prêt à s'appliquer à lui-même et à appliquer aux autres une règle de conduite dont il ne souffre point qu'on s'écarte ; plus disposé à s'exagérer l'importance de chaque devoir qu'à en négliger un seul. Absolument maître de son temps, exclu même des fonctions municipales par le titre, purement honorifique, de conseiller impérial, Jean-Gaspard Gœthe se consacra à l'éducation de ses enfants. Il en eut six ; mais, comme les quatre derniers moururent en bas âge, il reporta tous ses soins sur les deux aînés, Wolfgang et Cornélie. Il exigea même d'autant plus de ceux-ci, qu'avec une famille réduite il lui restait plus de temps pour s'occuper d'eux. Ce fut lui qui enseigna à son fils l'allemand, le grec, le latin, le français; à sa fille, l'italien. Il se fit, pour les instruire, tout un plan d'études qu'il suivit méthodiquement, et qui ne manquait pas d'originalité, si on en juge par quelques compositions de Wolfgang, conservées à la bibliothèque de Francfort, et publiées par le docteur Weismann (1846).

Les matières qui servaient de textes aux exercices de l'enfant, qu'il devait traduire ou développer, suivant le besoin, offrent un intérêt particulier, et ne ressemblent en rien aux sujets de convention qu'on propose d'ordinaire à l'esprit des écoliers : ce sont des événements de la vie journalière, des incidents domestiques, quelques scènes qui se sont passées dans la maison, quelques souvenirs d'enfance, quelques démé-

lés avec des camarades, que le père propose à son fils de développer en allemand, de traduire en grec ou en latin. Il ne sort de ces scènes familières que pour appeler l'attention du jeune garçon sur des faits contemporains bien connus, qu'on a souvent discutés en famille, qui doivent intéresser l'enfant et présenter à sa jeune imagination un sens précis. Il demandera, par exemple, une composition ou un thème sur les péripéties de la guerre de Sept ans, sur les victoires de Frédéric le Grand, pour lequel Jean-Gaspard Gœthe professe une admiration que la famille de sa femme ne partage pas, mais qu'il tient à inculquer à Wolfgang. Le choix de ces sujets révèle un esprit pratique, peu routinier, qui ne se contente pas de texte tout faits, et qui cherche lui-même ce qu'il y a de plus propre à exciter l'intérêt de son élève, à lui inspirer le goût du travail.

Un autre mérite dont on ne saurait trop louer ce père consciencieux, c'est qu'il se croyait obligé de donner personnellement à ses enfants l'exemple du travail, et d'apprendre avec eux ce qu'il ne savait pas. Un professeur d'anglais vient s'établir à Francfort. Aussitôt le conseiller impérial lui demande des leçons pour son fils ; mais, afin de stimuler l'activité du jeune homme, il se met lui-même à l'école, et, vers l'âge de cinquante ans, il commence à étudier une langue qu'il ne connaissait point. Il fait de même pour le dessin, et, pendant que ses enfants dessinent, il achève laborieusement à côté d'eux une tâche analogue à celle que le maître leur impose.

Jean-Gaspard Gœthe représentait dans sa maison l'esprit d'ordre, la régularité, la persévérance, les qualités solides qui conviennent à un professeur. Est-ce là tout, cependant? les enfants n'ont-ils que des besoins d'intelligence? Suffit-il, pour les bien élever, de leur enseigner méthodiquement chaque partie de la science et de leur présenter sans cesse l'image inflexible du devoir? La bonne grâce, une certaine indulgence, une nuance d'affection dans l'enseignement, ne rendent-elles pas plus faciles les rapports nécessaires du maître et des élèves? Le père de Gœthe, tout consciencieux qu'il fût, était dépourvu d'une qualité précieuse : il manquait de liant et de souplesse. Il demandait trop à la raison des enfants, il n'accordait point assez aux besoins de leur sensibilité et de leur imagination ; il professait même un principe dur, c'est qu'il est bon de troubler leurs joies les plus innocentes, pour leur apprendre la vanité du plaisir, et utile de ne jamais paraître content de leur travail ni de leurs succès, afin d'exiger d'eux davantage.

Tant d'austérité eût pu aigrir à la longue de jeunes esprits, au lieu de les former, et les éloigner du travail, si la roideur du père de famille n'avait été tempérée par l'humeur agréable et la vive imagination de sa femme. Celle-ci, qui partagea plus tard les plus illustres amitiés de son fils, qui fut aimée de Wieland, de la grande-duchesse Amélie, de Bettina Brentano, laissa à tous ceux qui la connurent le souvenir le plus cher. D'un caractère expansif et bienveillant, d'une gaieté communicative, mariée, dans sa dix-septième année,

à un homme plus âgé qu'elle de vingt et un ans, elle se dédommagea de la froideur de son mari en reportant sur ses deux enfants, et surtout sur l'aîné, toute la tendresse d'un cœur aimant. Dans cette grande maison que s'était fait construire Jean-Gaspard Gœthe, où l'emploi du temps était réglé méthodiquement et minutieusement, elle ne se sentait vraiment heureuse qu'aux heures de la soirée où ses deux enfants, leur tâche finie, se pressaient autour d'elle pour entendre de sa bouche quelques-uns de ces contes fantastiques, de ces récits imaginaires qu'elle excellait à composer avec une abondance d'invention dont son fils hérita. « Je ne me lassais pas, disait-elle à Bettina, de conter des histoires à Wolfgang, et lui ne se lassait pas de les écouter. » Pendant qu'elle parlait, son fils la dévorait avec ses grands yeux noirs, et s'intéressait si vivement à la destinée des personnages dont les aventures passaient devant son esprit, qu'il se prenait à pleurer lorsqu'un de ses héros favoris éprouvait quelque malheur. Si au contraire l'histoire se dénouait comme il l'avait souhaité, « il était tout feu et tout flamme, et l'on pouvait voir son cœur palpiter sous sa collerette. » Madame Gœthe préférait ces réunions du soir à tous les plaisirs ; elle regrettait qu'une invitation vînt les interrompre, et elle s'arrangeait d'ordinaire pour que chaque récit se terminât comme l'enfant l'espérait, afin de mettre une joie de plus dans sa vie et de lui épargner un chagrin.

Ne voir autour d'elle que des visages épanouis, rendre heureux ceux qui l'entouraient, leur faire partager

sa gaieté et sa sérénité, c'était l'aimable ambition de cette mère, mariée jeune, et qui resta jeune toute sa vie. Pendant que son mari prenait tout au sérieux, quelquefois même au tragique, elle portait légèrement le poids de chaque jour, et, au lieu de s'irriter des difficultés, elle les tournait avec adresse, en tâchant d'éviter tout ce qui eût pu la faire souffrir. Lorsque les Français occupèrent Francfort en 1759, et que le comte de Thorane, lieutenant du roi, fut logé chez elle, son mari en témoigna une grande irritation et garda contre leur hôte une rancune qui le rendit lui-même très-malheureux. Madame Gœthe, au contraire, supporta cet ennui philosophiquement, et, par la bonne grâce qu'elle mit dans ses relations avec le comte, empêcha tout conflit entre les deux adversaires. En toute chose elle voyait toujours le bon côté, en toute personne les qualités plutôt que les défauts. Elle tâchait de s'accommoder des caractères les plus différents, et, sans prétendre à les changer, elle tirait de chacun ce que chacun avait de meilleur. Gœthe tenait d'elle, avec une disposition analogue, un grand fond d'indulgence pour ses semblables. Entre la mère et le fils les traits de ressemblance sont marqués, et se marquent de plus en quand Gœthe vieillit. Chez l'un et chez l'autre, même aversion pour les agitations inutiles, même amour du repos, même désir d'éviter toute occasion de trouble, même respect pour la liberté des autres, même tendance à s'entourer de gens heureux et à ne voir autour de soi que l'image du bonheur. On sait que madame Gœthe avait défendu à ses domestiques de lui apporter

aucune mauvaise nouvelle : « S'il arrive un malheur dans mon voisinage, je le saurai toujours assez tôt, » disait-elle. Elle garda sa sérénité jusqu'à la fin. Elle passa toute sa vie dans sa ville natale, sans vouloir en sortir, entourée d'un cercle d'amis fidèles, aimant à vieillir au milieu d'un groupe de jeunes filles dont la gaieté entretenait la sienne, visitée par les amis de son fils, aimée de tous. Elle atteignit sa soixante-dix-huitième année sans perdre sa bonne humeur habituelle, se vit mourir, et s'en consola en pensant qu'après tout, elle avait joui dans son existence de bien des jours heureux. Le mari de sa petite-fille, Nicolovius, disait encore d'elle, peu de temps avant sa mort : « Partout où elle paraît apparaissent la joie et la vie. »

L'aimable caractère de madame Gœthe tempéra ce que l'éducation paternelle aurait eu de trop sévère pour une imagination tendre et poétique. D'une main légère, elle pansait les secrètes blessures de son fils, lorsqu'il venait chercher auprès d'elle une consolation à quelque rigueur ; elle lui préparait une excuse lorsqu'il oubliait l'heure de la leçon dans une promenade à travers les rues de Francfort, ou qu'il se dérobait à quelque devoir difficile. Leur âge les rapprochait. Par le nombre des années et surtout par ce qu'il y avait de jeune dans son esprit, elle était plus près de la joyeuse jeunesse de Wolfgang que de la maturité morose de son mari. « Wolfgang et moi, disait-elle, nous avons toujours été attachés l'un à l'autre parce que nous étions jeunes ensemble. » Aussi ces deux intelligences restèrent-elles toujours en étroite communication l'une avec l'autre,

quoique la vie les séparât. Les actions de Gœthe les plus méconnues par ses amis, ses œuvres les moins comprises par la critique, étaient défendues et expliquées par sa mère. Pendant son voyage d'Italie, la société de Weimar le jugeait sévèrement et l'accusait d'oublier tout le monde; sa mère seule ne douta point de son cœur et attribua ses longs silences à l'ivresse poétique dans laquelle la vue de tant de beaux lieux l'avait plongé. « Si éloigné que tu sois, écrivait à Gœthe Bettina Brentano, depuis quelque temps que tu le sois, tu n'as jamais été mieux compris que par elle. Pendant que les savants, les philosophes et les critiques commentaient tes œuvres, elle en était comme le miroir vivant. »

A côté du jeune Gœthe, grandissait sous le même toit sa sœur Cornélie, plus jeune que lui d'une année, personne étrange dont il nous a laissé dans *Poésie et Vérité* un curieux portrait. D'une rare intelligence et d'un caractère énergique, Cornélie Gœthe souffrait d'un désaccord marqué entre son esprit et sa figure. Malgré l'éclat de ses yeux et la vivacité de sa physionomie, elle se savait laide. Cette conviction pénible pour une femme devait l'affliger d'autant plus que l'irrégularité de ses traits contrastait avec la beauté de son frère, qui aurait pu si facilement se passer d'être beau. Un front trop découvert, des sourcils trop noirs et trop épais, lui composaient une physionomie singulière, plus faite pour repousser que pour attirer les regards. Quoique entourée de l'affection de ses compagnes, qu'elle dominait toutes par la supériorité de son esprit, elle éprouvait une sorte d'humiliation et de tristesse à n'ê-

tre recherchée par aucun homme, tandis que pas une de ses amies ne manquait d'adorateurs, et, persuadée que personne ne l'aimerait jamais, elle s'attachait avec passion à Wolfgang, comme pour se venger et se consoler des dédains du monde. La dureté de son père contribua à la rapprocher d'un frère auquel elle confiait des chagrins qu'elle n'aurait pas voulu faire connaître à des étrangers. La discipline paternelle, qui paraissait rigoureuse aux deux enfants, pesait d'un poids plus lourd encore sur la jeune fille, obligée de rester à la maison et qui ne pouvait trouver, comme un jeune homme, mille prétextes pour en sortir. Lorsque Wolfgang partit pour l'université de Leipzig, la manie pédagogique de Jean-Gaspard Gœthe se reporta tout entière sur la seule élève qui lui restât. Il contraignit sa fille à étudier tour à tour le français, l'italien, l'anglais. Il exigea qu'elle passât au piano plusieurs heures par jour ; il la chargea de toute sa correspondance et la sevra absolument de tout ce qui aurait pu la distraire.

A son retour de l'université, Wolfgang fut effrayé de l'état d'irritation dans lequel il trouva sa sœur. Cette âme ardente, trop violemment comprimée, ne pouvait pardonner au père inflexible qui, pendant trois ans, lui avait interdit ou avait empoisonné pour elle tant de joies innocentes. Elle obéissait à la règle de la maison, elle faisait exactement tout ce qu'on lui ordonnait de faire, mais sans témoigner aucun empressement, sans même dissimuler sa mauvaise humeur. Elle accueillit son frère comme un libérateur qui venait égayer la

tristesse de sa vie, et concentra sur lui une affection qu'elle avait besoin d'épancher, sans que personne autour d'elle eût réussi jusqu'alors à la fixer. Elle dissipa plus d'une fois, par son attentive sollicitude, les ennuis du jeune Wolfgang : elle se fit gaie pour lui plaire ; elle l'entoura de ses amies les plus aimables, elle se réserva le rôle de consolatrice, de confidente empressée dans les moments difficiles, et parut s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de lui. Elle fit mieux encore : elle s'intéressa à ses travaux, elle le stimula lorsqu'il hésitait, elle l'encouragea à poursuivre des œuvres commencées qu'il n'eût peut-être pas terminées sans ses exhortations ; elle le décida, par exemple, à finir en quelques semaines *Gœtz de Berlichingen*, qui eût pu rester longtemps à l'état de projet. Elle espérait, en revanche, l'attacher à la maison paternelle, le garder auprès d'elle dans une intimité au delà de laquelle elle ne désirait rien, l'enlacer dans les liens d'une affection à la fois douce et utile. Mais qui eût pu fixer cet esprit actif, entreprenant, avide de connaître, impatient de sortir des limites trop étroites de sa ville natale? Cornélie s'était flattée de suffire à son frère, qui lui suffisait à elle-même. Si elle l'avait retenu à Francfort, elle n'aurait probablement jamais songé au mariage, pour lequel elle ne se sentait aucune vocation. Elle ne se décida à se marier que pendant une absence de Wolfgang, lorsqu'elle eut acquis la certitude qu'elle ne parviendrait pas à le retenir, et que le mariage, même sans amour, lui parut préférable à la triste existence que lui faisait son père. Elle épousa l'honnête Schlosser, qu'elle

estimait sans l'aimer, vécut avec lui quelques années dans la petite ville d'Emmendingen, et mourut jeune sans avoir rencontré le bonheur. Gœthe, qui connaissait son aversion pour le mariage, qui ne la savait point heureuse et qui se reprochait sans doute d'être la cause involontaire du parti désespéré qu'elle avait pris, la pleura amèrement et regretta plus tard de n'avoir pas fixé dans quelque composition poétique les traits d'une personne dont il eût voulu transmettre l'image à la postérité. C'était, suivant lui, une physionomie complexe, difficile à peindre en peu de mots. Pour reproduire les nuances variées et délicates d'un caractère si étrange, il eût fallu, disait-il, la patience, le don d'observation et le pinceau d'un romancier anglais. Il ne la laissa cependant point mourir tout entière. Les pages qu'il lui a consacrées dans *Poésie et Vérité* rattachent étroitement le souvenir de Cornélie à celui de son frère. La jeunesse de Gœthe eût été différente de ce qu'elle fut, plus sombre et plus concentrée, s'il n'avait pas connu, avec les joies de l'intimité, les épanchements de l'affection fraternelle[1].

Un père exact et formaliste, une mère charmante, une sœur intelligente et dévouée : telle fut la famille au milieu de laquelle grandit Wolfgang et qui lui doit l'immortalité. A côté de ces portraits domestiques, il nous retrace aussi, dans son *Autobiographie*, bien des figures qui avaient pour lui le charme du souvenir,

[1] Daniel Stern a très-délicatement et très-noblement parlé des rapports de Gœthe avec sa sœur. (Voy. *Dante et Gœthe*, p. 227.)

mais qui ne peuvent nous inspirer aujourd'hui qu'un intérêt secondaire. Il cède certainement à l'attrait qu'éprouvent les vieillards pour tout ce qui leur rappelle leur jeunesse ; il ecrit d'ailleurs pour ses compatriotes, pour les habitants d'une petite ville, beaucoup plus que pour le gros des lecteurs, lorsqu'il nous parle avec complaisance de quelques personnages connus à Francfort, mais fort inconnus dans le reste du monde. On se ressent toujours un peu de l'influence du milieu dans lequel on vit. Le défaut commun des personnes qui n'ont jamais habité un grand centre, qui ont toujours vécu au contraire dans une société restreinte, c'est de changer la proportion des choses et de se figurer que ce qui intéresse le petit cercle dans le quel elles vivent intéresse en même temps l'univers entier. Malgré son grand esprit, Gœthe n'échappe pas toujours à ce reproche : il ne se défend pas absolument du commérage. Il s'appesantit sur des détails d'un intérêt purement local, qu'un habitant de Londres ou de Paris eût trouvés insignifiants et laissés à coup sûr dans l'ombre.

Tout ce qu'il faut retenir des relations de Wolfgang avec Olenschlager, Reineck, Malapart, Hüsgen et tant d'autres, c'est l'active curiosité de son esprit, c'est ce besoin d'apprendre qui le poussa de très-bonne heure à rechercher la société des hommes plus âgés que lui et à s'instruire dans leur conversation. En dehors de sa famille, les deux personnes qui paraissent avoir laissé la trace la plus profonde dans sa mémoire sont le recteur Albrecht, vieillard spirituel et sceptique

auprès duquel il apprenait l'hébreu, et le comte de Thorane, gentilhomme français, gouverneur de la ville pendant l'occupation de Francfort par les troupes françaises, auquel on avait assigné pour résidence la maison même de Jean-Gaspard Gœthe. Ce fut pour Wolfgang une occasion naturelle d'apprendre à parler notre langue en causant avec les soldats, avec les domestiques, avec les visiteurs, surtout en assistant chaque soir aux représentations des comédiens français qui avaient suivi l'armée. Il entendit ainsi quelques tragédies de Racine, mais principalement les comédies de Molière et de Destouches, les pièces de Marivaux et de la Chaussée. Il se rappelait encore, bien des années après, l'impression que lui avait causée l'*Hypermnestre* de Lemierre et le plaisir qu'il avait eu à entendre *le Devin du village*, *Rose et Colas*, *Annette et Lubin*. Le comte de Thorane, homme d'esprit, grand amateur de peinture, commandait de nombreux tableaux aux artistes allemands et les faisait travailler chez lui. Wolfgang assistait aux commandes, voyait les peintres à l'œuvre et acquérait insensiblement, par cet utile voisinage, l'habitude de comprendre et de juger les œuvres d'art. Son père, du reste, aurait naturellement développé chez lui ces goûts délicats, car il aimait la peinture et l'encourageait volontiers.

Une part considérable dans l'éducation du jeune poëte revient, sans aucun doute, aux personnes distinguées qui entourèrent son enfance ; mais il se forma également par le spectacle du monde extérieur, par la variété des scènes dont il fut témoin, dès les premières

années, dans sa ville natale. L'aspect seul de Francfort, avec ses rues étroites, avec ses maisons pittoresques, avec ses vieux quartiers, avec tous ses souvenirs du moyen âge et ses institutions municipales soigneusement conservées, parlait à l'imagination. Et combien plus encore lorsque la foire annuelle y amenait des étrangers aux costumes bigarrés, y faisait affluer les produits du monde entier, ou lorsqu'un empereur venait y recevoir la couronne impériale en présence des électeurs ou de leurs délégués ! Wolfgang connaissait toutes les ruelles de la vieille cité, il les avait souvent parcourues avec ses camarades ; il connaissait aussi tous les détours de l'hôtel de ville, de l'antique Rœmer, dont les fonctions de son grand-père lui ouvraient l'accès. Les occupations des habitants eux-mêmes, des représentants des différentes classes de la société, des patriciens, des petits bourgeois, des juifs, des artisans, ne l'intéressaient pas moins que le mouvement animé des rues. Il aimait à voir, du second étage de la maison paternelle, où était située sa chambre, les voisins se promener dans leurs jardins et cultiver leurs fleurs, les enfants se livrer à leurs jeux, les réunions d'amis à leurs plaisirs. Il aimait à faire, plusieurs fois par année, le tour des murs de Francfort, d'où il surprenait beaucoup de ses compatriotes dans le menu détail et dans le secret de leur vie domestique. « Depuis le jardin de luxe et d'apparat du riche jusqu'aux vergers du bourgeois économe, disait-il ; depuis les fabriques, les blanchisseries et les établissements analogues jusqu'au cimetière, car l'enceinte de la ville renfermait un

petit monde, on assistait au spectacle le plus varié et le plus curieux, qui changeait à chaque pas, et dont notre curiosité enfantine ne pouvait se rassasier. En vérité le diable boiteux, lorsque la nuit il soulevait les toits de Madrid, ne fit pas voir à son ami plus de choses que nous n'en découvrions à ciel ouvert et à la clarté du soleil. »

Le père de Wolfgang le mettait lui-même en relations avec de nombreux habitants de la ville, en le chargeant de surveiller les commandes qu'il faisait aux ouvriers. L'enfant pénétrait ainsi dans les maisons, dans les ateliers des artisans, les voyait à l'œuvre, apprenait leurs procédés en les regardant faire, et se rendait compte par ses propres yeux des avantages ou des désagréments qu'entraîne chaque condition. Déjà se révélait chez lui une disposition naturelle à vouloir découvrir le secret de chaque chose, le don de s'intéresser à toute œuvre utile, à l'activité de tout homme laborieux. Il n'y eut jamais dans son esprit aucune trace de ce dédain aristocratique que le lettré et le savant témoignent d'ordinaire pour les travaux manuels et pour ceux qui s'y livrent. Partout où il voyait un de ses semblables accomplir un travail, il y avait place pour sa curiosité, place pour sa sympathie, car il considérait l'activité, à quelque œuvre qu'elle s'appliquât, comme la grande loi de la vie. « Il m'était naturel, dit-il lui-même, de me mettre dans la situation des autres, de comprendre toute espèce d'individualité humaine et de m'y intéresser. » Aussi reconnaissait-il qu'il devait bien des heures agréables aux commissions que lui

avait données son père. On comprend alors comment Gœthe a si souvent et si bien peint dans ses œuvres les mœurs populaires. Il parle du peuple en homme qui a vécu avec lui, qui le connaît, qui l'aime, qui l'a vu travailler, qui a plus d'une fois participé à ses soucis comme à ses joies. N'oublions jamais, en nous reportant à l'enfance de Gœthe, qu'il n'a pas été élevé, comme les enfants de nos grandes villes, loin des classes populaires, dans un cercle restreint de camarades et d'égaux. A Francfort, tous les habitants d'un même quartier se connaissaient et s'adressaient la parole. Il n'y avait pas, entre les hommes de conditions différentes ces distinctions tranchées qui les séparent dans les grands centres. La bonhomie des mœurs allemandes rapprochait l'ouvrier du bourgeois, et plus encore les enfants du peuple de ceux de la bourgeoisie. Dans ses jeux aux environs de la maison paternelle, ou dans ses courses vagabondes à travers les rues de sa ville natale, Wolfgang eut plus d'une fois pour compagnons des enfants qui n'étaient pas de sa classe, de même que plus tard, vers l'âge de quatorze ans, il se lia avec de jeunes garçons d'une éducation et d'une origine très-inférieure à la sienne. De ces commencements de sa vie il lui resta la faculté de s'entretenir sans ennui avec les gens les plus simples, de s'intéresser à leurs travaux et de leur témoigner une sympathie qui ne lui coûtait aucun effort. Il adressait la parole aussi volontiers, souvent même avec plus de plaisir, à un domestique, à un jardinier, à un paysan, à un ouvrier, qu'à un homme du monde. Très-souvent il n'avait rien à

apprendre de l'homme du monde, tandis qu'il apprenait presque toujours quelque chose dans la conversation d'un homme du peuple. Cette disposition passa naturellement de sa vie dans ses œuvres. Nul poëte ne peint avec plus de sentiment, avec plus de poésie que Gœthe, les mœurs populaires de l'Allemagne. C'est lui qui a écrit, dans *Hermann et Dorothée*, la véritable épopée de la petite bourgeoisie allemande, du peuple allemand.

Nous ne ferons pas de lui néanmoins un poëte démocrate. On sait trop, au contraire, qu'il incline en politique vers l'aristocratie, et qu'il se défie du gouvernement du peuple par le peuple. Mais la politique n'a rien à démêler avec le sentiment dont il s'agit. Si Gœthe ne se soucie pas de voir les gens du peuple au pouvoir, cela ne l'empêche pas de les suivre avec sympathie dans leur sphère d'activité naturelle, de s'intéresser à leurs travaux, de parler volontiers avec eux leur langue simple et familière, et de les connaître infiniment mieux que beaucoup de démocrates. Nous cherchons ici, d'ailleurs, parmi les impressions de l'enfance de Gœthe celles qui ont duré à travers sa vie. Or il n'y en a guère dont on trouve plus de traces dans son histoire que la facilité avec laquelle il s'accommodait d'une société et d'une conversation populaires. Il en donna un jour, entre beaucoup d'autres, une preuve fort curieuse lorsque, pendant son séjour à l'université de Leipzig, voulant visiter Dresde, il se fit recommander par un de ses camarades à un simple cordonnier chez lequel il descendit. Non-seulement il n'éprouva

aucune répugnance à vivre plusieurs jours dans ce modeste intérieur, à partager les repas et les entretiens de son hôte ; mais il y trouva une sorte de plaisir et comme une saveur particulière infiniment préférable au bien-être banal de la vie d'hôtel. Ce trait est caractéristique. Le fils du patricien de Francfort, l'étudiant raffiné, élégant, recherché dans sa toilette, habitué à la meilleure société de Leipzig, ne se sent ni dépaysé ni mal à l'aise sous le toit d'un cordonnier. Il s'y installe volontairement par choix, et il y reste sans ennui. Plus tard, M. le conseiller de Gœthe couchait, sans plus de cérémonie et sans plus d'embarras, dans la cabane d'un garde-chasse ou dans la pauvre maison d'un mineur.

L'épisode le plus intéressant de la première jeunesse de Gœthe à Francfort, avant qu'il eût quitté la maison paternelle, nous transporte précisément dans un monde modeste qui touche presque aux classes populaires, dans le monde de la petite bourgeoisie. C'est là qu'il a connu la première femme qu'il ait aimée. Un camarade de son enfance, qu'il désigne sous le nom de Pylade et dont il était l'Oreste, c'est-à-dire l'ami préféré et admiré, l'avait introduit dans une société de jeunes gens d'une condition inférieure à la sienne, qui gagnaient leur vie à faire des écritures pour les avocats, à donner des leçons élémentaires aux enfants peu aisés, ou qui servaient en qualité de commis dans les magasins. Le soir, surtout les dimanches et les jours de fête, on se réunissait pour causer gaiement et l'on arrosait la causerie de quelques bouteilles de vin du Rhin. Wolfgang, qui avait été présenté à cette société par

hasard, y fut retenu par un charme plus puissant que toutes les ressources qu'elle pouvait lui offrir. Dans une des maisons où les jeunes gens passaient leurs soirées, se trouvait habituellement une jeune fille dont la première apparition enchanta Gœthe et dont, bien des années plus tard, il retraçait l'image avec une sorte d'admiration émue. Il revoyait encore par la pensée la pureté de ses traits, la candeur de son regard, les grâces de sa bouche, les fines attaches de sa tête et de ses épaules, l'élégance naturelle de sa démarche et la dignité aisée de tous ses mouvements. Il l'aima aussitôt de toute l'ardeur d'une âme jeune et passionnée, rechercha tous les jours les occasions de la voir, et sans obtenir d'elle aucune faveur, sans qu'elle se départit avec lui d'une réserve prudente et fière, s'enivra de la joie de vivre auprès d'elle, de se promener avec elle, d'admirer sa beauté et de l'entretenir de ses œuvres. Une seule fois, au retour d'une promenade qui s'était prolongée dans la soirée, Marguerite (c'est le nom de la jeune fille, et Gœthe s'en est souvenu dans *Faust*) déposa un baiser sur le front de Wolfgang pour le remercier de l'avoir reconduite chez elle. Le roman n'alla pas plus loin. Le lendemain, les deux amants étaient séparés pour toujours. Les jeunes gens avec lesquels Wolfgang s'était lié un peu légèrement se trouvaient compromis dans une méchante affaire; lui-même encourait le soupçon d'être leur complice, subissait un interrogatoire sévère et recevait l'ordre de garder la chambre. Quand il en sortit, Marguerite avait déjà quitté Francfort pour n'y plus revenir.

Quelle était cette jeune fille, qui ouvre la longue série des amours de Gœthe et qui fit battre la première le cœur du poëte? Les biographes allemands se le sont demandé avec la curiosité et la patience qu'ils apportent dans leurs recherches. Marguerite fut-elle sommelière dans une brasserie de Francfort, comme le rapporte une tradition locale et comme le répète Düntzer? Cela paraît peu vraisemblable : c'est même en désaccord avec le récit de Gœthe. Peu importe, du reste. Nous connaîtrions exactement le nom et la profession de Marguerite, que le jugement à porter sur cet épisode n'en serait pas sensiblement modifié. Il nous suffit de savoir qu'elle était d'une condition fort modeste, puisqu'elle vivait du travail de ses mains et que Gœthe la trouva un jour dans la boutique d'une modiste, où elle préparait des fleurs artificielles. Le point important pour l'étude du caractère de Gœthe, c'est que la première femme qu'il ait aimée, aimée de l'amour le plus tendre et le plus pur, fut une simple ouvrière. Il a connu plus tard et aimé plusieurs grandes dames, mais il est aussi revenu souvent à ses amours populaires ; il a même fini par s'y arrêter, car la femme dont il fit, en définitive, la compagne de sa vie, sortait de la condition la plus humble. Qu'on songe à toutes ces filles du peuple qu'il a immortalisées dans ses œuvres, à la Claire d'*Egmont*, à la Marguerite de *Faust*, et l'on retrouvera chez lui, comme un trait de caractère persistant depuis l'enfance, la facilité avec laquelle il comprend et reproduit les mœurs populaires, l'intérêt profond qu'elles ne cessent de lui inspirer.

Ce qui est aussi très-remarquable dans cette première explosion de l'amour chez Wolfgang, c'est l'intensité de son émotion, c'est ce qu'il est capable de sentir et de souffrir dans la crise de la passion. On l'a souvent accusé de froideur, comme si une âme froide eût pu peindre l'amour en traits si brûlants et si passionnés, comme s'il ne fallait pas d'ailleurs distinguer les âges et établir une différence entre la jeunesse et la vieillesse du poëte. Confondra-t-on ce que l'homme éprouve à soixante ans avec ce qu'il éprouve à vingt? Ce que Gœthe ressent alors, c'est la passion dans toute sa nouveauté et dans toute sa force. Aucun amour de la quinzième année n'a jamais été ni plus sincère ni plus ardent. Il y met toute sa vie. Quand on l'oblige à confesser ses relations avec des jeunes gens suspects, et qu'il lui faut publier le secret de ses joies innocentes, de ses chers plaisirs, à mesure que les paroles sortent de ses lèvres, et qu'il se retrace tout ce passé, dont il lui faudra peut-être se séparer pour toujours, il éprouve une si violente douleur que les mots s'arrêtent dans sa bouche, et qu'il ne répond plus que par des sanglots aux questions qu'on lui adresse. Puis, quand on lui a arraché par lambeaux ces pénibles confidences, et qu'il reste seul dans sa chambre, en repassant par la pensée tout ce qu'il vient de dire, en songeant aux conséquences possibles de son aveu, il ne peut plus se contenir; son chagrin ne connaît pas de bornes; il se jette par terre tout de son long, et il arrose le plancher de ses larmes. Quoique les fêtes du couronnement de Joseph II durent encore, et qu'il les ait suivies jusque-là avec une

extrême curiosité, il refuse absolument de sortir pour les voir. Aucune distraction n'a plus le pouvoir de le tenter. « Je laissai les cloches sonner pour les actions de grâces, nous dit-il, l'empereur se rendre à l'église des Capucins, les électeurs de l'empereur quitter Francfort, sans faire un pas hors de ma chambre. La dernière salve d'artillerie, si forte qu'elle pût être, ne m'émut pas ; et en même temps que la fumée de la poudre se dissipa, et que le bruit s'éteignit, toute cette pompe s'évanouit aussi pour moi. » Le jour il reste obstinément enfermé et refuse toute consolation. La nuit il se livre à un tel désespoir que, à force de pleurer et de sangloter, il irrite sa gorge, sa poitrine et compromet sa santé. On peut dire de son premier amour qu'il a aimé jusqu'à se rendre malade. Sa première crise amoureuse s'est terminée par des visites de médecin.

Cependant à cette douloureuse explosion de la sensibilité succède, au bout de quelque temps, un effort énergique pour se guérir, un besoin impérieux de se réconcilier avec la vie par le déploiement de l'activité. Ce sera là un des traits les plus marqués du caractère de Gœthe. Sa vive imagination, sa nature ardente d'artiste et de poëte, l'exposent à de fréquentes souffrances ; mais au moment même où il souffre, il se roidit contre la douleur, il cherche à défendre son repos, à retrouver avec la liberté de son esprit l'équilibre de ses facultés. Il ne cède pas lâchement à la tentation du désespoir. Il veut vivre, et, pour vivre, il agit. Dès son enfance, et à propos de son amour pour Marguerite, cette disposition se remarque déjà en lui. Il regrette et

il pleure amèrement son amie perdue. Mais un mot qui l'éclaire sur la vanité de sa souffrance le dispose aussitôt à en souhaiter, à en chercher énergiquement la guérison. On lui apprend que Marguerite, interrogée sur son compte, a parlé de lui comme d'un enfant, pour lequel elle n'aurait pas eu d'autre attachement que celui d'une sœur aînée. A quinze ans on tient surtout à être pris au sérieux, à être traité en homme. Wolfgang qui a senti et aimé comme un homme, s'indigne qu'on le traite en enfant, et sa colère l'aide à se guérir. Il ne pleurera plus, il ne se lamentera plus, il travaillera résolûment à arracher de son cœur l'image de Marguerite. « Je me révoltai, nous dit-il, à la pensée de sacrifier mon sommeil, mon repos et ma santé pour une jeune fille qui s'était complu à me considérer comme un enfant à la mamelle, et à s'arroger à mon égard une sagesse de nourrice. » Puis, de lui-même, avec l'instinct d'une raison déjà mûre, et l'énergie d'une volonté courageuse, il emploie le grand remède, le seul remède qui puisse calmer les souffrances de la sensibilité, c'est-à-dire le travail, travail d'esprit et travail matériel. Quand la pensée se fatigue, il occupe le corps. Ce fut ainsi du reste qu'il déploya, pendant toute sa vie, l'activité la plus variée, se reposant d'une occupation par l'autre, et doublant ses forces par le sage emploi qu'il en fait. Au sortir de sa première crise amoureuse, son esprit cherche une consolation dans l'étude des divers systèmes philosophiques, en même temps qu'il se distrait par de longues promenades aux environs de Francfort et que, d'un crayon inhabile, il

s'exerce à reproduire sur le papier les paysages qui plaisent à ses yeux. Il triomphe ainsi peu à peu de sa douleur en s'appliquant à des travaux positifs, en donnant à ses pensées un cours déterminé, en fuyant les vagues rêveries qui amollissent l'âme et renouvellent le sentiment de ses blessures. Il avait réussi à raffermir son courage, mais il n'avait pu réussir du même coup à se réconcilier avec des lieux qui lui rappelaient son bonheur passé, sans lui rendre l'espérance. Francfort lui était devenu odieux. Ces vieilles maisons historiques; ces quartiers pleins de souvenirs qu'il aimait tant autrefois, qu'il se plaisait à visiter au bras de Marguerite, dont il racontait l'histoire à sa naïve amie, mais qu'il ne devait plus revoir avec elle, le remplissaient de tristesse, en lui représentant sans cesse l'image d'une félicité évanouie pour toujours. Heureusement le temps était venu pour Gœthe de commencer ses études universitaires. Son père l'envoya à l'université de Leipzig, où il se rendit volontiers pour rompre avec ses souvenirs, quoiqu'il lui eût été plus agréable de suivre les cours de l'université de Gœttingue. Ce séjour de Gœthe à Leipzig qui dura trois ans, et qui marque une période importante du développement de son esprit, mérite d'être étudié avec quelque détail.

II

Le 19 octobre 1765, Gœthe se faisait inscrire, comme

étudiant, à l'université de Leipzig où il venait d'arriver après un voyage difficile, mais dont il remarqua à peine les inconvénients, tant il avait hâte de changer de séjour. Qu'allait-il faire dans sa nouvelle résidence, quelle préparation aux études universitaires, quels desseins y apportait-il? Son père qui avait étudié le droit méthodiquement, et qui se piquait de le bien connaître, mais qui, par défaut de caractère plus que par défaut de science, n'avait guère tiré parti pour lui-même de ce qu'il savait, rêvait pour son fils la destinée honorable et lucrative d'un jurisconsulte occupé. Cette perspective ne séduisait qu'imparfaitement la vive imagination de Wolfgang attirée d'un autre côté par le goût de la poésie et des lettres. Le jeune étudiant se sentait né poëte; il savait que, dans son esprit, les sentiments, les impressions, les souvenirs se traduisaient facilement en images et s'exprimaient en vers, sans qu'il eût conscience de ce travail intérieur. Quoiqu'il n'eût encore rien écrit d'achevé, il espérait que ce talent se développerait avec l'âge, et qu'il acquerrait peut-être autant de réputation que les poëtes célèbres de son pays. Néanmoins, avec une précocité de bon sens qui déjà s'alliait chez lui à la verve poétique, il ne considérait pas la poésie comme une carrière. Il n'entendait pas vivre de son talent. La profession qui le tentait le plus, parce qu'elle ne contrariait pas ses goûts littéraires, était celle de l'enseignement. Il eût voulu monter dans une chaire publique, obtenir le titre de professeur, si honoré et si respecté dans toute l'Allemagne. C'est pour satisfaire ce désir qu'il eût préféré une université lettrée et savante,

telle que celle de Gœttingue, à l'université de Leipzig. Il se serait mis volontiers à l'école de Heyne, il aurait eu l'ambition de se perfectionner dans l'étude des langues anciennes sous la direction d'un maître célèbre.

Ce n'était là, en quelque sorte, qu'une velléité un peu vague, l'indice d'un goût prononcé pour les lettres plutôt que celui d'une vocation définitive pour l'enseignement. Wolfgang ne savait pas encore exactement ce qu'il ferait, mais il savait déjà à merveille ce qu'il ne lui convenait pas de faire. Plus son père lui recommandait l'étude du droit, moins il se sentait disposé à sacrifier ses préférences aux volontés paternelles. Il se garda bien de combattre de front les arguments d'un homme dont il connaissait l'obstination; mais il avoue lui-même qu'il laissait le conseiller impérial développer son plan d'études, pendant des heures entières sans le contredire, en ayant l'air de l'écouter attentivement, quoiqu'il prît à part lui la résolution de ne tenir aucun compte de ses conseils. Au fond le jeune Gœthe avait l'instinct d'indépendance de tous les esprits originaux. Il ne se refusait pas absolument à suivre une direction, mais il voulait la choisir lui-même, à son heure, dans la mesure où son libre esprit pourrait la supporter. En réalité, à l'université de Leipzig, il n'en suivit aucune. Aucun de ses professeurs n'exerça sur lui une influence sérieuse.

Il accusait le professeur de philosophie de décomposer avec trop de soin les opérations les plus simples de l'esprit, et de n'apprendre presque rien à ses élèves sur les plus hautes questions, sur l'existence, sur le

monde, sur Dieu. « Cependant, dit-il, tout se passa assez bien jusqu'au carnaval, où, dans le voisinage des cours, à l'heure même de la leçon, les plus délicieuses fritures sortaient chaudes de la poêle. Elles me mirent tellement en retard que mes cahiers s'amincirent, et vers le printemps finirent par fondre avec la neige. » Le cours de droit lui parut la simple répétition de ce qu'il avait appris chez son père, et gravé pour toujours dans sa mémoire. Il s'en lassa très-vite, et fut même surpris par le professeur Bœhme au moment où il dessinait quelques caricatures sur les marges de son cahier, et faisait rire ses camarades, au lieu de prendre des notes. Les cours de lettres eux-mêmes ne lui inspirèrent pas l'intérêt qu'il en attendait. Ernesti, le savant Ernesti, l'éditeur et le commentateur de Cicéron, expliquait habilement les textes, mais sans s'élever à aucune considération générale, surtout sans poser aucun principe littéraire, aucune règle de goût. Un esprit qui cherchait sa voie, comme celui de Gœthe, ne tirait pas assez de profit d'un enseignement trop grammatical, trop renfermé dans les questions d'érudition. C'était une excellente occasion d'apprendre à bien lire Cicéron plutôt qu'un moyen d'acquérir un jugement sain dans les choses littéraires. Gellert, écrivain célèbre en même temps que professeur, eût été plus capable qu'un autre de former le goût de ses auditeurs. Mais il imprimait à ses leçons un caractère exclusivement moral, il se préoccupait surtout de ramener au bien son public, et, dans l'excès de son zèle religieux, il blâmait la poésie comme une occupation frivole. De ce côté Gœthe n'avait

à attendre aucun conseil qui pût fixer l'incertitude de son esprit et développer en lui le sentiment du beau.

Il cherchait cependant avec anxiété à se frayer une route assurée au milieu des tâtonnements de la littérature allemande. Où était la vérité? Quels modèles fallait-il suivre? Qui avait raison de l'école étroite et formaliste de Gottsched ou de l'école morale, sentimentale, descriptive des Suisses? Fallait-il nécessairement se rattacher à l'une de ces deux poétiques contradictoires? N'était-il pas possible de rencontrer en dehors d'elles la véritable poésie? Celle-ci n'exigeait-elle pas avec une liberté plus grande la perspective d'un horizon plus vaste? Jusque-là Gœthe avait beaucoup écrit, mais sans s'imposer aucune discipline, en s'abandonnant à l'inspiration du moment, à sa facilité naturelle. Dans ces libres compositions de sa jeunesse, il ne s'était astreint à aucune règle, de même que dans ses nombreuses lectures, il n'avait suivi aucun plan, obéi à aucun principe, passant de la *Jérusalem délivrée* à *Télémaque*, de *Télémaque* aux romans d'aventure du moyen âge, de ceux-ci aux comédies de Térence et des comédies de Térence aux œuvres des poëtes allemands les plus célèbres. Le sens critique lui manquait encore. Il ne distinguait pas encore nettement le médiocre du bon ni le bon de l'excellent. Son admirable mémoire était meublée de morceaux poétiques presque sans valeur, dont la facile abondance le séduisait, qu'il aimait à réciter devant ses amis et dont il se rapprochait, presque sans le savoir, dans ses propres compositions. Il était à l'âge heureux de l'indulgence et de la confiance. Peu sévère

pour lui-même, satisfait d'une facilité que ses camarades admiraient, il ne jugeait pas non plus avec sévérité les productions des autres. Les poëtes allemands qu'il avait trouvés dans la bibliothèque de son père, les écrivains plus récents, dont la réputation commençait à percer, lui paraissaient presque tous dignes d'estime, quelques-uns même d'admiration.

A Leipzig, ce qui dominait, au contraire, dans la littérature et dans le monde, c'était l'esprit critique. La poétique de Gottsched, si insuffisante, rendait du moins le service d'indiquer et de condamner ce qui était mauvais. Elle se bornait malheureusement à une action négative, mais cette action même avait son utilité à l'heure où elle se produisait. Pour la première fois Gœthe entendit critiquer des œuvres dont il n'avait pas jusque-là remarqué les défauts ; pour la première fois aussi les poésies de sa jeunesse, sa personne, ses manières et jusqu'à son costume lui attirèrent des remarques fort différentes de la bienveillance qui l'accueillait partout à Francfort, dans le cercle de sa famille et de ses amis. Transplanté dans une ville qui se piquait de donner le ton à l'Allemagne, il y parut au premier abord un peu gauche, un peu embarrassé, un peu crédule, tranchons le mot, provincial, comme on dirait en France. On se moqua de ses habits taillés dans la maison paternelle par un domestique de son père, de son dialecte haut-allemand, de ses idiotismes des bords du Mein. Sa prose, un peu chargée de couleurs, trop poétique peut-être, ne trouva pas grâce devant Gellert qui la corrigeait à l'encre rouge. Ses vers qu'il glissait sous

le voile de l'anonyme furent accueillis par des critiques dont il reconnaissait lui-même l'incontestable justesse. La femme du professeur Bœhme, personne distinguée et spirituelle, chez laquelle il passait volontiers ses soirées, se chargea de le guérir de la naïveté de ses admirations, en lui révélant les défauts des poëtes dont il récitait les œuvres, en n'épargnant même pas ses propres poésies.

Il y eut alors dans l'esprit de Gœthe une sorte de crise, à quelques égards douloureuse, mais salutaire, d'où il sortit plus mûr et mieux armé. La critique sévère dont il subissait pour la première fois le contrôle, qui s'en prenait à lui et à ses auteurs favoris, qui détruisait sans pitié ses illusions, commença par l'inquiéter et par l'affliger. Il ne la trouvait pas injuste; il en sentait au contraire toute la force; mais il lui était pénible de renoncer à des idées longtemps caressées, à d'anciennes espérances et de perdre tout à coup toute confiance en soi et dans les autres. Plus tard il exprimait spirituellement la tristesse qu'il éprouva à cette première heure de désenchantement subit. « Bientôt, disait-il, les prairies brillantes que le Parnasse allemand offrait dans ses vallons et où je me promenais avec tant de joie, furent impitoyablement fauchées; je fus réduit à retourner moi-même le foin desséché et à railler comme une chose morte ce qui, peu de temps auparavant, m'avait procuré tant de plaisir. » Le résultat le plus clair de cette secousse fut de lui inspirer le mépris de ce qu'il avait écrit jusque-là. Il passa, comme cela arrive d'ordinaire, de

l'extrême confiance à l'extrême découragement. Il était arrivé à Leipzig avec tout un bagage littéraire et poétique dont il s'exagérait la valeur, mais qui lui parut désormais indigne d'attention. « Au bout de quelque temps, nous dit-il, et après quelques combats, je fus saisi d'un si profond mépris pour mes travaux commencés ou finis qu'un jour je brûlai au foyer de la cuisine poésie et prose, plans, esquisses et projets, et la fumée épaisse qui remplit toute la maison ne causa pas peu de crainte et d'inquiétude à notre bonne vieille hôtesse. »

Il avait cru le succès poétique facile et assuré. La sévérité des jugements qu'il entendait exprimer autour de lui pour la première fois l'avertissait au contraire qu'il n'y a rien de plus difficile à acquérir que la véritable gloire. Il rougissait de son ancienne présomption et devenait aussi modeste qu'il avait été confiant. Une pièce de vers adressée à un de ses amis, le 28 avril 1766, témoigne du changement qui venait de s'opérer dans sa manière de juger. « Mon orgueil s'était figuré que les dieux avaient daigné descendre jusqu'à moi; qu'il n'était sorti des mains d'un maître rien de plus parfait que l'œuvre des miennes. Je ne m'apercevais pas que je manquais d'ailes, pour m'élever dans les airs, et que peut-être la main des dieux ne m'en accorderait jamais. Je pensais déjà les avoir et être capable de voler. Mais à peine fus-je arrivé ici que mes yeux se dessillèrent; je sus ce que c'était que la gloire des grands hommes, et j'appris combien elle était difficile à acquérir. Ce qui m'avait semblé un no-

ble essor, je le vis, n'était que l'agitation du ver dans la poussière, lorsqu'en voyant l'aigle s'élancer vers le soleil, il aspire à l'atteindre et s'évertue, mais ne fait que remuer la poussière où il rampe. »

Ce sentiment de modestie et de défiance de soi, excellent en principe, eût eu néanmoins le grave inconvénient de paralyser la verve poétique de Gœthe, s'il avait persisté. Rien ne décourage plus un jeune écrivain que la conscience de sa faiblesse. On craint de ne jamais rien faire de bon lorsqu'on découvre qu'on se trompait en croyant bien faire. Ce qui augmentait encore l'embarras de Wolfgang, c'est qu'on se bornait à lui signaler ce qui était mal, sans lui ouvrir aucune voie nouvelle, sans lui apprendre à quelle condition il réaliserait la vérité et la beauté poétiques. Pendant ce séjour à Leipzig, il y eut pour lui bien des heures de perplexité et d'angoisse littéraire. Toutes ses illusions passées s'évanouissaient à la fois ; l'avenir ne lui offrait qu'incertitude et obscurité. Aucune idée fortifiante, aucun principe fécond ne se dégageait du chaos de la littérature allemande.

La *Dramaturgie* de Lessing n'avait pas encore paru ; la poétique de Gottsched aboutissait à l'impuissance et à la stérilité ; celle des Suisses venait d'être réduite à sa juste valeur par la vigoureuse polémique du *Laocoon*. Quand Gœthe cherchait autour de lui une lumière, un conseil, quand cette âme altérée de poésie voulait s'abreuver aux sources vives, les critiques autorisés de Leipzig lui conseillaient de se promener aux environs de la ville, pour s'y livrer à la chasse aux images. Vous

atteindrez, lui disait-on, l'idéal du style poétique lorsque vous parviendrez à enchâsser dans des vers corrects des comparaisons qui n'auront point encore servi. Gœthe se promenait consciencieusement et, au milieu de la plaine monotone qui entoure Leipzig, il ne trouvait aucun spectacle qui éveillât son imagination ou qui échauffât son génie. Las de ses vaines recherches, il s'avisa un jour de se replier sur lui-même, d'exprimer dans une œuvre d'art ses sentiments immédiats et intimes, il écrivit le drame de sa propre vie, il donna une forme à ses souvenirs, à ses émotions les plus récentes, et à partir de ce moment la vérité lui apparut. Il avait trouvé sa voie, le point de départ de ses œuvres futures, le terrain solide et réel sur lequel devait s'élever l'édifice entier de sa poésie. Il avait compris que toute poésie sort de la réalité, qu'il n'en faut pas chercher la matière dans les conceptions abstraites de l'esprit, en dehors de ce que l'on a vu ou senti, mais que tout objet extérieur bien choisi, tout sentiment sincère en renferme une parcelle qu'il appartient au poëte de dégager et de mettre en lumière.

Il aimait lui-même à rattacher l'ensemble de ses productions à cette première découverte, comme au premier anneau de sa vie intellectuelle. « Elle fut, disait-il, l'origine de cette disposition qui m'est restée pendant toute ma vie, à transformer en figures, en poëmes tout ce qui me causait de la joie ou du tourment, tout ce qui m'occupait, à un autre titre, et à me mettre ainsi d'accord avec moi-même, non moins pour fixer mes idées sur les objets ordinaires que pour me calmer in-

térieurement... Toutes les œuvres que, depuis ce moment, j'ai livrées au public ne sont que les fragments d'une grande confession. » Paroles significatives qui nous font entrer dans le secret du génie de Gœthe, en nous apprenant que ses écrits ne peuvent s'expliquer que par sa vie ! Il ne faut jamais oublier avec lui qu'il n'écrit pas pour écrire, qu'il ne s'impose d'avance aucun sujet, qu'il attend au contraire que les événements le lui fournissent et que, s'appuyant toujours sur les faits réels, il manifeste sa force poétique, non par la conception d'un idéal abstrait, mais par l'étonnante puissance avec laquelle il transforme la réalité. Même dans les œuvres en apparence les plus détachées de lui-même, il y a toujours un lien secret entre ce qu'il écrit et ce qu'il a vu et éprouvé. L'art du critique qui veut pénétrer jusqu'au fond de sa pensée consiste à retrouver sous le voile de la poésie le linéament biographique. La première composition de quelque étendue qui nous soit restée de Gœthe, correspond précisément à un état particulier de lui-même, à un chapitre de sa biographie. L'événement le plus important de son séjour à Leipzig a produit l'œuvre la plus sérieuse qu'il y ait écrite.

On devine qu'il s'agit d'un nouvel amour, du second attachement qui occupa sa jeunesse. Dans la petite maison où Gœthe prenait ses repas avec Schlosser, son futur beau-frère et une société choisie de jeunes gens, la fille du maître d'hôtel, Anne-Catherine Schœnkopf, attira son attention par une figure agréable et des manières engageantes. Les relations étaient quotidiennes.

Elle servait à table les hôtes de son père et apportait elle-même à Wolfgang le vin qu'il buvait. C'est déjà dans ce rôle modeste, dans une condition inférieure encore, que Gœthe avait connu et aimé sa première maîtresse, Marguerite. La liste de ses amours qui devait compter des noms aristocratiques commençait par des noms populaires. Gœthe, supérieur à la plupart de ses compagnons par la beauté de sa figure, se fit aimer facilement d'une jeune fille sans expérience, peu habituée peut-être aux hommages élégants. Il se crut même si sûr de sa nouvelle conquête que, par un caprice un peu présomptueux, par désœuvrement, par ennui et aussi par une sorte de mauvaise humeur que lui inspiraient ses mécomptes littéraires, il prit plaisir à faire souffrir Annette, ainsi qu'il l'appelait familièrement, et à lui témoigner une jalousie imméritée. La jeune fille supporta cette conduite, nous dit-il lui-même, avec une incroyable patience. Mais il eut la cruauté de la pousser à bout et il s'aperçut à la fin qu'à force de violence et d'injustice, il avait réussi à détourner de lui ce cœur aimant. Ce fut alors son tour de souffrir, de sentir qu'il aimait et d'essayer de reconquérir l'affection perdue. Il n'y réussit pas. Le mal qu'il avait fait, qu'il se faisait à lui-même, était irréparable. Annette ne l'aimait plus, et en aimait peut-être un autre. Il se représenta alors avec force les scènes de jalousie par lesquelles il avait tué l'amour ; il revit en même temps par la pensée le bonheur d'un autre couple plus sage, plus confiant et, de tous les éléments réels d'une situation où son cœur était intéressé, il composa, pour se

consoler et se calmer, sa première œuvre dramatique intitulée *le Caprice de l'amant*. Sa nature essentiellement lyrique se révélait par l'accent personnel de cette composition, par ce qu'il y mettait de lui-même, par la consolation qu'il tirait de la poésie et par le soulagement qu'il éprouvait après avoir exprimé sa douleur. Le vrai poëte lyrique, en effet, est entraîné par l'irrésistible besoin d'épancher sa souffrance, et, quand il l'a versée dans ses vers, il en sent moins vivement l'amertume. La poésie le débarrasse du trop-plein de sa sensibilité.

Gœthe se guérit de son chagrin et de son amour, en composant *le Caprice de l'amant*, simple pastorale à quatre personnages dans le goût des bergeries françaises qu'il avait vu représenter à Francfort avec l'assaisonnement ordinaire d'un marivaudage attendri. Amine, jeune bergère, aime tendrement Éridon qui la fait souffrir par sa jalousie. Dans Amine on reconnaît sans peine Annette Schœnkopf, comme on reconnaît Gœthe dans Éridon. Celui-ci cherche constamment querelle à sa maîtresse. Un jeune berger s'approche-t-il d'elle, assiste-t-elle à une fête, danse-t-elle avec un autre que lui, il éclate en reproches et en soupçons injurieux. Un second couple, Églé et Lamon, pris parmi les amis de Gœthe et d'Annette, nous donne au contraire le spectacle de la confiance et de la joie la plus parfaite. Ils jouissent de leur amour sans le troubler par aucune inquiétude. Églé qui voit les souffrances d'Amine et qui voudrait l'en guérir lui conseille de tenir la dragée un peu plus haute à son amant, de ne pas lui témoigner

tant de tendresse et, pour faire cesser ses inquiétudes imaginaires, de lui en inspirer de réelles par une froideur affectée. Puis, comme Amine a l'âme trop tendre pour employer de sang-froid ce remède énergique, sa compagne entreprend elle-même la guérison dans une scène hardie, un peu libre, où, restée seule avec le jaloux Éridon, elle lui parle d'une manière si aimable et si caressante qu'elle lui arrache un baiser. Quand elle l'a ainsi désarmé, elle lui demande s'il aime encore Amine et, pendant qu'il proteste que son cœur n'a pas changé, elle l'engage à se montrer moins exigeant, puisqu'il a lui-même besoin d'indulgence. La leçon est piquante et la situation spirituelle.

Cette première œuvre de Gœthe, qui est le meilleur souvenir et le principal résultat de son séjour à l'université de Leipzig, nous apprend surtout comment naîtront à l'avenir ses poésies et ses compositions dramatiques ou romanesques. Il écrira sous l'influence des événements extérieurs et du contre-coup qu'il en aura ressenti. Il ne fera pas d'avance des plans dans le vide. Il attendra que le monde agisse sur lui et, quand il aura subi cette action, il la gravera dans ses œuvres. Sa poésie aura toujours un caractère personnel. Tandis que d'autres poëtes se dissimulent absolument derrière leurs personnages, que Shakespeare, par exemple, et Caldéron ne laissent rien transpirer de leur vie dans leurs œuvres, Gœthe au contraire écrit, en caractères poétiques, un fragment de sa biographie dans chacun de ses travaux.

Pour bien connaître Gœthe à cette époque de sa vie,

il ne suffit pas de lire *le Caprice de l'amant* ni les confessions de *Poésie et vérité*, presque toujours discrètes et voilées. Quelques lettres de lui ou de ses amis, quelques poésies légères nous laissent entrevoir plus de plaisir et de dissipation qu'il n'en confesse après coup. Il était d'un tempérament de feu, d'une santé robuste, et il ne paraît pas s'être borné à sa poétique aventure avec Annette, la seule qu'il nous raconte. Parmi les chansonnettes qui datent de Leipzig, et que Breitkopf mit en musique, il y en a plus d'une qui exprime des sentiments fort différents de l'amour platonique, plus d'une qui ressemble à la chronique scandaleuse d'une vie d'étudiant.

Le poëte pratique déjà en amour la morale facile dont s'accommodera toute sa vie sa mobilité naturelle. Il fréquentait alors quelques jeunes filles de mœurs si légères que leur société compromit un des amis de Gœthe, Behrisch, gouverneur du comte de Lindenau, auquel on retira sa place pour le punir de s'être promené, lui et son élève, en leur compagnie.

Wolfgang fit-il alors quelques excès sur lesquels il jette un voile poétique dans *Poésie et vérité?* Abusa-t-il des bains froids, supprima-t-il toute transpiration en se couvrant de vêtements trop légers, pour obéir aux prescriptions de J.-J. Rousseau fort suivies alors en Allemagne? Ses mécomptes littéraires, le chagrin qu'il éprouvait d'être séparé d'Annette par sa propre faute influèrent-ils sur sa santé? Toujours est-il qu'à la fin de son séjour à Leipzig, il traversa une crise physique d'où il sortit fatigué et languissant. Le mal se déclara

par une hémorrhagie violente à laquelle succéda une tumeur au côté gauche du cou. C'est dans cet état qu'il retourna chez son père au mois de septembre 1768, après trois ans d'absence. On le trouva changé et amaigri. Il fut obligé de garder la chambre pendant toutes les soirées de l'hiver suivant, et cette longue indisposition éveilla chez lui des sentiments particuliers, développa des tendances morales qu'il importe de recueillir au passage.

CHAPITRE II

GŒTHE A FRANCFORT ET A STRASBOURG

Tendances religieuses. — Mysticisme. — Mademoiselle de Klettenberg. — Séjour en Alsace. — Frédérique Brion. — Herder. — Enthousiasme pour Shakspeare. — *Gœtz de Berlichingen.*

I

Ce sont les idées religieuses qui, pendant les longues heures de sa reclusion, occupent alors principalement l'esprit de Gœthe. Il y pense depuis son enfance ; mais, comme beaucoup d'hommes, il s'y arrête surtout dans les moments de faiblesse et d'abattement physiques. On connaît déjà la précocité de ses instincts religieux. Tout jeune, il avait voulu seul, sans intermédiaire, adresser ses hommages à la divinité et dressé dans sa chambre sur un pupitre en laque rouge, à fleurs d'or, un autel surmonté d'une coupe en porcelaine où le matin, au lever du soleil, il brûlait des pastilles odoriférantes en l'honneur du Tout-Puissant. L'odeur suave qui s'exhalait de ce sacrifice enfantin lui paraissait comme une image de l'élévation de son âme vers Dieu. Mais ce qu'on connaît moins, ce qu'on a

moins remarqué, c'est l'étrange précocité avec laquelle Wolfgang, juge et critique l'enseignement religieux qui lui est donné. La moindre contradiction entre ce qu'on lui enseigne et ce qu'il voit ou ce qu'il sait met son esprit en défiance. Il n'a encore que six ans lorsque, ayant souvent entendu parler de l'infinie bonté de Dieu, il apprend le tremblement de terre de Lisbonne qui a ruiné une ville et coûté la vie à une foule d'innocents. Il remarque aussitôt un désaccord manifeste entre l'idée qu'on veut lui donner de la providence divine et l'événement dont tout le monde s'entretient autour de lui, il ne se réconcilie avec la notion d'un Dieu bon et juste que par une réflexion toute personnelle, par une sorte d'expérience, en observant tous les biens, toutes les productions de la terre que l'auteur des choses met libéralement à la disposition de l'homme.

Un tel élève devait singulièrement embarrasser ses professeurs. Il semble avoir résisté tout de suite à l'enseignement religieux qui lui était donné. Un pasteur protestant lui enseignait la foi de l'Église établie, mais sans chaleur, sans émotion, sèchement et froidement. Pendant que le maître parlait avec autorité, avec une confiance imperturbable dans la vérité de son enseignement, l'enfant pensait aux vertus des dissidents dont il avait entendu louer le mérite, dont on lui avait raconté des traits héroïques, et d'instinct, par besoin d'équité et d'indépendance, il prenait parti pour eux contre le prédicateur officiel. Plus tard il écouta avec assez d'attention les sermons du doyen Plitt pour les reproduire

presque exactement à la sortie du temple et en présenter le texte à son père avant le dîner. Mais dès que la première curiosité s'est émoussée et qu'il fait attention au fond des choses, n'y trouvant rien qui l'intéresse ni qui le retienne, il se lasse de ce travail comme d'un pur exercice de gymnastique intellectuelle.

Son esprit critique le disposait à sentir plus vivement les défauts que les avantages du culte protestant. Il le trouvait trop sec, trop peu poétique, trop dénué de symboles. Il admirait au contraire la poésie merveilleuse avec laquelle le catholicisme enchaîne les sacrements les uns aux autres et attache aux principales actions de l'homme un sens symbolique. Dans un curieux passage de *Poésie et vérité* il résume en traits brillants les différentes phases de la vie humaine sur lesquelles la religion catholique fait planer ses symboles. Il ne s'agit point ici, comme chez les protestants, d'un sacrement unique dont on s'approche isolément. L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse rencontrent en se succédant des cérémonies qui leur rappellent leurs liens avec Dieu et la perpétuelle protection de l'Église. « Un jeune homme et une jeune fille se donnent la main, non pour un salut passager ou pour une danse ; le prêtre les bénit et l'union est indissoluble. Peu de temps après, ces deux époux apportent sur les marches de l'autel un être qui leur ressemble ; il est purifié avec de l'eau sainte et tellement incorporé à l'Église qu'il ne peut perdre ce privilége que par l'apostasie la plus scandaleuse. » Que deviendra l'enfant ainsi placé dès sa naissance sous l'œil de Dieu?

La religion qui ne l'abandonne pas, qui ne le perd pas de vue un instant lui prépare, à ses premières épreuves, une consolation et un appui. Dès qu'il est assailli par les passions ou troublé par les inquiétudes morales, « il trouve un admirable moyen de salut, c'est de conter ses faits et ses méfaits, ses faiblesses et ses doutes à un homme vénérable, spécialement commis pour cela, qui sait le calmer, l'avertir, l'édifier, le châtier par des peines également symboliques, lui rendre le bonheur par une absolution complète de ses fautes et lui remettre, purifiée et blanchie, la table de son humanité. C'est ainsi que, préparé et calmé par plusieurs actes sacramentels, qui, à les examiner de près, ont chacun leur ramification, il s'agenouille pour recevoir l'hostie, et afin que le mystère de cet acte sublime s'accroisse encore, il ne voit le calice que dans le lointain ; ce n'est point une nourriture et un breuvage profane qui rassasient; c'est un céleste aliment qui fait désirer un céleste breuvage. »

Tout n'est pas dit pour l'enfant, après la première communion. Devenu homme, il dépend toujours de lui de trouver dans le prêtre, un confesseur, un directeur de conscience tout prêt à le consoler, à le soutenir, et de réparer ses forces en s'approchant de la sainte table. La maladie vient-elle fondre sur lui et le menacer de mort, à ce moment encore la religion veille sur sa destinée et, sous la forme d'un nouveau sacrement, lui envoie avec l'extrême-onction, l'espérance infinie de l'immortalité. Enfin il sait que l'ecclésiastique auquel il s'adresse dans toutes les heures d'affliction, dont les

conseils ne lui ont jamais manqué, représente un pouvoir supérieur, remplit une mission divine et reçoit par le sacrement de l'ordre comme une délégation de Dieu sur la terre. Partout donc, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, le fidèle élevé dans le culte catholique se sent protégé par une puissance mystérieuse contre les douleurs de la vie et peut plonger ses regards sans inquiétude vers l'avenir qui l'attend au delà du tombeau. « Comme cet enchaînement, véritablement spirituel est brisé dans le protestantisme ! ajoute Gœthe. Une partie de ces symboles est considérée comme apocryphe, un petit nombre seulement comme canonique, et comment nous préparer par l'insignifiance des uns à la sublimité des autres? »

Au fond ce que Wolfgang cherchait dans la religion c'était un principe fortifiant, un moyen de calmer les inquiétudes de son esprit ou d'apaiser les troubles de son âme. Tout jeune il éprouvait le besoin de vivre en paix avec lui-même, de mettre de l'ordre et de l'harmonie dans sa vie, il avait soif de bonheur et ne pouvait se sentir heureux que par le parfait équilibre de sa raison et de sa sensibilité. Il avait soif aussi de clarté, il voulait voir clair dans ses pensées et ne pas laisser l'incertitude envahir son esprit. Aucun de ces besoins ne fut satisfait par sa première communion.

« Ma bonne volonté, nous dit-il, et mon élan, dans cette occasion importante, se trouvèrent paralysés par une routine sèche et inintelligente, au momeut où je dus m'approcher du confessionnal. J'avais à me reprocher bien des faiblesses, non de grandes fautes, et la

conscience même que j'en avais les diminuait, parce qu'elle me montrait la force morale qui était en moi et qui, avec de la fermeté et de la persévérance, devait finir par triompher du vieil homme. On nous dit que nous valions beaucoup mieux que les catholiques, parce qu'au confessionnal nous n'avions besoin de faire aucun aveu particulier; que de tels aveux n'étaient pas convenables, lors même que nous voudrions les faire. Cela ne me satisfit pas ; car j'avais les doutes religieux les plus singuliers et j'aurais voulu saisir cette occasion de les éclaircir. Ne le pouvant pas, je me composai une confession qui, exprimant fidèlement mon état, révélait en termes généraux à un homme sensé ce qu'il m'était défendu d'exprimer en détail. Mais quand j'entrai dans le vieux chœur des Carmes déchaussés, que je m'approchai de l'étrange armoire grillée dans laquelle MM. les ecclésiastiques ont coutume de se mettre en pareil cas, quand le sacristain m'ouvrit la porte, que je me vis enfermé avec mon père spirituel dans l'étroit espace, et qu'il me souhaita le bonjour avec sa voix faible et nasillarde, aussitôt toute lueur s'éteignit dans mon esprit et dans mon cœur ; ma confession soigneusement apprise par cœur, ne voulut pas sortir de ma bouche ; j'ouvris dans mon embarras le livre que j'avais à la main et j'y lus une courte formule, la première venue, une formule si générale que chacun aurait pu la prononcer sans scrupule. Je reçus l'absolution et je me retirai un peu tiède. »

Il demandait des secours particuliers appropriés à son état, des éclaircissements et des consolations qui

répondissent à ses besoins personnels, il ne les avait pas trouvés, un peu par la faute du système de confession adopté par les protestants, beaucoup par celle du confesseur de sa famille, et il s'en prenait à la religion elle-même de la déception qu'il éprouvait.

Un autre motif le détacha un peu plus tard de toute pratique religieuse. Ce motif est tiré du plus profond, du plus intime des sentiments de Gœthe et nous révèle l'instinct le plus impérieux de sa nature. Quoique les occasions de trouble et d'agitation ne lui aient pas manqué dans sa vie, il supportait avec impatience l'inquiétude, le doute, l'anxiété, tout ce qui altérait la belle sérénité de son intelligence, tout ce qui déchaînait en lui-même les tourments de la tristesse ou les orages de la passion. Chaque fois que des réflexions douloureuses s'abattaient sur lui, il faisait au bout de peu de temps un effort énergique pour s'en délivrer, pour reconquérir sa liberté d'esprit et l'entière possession de son repos. Beaucoup de ses œuvres, notamment ses poésies lyriques, ne sont pas autre chose que le résultat de cette lutte intérieure et comme l'issue par laquelle son émotion s'échappe, comme le réservoir où coule le trop-plein de sa sensibilité. Il se soulage et s'affranchit de la tyrannie de ses sentiments, lorsqu'il a réussi à les mettre en vers, à les transformer en œuvres d'art. Dès que l'artiste a triomphé, l'homme ne souffre plus.

Si on se rend compte de l'aversion que Gœthe éprouve pour tout ce qui l'inquiète et le trouble, on s'expliquera l'effroi que lui inspirèrent certaines idées religieuses ou présentées sans ménagement par ceux

qui les lui enseignaient ou envisagées par lui sous leur aspect le plus redoutable. Il avait souvent entendu dire que recevoir, sans en être digne, le sacrement de la communion, c'était manger et boire son propre jugement. Cette pensée le remplissait de terreur. Qui donc pouvait se croire assez pur pour s'approcher sans indignité de la table sainte, qui pouvait se flatter d'avoir mérité l'absolution de ses péchés et de s'en repentir assez pour trouver grâce devant Dieu? Ce scrupule l'agita tellement et lui causa de telles angoisses qu'il prit le parti de s'en débarrasser, comme il se débarrassait d'ordinaire des idées tristes, en évitant toutes les occasions d'y penser et en s'éloignant de la communion. Il nous dit formellement qu'à Leipzig il avait renoncé à toute pratique religieuse et qu'il fuyait le cours de Gellert, parce que cet excellent homme engageait d'ordinaire les étudiants à ne pas négliger leurs devoirs religieux.

Il y avait cependant un côté par lequel la religion pouvait ressaisir cet esprit rebelle. La foi console et fortifie ceux qui souffrent. Dans les heures de trouble et d'angoisse, le sentiment religieux offre aux malheureux le meilleur des refuges. La sérénité avec laquelle certaines âmes traversent les épreuves de la vie, sans autre consolation que leur confiance en Dieu, révèle d'ailleurs la vertu fortifiante de la religion. Gœthe était trop occupé de son propre bonheur pour ne pas chercher au besoin des secours et des consolations à leur source la plus naturelle. A Leipzig, pendant sa maladie, sous l'influence d'un ami pieux, il revint à la lec-

ture des livres saints où il trouva un grand charme. « L'Évangile, nous dit-il lui-même, ne pouvait qu'être goûté par un malade dont la sensibilité était délicate... je n'aurais pu me défendre d'émotion et d'enthousiasme en m'occupant de l'ancien Testament. »

C'est sous cette influence qu'il arriva à Francfort, déjà disposé à un retour vers les idées religieuses et comme attendri par la souffrance. Mademoiselle de Klettenberg, amie de sa mère entretint chez lui cette disposition dans les longs entretiens qu'elle eut avec lui pendant le cours de l'hiver 1768-69. Aucun directeur de conscience n'était plus propre à le réconcilier avec la foi. Il nous a laissé d'elle un attachant portrait dans les *Confessions d'une belle âme* de *Wilhelm Meister*. Mademoiselle de Klettenberg était l'image la plus pure de la sérénité et de la confiance en Dieu. Chaque fois que l'esprit troublé du jeune Wolfgang cherchait le repos, sans pouvoir le trouver, il se sentait comme apaisé et consolé par la seule présence de son amie. Qui eût pu la voir sans reconnaître la vertu fortifiante du sentiment qui l'animait? Quoique condamnée par sa santé à une sorte d'inaction, quoique privée de la plupart des jouissances de ce monde et livrée quelquefois à de cruelles souffrances, non-seulement elle ne se plaignait jamais, mais elle portait sur son visage l'empreinte d'un bonheur et d'une tranquillité inaltérables.

Si on en juge par le récit que Gœthe met dans sa bouche, récit dont les détails peuvent être imaginaires, mais dont le fond reste vrai comme il nous l'affirme lui-même, elle avait traversé de pénibles épreuves et

s'était jetée dans les bras de Dieu par une sorte de vocation qui remontait à son enfance. Elle avait toujours trouvé un grand charme à s'entretenir avec son créateur, à chercher auprès de lui un refuge au milieu de ses traverses. Pendant quelques années, elle avait été détournée de cette habitude par les relations du monde et par une affection humaine. La famille riche et considérable à laquelle elle appartenait l'entraînait dans le tourbillon des plaisirs ; elle-même, au milieu du premier enivrement de la jeunesse, engageait son affection à un homme brillant, aimable, mais tout occupé de succès extérieurs. Elle allait l'épouser, lorsqu'au moment de contracter cet engagement solennel, elle s'était sentie comme arrêtée par un obstacle invisible, comme effrayée de l'avenir qu'elle se préparait. Semblable à une personne qui glisse sur le bord d'un précipice, elle se voyait descendre dans l'abîme sans fond de la frivolité Se rejettant en arrière et se roidissant contre le danger, elle avait pris alors l'énergique résolution de renoncer au monde ; elle avait offert à son fiancé de s'enfermer avec lui dans la solitude, et, sur son refus, lui avait rendu sa parole. A l'âge de vingt-deux ans, elle se détachait ainsi de tous les plaisirs, de toutes les séductions qui l'attendaient, pour se consacrer librement, avec joie, au service de Dieu. Elle disait elle-même qu'elle n'avait jamais senti de vide et d'isolement que loin de lui, qu'elle n'était jamais revenue d'une visite à Dieu, sans en rapporter plus de force et plus de contentement. Il ne se mêlait à sa piété tranquille aucune trace de frayeur. Elle ne

comprenait pas qu'on lui parlât de la colère du Tout-Puissant, et qu'on lui fit craindre en son nom un avenir redoutable. Elle écartait soigneusement de sa pensée l'image du péché, de l'enfer et des peines éternelles. Une fois, cependant, elle avait vu avec terreur l'abîme de la damnation s'ouvrir sous ses pas, après une conversation avec un ami assiégé d'inquiétudes; mais, pour chasser cette crainte, il lui avait suffi de prier avec ferveur, elle avait appelé la foi à son secours, et la foi était venue, comme Gœthe le raconte lui-même, avec une sorte d'émotion rétrospective, en laissant la parole à mademoiselle de Klettenberg.

« Eh bien! Dieu tout-puisant, donne-moi la foi! m'écriai-je un jour dans l'extrême angoisse de mon cœur. Je m'appuyai sur une petite table, devant laquelle j'étais assise, et je couvris de mes mains mon visage baigné de larmes. J'étais dans la situation où nous sommes rarement et où nous devons être pour que Dieu nous exauce. Qui pourrait décrire ce que j'éprouvai? Un mouvement soudain entraîna mon âme vers la croix où souffrit Jésus; ce mouvement — je ne puis mieux le décrire — était parfaitement semblable à celui par lequel notre âme est conduite vers une personne absente et chérie, rapprochement sans doute bien plus essentiel et plus vrai qu'on ne suppose. C'est ainsi que mon âme s'approcha du Dieu incarné et crucifié, et à l'instant même je sus ce qu'était la foi. C'est la foi! m'écriai-je, en me levant soudain avec un mouvement de frayeur; puis, je cherchai à m'assurer de mon sentiment, de mon intention, et bientôt je pus me convaincre

que mon esprit avait atteint une force d'élévation toute nouvelle. Pour traduire de pareilles impressions, le langage est impuissant. Je pouvais les distinguer avec une parfaite clarté, de toute conception imaginaire. Point de vision, point d'image, et cependant une certitude aussi complète d'un objet auquel elles se rapportaient que dans le cas où l'imagination nous retrace les traits d'un ami absent. Quand le premier transport fut passé, je remarquai que j'avais déjà connu cet état de l'âme ; seulement je ne l'avais jamais éprouvé avec autant de force, je n'avais jamais pu le retenir, jamais me l'approprier. Je crois, du reste, qu'une fois au moins toute âme humaine a ressenti quelque chose de pareil. Sans doute c'est là ce qui enseigne à chacun qu'il y a un Dieu. »

« Depuis ce temps-là, dit M. Caro, qui consacre à mademoiselle de Klettenberg quelques-unes des pages les plus délicates de son livre éloquent sur la philosophie de Gœthe, tout se pacifia et s'harmonisa dans cette belle âme. Elle ne craignait pas la mort, elle désirait même de mourir, mais elle avait le secret sentiment que Dieu lui laissait le temps de dégager de plus en plus son âme du corps et de l'approcher de lui toujours davantage. La maladie fréquente et la faiblesse de sa santé aidaient à cette délivrance. Dans ses nombreuses insomnies, elle éprouvait quelque chose de particulier. Il lui semblait que son âme pensait sans le secours du corps ; elle voyait même le corps comme un objet étranger et comme un vêtement. Elle se représentait avec une vivacité singulière le temps et les événements

passés, et en prévoyait les conséquences. Tous ces temps sont passés, ceux qui les suivront passeront à leur tour; le corps sera déchiré comme vêtement; mais *moi* que je connais si bien, *moi*, je suis et je serai! Dès lors aussi elle avançait toujours dans les voies mystiques et ne recula plus; ses actions furent toujours plus en harmonie avec l'idée qu'elle s'était faite de la perfection; elle trouva tous les jours plus facile de faire ce qu'elle croyait juste et bon. Elle se souvenait à peine qu'il y eût une loi, un devoir, que quelque chose fût commandé; rien ne s'offrait à elle sous la forme d'un ordre ou d'une obligation; c'est un penchant qui la guidait et qui la menait toujours bien; elle s'abandonnait en liberté à ses sentiments et la contrainte lui était devenue aussi étrangère que le repentir. »

Telle est la personne distinguée et extraordinaire qui vécut dans l'intimité de Gœthe, depuis le retour de celui-ci jusqu'à son départ pour l'université de Strasbourg, et qui, tant qu'elle exista, tant que lui-même habita Francfort, exerça sur lui une influence heureuse: non qu'elle le convertît à toutes ses idées ni qu'elle pût faire de lui une âme pieuse comme la sienne. Entre tant d'autres motifs de dissidences, un point essentiel les séparait. Mademoiselle de Klettenberg se sentait à tout instant de sa vie soutenue et fortifiée par Dieu. Gœthe, au contraire — et l'on trouve là une preuve de la bonne opinion qu'il avait de lui-même dès sa jeunesse — reprochait à la Providence de ne pas l'avoir encouragé dans ses efforts pour faire le bien, et ne dissimulait pas qu'il comptait plus sur lui-

même que sur un secours d'en haut, pour se sauver. D'ailleurs, mademoiselle de Klettenberg, tout en raffinant et en subtilisant un peu ses pensées, se rattachait à la grande communion chrétienne et se piquait d'orthodoxie, tandis que Gœthe, dont le caractère personnel se dévoilait déjà, aspirait à se créer une religion à lui, tout intérieure, indépendante de toute formule définie et de tout dogme consacré. Il se mêlait bien à cette tentative quelques souvenirs des opinions et des entretiens de sa mystique amie. Il se laissait glisser avec elle sur la pente du mysticisme, du néoplatonisme, de l'hermétisme et de la cabale. Mais en composant ainsi sa croyance personnelle, il suivait plutôt encore son propre penchant, son goût naturel pour les rêves poétiques de l'imagination qu'une inspiration étrangère. Ce n'est pas dans cette première ébauche de conception religieuse qu'il faut chercher la principale influence de mademoiselle de Klettenberg. Son action était toute morale, toute pratique. Elle réalisait pour Gœthe un idéal de sérénité, d'empire sur soi-même, auquel il aspirait vaguement à travers les orages de la jeunesse comme à la garantie, comme à la condition essentielle du bonheur. Elle avait la vertu d'apaiser momentanément les agitations de son esprit, de lui communiquer quelque chose de l'inaltérable gaieté qui ne la quittait jamais, de l'arracher aux idées sombres et de le prémunir contre les accès de découragement auxquels pouvait l'exposer tantôt son état maladif, tantôt le souvenir des déceptions qu'il avait éprouvées à Leipzig.

En même temps qu'elle le calmait et le consolait, elle offrait un aliment à l'activité de son esprit par la curiosité qu'elle éprouvait elle-même pour les sciences occultes et pour les mystères de l'alchimie. Ayant toute sa vie souffert d'une santé délicate, elle cherchait avec ardeur les moyens de guérir les autres et de travailler par conséquent à leur bonheur. Confidente d'un médecin qui poursuivait le remède universel, la guérison de toutes les maladies par l'étude des minéraux, elle entraîna Gœthe dans ses recherches, elle lui livra la clef du laboratoire où elle avait réuni des cornues et des alambics, elle lui fournit le motif et l'appareil extérieur des premières scènes de *Faust*, elle lui fit lire Paracelse, van Helmont, Boerhaave, et dirigea sa pensée vers l'étude des sciences naturelles qui, depuis lors, ne cessèrent de l'attirer. Quoique l'esprit très-positif et très-scientifique de Gœthe fût beaucoup moins enclin aux chimères que celui de son amie, il se rapprochait d'elle par un certain goût pour les croyances superstitieuses, pour les mystères de la magie, qui n'est point seulement un trait de jeunesse, mais qui dura toute sa vie et qui semblait répondre à un des besoins de son imagination. Aussi parle-t-il, sans la moindre trace d'ironie, des opérations cabalistiques de mademoiselle de Klettenberg, des *sels neutres* et *de suc de cailloux* que lui-même excellait à préparer dans la mansarde de la maison paternelle où il avait installé un petit laboratoire, à l'imitation de ce que faisait chez elle cette sainte personne. Ni le souvenir d'une si étrange crédulité, ni celui du ridicule que se donnait son amie, en préparant

sérieusement la cuisine mystique et alchimique, n'altèrent à ses yeux le charme d'une physionomie chère et respectée. Il ne garda la mémoire que de ce qui honorait mademoiselle de Klettenberg, il traça d'elle dans *Wilhelm Meister* le portrait le plus délicat, et, quand il la perdit, quelques années après le commencement de leur amitié, il ne repassait jamais sans tristesse devant la fenêtre où elle avait coutume de s'asseoir, d'où son visage souriant et calme offrait toujours à ses amis, à tous ceux qui venaient la voir, l'admirable image de la sérénité dans la souffrance, du bonheur tranquille que donnent une conscience pure et une confiance inaltérable dans la bonté divine. L'amie de sa jeunesse était restée pour lui comme un de ces médaillons de famille que l'on conserve avec un soin jaloux, que l'on regarde de temps en temps avec une pieuse émotion, avec des yeux attendris.

II

Pendant les dix-huit mois que Gœthe passa à Francfort, au retour de l'université de Leipzig, plus d'un désaccord s'était élevé entre lui et son père. Le conseiller impérial, qui arrangeait d'avance à son gré la destinée de son fils, ne se consolait pas de le voir souffrant et en apparence inoccupée. Ce retard dans des études qu'il prétendait diriger, auxquelles il avait fixé un terme beaucoup plus rapproché, le contrariait visiblement.

Il s'en exprimait même quelquefois avec amertume, comme s'il eût dépendu de Wolfgang de supprimer sa maladie ou de se rétablir plus tôt. De son côté, le jeune homme que trois ans d'absence avaient rendu plus indépendant, et dont le caractère s'affermissait, ne s'inclinait plus comme autrefois devant les arguments paternels. Il osait exprimer une opinion et quelquefois la défendre contre celle de son père. De là naissaient des discussions violentes que la présence et la bonne grâce de madame Gœthe ne parvenaient pas toujours à calmer. Aussi Wolfgang, fort désireux de reconquérir sa liberté, accepta-t-il avec empressement l'offre de se rendre à Strasbourg, pour y continuer ses études et y prendre ses degrés.

Ce qui paraît tout d'abord remarquable, à cette époque de la vie de Gœthe, pendant son séjour en Alsace, c'est le pli très-décidé que prend son caractère. De plus en plus se manifeste chez lui le besoin énergique de vivre en pleine liberté, en pleine possession de soi-même, de se mettre au-dessus des atteintes de la destinée et de conserver l'équilibre de ses facultés. Doué naturellement d'une sensibilité très-vive, il s'applique déjà à la gouverner, à la soumettre au contrôle de la raison, à empêcher qu'elle ne fasse irruption dans sa vie et qu'elle n'y contrarie le développement régulier de son intelligence. Dès son enfance, on avait pu trouver chez lui une disposition analogue, une force de volonté très-réfléchie et très-rare chez les enfants. Attaqué violemment de la petite vérole, la figure couverte de pustules, les yeux fermés, il avait eu le cou-

rage de ne pas porter les mains à son visage pour éviter d'être défiguré. Tout jeune, dans ses jeux avec ses camarades, il s'exerçait à supporter la douleur physique et se piquait de savoir souffrir sans se plaindre. Une fois même, comme il le raconte, il s'était laissé frapper les jambes par trois jeunes garçons armés de verges, jusqu'à une limite qu'il avait fixée, et il avait eu assez d'empire sur lui-même pour ne pas se défendre, tant que le moment de le faire n'était pas arrivé. Un peu plus tard, il s'éprenait du stoïcisme et se proposait Épictète pour modèle.

A Strasbourg, dès son arrivée, il engagea contre sa sensibilité une lutte nouvelle et plus difficile. Depuis la crise qu'il avait traversée à Leipzig, après la maladie qui, en le faisant souffrir pendant une année, venait de l'affaiblir, il se sentait plus nerveux, plus susceptible qu'autrefois, et il voulut tout de suite combattre cette faiblesse, s'aguerrir une bonne fois en s'habituant à supporter les choses les plus pénibles, les mieux faites pour ébranler ses nerfs. Un bruit un peu fort le troublait et l'agitait. Afin de dompter cette émotion, il s'imposa chaque jour, pendant quelque temps, l'obligation de s'approcher aussi près que possible des tambours de l'armée française à l'heure de la retraite, et de les suivre jusqu'à leur caserne, quoique le vacarme qu'il se condamnait à entendre fût assez fort pour faire sauter son cœur dans sa poitrine. Il était sujet au vertige. Pour s'en guérir, il montait régulièrement jusqu'au faîte le plus élevé de la tour de la cathédrale, sous la couronne, où il ne restait pas moins d'un

quart d'heure ; puis de là, il s'aventurait en plein air, sur une plate-forme d'une aune carrée à peine, d'où il voyait le vide, l'abîme béant à ses pieds, sans appui, sans balustrade, absolument comme s'il eût voyagé en ballon. Il répéta cette expérience avec tant de suite et tant de succès qu'il arriva à surmonter l'impression pénible que lui causait la vue du vide, et que, plus tard, quand il fit construire des édifices à Weimar, quand à Rome il voulut regarder de près les monuments élevés, il marchait sur les poutres suspendues dans l'espace et sur les entablements, avec autant de liberté, d'un pas aussi léger qu'un architecte de profession. La vue des souffrances physiques lui inspirait de la répugnance et de l'effroi. Il s'accoutuma à ce triste spectacle en suivant la clinique du docteur Ehrmann, et en assistant au cours d'accouchement. Il s'aguerrissait ainsi et s'endurcissait contre les surprises de la sensibilité. Ce fut dans la même pensée, toujours pour fortifier sa raison, qu'il s'imposa d'autres épreuves encore, avec une force d'âme peu commune, surtout avec une énergie et une persévérance de volonté bien significatives. Il ne se défiait pas seulement de sa sensibilité, il se défiait de son imagination. Il voulut la dominer à son tour en la forçant à considérer de sang-froid des objets dont elle grossit d'ordinaire les proportions et qu'elle se rend effrayants à elle-même par le mystère qu'elle y attache. « Je parvins, nous dit-il, à devenir insensible aux impressions sinistres que produisent les cimetières, les lieux écartés et les églises pendant la nuit ; j'en vins à ne pas faire de différence entre le jour et la nuit, entre

un lieu et un autre. Plus tard, ayant eu la fantaisie de retrouver dans un pareil milieu l'agréable sensation d'une terreur juvénile, j'eus beaucoup de peine à me la procurer, en évoquant les fantômes les plus étranges et les plus effrayants. »

Ces détails sont très-importants pour l'étude du caractère de Gœthe. On ne voit guère les jeunes gens de vingt ans s'imposer de pareilles épreuves. Celui qui s'y soumet de parti pris, par un acte réfléchi de sa volonté, à un âge où la plupart des hommes subissent sans résistance, sans même penser à les dominer, les impressions extérieures, nous annonce quel sera dans l'avenir son empire sur lui-même. Il ne veut cependant pas étouffer sa sensibilité ; ce serait du même coup amoindrir son génie et tarir en lui la source la plus féconde des émotions poétiques ; mais il ne veut pas que sa sensibilité prenne le dessus, ni qu'elle le trouble. Quand elle commence à le faire souffrir, il se défend, il résiste, il travaille à secouer le joug. Elle doit être pour lui une auxiliaire, le stimulant de l'imagination ; il ne permet pas qu'elle devienne un obstacle, ni qu'elle arrête le développement de ses facultés.

Cette disposition de son esprit apparaîtra de nouveau dans l'épisode le plus poétique de son séjour en Alsace, dans ses amours avec Frédérique, qu'il nous a racontées lui-même d'une plume émue. Le secrétaire auquel il dictait cette partie de ses *Mémoires* a souvent répété que Gœthe s'arrêtait en parlant, que sa voix tremblait, et qu'il paraissait profondément touché de tous les souvenirs dont il remuait les cendres au fond de sa pensée.

Ce fut en effet une heure charmante de joie et de poésie dans sa jeunesse. Il venait d'avoir vingt et un ans ; il était dans toute la plénitude de la vie, à l'âge où l'âme s'épanouit librement et s'ouvre sans défense aux sentiments tendres, lorsqu'il rencontra une jeune fille du caractère le plus aimable et le plus séduisant, qu'il ne put s'empêcher d'aimer, dont il fut aimé à son tour. C'était Frédérique Brion, de Sesenheim, fille d'un pasteur protestant dont le modeste intérieur semblait le portrait vivant de la famille du pasteur Primrose. Gœthe avait lu récemment le *Vicaire de Wakefield*, il était encore tout plein des souvenirs de cette lecture, lorsque son ami Weyland le conduisit, à six lieues de Strasbourg, dans un village où il retrouvait comme un exemplaire réel des types qu'a créés Goldsmith, une famille honnête et heureuse au sein d'une condition modeste, au milieu des jouissances de la vie champêtre. Comme dans le roman, il avait sous les yeux un père ministre, une mère, deux jeunes filles, et quand il vit un jeune homme entrer et s'asseoir à la table commune, il fut sur le point de s'écrier : « Te voilà donc aussi, Moïse ! » en pensant au second fils du vicaire de Wakefield. Mais au milieu de ce groupe il distingua tout de suite la personne à laquelle il devait s'attacher, et dont il nous a laissé le portrait suivant :

« Les deux sœurs étaient vêtues à l'allemande, comme on disait, et ce costume national, qui avait presque disparu, allait fort bien à Frédérique. Une jupe à falbalas, ronde, blanche, et assez courte pour laisser voir le plus joli pied du monde jusqu'à la cheville ; un corset blanc

et juste, et un tablier de taffetas noir, telle était sa toilette, qui tenait le milieu entre celle de la paysanne et celle de la dame de la ville. Svelte et légère, elle marchait comme si ses pieds n'eussent eu rien à porter, et son cou semblait trop délicat pour les tresses blondes et épaisses qui tombaient de sa jolie tête; ses yeux bleus et doux lançaient autour d'elle des regards intelligents; son joli nez retroussé se levait ingénument en l'air, comme s'il ne pouvait pas y avoir de souci dans le monde; son chapeau de paille pendait à son bras; et j'eus ainsi le bonheur, dès le premier coup d'œil, de la voir paraître devant moi avec toute sa grâce et avec tous ses attraits. »

Quels liens attachèrent Gœthe à cette famille, et à Frédérique en particulier? Ce n'est pas seulement l'entraînement de la jeunesse et la puissance de l'amour; c'est qu'il trouve dans ce milieu, parmi ces gens honnêtes et simples, le bonheur calme auquel il aspire par un impérieux instinct de sa nature. Aucune inquiétude n'y paralyse l'essor de ses facultés poétiques et n'y entrave le libre développement de son esprit[1]. Sous l'œil de Frédérique, en présence de ses parents, il se sent heureux, en pleine possession de lui-même, pres-

[1] Je parle ici, bien entendu, du commencement de cette liaison. Le calme ne dura pas toujours. Il y eut, vers la fin, des angoisses inévitables. Gœthe ne pouvait être très-content de lui-même, en songeant à son prochain départ et aux preuves d'amour qu'il avait reçues. Dans une lettre à Salzmann, écrite peu après la Pentecôte de 1771, il parle de sa conscience : « *Conscia mens,* dit-il, mais, hélas! *non recti.* » Ces derniers mots semblent indiquer qu'à cette date ses relations avec Frédérique avaient été plus loin qu'il ne l'eût voulu.

que sans trouble et comme dans l'ivresse du bonheur. Sesenheim est admirablement situé au milieu de la plaine d'Alsace. D'une éminence qui domine le village, et qu'on appelle le *Repos de Frédérique*, l'œil plonge sur la campagne verte, coupée de beaux arbres ; la vue s'étend jusqu'aux îles boisées du Rhin, et par delà jusqu'aux montagnes sombres. Là, pendant les chaudes soirées de l'été et les jours tièdes de l'automne, Gœthe s'abandonne à la joie de vivre, de se sentir entouré d'une nature aimable, enveloppé d'affection, d'aimer et d'être aimé. La famille tout entière du pasteur Brion lui inspire une sympathie naturelle. On lui a fait un accueil si cordial, et quoiqu'il ait mis à l'épreuve la patience de ses hôtes, en se présentant à eux sous deux déguisements successifs (d'abord sous le costume d'un pauvre étudiant en théologie misérablement vêtu, puis sous les habits d'un paysan endimanché), on s'est si bien résigné à cette double mystification, on en a ri de si bonne grâce, qu'il se sait assuré désormais de la bienveillance de ceux qui l'entourent, et que devant eux ses sentiments se déploient, s'étalent en liberté, sans contrainte et sans embarras.

Frédérique surtout a les dons qui lui plaisent, une parfaite égalité d'humeur et une gaieté douce, constante qui répand autour d'elle la vie et l'agrément. Rien de brusque ni de violent chez elle ; tout ce qu'elle fait, elle le fait simplement et d'un air aimable. Ses mouvements ont de la vivacité sans emportement, de la grâce sans roideur. La sœur aînée de Frédérique, Salomé, que Gœthe baptise toujours du nom d'Olivia,

en souvenir de Goldsmith, lui plairait moins : sa nature fougueuse et passionnée l'inquiéterait; avec elle il ne serait jamais sûr de son bonheur; il craindrait toujours quelque explosion soudaine au milieu du calme, quelque nuage inattendu sur un ciel pur. Dans l'affection de Frédérique il trouve au contraire la sécurité et la tranquillité d'esprit dont il a besoin; elle le repose et l'apaise. La délicieuse harmonie de ses actions et de sa personne le remplit de ce sentiment doux qu'inspire une œuvre d'art dont toutes les parties sont achevées. Il aime à la voir agir, il s'enivre doucement de la grâce exquise qu'elle apporte en toutes choses, il en respire le parfum, comme on respire celui d'une fleur. Faut-il marcher, courir, danser : Frédérique s'avance avec la souplesse et la légèreté d'un jeune chevreuil. La trace de ses pas se marque à peine sur l'herbe humide de la prairie. Faut-il réunir des amis et les animer par sa présence : elle met chacun à son aise, elle offre à chacun une occasion, un moyen de montrer ses qualités personnelles. Faut-il écrire : elle écrit comme elle parle, sans aucune affectation, en laissant voir sous son langage toute la transparence de sa pensée, toute la netteté de son esprit. Nulle part elle n'éprouve d'embarras et ne paraît hors de chez elle. On la fait venir à Strasbourg chez des parents riches, et habillés à la mode française. Dans les beaux salons couverts de dorures, encombrés d'objets d'art, au milieu des toilettes raffinées qui viennent de Paris et de Versailles, elle se promène librement, avec autant de calme et d'aisance que dans les prés et le long des chemins rustiques de

Sesenheim. Sa sœur souffre, comme une fleur transplantée, de séjourner à la ville, sans en porter le costume, sans en avoir les manières ; elle s'irrite et devient gauche. Frédérique reste la même, et ne semble jamais s'apercevoir qu'elle a changé de lieu.

Gœthe se laisse bercer par cet amour sans lendemain ; tout entier à l'heure présente, il ne se demande point s'il n'engage pas sa destinée, s'il n'enchaîne pas l'avenir, s'il n'attache pas à sa vie une autre vie[1] : il jouit du bonheur d'être aimé comme il voulait l'être, presque sans trouble et sans inquiétude[2]. Assuré de l'affection de Frédérique, ne pouvant douter de la sincérité d'un amour si naïf, il va chercher auprès d'elle, chaque fois qu'il le peut, la joie pure qu'elle lui donne. Tout en préparant ses examens de droit, en causant avec Herder, en composant des poésies légères, en réfléchissant sur les arts, en étudiant la cathédrale, il porte avec lui la pensée bienfaisante de son amour, il songe qu'il est aimé, et dès qu'il a conquis quelques jours de liberté, il court à Sesenheim, brûlant la route au galop de son cheval, savourant d'avance les joies paisibles qui l'attendent. A quelque heure qu'il arrive il

[1] On ne peut pas prendre pour un engagement sérieux l'élan poétique qui termine une pièce de vers adressée à Frédérique : « Lorsqu'un jour il saluera le port, après la tempête, puissent les dieux le punir (ton amant) s'il en jouit sans toi ! » Tout au plus trouverait-on une sorte de promesse vague dans les vers suivants : « Déjà j'ai trouvé la vallée où nous irons ensemble, où nous verrons, dans les heures du soir, couler doucement le torrent. »

[2] Ceci s'applique surtout aux commencements de la liaison de Gœthe avec Frédérique. Les derniers jours ont été plus agités.

est le bienvenu, et deux yeux pleins de tendresse le lui disent ingénument.

Combien de temps dura cette idylle printanière? Une année à peine. Il fallut enfin se séparer. Gœthe avait atteint le but qu'il se proposait d'atteindre en séjournant à Strasbourg : il avait écrit une dissertation et passé ses examens de droit. Son père le rappelait. Il alla dire adieu à Frédérique, et, en se penchant du haut de son cheval pour lui tendre une dernière fois la main, il vit des larmes dans les yeux de sa bien-aimée. Lui-même sentit les siennes couler. Il la regrettait et il la pleurait. Il ne fit néanmoins aucun effort pour rester : il avait toujours écarté la pensée du départ, mais il ne s'était jamais arrêté non plus à la pensée de ne pas partir. Qu'aurait dit son père, le conseiller impérial, qu'aurait dit madame la conseillère, s'il leur avait proposé d'épouser, d'installer un jour dans la belle maison paternelle une jeune paysanne alsacienne? Il prévoyait les objections insurmontables qui lui eussent été faites. Lui-même d'ailleurs, en admettant qu'il eût été libre, n'aurait jamais consenti à enchaîner sa vie : il éprouvait un désir immense de conserver sa liberté. Cet amour dont il jouissait aujourd'hui, qui sait si plus tard il n'en aurait pas été embarrassé ou obsédé? Les engagements irrévocables lui faisaient peur; il avait trouvé le bonheur en chemin, mais il n'avait voulu vider que le dessus de la coupe, dans la crainte de rencontrer au fond quelque amertume.

C'est ici que nous touchons au côté faible du caractère de Gœthe, à ce qu'on a souvent et justement ap-

pelé son égoïsme. Il jouit du commerce de ses semblables avec infiniment de bonne grâce et de bon vouloir. Personne n'est plus accommodant que lui, et ne demande moins aux autres ; mais il ne veut pas non plus qu'on lui demande autre chose que ce qu'il peut donner. Il ne se livre jamais tout entier ; il se réserve et se défend contre les influences extérieures. Au besoin, s'il redoute quelque assaut du dehors, quelque invasion des étrangers dans sa vie, il se cantonne et il s'enferme dans ce qu'il appellerait volontiers son droit de vivre heureux, le droit de garder son bonheur, d'assurer son repos. Sans doute il regrette de quitter Frédérique et de laisser derrière lui un cœur brisé par son départ ; il le fait néanmoins sans hésitation, presque sans remords, comme s'il usait d'un droit, comme s'il trouvait une excuse légitime dans la nécessité d'accomplir sa destinée jusqu'au bout et de ne pas surcharger sa vie, dès le début, de fardeaux embarrassants. D'ailleurs, comme il lutte lui-même contre sa sensibilité [1], comme il ne la domine qu'après un com-

[1] Quoique cet amour ait donné à Gœthe bien des heures de bonheur calme, il était néanmoins difficile qu'il n'en souffrît pas quelquefois. Toute passion entraîne avec elle des agitations dont il eût voulu s'affranchir. L'excursion qu'il fit en Alsace et en Lorraine, au mois de juin 1771, semble avoir eu pour but de changer le cours de ses idées. Il écrivait pendant ce voyage : « Quel bonheur d'avoir le cœur libre et léger ! » comme s'il eût respiré plus librement en se distrayant de sa pensée habituelle. Il ajoutait, avec une sorte de regret et de dépit d'être amoureux : « On dit : l'amour rend courageux. Jamais. Dès que notre cœur s'attendrit, il est faible... Nous sommes comme les enfants sur une balançoire, toujours en mouvement, toujours en travail, mais restant toujours au même endroit. C'est la véritable image de l'amant.

bat douloureux, et qu'il s'est fait de bonne heure une habitude du stoïcisme, il attend des autres un effort analogue à celui qu'il accomplit ; il ne plaint pas plus leurs souffrances qu'il ne plaint les siennes. En le jugeant même sans indulgence, qu'on n'oublie pas ce point de vue. S'il paraît quelquefois très-dur pour ceux qui se sont attachés à lui, il a commencé par être plus dur encore pour lui-même. Les sacrifices qu'il impose aux autres, il les exige d'abord de lui. Ne demandant pas de pitié, il n'en a pas non plus.

Je n'entends point par là l'excuser ; j'explique simplement ce qui se passe en lui et je cherche à voir clair dans sa conduite. Ces explications n'empêchent pas que Frédérique ne paraisse, d'un bout à l'autre de cette histoire d'amour, plus intéressante que son amant. Sa noblesse d'âme, la dignité de sa résignation, aggravent la faute de Gœthe. Lui seul a tous les torts, elle n'en a aucun. Huit ans après, il revient dans cette famille où il a passé tant de jours heureux, où il a été entouré de tant d'affection, où on l'a traité comme un fils, comme un frère, comme un fiancé, qu'il a quittée ensuite sans ménagements, et il y retrouve l'accueil des premiers jours. Aucune récrimination, aucun retour sur le passé ; il ne voit autour de lui que des visages souriants. On ne veut même pas qu'il lui reste dans l'esprit un souvenir pénible, un remords ; on s'efforce

Que l'amour est triste, lorsqu'on est ainsi à la gêne, et cependant l'on ne peut aimer sans cela. » Avec de telles idées, il dut travailler à dominer son affection et à s'en délivrer comme d'une faiblesse. Cela expliquerait pourquoi il ne chercha pas à prolonger son séjour en Alsace.

de paraître heureux, afin de ne troubler par aucune pensée amère la sérénité de sa vie. Il en profite avec un peu de lâcheté, et il écrit à madame de Stein, qui tient maintenant dans son cœur la place de Frédérique, une lettre où il exprime la joie égoïste d'être délivré à cet égard de tout souci ultérieur :

« Le 25 au soir, je fis à cheval une excursion vers Sesenheim, tandis que mes compagnons poursuivaient leur voyage. J'y trouvai réunie une famille que j'avais quittée depuis huit ans, et je fus accueilli avec affection, avec bonté. Comme je suis aujourd'hui aussi pur et aussi calme que l'air, le souffle des êtres bons et tranquilles me fait beaucoup de bien. La seconde fille de la maison m'avait aimé autrefois plus que je ne le méritais, plus que d'autres auxquelles j'ai témoigné beaucoup d'affection et de dévouement. Depuis le moment où je lui apparus inopinément sur le seuil et où nous nous trouvâmes nez à nez, elle fut si charmante et si cordiale que je me sentis tout à fait à l'aise. Je dois ajouter qu'elle ne chercha pas, par le plus léger témoignage, à renouveler un ancien sentiment dans mon âme... Les parents étaient pleins de cordialité ; on trouva que j'avais rajeuni. Je passai la nuit, et je partis le lendemain matin, au lever du soleil, salué par des regards affectueux ; de sorte que je puis maintenant penser avec satisfaction à ce petit coin de terre et vivre intérieurement en paix avec des esprits réconciliés[1]. »

[1] Lettre à madame de Stein, 28 septembre 1779

Et cependant Frédérique l'aimait toujours. Elle resta fidèle à cette unique affection de sa vie. Quand on lui parlait de Gœthe et qu'on s'étonnait qu'il ne l'eût point épousée, elle répondait modestement qu'il était pour elle un trop grand personnage, qu'il avait à fournir une trop brillante carrière pour accepter une compagne si simple. On lui proposa plusieurs fois de se marier, elle refusa toujours. « Quand on a été aimée de Gœthe, disait-elle, on ne peut appartenir à personne. » On croit qu'elle quitta l'Alsace après la mort de ses parents, pour vivre chez une amie, à Versailles d'abord, puis à Paris. En 1794, après la chute de Robespierre, elle retourna dans son pays et s'y consacra à l'éducation d'une fille que sa sœur aînée avait laissée. Elle mourut en 1813, à Weissenheim, où demeurait son beau-frère et sa nièce, entourée jusqu'au bout de l'affection et de la vénération générales. Gœthe immortalisa son souvenir, en la faisant revivre pour la postérité dans quelques vers attendris, mais surtout dans les pages les plus touchantes, les plus poétiques de *Poésie et vérité*. Maintenant Sesenheim est un lieu consacré, comme Vaucluse et Clarens. Depuis le pèlerinage du professeur Næke en 1822, combien de voyageurs ont été visiter la maison du pasteur, le *Repos de Frédérique*, et chercher dans ce petit coin du monde la trace de l'amour qui l'animait autrefois, de la poésie qu'éveille son nom !

Dans le charmant récit des *Mémoires*, il ne faut pas chercher l'exacte vérité. Gœthe nous prévient, par le titre même de son ouvrage, qu'une part de poésie s'y mêle au vrai. D'ailleurs il disait à Eckermann, en 1830,

qu'il ne se trouvait dans le roman des *Affinités électives* aucun trait qui n'eût été emprunté à sa vie, mais qu'aucun n'avait été reproduit exactement. « Il en est de même, ajoutait-il, du récit de Sesenheim. » Aussi Düntzer et d'autres critiques allemands signalent-ils sans peine, au milieu de la narration de Gœthe, des erreurs matérielles, des détails qui paraissent contredire ce que nous savons par quelques lettres ou par les pièces de vers du *Legs de Frédérique*. Mais si on ne s'attache point à l'exactitude minutieuse, on sera frappé de l'accent sincère du récit, de l'émotion vraie qui y règne d'un bout à l'autre, et de la conformité des sentiments exprimés avec les traits principaux du caractère de Gœthe. Nous le voyons bien là tel qu'il devait être à cette aurore de sa jeunesse, ardent, impétueux, avide de bonheur et de jouissance, mais déjà armé d'une singulière énergie contre lui-même et contre les séductions de la sensibilité ; capable de se laisser enivrer par les douceurs de l'amour, mais capable aussi de s'y dérober à temps ; maître de lui au plus fort de ses émotions, et après s'être égaré, en apparence, à travers les détours et les sentiers capricieux de la passion, revenant toujours, en définitive, vers le but sérieux que s'est fixé sa volonté. C'est en ce sens que les Mémoires sont vrais, non pas d'une vérité chronologique et matérielle, mais d'une vérité générale, et en quelque sorte idéale ; d'une vérité qui plane au-dessus des détails, pour ne s'attacher qu'à l'ensemble et aux lignes essentielles de la physionomie. Tous ces états de l'âme que Gœthe décrit, il les a traversés. Ce sont les phases suc-

cessives de son existence morale et intellectuelle. Depuis sa source étroite jusqu'à sa vaste embouchure, le fleuve pousse en avant des eaux toujours nouvelles, et cependant reste le même. Gœthe aussi change et persiste à la fois : il y a une partie de son être qui se renouvelle et se transforme avec les années, tandis qu'une partie plus intime dure toujours, et en durant, constitue à elle seule l'unité, l'identité du *moi*. Les *Mémoires* — et Gœthe seul se connaissait assez bien pour faire ce partage — servent précisément à séparer ce qui passe de ce qui demeure ; ce qui est le résultat des circonstances, des crises passagères, des entraînements fugitifs, de ce qui tient à la nature même de l'homme et aux racines les plus profondes du caractère.

III

Le séjour de Gœthe en Alsace rappelle surtout à ses admirateurs le souvenir de Sesenheim et de Frédérique Brion. Mais à ceux qui veulent pénétrer plus avant dans la vie du poëte, Strasbourg rappelle encore un autre nom et un autre lien. C'est là que Gœthe rencontra l'homme qui exerça le plus d'action sur sa jeunesse, le premier homme de génie avec lequel il eut la bonne fortune d'entrer en relations. Herder, né en 1744, était de cinq ans plus âgé que Gœthe : il avait vingt-six ans lorsqu'il arriva à Strasbourg, où il accompagnait le prince de Holstein-Eutin. On admirait déjà dans toute

l'Allemagne son talent précoce ; on le regardait comme l'espoir de la jeune littérature. Il joignait, du reste, à des connaissances étendues et à beaucoup d'ardeur pour l'étude, une expérience du monde très-rare chez un si jeune homme. Comme prédicateur, il avait obtenu à Riga de grands succès de parole et excité un grand enthousiasme ; puis il avait voyagé, visité la France, vu Nantes et Paris, publié des ouvrages et marqué sa place au premier rang des écrivains par ses *Fragments littéraires*, par ses *Forêts critiques*. Gœthe, qui le connaissait de réputation et qui désirait lui être présenté, le rencontra par hasard, obtint la permission d'aller le voir, et, dès qu'il se fut entretenu avec lui, subit immédiatement le charme de son esprit et l'ascendant qu'exerçait sur les autres la fécondité, l'originalité de ses aperçus. Quelques années de plus, à l'âge respectif de Gœthe et de Herder, établissent entre les hommes une différence sensible. Gœthe conservait encore quelque chose des incertitudes et des ignorances de la jeunesse ; Herder, au contraire, devançait son âge par sa maturité. Il avait réfléchi sur un grand nombre de sujets qui intéressent les arts et la poésie ; il exprimait des idées personnelles, curieuses, quelquefois profondes. C'est surtout à propos du *Laocoon* de Lessing, une des lectures favorites de Gœthe, que s'était signalée sa critique. Sans combattre précisément les opinions si vraies de Lessing, il essayait d'y apporter quelques tempéraments et quelques adoucissements délicats. Il défendait, par exemple, la poésie descriptive contre les conclusions un peu sévères du

Laocoon, en soutenant que s'il y avait une poésie pour peindre les actions, il était nécessaire qu'il y en eût une aussi pour peindre les phénomènes. Il n'accordait pas non plus à Lessing que la peinture et la sculpture fussent tenues de n'exprimer que les attitudes et les situations les plus durables, les moins transitoires. Il répondait ingénieusement aux arguments du *Laocoon* que presque tout dans le monde a un caractère passager, fugitif, et qu'entre les choses qui ont l'air de durer, et celles qui ne durent pas, la différence est moins grande qu'on ne le suppose. En somme, il cherchait à élargir les voies, à ouvrir les barrières. Sa critique excitait les esprits et les poussait à produire, en leur inspirant de la hardiesse et de l'audace, en les affranchissant des timidités exagérées, tandis que celle de Lessing, plus sévère, leur proposait un idéal un peu décourageant pour les consciences timorées.

Il semble que la conversation de Herder ait été singulièrement instructive et attachante. On ne pouvait guère vivre auprès de lui sans se sentir entraîné par son éloquence, transporté dans le monde des pensées les plus hautes. Gœthe se laissait aller au charme de ces entretiens et passait quelquefois avec lui des journées entières. Il se résignait même, pour jouir de sa présence, à supporter son humeur contrariante et ses habitudes sarcastiques. Herder était arrivé à Strasbourg malade : il souffrait d'une maladie d'yeux pour laquelle il subissait des pansements répétés, un traitement long et douloureux. Malheureusement, l'opération n'avait pas réussi, et, loin de le guérir, elle laissait sur son

visage une cicatrice qui le défigurait. Quoiqu'il eût subi avec beaucoup d'énergie, sans se plaindre, les opérations les plus cruelles, quoiqu'il se fût même résigné avec courage aux conséquences de l'opération, son humeur se ressentait évidemment de ses souffrances ; il prenait plaisir à se moquer de ses amis, il écrivait à Gœthe des billets ironiques, et il répondait souvent aux marques d'amitié les plus sérieuses par des sarcasmes amers[1].

Cette ironie, qui aurait peut-être découragé Gœthe, s'il avait dû vivre toujours avec Herder, qui l'empêchait de montrer ses ouvrages à son nouvel ami et de lui communiquer ses projets, qui lui inspirait même pour son propre compte une sorte de terreur, avait cependant cet excellent résultat de le guérir de toute complaisance pour lui-même, de lui ouvrir les yeux sur ses propres défauts, et de le détacher de toute admiration frivole. Au sortir de Leipzig, où déjà il avait reçu des leçons et des avertissements utiles, il venait de retomber, à Francfort, dans une société bienveillante et indulgente, trop disposée à l'admirer, à le traiter d'avance en grand homme, à surfaire son mérite. Herder le ramenait au sentiment vrai de la réalité, lui rendait le service de l'éclairer sur ce qui lui manquait,

[1] L'assiduité de Gœthe chez Herder est une nouvelle preuve de l'énergie de son caractère, de la force de sa volonté. Il avoue que le ton ironique de Herder le mettait souvent mal à l'aise et lui causait une véritable souffrance. Mais il trouvait dans ses relations avec lui un tel profit pour le développement de son esprit, qu'il continuait ses visites, quelque désagréables qu'elles fussent.

sur ce qui manquait aux autres. C'était pour Gœthe un nouvel apprentissage des difficultés de la vie littéraire, une révélation nouvelle du prix élevé auquel les juges sérieux mettent leur estime. Il éprouvait de nouveau, dans la société de Herder, le sentiment de modestie et de défiance de soi que lui avaient déjà inspiré les remarques de madame Bœhme et des critiques de Leipzig.

Seulement la critique de Herder, tout en condamnant impitoyablement les œuvres faibles ou vulgaires, était loin d'avoir un caractère exclusivement négatif, comme celle de Leipzig. Herder éprouvait au contraire les plus vifs enthousiasmes, et les exprimait avec feu. Personne ne sentait, n'expliquait mieux que lui les belles choses. Il fallait, nous dit Gœthe, l'entendre lire le *Vicaire de Wakefield*. Sans chercher aucun effet, en lisant toujours du même ton, sans même varier les inflexions de sa voix, il obtenait un succès extraordinaire, par l'émotion de la parole, par la force du sentiment intérieur qui débordait. Il fallait aussi l'entendre parler de la poésie des peuples primitifs, de ce flot de pensées poétiques qui s'épanchent naturellement dans les œuvres encore naïves des jeunes sociétés. La Bible, les ballades des poëtes écossais, Ossian, dans lequel il croyait retrouver un ancien, les vieux chants des Bretons, des habitants du pays de Galles, dont il savait la langue ; Homère, dont il admirait la simplicité et la grandeur, c'était tout un monde nouveau, plein de force et de vie, dont il dévoilait les mystères devant son jeune auditeur. Il parlait de la poésie comme Gœthe n'en avait point encore entendu parler, comme d'une

œuvre spontanée qui jaillit sans efforts du cerveau des peuples enfants, et qui s'appauvrit plus tard, lorsque chaque nation entre à son tour dans la période de l'art et de la civilisation. Gœthe l'écoutait avec étonnement, avec admiration ; il buvait ses paroles ; il se détachait d'Ovide, dont il étudiait les *Métamorphoses* avant l'arrivée de Herder, et il se prenait à aimer à son tour les poésies primitives. Il se confirmait dans son enthousiasme pour Shakespeare, qu'il avait commencé à connaître pendant son séjour à Leipzig, par le recueil des *Beautés* de Dodds ; il le lisait dans le texte et dans la traduction de Wieland ; il s'enflammait pour ces magnificences de langage et de pensée dont Herder savait si bien communiquer l'impression à ceux qui l'écoutaient ; il allait même jusqu'à faire devant ses camarades de pompeuses professions de foi et des discours publics en l'honneur du poëte anglais. Otto Jahn nous a conservé un de ces morceaux, d'un ton un peu déclamatoire, qui est surtout intéressant parce qu'il nous révèle la fermentation de ces jeunes esprits et la fièvre d'idées qui leur monte à la tête. Le drame de Shakespeare est comme un vin trop généreux qui les enivre : ils en perdent le sentiment de la réalité et de la proportion des choses. La critique si fine de la *Dramaturgie* et l'admiration raisonnée de Lessing paraissent froides à côté de ces paroles brûlantes du jeune Gœthe :

« La première page que j'ai lue de Shakespeare m'a fait son homme pour la vie, et quand j'eus achevé une de ses pièces, je ressemblais à un aveugle de naissance à qui une main puissante donne instantanément la

vue. Je vis, je sentis de la manière la plus vive que mon existence était infiniment élargie; tout était pour moi de l'inconnu, et un jour auquel je n'étais pas accoutumé blessait mes yeux... Les tragédies françaises ne sont donc que des parodies. Comme tout y marche régulièrement! Comme elles se ressemblent toutes, ainsi que des souliers! Comme elles sont ennuyeuses, surtout au quatrième acte!... Shakespeare, mon ami, si tu étais au milieu de nous, je ne pourrais vivre qu'avec toi; combien je serais heureux de remplir le rôle subordonné de Pylade d'un autre Oreste! »

L'influence prépondérante de Herder, cet enthousiasme pour Shakespeare, ce goût pour la poésie populaire et naturelle, qui se développèrent, grâce à ses entretiens, dans l'esprit de Gœthe, contribuèrent puissamment à la résolution que prit le jeune étudiant de rester Allemand et de ne pas se laisser entraîner au service de la France. C'est là, sans aucun doute, le moment le plus décisif du séjour de Wolfgang à Strasbourg. Il y eut une heure où ce génie qui s'ignorait encore, mais qui sentait vaguement sa force, put être tenté de se livrer à nous et de nous appartenir. Deux de ses amis, Koch et Oberlin, élèves de Schœpflin, l'auteur de l'*Alsatia illustrata*, le savant allemand qui représentait le mieux la fusion des deux nationalités allemande et française sur la terre d'Alsace, entrevoyaient pour Gœthe et lui faisaient entrevoir la possibilité d'une chaire d'histoire ou de droit public à l'université de Strasbourg, qui serait bientôt suivie d'une chancellerie allemande à Versailles. Il y avait de quoi

tenter un jeune homme qui se croyait né pour l'enseignement, qui, en arrivant à Leipzig, avait songé à une carrière universitaire. Le séjour de Versailles, le voisinage de la cour de France et de Paris, étaient également faits pour le séduire. Mais Gœthe résista, et, dans son *Autobiographie*, il nous expose les raisons de son refus avec une entière sincérité.

Il refusa, d'abord par une raison qui lui était personnelle, puis par des motifs plus généraux. En premier lieu, il désespérait d'apprendre jamais assez bien le français pour ne laisser subsister dans son langage, dans ses écrits, aucune trace d'un idiome étranger, aucune tournure, aucune inversion contraire à la grammaire ou à l'usage. On lui disait bien que Grimm avait été accepté comme un compatriote par les beaux esprits de Paris ; mais il savait que Schœpflin, malgré sa grande réputation et tant de services rendus à la France, avait toujours été contesté ; qu'on l'accusait de manquer de grâce dans l'esprit, de ne pas savoir causer finement comme un Français, de ne savoir que disserter lourdement comme un Allemand ; qu'enfin les jésuites, ses adversaires naturels, ne manquaient jamais de relever dans ses discours des fautes de langage, sans parler des fautes de prononciation. Gœthe lui-même faisait pour son propre compte des expériences qui ne l'avaient point encouragé. Il était venu à Strasbourg pour se perfectionner dans la langue française. C'est le motif qui lui avait fait préférer cette ville à toute autre. Il s'y appliquait sérieusement, comme on le voit par les *Éphémérides* que Schœll a

publiées, et qui contiennent, parmi quelques notes de travail, formant comme un rapide journal de ses études pendant l'année 1770, des fragments écrits en français et des citations de nos écrivains, particulièrement de Malebranche, de Montesquieu, de Rousseau et de Voltaire. En même temps il recherchait les occasions de parler notre langue, occasions qui ne lui manquaient pas dans une ville pleine de Français. Malheureusement il était souvent irrité et découragé par la manière dont on lui répondait : il parlait un français bizarre, qu'il avait appris par l'usage, bien plus que par une étude régulière et raisonnée de la langue, le français que lui avaient enseigné dans son enfance les domestiques, les sentinelles, les soldats, lorsque le comte de Thorane demeurait chez son père, et les comédiens venus à Francfort à la suite de notre armée ; il le prononçait d'ailleurs avec les intonations particulières des pasteurs protestants dont il allait entendre les sermons le dimanche, et dont il retenait l'accent malgré lui. A la même époque il s'était pris de passion pour le seizième siècle, et en lisant nos vieux écrivains, Montaigne, Amyot, Rabelais, Marot, il se meublait la mémoire d'expressions archaïques qui lui étaient devenus familières, et qu'il introduisait, sans y songer, dans la conversation. Par ce langage, composé d'éléments si disparates, il excitait généralement la surprise de ses interlocuteurs, et il fait à ce propos une remarque aussi fine que juste. Les Français qui entendent un étranger mal parler leur langue sont trop polis pour se moquer de lui, ou pour le reprendre directement ;

mais quand une expression ou une tournure de phrase les choquent, ils répètent aussitôt l'idée sous une autre forme, ils la confirment en quelque sorte, mais en se servant cette fois des termes corrects, et en donnant ainsi à celui qui les écoute une leçon indirecte. Un tel souci de la correction, une telle préoccupation des moindres fautes du langage, impatientaient Gœthe. Il croyait toujours dire quelque chose d'intéressant, et il aurait voulu qu'en l'écoutant on fît moins d'attention aux bizarreries de son style, pour s'occuper davantage du fond de ses idées. Il en concluait que les Français attachaient trop d'importance à la forme, et que, quelle que fût la valeur intrinsèque de ses pensées, on ne lui pardonnerait jamais en France de les exprimer imparfaitement. Un malheureux essai de poésie française, qu'il fit à l'occasion du passage de Marie-Antoinette à Strasbourg, et qui lui valut d'un bon juge quelques remarques sévères, acheva de le décourager en lui montrant combien il était difficile de se servir de notre langue. Il n'ignorait pas non plus que Frédéric II, malgré son éducation toute française, malgré ses relations continuelles et son commerce de lettres avec des écrivains français, obtenait à peine dans notre langue droit de cité par ses vers, et passait à Paris pour un poëte médiocre.

D'autres considérations plus générales éloignaient Gœthe de nous. La littérature française paraissait arrivée à une période d'épuisement et de décadence. Voltaire, le roi du siècle, vieillissait. Les deux écrivains qui avaient le plus remué l'Allemagne, Rousseau et

Diderot, le plus allemand des Français, commençaient à garder un silence dont ils semblaient ne plus devoir sortir. On s'étonnait d'ailleurs qu'ils eussent été l'un et l'autre si mal récompensés de leurs œuvres par leurs compatriotes. On se demandait ce que deviendrait dans l'avenir la dignité de l'homme de lettres en France ; si le génie n'y serait pas constamment entravé et découragé par les conventions sociales, par l'intervention de la société dans la vie des écrivains, et par le joug qu'elle faisait peser sur eux. Le ton dédaigneux qu'employait volontiers notre critique, pour plaire à ses lecteurs, nous donnait l'apparence d'une nation difficile à satisfaire, déjà blasée et dégoûtée de tout. Les jeunes Allemands qui, comme Gœthe, cherchaient autour d'eux des encouragements, une excitation profonde, des motifs de croire à l'avenir et de travailler avec espérance, ne découvraient chez nous que des symptômes de vieillesse et de scepticisme. Ils partaient pour la conquête de la gloire littéraire avec l'impétueux élan, avec la confiance naïve de la jeunesse, tandis que nous nous arrêtions tristement sur la route, comme des voyageurs désabusés, guéris de leurs illusions, convaincus de la vanité des efforts humains. Leur audace contrastait avec notre incrédulité, leur enthousiasme avec notre froideur. « La littérature française, nous dit Gœthe lui-même, avait des qualités qui étaient faites pour repousser et non pour attirer un jeune homme ardent. Elle était vieille et distinguée, et à ces deux titres elle ne pouvait pas séduire la jeunesse, qui cherche autour d'elle la liberté et la vérité. » Des livres tels que le *Système*

de la nature du baron d'Holbach qui, au lieu de peindre la nature animée des mille manifestations de la vie, ramenaient toutes choses à une matière lourde et informe, paraissaient la dernière expression d'une littérature desséchée et d'une société décrépite.

La jeunesse allemande aspirait au contraire à l'épanouissement complet de la vie, à la plénitude, à l'intensité du sentiment ; elle ressentait, elle voulait exprimer avant tout des émotions fortes et sincères. C'était la période orageuse, la période révolutionnaire de *Sturm* et de *Drang* qui commençait à se déchaîner. A ces esprits ardents il fallait une langue jeune et poétique, incertaine encore et indécise, qui pût à la fois reproduire les plus vives couleurs de l'imagination et les plus mystérieux, les plus vagues élans de l'âme. Quoi d'étonnant que, dans de telles circonstances, avec de tels besoins, Gœthe ait préféré sa langue natale à la langue française? Quoi d'étonnant encore qu'il ait préféré à notre poésie plus timide le style enflammé de Shakespeare ; à notre scène plus étroite, le vaste théâtre où le poëte anglais réunit, comme dans un abrégé du monde, les conditions les plus diverses et les caractères les plus opposés de la nature humaine !

IV

Nous touchons, dans la vie de Gœthe, à l'époque décisive où l'activité créatrice et productrice commence à

répondre chez lui à l'activité de la pensée. Jusqu'ici il amédité beaucoup de sujets, il s'est intéressé à beaucoup de questions; mais, sauf quelques poésies, sauf *le Caprice de l'amant* et *les Complices*, deux comédies d'un canevas très-léger, il n'a encore rien écrit, surtout rien achevé d'important. A son retour de Strasbourg, après ses conversations avec Herder, excité par ce qu'il venait d'entendre, l'esprit assiégé de souvenirs et d'idées poétiques, il met la main à une œuvre considérable, au drame de *Gœtz de Berlichingen*, qui va produire en Allemagne une révolution dans l'art dramatique.

Ce drame hardi n'était pas tel à l'origine que nous le lisons aujourd'hui. Écrit pour la première fois, sous sa première forme, à la fin de l'année 1771, pendant que Gœthe, rentré à Francfort, dans la maison paternelle, essayait de se distraire par le travail des souvenirs chers et importuns qu'il rapportait de Sesenheim, *Gœtz de Berlichingen*, remanié en 1773, subit une nouvelle modification à Weimar, lorsque Gœthe et Schiller y dirigeaient le théâtre en commun et unissaient leurs efforts pour le rajeunir. La première mention que l'auteur en ait faite se trouve dans une lettre qu'il écrivait à Salzmann, un de ses commensaux de Strasbourg. On y surprend le jeune écrivain en pleine fièvre, au plus fort de la composition. Il était triste, un peu isolé; il regrettait ses amis d'Alsace, peut-être Frédérique; il travaillait pour échapper à ses pensées, et se plongeait dans le travail avec une sorte d'ivresse.

« Vous me connaissez si bien, écrit-il à son ami, et

cependant je gage que vous ne savez pas pourquoi j'écris. C'est une passion, une passion tout à fait inattendue. Vous savez comment, en pareil cas, je puis me précipiter dans un petit cercle et oublier le soleil, la lune, les chères étoiles au-dessus de nos têtes. Je ne puis pas exister sans cela, vous le savez bien, et coûte que coûte, je m'y précipite. Mais cette fois il n'y a aucune suite à craindre. Tout mon génie se porte sur une entreprise qui me fait oublier Homère, Shakespeare et tous. Je raconte ici l'histoire d'un des Allemands les plus nobles, je sauve la mémoire d'un brave homme, et tout le travail que cela me coûte en fait un véritable passe-temps qui m'est ici bien nécessaire; car il est triste de se trouver dans un lieu où toute notre activité doit s'accumuler sur elle-même. Je ne vous ai pas remplacé (Salzmann était son confident à Strasbourg), et je me distrais avec moi-même dans la campagne et sur le papier. En se repliant sur elle-même, mon âme tend, il est vrai, des ressorts qui fléchissaient dans la vie dissipée de Strasbourg. Mais ce serait une triste société, si je ne jetais toutes les forces que je sens en moi sur un objet; si je ne cherchais à le saisir, à le porter de mon mieux, et, quand cela ne va pas, à le traîner. Quand il sera prêt, vous l'aurez, et j'espère ne pas vous faire un mince plaisir, lorsque je vous ressusciterai un noble ancêtre que vous ne connaissez, hélas! que par son tombeau. »

Cependant il ne terminait pas, il combinait des plans, il écrivait des scènes séparées, il s'arrêtait aux détails de la route. Ce fut sa sœur, l'énergique Cornélie, qui

le pressa, qui, en le défiant, en quelque sorte, de mener à bonne fin son entreprise, le décida à l'achever. Un peu plus tard, quand il sentit les défauts de sa première composition, et qu'il voulut y rétablir l'unité en supprimant, ou peut-être en raccourcissant des épisodes qui y tenaient trop de place, il hésita encore, il tâtonna, et n'aurait pu se décider à finir, sans une autre influence énergique, sans les conseils d'un homme qui a rendu à Gœthe de grands services, et qui mériterait d'être mieux connu en France. Je veux parler de Merck, pour lequel Herder, d'ordinaire si ironique, professait beaucoup d'estime et de respect ; de Merck, esprit fin et ferme, critique pénétrant, qui aida Gœthe à se bien juger lui-même et à prendre confiance en ses propres forces. Pendant que Gœthe modifiait sans cesse et retouchait son travail, Merck lui disait énergiquement : « Vite le linge sur la haie, il n'y a que ce moyen de le faire sécher. » Et, joignant l'exemple à la parole, ce fut lui qui se fit l'éditeur de *Gœtz*, qui acheta lui-même le papier et qui s'entendit avec l'imprimeur. Nous lui devons la publication de la première œuvre importante de Gœthe.

Gœtz de Berlichingen excita tout de suite en Allemagne une vive curiosité et rendit le nom de l'auteur célèbre. Gœthe raconte plaisamment que son succès lui fut révélé parce qu'un jour un libraire vint lui commander une douzaine de pièces semblables. Qu'était-ce que ce drame, et pourquoi était-il accueilli avec tant d'enthousiasme par la jeunesse germanique ? D'abord il arrivait à l'heure propice, au moment où les Alle-

mands recueillaient dans le passé tous les souvenirs de l'histoire nationale, comme pour s'exciter à continuer dans la politique et dans les lettres la glorieuse tradition de leur race. *Gœtz de Berlichingen* les entretenait précisément de la patrie commune, de la vieille Allemagne, d'un temps où la Germanie produisait encore de grands caractères et de nobles actions. Gœthe s'était plongé consciencieusement dans les anciennes chroniques, il avait respiré l'air du moyen âge et retrouvé quelque chose de l'inspiration héroïque des siècles chevaleresques. L'épopée guerrière qu'il racontait en termes émus reportait naturellement les esprits vers cette autre épopée qu'un grand capitaine écrivait alors avec le sang des soldats de la Prusse. Comme Gœtz de Berlichingen, Frédéric II s'était vu entouré de nombreux, de puissants ennemis ; seul, il leur avait tenu tête, et renouvelé par son énergie les exploits du vieux temps. Lui-même, dans son dédain pour la jeune littérature germanique, ne parlait de la pièce de Gœthe qu'avec mépris ; mais autour de lui, parmi cette jeunesse patriotique dont il était le héros préféré, les cœurs allemands battaient en entendant raconter dans la langue allemande les faits d'armes d'un soldat allemand.

Un autre mérite de circonstance qui augmentait le succès de *Gœtz de Berlichingen*, c'est que la pièce répondait au besoin de liberté dramatique qui se manifestait de toutes parts en Allemagne. Cette forme nouvelle et hardie du drame, complétement affranchie du joug français, faisait penser à Shakespeare, si admiré

alors, et pouvait passer pour le manifeste de la jeune génération, avide de nouveauté, d'indépendance, d'audace. Gœthe ne semblait-il pas, par son coup d'essai, rajeunir l'art allemand, l'arracher enfin à la solennité de la tragédie classique, et le retremper aux sources vives du sentiment national? Lessing sans doute avait donné l'exemple, et porté pour la première fois sur la scène l'image fidèle de la vie allemande. Mais *Minna de Barnhelm* était une œuvre plus modeste, plus terre à terre, une simple comédie. On sentait dans *Gœtz de Berlichingen* quelque chose de plus puissant, de plus poétique, le souffle et l'accent de la grande tragédie.

L'exposition seule de la nouvelle pièce, imitée évidemment de l'exposition de *Minna de Barnhelm*, que Gœthe admirait beaucoup, nous transporte tout de suite dans un monde historique, et par cela même dans une sphère agrandie, supérieure à l'imitation de la réalité et des petits incidents de la vie moderne. On y voit tout d'abord dans une auberge des hommes d'armes revêtus de leurs armures, des gens du peuple, épouser les querelles de leurs maîtres et se disputer au seul nom de Gœtz de Berlichingen. Puis le héros lui-même apparaît dans toute l'activité de sa forte nature. Il nous est présenté comme un homme d'un caractère résolu, vigoureusement trempé, comme un type de loyauté, d'honneur, d'énergie individuelle. Au sortir du moyen âge, au milieu d'une société qui s'organise déjà en grandes divisions territoriales, et où l'individu commence à disparaître sous le flot montant des masses, agglomérées en États, en duchés, en royaumes, Gœtz

de Berlichingen se distingue de l'ensemble un peu terne des physionomies contemporaines par des traits originaux. C'est un descendant des anciens chevaliers, un redresseur de torts, presque un don Quichotte ; un de ces esprits généreux qui retardent sur leur siècle, et qui, sans s'apercevoir que le monde change autour d'eux, demeurent invariablement les derniers représentants, les derniers défenseurs des vertus du passé. Fidèle aux sentiments de la vieille féodalité germanique, Gœtz de Berlichingen ne reconnaît d'autres maîtres que Dieu dans le ciel, et l'Empereur sur la terre. Tenant son fief directement de l'Empereur, il prétend ne relever que de lui, et ne consent à fléchir le genou devant aucun autre seigneur, devant aucun autre prince, quelque puissant qu'il soit. Pendant que la plupart des gentilshommes, ses égaux, cherchent des protecteurs et se mettent au service de suzerains laïques ou ecclésiastiques, Gœtz reste indépendant et n'accepte aucune chaîne. Il conserve en même temps un sentiment profond de la justice et du droit naturel. Chaque fois qu'il rencontre sur sa route des opprimés, des victimes, il leur tend une main secourable et les défend contre ceux qui les écrasent. Impitoyable aux forts et aux oppresseurs, il est plein de pitié pour les faibles qui souffrent. Cette conduite, qui lui suscite des ennemis acharnés, groupe autour de lui, par compensation, des amitiés fidèles.

Gœthe l'entoure de personnages qu'il tire de son imagination ou de ses souvenirs. C'est d'abord Élisabeth, femme du chevalier, compagne dévouée de sa vie,

qui partage avec lui la bonne fortune sans enivrement et la mauvaise sans plaintes ; puis Marie, sa sœur, personnage traité avec prédilection par le poëte, jeune fille aimante et tendre, abandonnée de celui qu'elle aime, comme Frédérique Brion l'a été par Gœthe ; Georges, type de ces pages fidèles que la poésie romanesque place souvent à côté des grands hommes, que Shakespeare, Beaumont, Fletcher avaient déjà mis sur la scène, que Byron a plus d'une fois repris, et qui représentent un dévouement juvénile, presque féminin, au courage et à la vertu de leur chef; enfin un quatrième personnage que Gœthe emprunte, comme celui de Marie, à sa propre histoire, à ses souvenirs récents : Lerse, son commensal de Strasbourg, le juge de toutes les querelles, le grand-maître du point d'honneur parmi les étudiants indisciplinés, le plus droit et le plus équitable des hommes. D'autres héros de la pièce viennent directement des chroniques, et sortent, sous la main du poëte, de la poussière du passé, entre autres Franz de Sickingen et Selbitz, comme Gœtz, défenseurs du droit individuel, décidés à faire respecter en leur personne la dignité de leur famille, l'ancienneté de leur race, toute une tradition d'indépendance et d'honneur. Gœthe les prend dans l'histoire, mais il dispose d'eux avec la liberté de l'écrivain dramatique, et il raconte plaisamment qu'il reçut un jour la visite d'un grave personnage qui venait lui faire compliment de sa pièce, mais qui lui demandait en même temps la liberté de lui rappeler que Franz de Sickingen n'avait pas épousé la sœur de Gœtz. « Je le savais à merveille, répondit

Gœthe; mais j'avais besoin pour l'intérêt du drame qu'il l'épousât, et je les ai mariés. » Lessing n'eût pas mieux dit, lui qui se moquait du rigorisme de Voltaire, à propos de l'âge que Thomas Corneille attribue à Élisabeth dans le *Comte d'Essex*. « Il ne s'agit pas de savoir, disait-il, l'âge d'Élisabeth dans l'histoire, mais uniquement celui qu'il convient au poëte de lui donner; » et il engageait ironiquement le critique français à corriger les erreurs de son *Histoire universelle* plutôt qu'à insister sur de pareilles minuties. Gœthe, qui connaissait à fond la *Dramaturgie*, profite ici de la liberté qu'accorde Lessing à l'écrivain dramatique, et distingue nettement le drame de l'histoire.

Il ne suffit pas au théâtre de trouver ou de créer des personnages. Le point essentiel est de les faire agir et de disposer les ressorts d'une action. Aussi le drame consistera-t-il à nous peindre les luttes que Gœtz de Berlichingen soutient contre ses adversaires. Mais ici se révélera le défaut de l'intrigue. La vie de Gœtz de Berlichingen, vie très-active et très-belliqueuse, est en même temps une vie très-décousue, fort difficile à ramener à l'unité. Comment réduire à une action unique tous ses assauts, toutes ses embuscades, tous ses combats, tous ses coups d'épée? Gœthe ne l'essaye même pas : il se borne à suivre et à dramatiser la chronique, sans dominer son sujet, sans concentrer l'intérêt sur une situation déterminée. Il nous promène, à la suite de son héros, à travers toutes les péripéties de l'existence la plus agitée. Tantôt nous voyons Gœtz se cacher dans la forêt pour surprendre son ancien ami, Adelbert

de Weislingen, maintenant son adversaire, le faire prisonnier, et, par l'ascendant de sa loyauté, le ramener à son parti en évoquant le souvenir de leur vieille amitié ; tantôt nous le voyons réconcilier deux paysans qui se querellaient depuis plusieurs années pour quelques lopins de terre, et finir la querelle en faisant épouser à l'un la fille de l'autre ; tantôt nous le voyons dépouillant des marchands de Nuremberg qui avaient eux-mêmes volé et dépouillé un pauvre homme. Puis il est mis au ban de l'Empire ; il lutte avec une indomptable énergie contre des forces supérieures aux siennes ; il culbute plusieurs fois les troupes mercenaires qu'on envoie pour le prendre ; il se renferme dans son château, et s'y défend jusqu'à ce que les provisions soient épuisées et que l'on ait fondu les gouttières pour en faire des balles de mousquet. Nous le revoyons ensuite obligé de se rendre, tomber entre les mains d'ennemis sans foi, qui le font prisonnier après lui avoir promis la liberté sans conditions, comparaître à Heilbronn devant des juges achetés contre lui, et sur le point de périr, si Franz de Sickingen ne venait à son secours. Plus tard, il rentre en possession de tous ses domaines, mais à condition de ne plus porter les armes et de respecter la paix de ses voisins. Après ses rudes campagnes, il est réduit à l'inaction ; il ne lui reste plus d'autre plaisir actif que la chasse. Enfin, dans le dernier acte, il est choisi pour chef par des paysans révoltés qui ont organisé une sorte de jacquerie, et dont il accepte le commandement avec l'espérance de les discipliner, de les contenir, de mettre un terme à leurs

excès ; mais il échoue dans cette tentative, et il meurt de douleur en voyant l'inutilité de ses efforts, en apprenant la mort de ses meilleurs amis.

En face de l'honnête Gœtz, et faisant contraste avec lui, le poëte a placé l'inévitable traître de la tragédie, Adelbert de Weislingen, ancien compagnon du héros, que la vie de cour et l'ambition ont éloigné ; qui se rapproche de lui cependant, sous l'empire d'une émotion momentanée, et qui promet même d'épouser sa sœur, mais qui l'abandonne une seconde fois pour reprendre auprès de l'évêque de Bamberg sa carrière de courtisan. Adelbert n'est point un méchant homme, il ne manque même pas de sensibilité ; mais il est faible, il cède aux tentations, et il finit par devenir l'adversaire de celui dont il n'a reçu que des bienfaits. C'est une femme qui s'empare de son esprit, une femme séduisante et dangereuse dont Gœthe trace le portrait avec une telle complaisance, qu'il s'accuse d'avoir perdu de vue pour elle, dans la première rédaction de sa pièce, l'intérêt principal, l'intérêt historique du sujet. Il remédia plus tard à ce défaut en supprimant et en raccourcissant plusieurs scènes où elle figurait. Adélaïde — c'est le nom de cette héroïne — est une femme d'une beauté rare, d'une habileté et d'une perfidie consommée, plus ambitieuse qu'amoureuse, qui attire Adelbert dans ses filets, et qui finit par l'empoisonner, quand il devient un obstacle entre elle et l'Empereur, qu'elle espère épouser. Elle expie à son tour ses crimes, et tombe sous les coups d'un tribunal secret qui désigne et exécute lui-même les grands coupables.

Pour avoir une idée de la succession de tableaux que ce drame déroule sous les yeux des spectateurs, il faut se représenter le grand nombre et la grande variété de personnages qui y figurent : paysans, gens du peuple, soldats, moines, chevaliers, femmes, enfants, toutes les conditions sociales et tous les âges y apparaissent à tour de rôle. Ce fut précisément cette étendue et ce mouvement de l'action dramatique, cette diversité des scènes, cette abondance de situations et d'effets inconnus jusque-là du théâtre allemand, qui charmèrent l'Allemagne. Elle crut avoir retrouvé Shakespeare, et compara immédiatement l'œuvre de Gœthe aux tragédies anglaises. Mais en réalité elle cédait à une illusion. Shakespeare ne paraissait ici qu'extérieurement, par les petits côtés, par le détail. Ni l'ensemble, ni la composition générale de l'œuvre ne reproduisaient fidèlement l'esprit de son théâtre. Comme lui, Gœthe mêlait le tragique et le comique ; comme lui, il rapprochait dans les mêmes scènes des personnages de conditions très-différentes, les uns très-humbles, les autres très-élevés ; comme lui encore, il méprisait absolument les unités de temps et de lieu. Mais ce que Gœthe n'avait pu lui prendre, c'était une autre unité bien plus nécessaire, celle de l'action historique ; c'était surtout la puissance d'observer et de peindre des caractères en traits pénétrants et profonds. Shakespeare fouille jusque dans les replis les plus cachés du cœur humain ; il nous ouvre les tiroirs les plus secrets de la conscience ; tantôt il arrache à ses personnages le fond même de leur pensée par des interrogations habilement graduées ;

tantôt il fait sortir une confidence, qui éclaire une âme, de la secousse d'une émotion violente ou de l'indiscrétion involontaire d'une passion qui ne sait plus se posséder. Gœthe n'approche point encore de cette science consommée. Il avait à peindre ici trois caractères dramatiques : dans Gœtz, un brave et honnête chevalier ; dans Adélaïde, une femme ambitieuse et artificieuse ; dans Adelbert de Weislingen un personnage indécis, partagé entre de bons et de mauvais sentiments. Qu'on se rappelle de quels traits Shakespeare a peint des situations analogues, ou l'héroïsme d'Hotspur, ou l'ambition de lady Macbeth, ou les irrésolutions de Richard II. Rien de semblable à ces analyses pénétrantes ne se retrouve dans *Gœtz de Berlichingen*. L'homme ici n'est ni observé de près ni étudié à fond : il nous est simplement montré pendant qu'il agit. Nous le voyons agir, nous sommes témoins de ses actes ; mais nous n'assistons point, comme dans le théâtre anglais, aux délibérations intérieures qui les précèdent et qui les expliquent.

Ces défauts ne frappaient point les jeunes imaginations allemandes. Celles-ci n'étaient sensibles qu'à la nouveauté de l'œuvre ; elles ne voyaient que l'originalité de la mise en scène, que les souvenirs patriotiques ravivés et rajeunis dans un cadre pittoresque, que la vieille vie nationale reproduite dans sa réalité apparente, et l'essor donné au génie allemand. Ce fut comme le coup de tocsin qui allait mettre en branle toute l'école romantique et ressusciter une partie de l'histoire. Walter Scott, un des premiers, répondit à l'appel,

en faisant revivre, dans ses poëmes d'abord, plus tard dans ses romans, la physionomie extérieure du moyen âge, son aspect réel et matériel en quelque sorte, par la vérité et la minutie des descriptions pittoresques, en mettant sous nos yeux les costumes et l'appareil extérieur de chaque époque, pour nous en peindre les mœurs par des images visibles. C'est de *Gœtz de Berlichingen* et de toute cette école, non point de Shakespeare, il ne faut pas l'oublier, que nous vient le drame historique, tel que les romantiques l'ont mis sur la scène en Allemagne, en Angleterre, en France, avec un besoin de couleur locale fort inconnu à Shakespeare, avec un ensemble de costumes exacts, de détails pittoresques, et un luxe d'archéologie théâtrale que le vieux théâtre anglais, dans sa simplicité naïve, avec ses décorations barbares et les écriteaux qui lui servaient à indiquer les changements de lieux, n'a jamais soupçonnés. En ce sens, Gœthe était un novateur : il n'imitait pas seulement, il ne continuait pas seulement Shakespeare, il ouvrait à la littérature dramatique une voie nouvelle, et par son coup d'essai il attirait sur lui tous les yeux. En quelques jours son nom, jusqu'alors obscur, rayonnait d'un éclat soudain : c'est vers lui qu'allait se tourner, comme vers son chef, cette ardente génération qui commençait une période révolutionnaire, et dont il devait bientôt porter l'enthousiasme au comble en écrivant *Werther*.

CHAPITRE III

WETZLAR ET WERTHER

La réalité et le roman. — Charlotte Buff. — Kestner. — Sources de la sentimentalité allemande. — Imitation de la littérature anglaise. — Imitation de Rousseau. — Fonds national. — Mort de Jérusalem. — Jugement de Kestner sur le roman. — Nicolaï. — Parodie de *Werther*. — La passion divinisée. — Influence de *Werther*.

I

Aucune œuvre de Gœthe n'est plus connue, plus répandue que *Werther ;* aucune ne peut non plus nous servir davantage à étudier chez lui, à saisir en quelque sorte sur le fait le travail de la composition, à observer de près par quel effort ou par quel don cette imagination puissante parvient à transformer la réalité en poésie. Si *Werther* était sorti tout entier du cerveau de Gœthe, ou si nous ne connaissions pas le fond réel du roman, cette étude aurait pour nous moins d'intérêt. Mais heureusement nous connaissons en détail l'épisode de la vie de Gœthe qui a donné naissance à *Werther*, et nous possédons tous les éléments d'information nécessaires pour comparer ce qui s'est passé à ce qui a été écrit.

C'est à Wetzlar, au printemps et pendant l'été de 1772, que se passent les événements d'où *Werther* est sorti. Gœthe y séjournait momentanément, pour se fortifier dans la connaissance du droit, et y trouvait, en effet, quelques occasions d'étudier certaines parties de la jurisprudence. Là se tenait la cour de justice de l'empire, institution ancienne, plus vénérable qu'active. Dix-sept assesseurs y remplissaient les fonctions de juges suprêmes, au nom des différents États de l'empire germanique. Seulement, la besogne imposée aux juges ne s'y faisait que fort lentement et fort imparfaitement. Le nombre des assesseurs ne répondait pas au nombre des procès. Vingt mille affaires étaient en retard, on n'en terminait guère qu'une soixantaine par année, et chaque année il s'en présentait le double. Il y avait là des procès en suspens depuis un siècle et demi. Joseph II, qui voulait sincèrement remédier aux vices de l'empire, fut effrayé de cette situation et envoya à Wetzlar des inspecteurs qui devaient lui rendre compte de l'état des choses. Gœthe arrivait au moment où les envoyés de l'empereur faisaient leur enquête et découvraient des abus inattendus, notamment les malversations de quelques assesseurs. Cette découverte avait divisé la société de la ville, et y répandait une sorte de tristesse qui convenait peu à l'humeur de Gœthe. Il s'en dédommageait dans le commerce de quelques jeunes gens attachés aux différentes légations, avec lesquels il prenait ses repas et qui cherchaient à se consoler des ennuis d'un long séjour à Wetzlar, en parodiant les mœurs chevaleresques, en formant une so-

ciété où l'on avait adopté, pour l'usage journalier de la vie, les manières aussi bien que le langage de la vieille féodalité allemande. Chaque convive prenait le nom d'un chevalier, et Gœthe fut immédiatement baptisé de celui de son héros, Gœtz de Berlichingen. Sur les lèvres des initiés, les objets et les personnes dont ils s'entretenaient prenaient immédiatement un air noble et un aspect chevaleresque. Dans leurs conversations, il n'y avait pas de moulin qui ne se transformât en château, pas de meunier qui ne fût traité de châtelain. Dans les grandes occasions, on lisait solennellement des extraits de l'*Histoire des quatre fils Aymon*, qu'on avait érigée en livre canonique. Gœthe se prêta de bonne grâce à cette plaisanterie, qui répondait d'ailleurs à son goût naturel pour les mystifications. Mais ce n'était, après tout, qu'une plaisanterie ; il n'y avait pas là de quoi remplir la vie, il s'en lassa vite.

Un intérêt plus puissant, un intérêt de cœur l'absorba bientôt et donna naissance à *Werther*. Parmi les jeunes gens qui séjournaient à Wetzlar, se trouvait un secrétaire de légation hanovrien, du nom de Kestner, très-sage et très-rangé, épris d'une jeune fille qu'il devait épouser, et qu'à cause de cela on appelait le *fiancé*, quoiqu'il fût simplement engagé de cœur, sans que la cérémonie des fiançailles eût consacré ce sentiment. Gœthe connut Kestner et l'amie de Kestner, Charlotte Buff, seconde fille de l'intendant de l'Ordre teutonique, qui habitait à Wetzlar une maison célèbre, sous le nom de la Maison allemande. Charlotte Buff, l'original de la Charlotte de *Werther*, était une personne cou-

rageuse, d'une raison solide, en même temps pleine de charme et d'agrément, mais nullement romanesque. Ayant perdu sa mère de bonne heure, elle avait pris la direction de la maison paternelle, et, occupée comme elle l'était des travaux du ménage, des soins que nécessitait l'éducation de ses frères et de ses sœurs, elle n'avait guère de temps à donner aux rêveries sentimentales. Femme pratique avant tout, elle remplissait ses devoirs avec sérénité, avec bonne humeur, et attendait tranquillement l'époque où elle pourrait épouser l'honnête Kestner. Gœthe savait qu'elle aimait Kestner ; il n'eut donc ni l'espérance, ni même la pensée de se faire aimer d'elle ; mais il vivait isolé à Wetzlar, le cœur vide, il s'occupa d'elle, et, comme il n'avait point de travail régulier, tandis que Kestner était, au contraire, fort souvent retenu par ses fonctions, il passa tout l'été à Wetzlar dans une étroite intimité avec Charlotte. Il l'accompagnait lorsqu'elle vaquait aux soins du jardinage, ou que, dans la campagne, elle surveillait les travailleurs. Il avait pris peu à peu une telle place dans la famille, que tous les enfants de la maison, avec lesquels il aimait à jouer, qu'il amusait par ses contes, le considéraient et le chérissaien comme un frère aîné.

Il se forma ainsi, entre Kestner, Charlotte et Gœthe, un lien de la nature la plus délicate, qui mettait en présence et en relations quotidiennes deux hommes et une jeune fille, les deux hommes aimant à la fois la jeune fille, celle-ci n'aimant que l'un des deux, et néanmoins acceptant la société de l'autre, avec la permis-

sion de son futur mari. Dans une société corrompue, dans les salons de Florence ou de Paris, au dix-huitième siècle, c'eût été une situation presque scandaleuse. Il eût paru difficile que la jeune fille résistât à la tentation du fruit défendu, et que le jeune homme s'abstînt de songer à se faire aimer. Mais nous sommes en Allemagne, dans une petite ville, au milieu d'une population honnête, et quoique Gœthe, à vingt-trois ans, ne soit rien moins qu'un amoureux naïf, il ne troubla par aucune tentative de séduction l'innocence inquiétante de ces rapports à trois. Sur ce point, on peut en croire le principal intéressé, Kestner, qui raconte à un de ses amis, dans une lettre fort curieuse, tout ce qui s'est passé, sans aucune récrimination ni aucune amertume contre Wolfgang.

« Il ne pouvait pas ignorer, dit-il, en parlant de Gœthe, qu'elle (Charlotte) ne pouvait lui donner que de l'amitié, et sa conduite envers lui devint encore un modèle. Ce goût identique forma entre nous, quand nous fîmes plus ample connaissance, un lien solide d'amitié, de sorte que je le place immédiatement après mon cher Hennings. Cependant, bien qu'il dût renoncer, et renonçât par le fait, à toute espérance relativement à Lotte, il ne put pas, malgré toute sa philosophie et son amour-propre naturel, prendre sur lui de dompter entièrement sa passion, et il a des qualités qui peuvent le rendre dangereux à une femme qui sent et qui a du goût. Mais Lotte sut le traiter de manière qu'aucune espérance ne pût germer chez lui, et que lui-même dut admirer sa manière d'agir. Son repos en

souffrait beaucoup ; il y eut bien des scènes mémorables, à la suite desquelles Lotte monta encore dans mon estime, et lui me devint encore plus cher comme ami[1]. »

Quelle que fût la résolution de Gœthe, la confiance de Kestner et la vertu de Charlotte, il y avait cependant quelque danger dans la prolongation de cette vie commune. Gœthe le sentait et, tout en jouissant des charmes d'une société qui lui était chère, au bout de plusieurs mois, il craignit peut-être de faiblir ; il s'effraya surtout de l'agitation de ses pensées et du trouble dangereux qui pénétrait dans son cœur. Il ne s'appartenait plus, il ne se gouvernait plus ; une idée unique l'obsédait et le torturait. Un tel état chez lui ne pouvait durer. Il avait besoin de ressaisir les rênes de sa volonté et de reprendre possession de lui-même. Son ami Merck qui, à ce moment de sa vie, joue auprès de lui le rôle d'un bon génie, vint le voir à Wetzlar et lui fit toucher du doigt les inconvénients, les périls de sa conduite. Il le railla sur son rôle de *patito* transi, il lui rappela que tous les soucis de cet amour étaient du temps perdu ; il affecta même de rabaisser devant lui Charlotte, et de lui préférer la beauté opulente d'une autre jeune fille. Ému de ces conseils, averti par sa propre conscience, Gœthe partit de Wetzlar précipitamment, sans dire adieu à personne, et suivit le cours de la Lahn, qui l'éloignait de Charlotte. Le lendemain d'une soirée où il avait eu avec ses deux amis une conversation mé-

[1] Kestner à M. de Hennings. Wetzlar, 18 novembre 1772.

lancolique, il s'arma de son grand courage et les quitta pour toujours. Le journal de Kestner témoigne du chagrin que lui et Charlotte éprouvèrent de ce départ, et quelques billets de Gœthe montrent ce que lui coûtait la résolution qu'il venait de prendre.

Kestner écrit, à la date du 11 septembre : « Ce matin, vers sept heures, Gœthe est parti, sans prendre congé. Il m'a envoyé un billet avec des livres : il avait dit longtemps auparavant qu'il ferait, vers cette époque, un voyage à Coblentz, où le payeur militaire Merck l'attendait, et qu'il ne ferait pas d'adieux, mais partirait brusquement. Je m'y attendais donc; cependant, je n'y étais nullement préparé ; je l'ai senti, senti profondément. Je me suis rendu le matin de la chancellerie à la Maison allemande. On m'a dit : « M. le docteur Gœthe a envoyé ceci vers dix heures. » J'ai regardé les livres et les billets, et en lisant ces mots : Il est parti ! j'ai été consterné... Dans l'après-midi, j'ai apporté les billets de Gœthe à Lotte. Elle a été émue de son départ ; en lisant, les larmes lui sont venues aux yeux. Néanmoins, elle était contente qu'il fût parti, puisqu'elle ne pouvait lui donner ce qu'il désirait. Nous n'avons causé que de lui, je n'avais de pensée que pour lui. »

Voici quels étaient les trois billets de Gœthe qui faisaient pleurer Charlotte. Le premier, adressé à Kestner, ne contenait que quelques lignes : « Il est parti ! Kestner. Lorsque vous recevrez ces mots, il sera parti. Donnez à Lotte les lignes ci-jointes. J'étais très-raffermi, mais votre conversation m'a ôté toute ma force d'âme : dans ce moment, je ne puis vous dire qu'un

adieu. Si j'étais resté un instant de plus chez vous, je n'y aurais pas tenu. Maintenant je suis seul et je partirai demain. O ma pauvre tête ! » Dans ce premier billet se trouvait le second, adressé à Charlotte : « J'espère bien revenir, mais Dieu sait quand. O Lotte ! que mon cœur était oppressé lorsque *tu* parlais, car je savais que c'était la dernière fois que je *vous* voyais. Non pas la dernière fois, et cependant je pars demain. Il est parti ! Quel esprit vous portait à parler ainsi que vous le fîtes ? J'avais besoin de dire tout ce que je sentais : je ne pensais qu'à ma vie ici-bas, qu'à la main que je baisais pour la dernière fois ! La chambre où je ne reviendrai plus ! Le bon père qui, pour la dernière fois, m'a reconduit ! Je suis seul maintenant et je puis pleurer ; je vous laisse tous heureux et je ne sors pas de vos cœurs. Et je vous reverrai ; mais c'est comme jamais, puisque ce n'est pas demain ! Dites à mes chers garçons (les frères de Lotte) que je suis parti. Je ne puis continuer. » Un troisième billet, écrit le matin même du départ, le 11 septembre 1772, était inclus dans le précédent : « Lotte, les paquets sont faits, le jour paraît ; encore un quart d'heure et je serai parti. Ayant oublié de partager entre les enfants les images, je prends ce prétexte pour vous écrire et vous prier de le faire pour moi, car je n'ai rien à vous écrire. Vous savez tout, vous savez combien j'étais heureux tous ces jours-ci, et je pars ; je vais auprès des personnes les meilleures et qui me sont le plus chères ; mais pourquoi loin de vous ? C'est ainsi. C'est mon sort de ne pouvoir ajouter un demain et un après-demain à ce

jour, ce que j'ai fait bien souvent en riant. Le cœur toujours heureux, chère Lotte, vous êtes plus heureuse que cent autres ; seulement, ne soyez pas indifférente. Moi, chère Lotte, je suis heureux de pouvoir lire dans vos yeux la confiance que je ne changerai jamais. »

Dans la réalité, le roman s'arrête à peu près ici. Gœthe retourna une fois à Wetzlar, mais très-rapidement, pour quelques jours seulement, avant le mariage de Charlotte, et il n'entra pas un instant dans son esprit la pensée de reprendre les anciennes relations. Il continue néanmoins à correspondre avec ses deux amis. Dans cette correspondance, qu'a publiée en 1854 le quatrième fils de Charlotte, Gœthe professe une grande affection pour la jeune femme ; mais il ne témoigne pas moins d'amitié à Kestner, et quoique la nature de ce double lien soit étrange, il ne se dit rien néanmoins entre Charlotte et Gœthe que le futur mari ne lise et ne puisse lire sans se plaindre. On s'envoie des deux côtés d'aimables souvenirs. Charlotte adresse à Gœthe le nœud de ruban rose qu'elle portait à son corsage le jour où il la vit pour la première fois. Gœthe envoie quelques objets de toilette, quelques menus cadeaux pour les frères de Charlotte. Quand le mariage approche, c'est lui qui se charge d'acheter et d'envoyer les alliances, c'est lui qui demande à devenir le parrain du premier enfant, auquel il donne son nom. Très-fréquente et très-affectueuse pendant deux ans, cette correspondance s'espace peu à peu et se refroidit avec les années, à mesure qu'on vieillit et que chacun est livré à des soins différents. La dernière lettre conservée de

Gœthe à Kestner, postérieure à *Werther* de vingt-quatre ans, porte la date du 16 juillet 1798. Quelques années plus tard, le 23 novembre 1803, Gœthe écrivait encore à l'amie de sa jeunesse, que l'occupation française avait chassée du Hanovre et qui rentrait à Wetzlar : « J'aime à me transporter de nouveau à côté de vous, près de la belle rivière de la Lahn, et je regrette en même temps qu'une dure nécessité vous y ramène. Heureusement, votre lettre, où se manifeste de nouveau et vivement votre esprit actif, me console. »

Rien de mieux qu'une telle conclusion dans la réalité. Mais c'est un dénoûment bien simple pour un roman. On sait que *Werther* finit d'une manière plus tragique. C'est que *Werther*, qui ressemble par certains côtés à l'histoire vraie que nous venons de raconter, en diffère aussi par d'autres. Suivant son habitude, Gœthe, avant d'écrire, porta longtemps dans son esprit le souvenir de ses relations avec Charlotte et avec Kestner ; il le savoura lentement, ou plutôt il le laissa agir sur lui à loisir, attendant l'heure de l'inspiration, et ce n'est qu'au bout de deux ans, quand Charlotte eut épousé Kestner, quand lui-même fut calmé, qu'il se décida à transformer en œuvre d'art son émotion première, en composant *Werther*. Il y ajouta tous les sentiments qui avaient agi sur lui dans cette période orageuse de sa jeunesse, sentiments qu'il a éprouvés, qu'il a subis, mais dont il ne porte plus le joug au moment où il écrit, et qu'il domine désormais de toute la hauteur, de toute la fermeté de sa raison triomphante. S'il en reste encore en lui quelque chose, il s'en soulage à

mesure qu'il écrit, et quand *Werther* est terminé, il a chassé loin de lui jusqu'au dernier vestige de la sentimentalité mélancolique et maladive qu'il vient de décrire si fortement.

D'où vient cette sentimentalité qui déborde en Allemagne avec *Werther* et dont Gœthe était déjà délivré au moment où il la répandait à travers le monde? Au témoignage du poëte lui-même, de trois sources distinctes : d'une source anglaise, d'une source française, et enfin du fonds national, d'une certaine disposition naturelle des Allemands à la mélancolie et à la tristesse. La littérature anglaise, fort admirée et fort répandue par l'école de Zurich, renferme plus d'un motif douloureux. Les romans de Richardson sont pleins de larmes ; *les Nuits* d'Young ne parlent que de tombeaux et de désespoir. Shakespeare lui-même, qui connaît si bien les côtés gais et humoristiques de la nature humaine, en présente dans *Hamlet* le côté le plus triste, et de tous ses héros, c'est Hamlet qui séduit le plus l'imagination rêveuse des Allemands. On répète en Allemagne ces poignants monologues où Hamlet se pose avec tant d'angoisses la question du suicide, où son âme fatiguée aspire à la paix du tombeau, où il médite de se réfugier dans la mort pour échapper à des devoirs supérieurs à son courage. Enfin, les brumes d'Ossian jettent un voile mélancolique sur la vie et assombrissent l'horizon de la jeunesse qui se nourrit de cette poésie nuageuse. La mort de Jérusalem, que Gœthe avait connu à Wetzlar et qui se tira un coup de pistolet, après avoir lu beaucoup de poésies et de romans an-

glais, servit en quelque sorte de commentaire et comme d'illustration à cette littérature désolée.

En même temps régnait en Allemagne l'influence prépondérante de Rousseau, qui sans doute ne poussait pas au suicide, mais qui écartait les hommes de la vie sociale et qui, en peignant avec force tous les vices de la société, travaillait à en dissoudre les liens. On connaît son thème favori, la pensée qu'il a si éloquemment développée dans la *Nouvelle Héloïse* et dans l'*Émile* : Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout ce que produit la nature est parfait ; l'homme seul a gâté l'œuvre de Dieu. Tous ses personnages aspirent à la solitude, à la contemplation immédiate des phénomènes naturels, à la vie rustique et simple. Ils cherchent à se consoler dans des lieux déserts du mal que leur fait l'humanité. Lui-même, semblable à eux, évite la société humaine et s'enferme, tantôt dans l'île de Saint-Pierre, sur le lac de Bienne, tantôt à l'Ermitage ou à Ermenonville. Il répand ainsi le goût des sentiments exaltés. Après la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, toute l'Allemagne s'efforça de sentir comme lui, comme Julie et Saint-Preux. Quelques-unes des personnes que Gœthe a le plus connues, auprès desquelles il a vécu, dans les années qui précèdent *Werther*, vivent de la vie du sentiment et en affichent les exagérations. Une demoiselle de Ziegler qu'il vit, dont il fut même un peu amoureux à Darmstadt, était une jeune fille « *d'un sentiment extraordinaire*, » au témoignage de mademoiselle Flachsland, la fiancée de Herder. Elle se fait bâtir dans son jardin un tombeau qu'elle entoure de rosiers ; elle

élève un petit agneau, qui mange et boit avec elle, et quand son agneau meurt, elle le remplace par un petit chien. C'est une si bonne âme et si tendre, qu'elle manque de s'engager avec un homme qu'elle n'aime pas, quoiqu'elle en aime un autre, uniquement par charité et par débordement de sensibilité. Mademoiselle Flachsland, la future madame Herder, qui deviendra plus tard une femme très-positive et qui mettra beaucoup de prose dans sa vie, commence aussi par le sentiment. Elle écrit à Herder, son fiancé, qu'un soir, au fond des bois, elle est tombée à genoux en regardant la lune qui brillait à travers les arbres ; qu'elle a trouvé des vers luisants et qu'elle les a mis dans ses cheveux, en ayant soin de les associer par couples, pour ne pas troubler leurs amours. Madame de la Roche, la mère de Maximilianc Brentano, la grand'mère de Bettina, vogua toute sa vie sur les eaux du sentiment. C'étaient chez elle des attendrissements continuels ; on s'embrassait, on versait des pleurs. Quand Wieland, son premier adorateur, la retrouvait après de longues séparations, le trouble de leur visage, l'altération de leurs voix, les sanglots qui s'échappaient de leurs poitrines, arrachaient des larmes à tous les assistants. Gœthe a assisté à une partie de ces scènes, il en a vu beaucoup de semblables ; lui-même a traversé des périodes d'émotion exagérée et d'attendrissement excessif. Mais il ne se laisse pas entraîner par ce flot de la sentimentalité qui submerge un si grand nombre de ses contemporains. Il y résiste, il lutte contre le courant. S'il la peint en traits ineffaçables, cela ne veut pas dire qu'il

y cède au moment où il la décrit, cela nous montre simplement qu'il la connaît, qu'il la comprend et qu'il travaille à se délivrer de ce qui lui en reste encore, en distinguant le sentiment vrai du sentiment faux, en substituant surtout aux émotions énervantes de l'homme les libres conceptions de l'artiste.

La sentimentalité qui sortait de quelques poésies, de quelques romans anglais, des œuvres de Rousseau, trouvait en Allemagne une terre féconde et s'y épanchait sur un sol bien préparé. Elle y devenait en même temps plus tendre et plus naïve ; elle s'y fondait dans une sorte d'ingénuité et de candeur germaniques. Le grand art de Gœthe est d'avoir fait de *Werther* un roman où se reconnaissaient toutes les âmes sentimentales de l'Europe, mais où se reconnaissaient plus particulièrement les âmes allemandes. Il y a chez lui un goût de terroir, comme une nouveauté, une sincérité et une fraîcheur d'émotions par lesquelles il rajeunit le thème déjà ancien de l'amour de l'homme pour la nature. Il ne se contente pas d'aimer celle-ci d'une manière générale, dans ses grandes manifestations, comme Thomson et Milton, encore moins comme Saint-Preux, uniquement en haine des hommes, il en poétise les détails les plus humbles et les plus modestes. Il embrasse de son amour le brin d'herbe qu'il foule aux pieds, le vermisseau qui s'y cache et l'insecte qui y bourdonne, aussi bien que le chêne le plus puissant et le paysage le plus vaste. Il entre en étroite communication avec la nature, il vit de la même vie qu'elle, il en fait le cadre de son exis-

tence, la confidente de ses pensées. Il semble qu'il éprouve auprès d'elle quelque chose de l'affection que l'homme primitif devait éprouver pour la terre qui le nourrissait, pour l'arbre qui ombrageait sa tête, pour le ruisseau qui le désaltérait. L'Allemand aime la nature avec infiniment de tendresse et de poésie. Ce sentiment national, cette passion des vieux Germains, habitant les forêts, qui vivait encore dans le cœur de leurs descendants, sans avoir pu trouver ni son expression, ni sa forme, Gœthe l'exprime le premier dans la prose colorée, ardente de *Werther*, et l'Allemagne reconnaît, en lisant ce livre, ce qu'elle sentait confusément depuis des siècles, mais ce que jusque-là elle n'avait pu encore faire sortir de la région vague du rêve.

II

Quand on rapproche *Werther* de l'épisode de Wetzlar, qui en est la source, il faut avant tout comparer les dates, il faut se rappeler que deux ans séparent la réalité du roman. On se rend mieux compte ainsi de la composition de l'ouvrage ; on suit le travail qui s'opère dans l'esprit de Gœthe entre le moment de la passion et celui où l'amoureux se transforme en écrivain. Car, il est important de le redire, *Werther* ne naît pas d'une impression soudaine et irrésistible. C'est, au contraire, une œuvre sérieuse et réfléchie, postérieure à la crise d'amour que Gœthe a traversée. Gœthe a déjà triomphé

de la passion, il est entré dans une période plus calme, il a appris, sans trop de chagrin, le mariage de Charlotte : il vient de demander à tenir sur les fonts de baptême le premier-né de son amie, lorsqu'il met la main à la plume et compose *Werther*. Les angoisses et les agitations de l'homme ne sont-elles plus assez fortes pour troubler la liberté de l'artiste? Les impressions de l'amant restent jeunes et fraîches, mais déjà l'écrivain s'en empare et les dispose au nom de l'art dans un ordre savant; il y mêle en même temps un élément supérieur, idéal, afin de ne pas copier la réalité toute nue et de la relever en la poétisant.

Quand Gœthe compose son œuvre, il est encore ému, il écrit lui-même à Charlotte qu'il pense à elle, que le souvenir des jours heureux de Wetzlar le poursuit, mais il n'est pas ému de la même manière qu'au moment où il vivait auprès d'elle, où il la voyait tous les jours ; il ne conserve de l'émotion que ce qui est nécessaire à la composition d'une œuvre de sentiment. Un auteur froid ferait un mauvais roman. Gœthe n'est pas froid, mais il n'est pas non plus aussi passionné que Werther lui-même. Celui-ci ne sait pas se distraire ; absorbé par une idée fixe, il ne voit que Charlotte, il ne pense qu'à Charlotte. En dehors d'elle, il semble que le monde n'existe plus. Gœthe ne s'attache pas avec la même opiniâtreté à une pensée unique ; avec la souplesse ordinaire de son esprit, il se dérobe sans peine à l'obsession du souvenir. Dès l'instant même où il se sépare de Charlotte, il est déjà capable de ne plus penser uniquement à elle. En quittant Wetzlar, à Ehren-

breitstein, chez la romanesque madame de la Roche, il rencontre une société intéressante, et il se trouve tout de suite assez maître de lui pour observer les types qui défilent sous ses yeux, pour retenir la physionomie de l'un d'eux, et ridiculiser plus tard, dans *Pater Brey*, l'important et obligeant Leuchsenring. Il réussit même à se distraire assez pour apprécier le mérite d'une des filles de madame de la Roche, de Maximiliane, et lui adresser de tendres hommages. Lorsqu'il retourne à Francfort, plus d'une personne occupe sa pensée en même temps que Charlotte, à laquelle il ne le dissimule pas. C'est d'abord une des demoiselles Gerock, peut-être une autre jeune fille, qu'un jeu de société lui attribue plusieurs fois de suite pour compagne, et avec laquelle il déclare qu'il unirait volontiers sa destinée. C'est surtout Maximiliane, son amie d'Ehrenbreitstein, que madame de la Roche marie brusquement avec un négociant de Francfort, avec Brentano, Italien d'origine, homme sensé et honnête, mais peu lettré, très-positif, veuf d'ailleurs et chargé d'enfants, peu fait pour réaliser l'idéal du mari que rêve d'ordinaire une jeune fille romanesque et sentimentale. On voit par les lettres de Merck que Gœthe console la jeune mariée, et lui-même avoue qu'il éprouve pour elle des sentiments dont un mari n'aurait pas lieu de se féliciter. Il recommence ainsi une nouvelle vie à trois, avec cette différence qu'il trouve, sans doute, moins d'amitié chez le mari, plus de complicité chez la femme, et, lorsqu'il peint cette situation étrange, s'il pense beaucoup à Wetzlar, il emprunte aussi plus d'un trait à ses rela-

tions de Francfort, à son intimité avec le ménage Brentano.

En définitive cependant, Werther ressemble à Gœthe, suivant le témoignage même de Kestner, c'est-à-dire qu'on retrouve dans Werther quelque chose du caractère et des opinions de Gœthe. Mais Gœthe se contient beaucoup mieux que Werther. Werther est un Gœthe qui va jusqu'au bout de sa passion, et que sa passion conduit au suicide, tandis que le véritable Gœthe modère la sienne et, en dernier lieu, la domine. Il y a aussi dans Werther bien des traits qui ne sont pas précisément de Gœthe, qui appartiennent à toute la jeune génération allemande de cette époque, où beaucoup de ses contemporains se reconnaîtraient aussi bien que lui-même. *Werther* est plein de souvenirs de Diderot et de Rousseau. Qui ne les avait lus alors en Allemagne? Quel jeune homme ne les connaissait, ne les admirait et ne s'appropriait une partie de leurs idées? On pourrait, dans le roman de Gœthe, désigner les pages qui portent la marque de ces deux grands esprits. Tout ce que Werther dit contre les règles littéraires, contre les préceptes trop étroits qui font obstacle au libre développement du génie, toute la jeune Allemagne le pense avec lui et l'a trouvé dans Diderot. Qui donc aspire plus que celui-ci à sortir enfin des formes convenues et solennelles de la vieille littérature classique? Qui est plus affamé que lui de vérité et de naturel? N'est-ce pas lui qui, avant Lessing, demande le premier au théâtre « des habits vrais, des discours vrais? » Les manifestes révolutionnaires de la période de *Sturm und Drang* renfer-

ment-ils beaucoup de choses que ne contiennent déjà les *Entretiens sur le fils naturel* et le *Discours sur l'art dramatique* qui suit *le Père de famille?* Certains passages de Werther ressemblent à un développement orné et poétique des idées favorites de Diderot. Diderot dira, par exemple, lourdement, prosaïquement : « O faiseurs de règles générales, que vous ne connaissez guère l'art et que vous avez peu de ce génie qui a produit les modèles sur lesquels vous avez étudié ces règles, qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît ! » Werther reprend la même pensée en style poétique, imagé, avec plus d'éclat et de couleur : « O mes amis ! Pourquoi le torrent du génie déborde-t-il si rarement? Pourquoi si rarement soulève-t-il ses flots et vient-il secouer vos âmes léthargiques ! Mes chers amis, c'est que là-bas, sur les deux rives, habitent des hommes graves et réfléchis, dont les maisonnettes, les petits bosquets, les planches de tulipes et de potagers seraient inondés ; à force d'opposer des digues au torrent et de lui faire des saignées, ils savent prévenir les dangers qui les menacent. »

Il passe également dans l'esprit de Werther un souffle des idées d'égalité sociale que Rousseau propage en France et qui annoncent une époque révolutionnaire. Il aime et il honore le peuple, il trouve en lui des vertus simples qu'il préfère aux artifices et aux mensonges de la civilisation. Il s'entretient avec les travailleurs, avec les paysans, il s'intéresse à leur sort. Il sera ému par les confidences amoureuses d'un garçon de ferme ; il verra à la fontaine une jeune fille, qui vient de puiser

de l'eau, embarrassée de replacer sa cruche sur ses épaules et il lui offrira amicalement de l'aider. Mais il ne fera point, comme Rousseau, de ses rapports avec les classes inférieures un prétexte continuel de déclamation et de théorie sociale. Il parle du peuple plus simplement, en homme habitué, depuis l'enfance, comme Gœthe, à voir le spectacle des mœurs populaires, à vivre dans le voisinage des artisans et à leur témoigner de la sympathie. Il se souvient surtout de Rousseau lorsqu'il rencontre sur sa route quelques nobles orgueilleux, entichés de leurs titres, qui refusent de le traiter en égal, et contre lesquels il revendique, avec l'accent amer et indigné d'un précurseur de la Révolution, les droits de l'esprit et du savoir.

Il se rapproche encore des écrivains français par son amour passionné pour la nature. La nature, ce grand mot que Rousseau a tant prononcé, qu'il invoquait encore lorsqu'il se renfermait dans une île solitaire du lac de Bienne, la nature, que Diderot, avant Rousseau, peignit en traits de feu dans les *Entretiens sur le fils naturel*, est l'amie préférée de Werther. C'est auprès d'elle qu'il se réfugie, comme Saint-Preux, pour échapper aux tristesses qui l'obsèdent, aux injustices et aux violences dont il est le témoin. La nature le console et le dédommage de la méchanceté des hommes. Il n'a même pas besoin, pour l'aimer, qu'elle lui offre les sites imposants du lac de Genève, la magnifique végétation de Clarens ni les rochers de Meillerie. Le moindre paysage l'enchante. Des enfants qui jouent sous des tilleuls, avec une maison de ferme dans le fond,

avec quelques charrues et quelques haies, forment nu tableau champêtre qu'il regarde pendant des heures entières et qu'il s'exerce à reproduire par le dessin. Ici le tempérament germanique reparaît avec sa sensibilité et sa poésie natives, sous l'imitation de Rousseau. Dans *Werther*, il y a quelque chose de plus que dans *la Nouvelle Héloïse*, un attendrissement plus profond et plus pénétrant, un désir ardent de s'identifier avec la nature, de s'unir à elle, la faculté de la comprendre et de l'aimer jusque dans ses plus humbles manifestations. Certaines pages un peu vagues et un peu mystiques de *Werther* ne seraient jamais sorties de la plume de Rousseau, et ce sont précisément celles qui charment le plus les imaginations rêveuses de l'Allemagne. Qu'on lise, par exemple, les phrases suivantes, à côté des plus belles descriptions de Rousseau, on reconnaîtra tout de suite la différence du ton et la nouveauté du sentiment : « Quand les vapeurs de la vallée, dit Werther, s'élèvent devant moi, qu'au-dessus de ma tête le soleil lance d'aplomb ses feux sur l'impénétrable voûte de l'obscure forêt et que quelques rayons épais se glissent seulement au fond du sanctuaire ; que, couché sur la terre, dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites plantes inconnues, que mon cœur sonde de plus près l'existence de ce petit monde qui fourmille parmi les herbes, de cette multitude innombrable de vermisseaux et d'insectes de toutes formes ; que je sens la présence du Tout-Puissant qui nous a créés à son image, et le souffle du Tout-Aimant qui nous porte et nous soutient

flottants sur une mer d'éternelles délices : mon ami, quand le monde infini commence ainsi à poindre devant mes yeux et que je réfléchis le ciel dans mon cœur, comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et m'écrie en moi-même : « Ah ! si tu pouvais exprimer « ce que tu éprouves ! Si tu pouvais exhaler et fixer « sur le papier cette vie qui coule en toi avec tant « d'abondance et de chaleur, en sorte que le papier « devienne le miroir de ton âme, comme ton âme est « le miroir d'un Dieu infini !... » Mon ami... mais je je sens que je succombe sous la puissance et la majesté de ces apparitions. »

Sensibilité, imagination, tout Werther est dans ces quelques lignes. Sa sensibilité maladive lui prépare les souffrances que connaissent seuls ceux qui savent aimer. Son imagination exaltée embrasse le monde dans ses rêves et retombe ensuite sur elle-même avec tristesse, lorsqu'elle rencontre un désaccord trop grand entre ce qu'elle a rêvé et ce qu'elle voit. Il aspire à trop de choses ; il veut la nature trop belle, l'humanité trop parfaite. Il a plus de désirs que de volonté, plus de besoins que de puissance, et c'est ce qui le tue. En cela il diffère absolument de Gœthe, qui peut bien quelquefois se laisser entraîner par un accès d'imagination, mais sur lequel la raison reprend tout de suite ses droits. « Il est ardent dans toutes ses affections, nous dit Kestner dans un portrait qu'il a laissé de lui, mais il a beaucoup de pouvoir sur lui-même. » On ne saurait mieux dire ni porter un jugement plus vrai sur l'auteur de *Werther*, à l'époque

même où *Werther* allait éclore dans sa pensée. Gœthe en effet, se gouverne et se corrige, tandis que son héros ne se gouvernera ni ne se corrigera jamais.

Le caractère de Charlotte est aussi, comme celui de Werther, le résultat d'un compromis poétique entre la réalité et la fiction. Tantôt on y retrouve la véritable Charlotte de Wetzlar, tantôt une Charlotte de convention. Au témoignage de Kestner, la vraie Charlotte n'avait rien de romanesque; c'était au contraire une excellente ménagère, très-positive, très-pratique, pleine de raison et de calme. On n'en dira pas tout à fait autant de celle du roman. Dès que Werther parle d'elle dans cette lettre si admirable et si touchante où il annonce à son ami l'explosion de sa passion, on pourrait distinguer presque à coup sûr ce que Gœthe invente et imagine de ce qu'il emprunte à ses souvenirs. La première scène où Charlotte paraît ressemble à un tableau copié sur la nature. Cette jeune fille en robe blanche qui distribue le goûter à ses frères et à ses sœurs, vers laquelle se tendent des mains joyeuses et empressées, Gœthe l'a vue telle qu'il la décrit dans une de ses visites à la Maison allemande. Il emporte cette image dans sa mémoire et il la fait revivre avec une fraîcheur, avec une grâce de pinceau qui lui restituent tout le coloris de la réalité. En quelques traits charmants il ressuscite une des scènes les plus aimables auxquelles il ait réellement assisté. Pendant toute la promenade en voiture, la conversation de Charlotte, la sagesse de son goût, la justesse d'esprit qui lui fait préférer les lectures appropriées à ses devoirs aux ro-

mans les plus pathétiques, nous rappellent la fiancée de Kestner. La vraie Charlotte aussi devait aimer la danse et se permettre sans scrupules ce plaisir innocent de la jeunesse allemande. Quand on la voit emportée par son cavalier dans le tourbillon de la valse, il semble qu'on assiste à une de ces aimables réunions des petites villes de l'Allemagne, où les jeunes filles les plus honnêtes, les plus laborieuses, vont se distraire un instant des travaux de la semaine. Ce qui est moins vraisemblable, moins près de la réalité, c'est que la Charlotte de Kestner se soit jamais assez occupée de son danseur pour qu'une de ses amies lui rappelle en riant, sous forme de menace et de reproche amical, qu'elle a un fiancé; ce qui lui ressemble moins encore, ce qui donne même à l'héroïne du roman une teinte de coquetterie, c'est qu'elle s'interrompe tout à coup au milieu de la danse pour dire à Werther : « Pourquoi ne vous le dirais-je pas? Albert est un galant homme auquel je suis promise. » Pour une première entrevue, cela est un peu vif. Il n'y a guère que les coquettes qui soient attaquées si vite et qui se mettent si vite sur la défensive.

Dans la scène qui suit, au moment où l'orage éclate sur la salle de bal et trouble les danseurs, il y a des incidents qui paraissent réels, d'autres purement romanesques. La présence d'esprit de Charlotte, sa sérénité, son courage nous font penser à la fiancée de Kestner. Elle a dû, elle aussi, telle que son mari nous la représente, rassurer plus d'une fois et distraire, pendant que le tonnerre grondait, ses compagnes plus peu-

reuses. Kestner cependant réclame contre les soufflets qu'elle distribue à droite et à gauche, dans le jeu qu'elle organise pour donner le change à ses amis, et prétend qu'elle n'aurait jamais pris une telle liberté avec des hommes. Sauf ce détail matériellement inexact, il y a bien du vrai dans l'attitude que Gœthe lui prête, tant que l'orage dure. Mais ce qui ne lui ressemble plus, ce qui devient tout à fait romanesque, c'est la fin de la scène, lorsque le tonnerre s'éloigne, qu'une pluie douce tombe dans la campagne et que Charlotte, s'approchant de la fenêtre avec Werther, regarde le ciel, ramène sur son danseur ses yeux mouillés de larmes et pose la main sur la sienne en s'écriant : ô Klopstock !

La vraie Charlotte n'était point si sentimentale. Cette mise en scène larmoyante et cette exclamation nous étonneraient moins de la part de Caroline Flachsland, la fiancée de Herder, qui, en se promenant avec son futur mari dans la faisanderie de Darmstadt, se faisait récitée par lui des odes de Klopstock. Gœthe, qui le savait, s'en est peut-être souvenu. Peut-être aussi pensait-il, en écrivant cette scène, à la romanesque mademoiselle de Ziegler ou à Maximiliane de la Roche, lorsqu'au milieu des tonnes de harengs de son mari et des détails prosaïques du ménage, elle soupirait après l'idéal, en compagnie de l'auteur de *Werther*. Ce n'est pas non plus la vraie Charlotte qui aurait regardé Gœthe de manière à lui laisser croire qu'il pouvait être aimé, et inspiré des phrases telles que celle-ci : « Non, je ne me trompe pas ! Je lis dans ses yeux noirs le sincère intérêt qu'elle prend à moi et à mon sort. Oui, je sens,

et là-dessus je puis m'en rapporter à mon cœur, je sens qu'elle... Oh ! l'oserai-je ? Oserai-je prononcer ce mot qui vaut le ciel ?... Elle m'aime ! » Gœthe ne dut jamais se faire une semblable illusion. Kestner rendait pleine justice à la conduite de sa femme et reconnaissait qu'elle n'avait jamais accordé le moindre encouragement à la passion de son ami. Il y a aussi bien de l'arrangement et de l'art dans la scène des adieux entre Albert, Charlotte et Werther, à la veille du premier départ de Werther. A cette date, il s'était passé quelque chose de semblable, nous dit Kestner, entre lui, Gœthe et Charlotte. Ils avaient eu ensemble une conversation touchante sur la vie future et sur les chances que les hommes ont de se revoir dans l'autre monde. Mais l'imagination de l'écrivain donne à cet entretien un cadre romanesque et dramatise en quelque sorte, par une mise en scène habile, les idées très-simples qui y furent exprimées.

Nous voyons ainsi, dans le détail, la réalité se transformer sous la baguette de Gœthe ; nous assistons à la métamorphose des événements réels en une œuvre d'art. Le véritable artiste ne peut procéder autrement. La réalité toute nue eût paru ici trop raisonnable, presque froide. La vraie Charlotte, malgré sa dignité, sa réserve, tous ses mérites, eût excité moins d'intérêt que la Charlotte imaginaire. On l'eût trouvée trop raisonnable et trop maîtresse d'elle-même. Gœthe aussi eût paru trop facilement se résigner, renoncer trop facilement à la possession de celle qu'il aimait. Le roman demande et demandait surtout alors des émotions

plus fortes, plus de pathétique. Les idées sentimentales débordaient dans la littérature et dans la vie sociale de l'Allemagne. Les imaginations allemandes voyaient flotter devant elles les fantômes passionnés de Julie et de Saint-Preux. Il fallait, pour les émouvoir, pour répondre à l'excitation générale des sentiments, leur présenter des scènes où se déchaîneraient, comme dans la *Nouvelle Héloïse*, l'emportement et la toute-puissance de la passion. C'est à cette ardeur, à ces transports qu'on reconnaît que *Werther* est l'œuvre d'un jeune homme dans une littérature jeune. Gœthe composera des œuvres plus profondes. Il n'en écrira aucune qui réponde mieux aux sentiments de ses contemporains, qui marque plus une date que *Werther*. C'est encore là que l'Allemagne ira toujours chercher la trace des émotions qui l'agitaient alors, de l'orageuse période qu'elle a traversée, à la fin du dernier siècle. C'est là aussi qu'on ira toujours chercher le premier modèle de ce qu'on pourrait appeler le style dans la prose germanique. Aucun prosateur allemand, ni Lessing, ni Herder, n'avait encore écrit ainsi, avec cette puissance, cette abondance d'images, cette variété de tons, cette richesse de développements, cette force et cette sincérité d'émotion.

La jeune Allemagne dut ressentir alors quelque chose d'analogue à ce qu'éprouvèrent les contemporains de Richelieu, les personnages héroïques et romanesques de la cour de France, lorsque Corneille leur parla la langue du *Cid*, et traduisit en si beaux vers les sentiments qu'ils estimaient le plus, le courage, l'honneur

chevaleresque, l'amour. Des deux côtés, c'était une littérature à son aurore, comme le premier rayon du soleil levant, comme la promesse d'un beau jour.

III

Les rapprochements qu'on peut faire entre l'épisode de Wetzlar et le roman de Gœthe ne portent que sur la première partie de *Werther*. Dans la seconde partie, Gœthe substitue à Charlotte et à lui-même deux personnages nouveaux, Jérusalem et la femme que celui-ci aimait, ou plutôt encore un être de convention, une héroïne purement imaginaire. La mort de Jérusalem émut toute l'Allemagne et fournit à Gœthe un dénoûment qui sans cela n'aurait peut-être pas été aussi tragique. Peut-être même le roman n'aurait-il pas été écrit, si Jérusalem ne s'était pas tiré un coup de pistolet. Cet événement se passa à Wetzlar, lorsque Gœthe en était déjà parti, mais il en fut très-touché, et il écrivit immédiatement à Kestner pour lui demander des renseignements sur la mort de ce malheureux. Kestner lui répondit par une lettre longue et détaillée que nous possédons, et qui explique les causes du suicide. D'après ce témoignage, le jeune Jérusalem, fils d'un prédicateur renommé, esprit cultivé lui-même, mais d'une humeur sombre et mélancolique, se nourrissait habituellement d'idées tristes et entretenait sa mélancolie par des lectures romanesques. « Il dévorait beau-

coup de romans, dit Kestner, et il avouait lui-même qu'il n'y en avait presque pas qu'il n'eût lu. » Il témoignait aussi une grande préférence pour les tragédies les plus lugubres. Attaché à la légation de Brunswick près la cour impériale de justice, il avait éprouvé dans sa carrière quelques désagréments. Les salons aristocratiques de Wetzlar lui avaient fermé leurs portes. Il vivait en mauvaise intelligence avec l'envoyé de son gouvernement, son chef direct. Enfin, il aimait la femme d'un de ses collègues, du secrétaire palatinal H..., et cet amour lui causait de nouveaux soucis ; car la maison de sa maîtresse venait de lui être interdite la veille du jour où il se tua. Kestner ajoute même que ce chagrin précipita sans doute la catastrophe. Il était impossible au moins de ne pas remarquer la coïncidence des deux événements.

Gœthe conserve tous ces détails et introduit dans son roman des fragments textuels de la lettre de Kestner. C'est évidemment en souvenir des mésaventures de Jérusalem, que Werther éprouve quelques difficultés dans ses relations avec son ambassadeur, et qu'il subit l'humiliation d'être chassé d'une réunion aristocratique, où les nobles s'étonnent de rencontrer un roturier.

Au moment où Gœthe changeait en quelque sorte de modèles, en peignant sous les mêmes noms des personnages différents, en faisant apparaître sur la scène, à sa place, à la place de Charlotte, Jérusalem et une héroïne nouvelle, il lui fallait beaucoup d'art pour ménager la transition. Il opère, en effet, ce changement

avec infiniment d'adresse, et il réussit à composer des physionomies très-harmonieuses avec des traits empruntés à des personnes différentes. L'idée de suicide, par exemple, qui était fort étrangère à ses propres sentiments, à laquelle, pour son compte, il ne s'est jamais sérieusement arrêté, mais qui doit devenir le terme et la conclusion inévitable du roman, il l'annonce et il la prépare de loin, de telle manière que, dès la première partie, alors que Gœthe parle davantage en son propre nom, il emprunte déjà quelque chose au caractère de Jérusalem. Quand Werther ne connaît pas encore Charlotte et ne peut par conséquent être malheureux par elle, il souffre déjà cependant, et il se console d'avance des misères de la vie par la certitude de pouvoir s'en affranchir. Si la vie devient trop lourde, il songe déjà qu'il y a un moyen de rejeter ce fardeau. A peine Albert paraît-il que Werther se demande s'il ne sera pas de trop entre le mari et la femme, s'il ne fera pas bien de mourir pour ne pas troubler la vie de ses amis. Cette pensée amène une scène caractéristique entre lui et Albert. Un jour il emprunte à celui-ci ses pistolets pour un voyage et, tout en causant, il applique sur son front une des deux armes. Albert lui reproche ce mouvement et, avec son bon sens flegmatique, prononce la condamnation du suicide. Werther, au contraire, le défend avec une sorte de fureur ; il traite de lieux communs tous les arguments qu'on lui oppose, et il finit par déclarer que l'homme qui se tue doit être considéré par la société comme un malade, incapable de résister à l'excès

de ses souffrances et autorisé naturellement à s'en délivrer. L'excitation de sa parole, la véhémence avec laquelle il exprime son opinion nous préparent à la catastrophe du dénoûment :

« La nature a ses bornes, s'écrie-t-il ; elle peut jusqu'à un certain point supporter la joie, la peine, la douleur ; ce point passé, elle succombe. La question n'est donc pas de savoir si un homme est faible ou s'il est fort, mais s'il peut soutenir le poids de ses souffrances, qu'elles soient morales ou physiques ; et je trouve aussi étonnant que l'on nomme lâche le malheureux qui se prive de la vie, que si l'on donnait ce nom au malheureux qui succombe à une fièvre maligne... Vainement un homme raisonnable et de sang-froid, qui contemplera l'état de ce malade, lui donnera-t-il de beaux conseils ; il ne lui sera pas plus utile que l'homme sain ne l'est au malade, à qui il ne saurait communiquer la moindre partie de ses forces. »

Ce sont là les premiers germes de la maladie du suicide, comme les symptômes précurseurs de la crise aiguë qui terminera le roman. Pendant que Werther vit en pays étranger, dans la diplomatie, les mêmes idées reparaissent chez lui chaque fois qu'il rencontre sur sa route un obstacle ou une déception. Vient-il d'être repoussé et humilié par la société aristocratique, se figure-t-il que toute la ville connaît son aventure, et que tous les passants le regardent avec ironie, il écrit aussitôt qu'en pareil cas, on se donnerait volontiers d'un couteau dans le cœur. Peu à peu, par un effet de l'art du romancier, nous voyons la pensée du

suicide, vague d'abord et indécise, se préciser davantage et s'emparer de l'imagination de Werther. Tout lui manque à la fois. La carrière diplomatique, dans laquelle sa famille espérait pour lui quelques succès, qui eût été en tout cas une occupation active, une distraction à ses chagrins, lui est fermée par l'affront qu'il vient de recevoir. S'il rentre en lui-même, ou s'il se tourne du côté de Charlotte, que lui reste-t-il? Pendant son absence, Charlotte a épousé Albert ; un obstacle invincible, insurmontable, s'élève désormais entre elle et lui. D'autres circonstances encore le portent à la tristesse et le désespèrent. Il a connu Charlotte et la patrie de Charlotte, pendant les plus beaux jours de l'année, sous les rayons d'un brillant soleil. Il revoit maintenant cet aimable pays, pendant la saison rigoureuse, sous la neige, sous le souffle desséchant d'un vent d'hiver. Les jours courts, les nuits longues remplissent son âme de pensées noires. La nature qui autrefois éveillait en lui une foule de sentiments joyeux, semble maintenant privée de la vie et ne lui parle plus qu'un langage lugubre. De pénibles incidents lui retirent l'une après l'autre ses moindres joies ou le livrent sans défense au désespoir. Un jeune enfant, le fils d'une paysanne, qu'il prenait plaisir à caresser et à voir courir, est mort pendant son absence ; il trouve l'image du deuil dans la maison jadis riante et heureuse. Les beaux arbres qui ombrageaient la cour du presbytère ont été abattus. Un garçon de ferme, avec lequel il s'était quelquefois entretenu, dont il avait reçu les confidences, vient d'assassiner un rival dans un accès de

jalousie, et il apprend avec effroi que son propre témoignage sera peut-être invoqué contre le coupable. Enfin, sur le bord de la rivière, il rencontre un homme vêtu d'un costume étrange, qui cherche des fleurs au cœur de l'hiver, et il découvre dans ce malheureux un ancien commis du père de Charlotte, auquel la beauté de celle-ci a inspiré une passion insensée, qui a osé le lui dire, et qui a perdu, du même coup, sa place et sa raison.

Ainsi, par une gradation savante, admirablement calculée pour préparer le dénoûment, toutes les consolations se retirent de la vie de Werther. Plus l'on approche du terme, plus le cercle des idées tristes se resserre autour de lui. Mais sa grande douleur, la cause réelle et déterminante de sa fatale résolution, c'est de voir Charlotte mariée, appartenant à un autre. Gœthe a exprimé avec beaucoup de force ce sentiment d'inévitable jalousie qu'il avait dû éprouver lui-même, par lequel il avait certainement passé, lorsqu'il vivait entre Charlotte Buff et Kestner, entre Maximiliane de la Roche et Brentano. Dans le roman, il pousse jusqu'au bout, avec la logique inflexible de l'art, les conséquences d'une situation d'où, en réalité, il était sorti à son honneur et d'une manière beaucoup moins tragique, mais dont il sentait tous les périls. Était-il possible qu'entre deux hommes aimant la même femme, quelle que fût leur amitié et leur loyauté, il ne se produisît pas quelque embarras d'abord, plus tard une sourde irritation, presque de la haine? Werther et Albert, qui ont commencé par vivre en bonne intelli-

gence, comme Gœthe lui-même vivait avec Kestner et Brentano, finissent par ne plus se voir sans embarras et sans déplaisir. Albert ne se sent plus libre chez lui; il se lasse de rencontrer sans cesse sur son chemin l'amant de sa femme ; il craint que le monde ne blâme cette liaison équivoque et il voudrait éloigner Werther. De son côté, Werther épie d'un œil jaloux tout ce qui peut ressembler à un désaccord entre le mari et la femme ; il trouve Albert très-froid, très-sec, presque dur ; il est volontiers tenté de considérer Charlotte comme une victime et de croire qu'il l'aurait rendue plus heureuse.

La seule personne qui puisse, par sa raison et par sa prudence, dénouer cette situation, c'est Charlotte. La Charlotte réelle, la Charlotte de Kestner le fait ; elle sait tenir Gœthe à distance et se conduire de telle manière qu'elle inspire à son mari la plus profonde estime. L'héroïne du roman n'agit pas tout à fait avec la même réserve. Plus on approche du dénoûment, plus la conception romanesque s'éloigne du type primitif. La Charlotte de *Werther* est plus sentimentale que son modèle, moins prudente, moins raisonnable, et par cela même plus attachante ; sa condition d'héroïne de roman l'y oblige en quelque sorte ; elle ne peut tenir sa place dans un roman qu'à ce prix, en perdant quelque chose de sa sagesse primitive. Elle n'a pas le courage de renvoyer Werther ; elle sent cependant qu'il le aut, mais elle n'ose pas prononcer le mot fatal. Au ond, tout en se défendant contre son amour, elle se laisse aller à l'aimer ; elle songe quelquefois vaguement

à lui faire épouser une de ses amies, mais elle n'en trouve aucune qui soit digne de lui, et, quand elle sonde cette pensée, elle s'aperçoit avec terreur qu'elle voudrait le garder pour elle-même. Enfin ses sentiments comprimés et longtemps contenus se font jour malgré elle et la trahissent dans cette scène mémorable où, en l'absence de son mari, Werther vient la voir pour la dernière fois, où il la trouve seule et agitée, où il lui lit un passage d'*Ossian*, où leurs pleurs coulent ensemble sur les infortunes du héros du Nord, et où, sous l'empire d'une émotion indicible, leurs lèvres se rapprochent.

Peu de pages de roman égalent en pathétique les dernières scènes de *Werther*. Le dénoûment de Clarisse Harlowe, si douloureux, arrache à peine plus de larmes. La résolution de Werther d'en finir avec la vie, résolution déjà prise auparavant, mais confirmée par le danger de la situation ; l'idée qui le séduit de demander les pistolets d'Albert, de les recevoir essuyés de la main de Charlotte et de se tuer en quelque sorte avec le souvenir de son amie ; cette dernière course fiévreuse dans la campagne, sous la pluie ; cette nuit passée à écrire ; à minuit l'explosion du pistolet entendue par une seule personne; le lendemain matin la découverte de ce corps où il reste encore quelques traces de vie, mais déjà mutilé et défiguré par la mort; la douleur de toute la famille du bailli, la consternation d'Albert, le désespoir de Charlotte, tout cela compose un tableau admirable, digne du plus grand art et qui se grave dans toutes les mémoires.

L'œuvre de l'artiste était complète. Ce petit livre, qui exprimait si bien les sentiments d'une époque, où respirait l'amour de la nature, si chère au dix-huitième siècle, où la passion se peignait en traits de feu, où grondait un écho de l'agitation révolutionnaire qui remuait l'Europe ; ce roman, dont le héros, jeune, bon, sensible, tranchait lui-même sa destinée et laissait une ineffaçable impression de regrets et de pathétique, se répandit avec une merveilleuse rapidité à travers les deux mondes. On le traduisit aussitôt dans toutes les langues, même en chinois. Le moins sentimental, le moins romanesque des hommes, Bonaparte, l'emportait en Égypte dans son bagage de campagne. Il faisait couler des larmes des plus beaux yeux et excitait un attendrissement universel.

Au jugement même des critiques difficiles, les mérites les plus divers s'y rencontraient et y éclataient à la fois. La poésie qui y déborde y baigne toutes les scènes d'une lumière idéale. Les objets les plus simples s'y colorent de teintes lumineuses et s'y disposent harmonieusement en tableaux pittoresques. Les plus modestes éléments d'un paysage, quelques tilleuls, une prairie, les bords d'une rivière, y forment une de ces peintures que l'œil croit avoir vues, mais qui parlent à l'imagination mieux que la réalité. Des plus petits détails, le sentiment poétique sort et s'exhale comme un parfum précieux. En même temps, la vie réelle, aussi bien la vie domestique de l'homme, que le travail mystérieux de la nature, y est observée et rendue avec une fidélité frappante. Quoi de plus exact, quoi de plus

semblable à un honnête intérieur allemand égayé et comme rafraîchi par la présence d'une jeune fille, que la scène où Charlotte, remplaçant la mère disparue, distribue elle-même à ses frères et à ses sœurs les tartines du goûter ? Ce sont là de ces tableaux qu'un peuple n'oublie pas, parce qu'ils lui présentent, dans les limites de la vérité, l'image la plus aimable de lui-même. Il sait bien que les traits en sont choisis, mais il se félicite de les avoir fournis au peintre. Une autre beauté durable de *Werther*, c'est la langue forte et sincère qu'y parle la passion, passion plus vraie, plus vivante que celle de la *Nouvelle Héloïse*, si admirée cependant à cette époque. Il y a dans l'ouvrage allemand moins de rhétorique, moins de déclamation, moins d'emphase, moins de pédantisme surtout que dans le livre de Rousseau. L'intérêt n'y est point à chaque instant refroidi par ces longues dissertations philosophiques et par ces descriptions étrangères au sujet que l'écrivain français introduit dans son roman. Ici, au contraire, tout est enchaîné fortement et solidement : rien n'y paraît inutile ; les plus petits incidents servent à mieux peindre, à mieux accuser les caractères. Aussi *Werther* a-t-il moins vieilli que les amours de Julie et de Saint-Preux. L'excès de la sentimentalité, l'abus de la mélancolie qui y marquent le goût du temps et qui sont comme le tribut payé à la mode, n'y altèrent pas l'impression profonde que produisent sur tous les esprits l'accent jeune et passionné de l'amour, l'instinct vrai de la poésie, qui se mêle à toutes choses, et le sentiment attendri des beautés de la nature.

IV

Au point de vue littéraire, il n'y a donc aucune réserve à faire en lisant *Werther*. L'écrivain a réalisé les conditions les plus élevées de l'art, puisqu'il s'adresse à la fois à son temps et à la postérité, puisqu'il trace des portraits qui, d'un côté, représentent une époque, un pays déterminés et répondent, de l'autre, aux sentiments éternels de la nature humaine. Mais, à propos de ce livre, se pose nécessairement la question de morale. Que faut-il penser de la moralité de *Werther*? La conception et l'achèvement de l'ouvrage révèlent-ils chez le jeune romancier un sens moral très-net? Il ne s'agit point ici, bien entendu, de rétrécir le domaine de l'imagination, ni de méconnaître les droits de l'art. L'artiste ne prêche ni ne moralise, il ne se propose pas de donner aux hommes des leçons de vertu ; il poursuit la beauté idéale, et, lorsqu'il la réalise, il atteint le seul but que son esprit se soit fixé. Mais lorsque l'impression que produit son œuvre est en même temps saine et bienfaisante, on peut dire qu'en poursuivant le beau il a rencontré le bien sans le chercher. Shakespeare, assurément, ne compose pas ses drames avec l'intention déterminée de faire sortir de chaque pièce un enseignement moral : il se préoccupe avant tout de l'intérêt dramatique. Et cependant son théâtre révèle chez lui un sentiment très-énergique de la moralité. Il n'y

a pas une de ses pièces où il ait diminué le respect que nous devons avoir pour la vertu ; il n'y en a pas une non plus où il ait paré le vice de couleurs séduisantes. Il ne cherche à embellir par aucun paradoxe, à atténuer par aucun sophisme, ni par aucun artifice de langage les crimes de Goneril, d'Iago, d'Edmond de Gloster, de Richard III, de Macbeth ; il ne laisse non plus ni amoindrir ni ridiculiser aucun des sentiments honnêtes qui inspirent ses héroïnes ; ni l'innocence ni l'honneur ne souffrent chez lui aucun échec dans la personne d'Imogène, de Desdémone, de Cordélie. En lisant les œuvres de Corneille et de Racine, personne ne doutera non plus du sens moral de ces deux écrivains. La lutte que Corneille institue, dans ses tragédies, entre le devoir et la passion, aboutit inévitablement au triomphe du devoir, à la défaite de la passion. Si, dans Racine, la passion triomphe, au contraire, elle entraîne avec elle le châtiment du coupable et apprend aux spectateurs que nul ne se dérobe aux conséquences de ses fautes. Des meilleurs romans anglais se dégage toujours une conclusion analogue. Après avoir lu le roman de Richardson, qui ne préférera la destinée de Clarisse Harlowe, avec tous ses malheurs, à celle de Lovelace, avec tous ses succès?

Chez Gœthe, l'artiste est-il aussi doublé d'un moraliste inconscient? Le sentiment énergique de la moralité se retrouve-t-il au fond de son œuvre, sans qu'il y ait pensé, uniquement par l'effet de la culture morale de l'homme et de la direction inévitable qu'elle donne à ses pensées? Ici il faut bien reconnaître que l'auteur

de *Werther* ne se sent retenu par aucune de ces règles sévères que s'imposent les consciences timorées. L'histoire même de la composition du roman et des matériaux qu'il y emploie en est la preuve. Un esprit très-scrupuleux se fût-il permis de disposer ainsi des sentiments de la vie intime de ses amis et de les faire com paraître devant le public, sans les prévenir, en empruntant assez de traits à leurs physionomies pour qu'on les reconnaisse, en les modifiant cependant assez pour qu'eux-mêmes ne veuillent pas se reconnaître ? Ne profane-t-il pas un peu l'innocent souvenir de son séjour à Wetzlar, de sa pure affection pour Charlotte, de son amitié pour Kestner, lorsqu'il prête à Charlotte un caractère romanesque qu'elle n'avait point en réalité, et qu'il mêle à la fiction assez de vérité pour qu'on croie la fiction vraie, alors même qu'elle ne l'est pas ? Le sens droit de Kestner ne s'y trompe pas. Il éprouve un vif chagrin en se voyant traîner, lui et sa femme, devant le public, en reconnaissant surtout ce que Gœthe a ajouté de surcharge sentimentale au caractère si pur de Charlotte. Il faut lire la lettre que, dans le premier moment de sa surprise et de son mécontentement, il écrit à Gœthe. Ce qu'il dit éclaire la situation et nous apprend tout de suite en quoi Gœthe a paru manquer aux lois de l'amitié, aux égards délicats qu'on doit à ceux qu'on aime.

« Votre *Werther*, écrit-il, après avoir reçu un exemplaire de l'ouvrage, serait de nature à me faire grand plaisir, en me rappelant bien des scènes et des événements intéressants ; mais, tel qu'il est, il m'a peu édifié

à certains égards. Vous savez que j'aime à parler franchement. Vous avez prêté, il est vrai, à chaque personnage, quelques traits étrangers, ou bien vous en avez fondu plusieurs en un seul. Je ne désapprouve pas cela, mais, en fondant et en empruntant ainsi, si vous aviez tant soit peu consulté votre cœur, les personnes véritables auxquelles vous avez emprunté des traits se trouveraient moins prostituées. Vous avez voulu dessiner d'après nature pour donner des tons vrais à votre tableau ; mais vous avez réuni tant de choses disparates que vous avez manqué tout à fait votre but. Monsieur l'auteur se fâchera peut-être, mais je m'appuie sur la réalité et la vérité, quand je prétends que le peintre s'est trompé. La véritable Lotte serait bien fâchée si elle ressemblait à la Lotte peinte par vous. Je sais bien que c'est une composition. Mais, même madame H... (la maîtresse de Jérusalem), que vous y avez mêlée un peu, n'aurait pas été capable de ce que vous attribuez à votre héroïne. Le but de votre œuvre, la nature et la vérité n'auraient pas exigé tant de frais d'invention, car Jérusalem se serait brûlé la cervelle sans la conduite de votre héroïne, qui serait toujours déshonorante pour une femme et surtout pour une femme distinguée. La véritable Lotte, dont vous voulez être l'ami, est, dans votre peinture, suffisamment indiquée pour qu'on la reconnaisse. Je ne veux pas continuer ; cette pensée seule me cause déjà trop de douleur. Et le mari de Lotte, que vous appeliez votre ami, et qui l'était, Dieu le sait, il est avec elle... Et ce misérable Albert ! Alors même qu'il ne serait pas une copie, il a

emprunté tant de traits à l'original qu'on peut aisément deviner le véritable Albert. La ressemblance ne porte, il est vrai, que sur le côté extérieur, et, grâce à Dieu, seulement sur l'extérieur. Mais si vous teniez à le mettre en scène, était-il donc nécessaire de faire de lui un être aussi apathique? Peut-être était-ce dans l'intention de vous placer fièrement à côté de lui et de pouvoir dire : « Voyez quel homme je suis, moi ! »

Mais, enfin, ces reproches ne pouvaient être faits à Gœthe que par Kestner et par sa femme. Le grand public ignorait la faute commise envers l'amitié. C'est à un autre point de vue qu'une partie de l'opinion fit le procès à *Werther*, tout en l'admirant beaucoup. On accusa tout de suite l'ouvrage d'exprimer des tendances immorales et de contenir l'apologie du suicide. Dans différents pays, on considéra le livre comme dangereux et on chercha à empêcher qu'il se répandît. A Leipzig, où se tenait la grande école morale de l'Allemagne du Nord, les magistrats municipaux proposèrent une amende de cent thalers contre quiconque vendrait et colporterait le roman de Gœthe. A Milan, l'archevêque, plus habile, ayant vu annoncer dans son diocèse une traduction de *Werther*, en fit acheter tous les exemplaires par des ecclésiastiques et détruisit l'édition. Protestants et catholiques s'entendaient pour condamner l'œuvre. L'Allemagne du Sud et l'Allemagne du Nord rivalisaient d'énergie dans leurs attaques contre Gœthe. Pendant que le pasteur Gœze, de Hambourg, l'adversaire de Lessing, se gardait bien de laisser échapper cette occasion de signaler son zèle et son

intolérence, un professeur de sciences politiques de Calsruhe publiait une violente philippique contre l'ouvrage et contre l'auteur. Ailleurs on publiait, sans ménagements, *Werther en enfer*.

De son côté, ce qui indique que les attaques venaient de bien des points à la fois, l'ami de Lessing, Nicolaï, composa une parodie du roman. C'est à peu près le seul souvenir qui soit resté de cette polémique, le seul en tout cas que Gœthe eût conservé lorsqu'il écrivait ses *Mémoires*. Nicolaï, qui intitule son œuvre: *Les joies du jeune Werther*, suppose que Werther ne se tue pas, qu'il se tire simplement un coup de pistolet, mais que le sage Albert, prévoyant ce qui allait arriver, a eu soin de ne charger son arme qu'avec du sang de poulet. Au lieu de se loger une balle dans la tête, Werther s'inonde de sang et se croit blessé à mort. On le détrompe, on lui apprend qu'il n'a pu se faire aucun mal; on exige de lui la promesse qu'il ne recommencera pas, et Albert, qui n'est point encore marié, se sacrifie pour lui, le réconcilie avec la vie en lui cédant Charlotte. Après le mariage, la parodie continue sous ce titre nouveau : *Souffrances et joies de Werther marié*. Les deux époux traversent une lune de miel délicieuse, et, au bout de dix mois, la naissance d'un enfant complète leur bonheur. Mais, à partir de ce moment commencent les épreuves de Werther : d'abord les couches de Charlotte mettent la vie de la jeune femme en danger; puis, l'enfant qu'elle n'a pas pu nourrir, qu'elle est obligée de confier à une nourrice, contracte sur le sein de celle-ci une maladie qui l'em-

porte. D'autre part, Werther, habitué jusqu'alors à la vie oisive, perd sa fortune ; il travaille alors et il cherche à gagner son pain et celui de sa femme à la sueur de son front ; mais il paraît quelquefois négliger Charlotte pour ses affaires. Charlotte, qu'il entourait autrefois de l'amour le plus attentif, se plaint de ce changement, et, pour conserver son mari à ses pieds, elle fait semblant d'écouter les propos d'un jeune homme qui la courtise. Werther s'en irrite, les esprits s'aigrissent, et ces amants incomparables, ces époux qui s'étaient juré une affection éternelle en viennent à une séparation de corps. Il faut qu'Albert, qui a fait une absence, revienne pour les raccommoder, leur montre qu'ils s'aiment toujours et réunisse ce ménage séparé. Ils recommencent leur vie commune, ils en apprécient désormais toute la douceur et ils n'aspirent plus qu'à jouir de leur réunion. Ils vivent ainsi jusqu'à un âge avancé, laissant une famille de huit enfants.

L'œuvre de Nicolaï, platement écrite, n'a rien de poétique ni de spirituel. Gœthe y répondit par une pièce de vers où il montra plus de mauvaise humeur que d'esprit ; pièce tellement grossière, d'ailleurs, qu'il serait impossible de la traduire en français. Les amis de Gœthe se mirent également en campagne. Lui-même revint à la charge. Ce qu'il écrivit de plus piquant fut une espèce de dialogue où Werther, aveuglé par le sang de poulet que renfermait l'arme d'Albert, se plaignait d'avoir été réduit à ce triste état par la sotte invention de Nicolaï. Quoique celui-ci fût un

esprit étroit, un véritable Philistin, comme disent les Allemands, son œuvre renfermait néanmoins, une part de vérité. Il rétablissait l'idée du devoir complétement supprimée par le roman ; à la passion qui absorbait et entraînait Werther, il opposait le sentiment d'une obligation sociale, la notion d'une morale supérieure à laquelle Werther paraissait n'avoir pas songé. En un mot, au lieu de concentrer tout l'intérêt sur les personnages passionnés, sur Charlotte et Werther, il le reportait sur le représentant de la raison, sur le sage et flegmatique Albert.

Le grand défaut du roman, en effet, au point de vue de la morale, c'est que plus les personnages y montrent de raison, moins ils paraissent intéressants. Plus ils sont passionnés au contraire, plus l'auteur embellit leurs portraits. Le mariage y est sacrifié à la passion, l'honnêteté et l'accomplissement du devoir à la poésie de l'amour. Albert, le seul qui soit absolument raisonnable, y joue un assez vilain rôle. Il a pour lui des mérites rares, beaucoup d'honnêteté, de droiture, de loyauté, et cependant il paraît inférieur aux deux autres, malgré les qualités solides dont il fait preuve. Charlotte qui pèche au moins par imprudence et qui, à la fin même, succombe à une tentation plus forte que son courage, nous intéresse infiniment plus que son mari. La raison toute nue représentée par Albert ne nous séduit point, tandis qu'elle nous inspire la plus vive sympathie, lorsque nous la voyons, chez Charlotte, à demi vaincue par la passion. Mais c'est surtout sur Werther que l'intérêt se concentre. Gœthe nous le

présente sous des couleurs les plus aimables et les plus séduisantes. Il est par ses qualités le héros du roman, comme l'indique d'avance le titre même de l'ouvrage. Il aime le bien, il professe le plus grand enthousiasme pour la vertu ; toute apparence de mal l'indigne ; il prend énergiquement parti en toute occasion pour le droit et pour la justice ; il s'intéresse aux faibles, aux opprimés, aux pauvres, il est plein de générosité et de noblesse. Et cependant ses principes ne l'empêchent point d'attenter à ses jours.

Il y a déjà un certain inconvénient moral à faire de celui qui va donner l'exemple du suicide, le personnage le meilleur et le plus séduisant de l'ouvrage. Le roman va plus loin encore. Non-seulement le suicide est précédé d'actes vertueux qui ressemblent à des excuses anticipées, tout au moins à des circonstances atténuantes. Mais il est présenté en lui-même sous des couleurs favorables, comme un moyen de salut dans certaines conditions, comme un droit que l'homme exerce, lorsqu'il se débarrasse d'un fardeau trop lourd pour ses épaules. Quand Albert et Werther discutent d'une manière générale, en théorie, la question de principe, l'avantage reste à Werther. Il paraît plus persuasif, plus éloquent que son adversaire dans le dialogue dont j'ai cité un fragment et où il assimile le suicide à une maladie, où il semble croire que celui qui se tue trouvera certainement grâce devant Dieu, une grâce d'autant plus assurée qu'il est plus sérieusement malade. C'est là l'idée dangereuse qui se dégage de la seconde partie du roman. Non-seulement

Werther y excite le plus vif intérêt, mais il y paraît assuré de l'indulgence divine et du bon accueil qui lui sera fait dans l'autre monde. Cet argument, présenté d'ailleurs avec beaucoup de force et de pathétique, ne tendrait à rien moins qu'à détruire la grande objection que de tout temps les moralistes opposent au suicide. Si Dieu ne le défend pas, si Dieu le voit même d'un œil indulgent et attendri, il n'y a plus de raisons très-fortes pour que le malheureux reste dans ce monde, lorsqu'il s'y trouvera trop affligé, lorsqu'il se sentira hors d'état de supporter le poids de la vie. Certaines pages de *Werther* sont de nature à inspirer à ceux qui les lisent d'étranges illusions sur la gravité du suicide et nourrir des espérances dans l'esprit de ceux qui se tuent. J'en pourrais citer plusieurs, je n'en citerai qu'une, une sorte de prière que Werther adresse à Dieu, avant de se décider à quitter la vie.

« O père que je ne connais pas, s'écrie-t-il, père qui remplissais autrefois toute mon âme, et qui depuis as détourné ta face de moi, appelle-moi vers toi! Ne te tais pas plus longtemps; ton silence n'arrêtera pas mon âme altérée... Un homme, un père pourrait-il s'irriter de voir son fils, qu'il n'attendait pas, lui sauter au cou en s'écriant : Me voici revenu, mon père ; ne vous fâchez point si j'interromps un voyage que je devais supporter plus longtemps pour vous obéir. Le monde est le même partout ; partout peine et travail, récompense et plaisir ; mais que me fait tout cela ? Je ne suis bien qu'où vous êtes, je veux souffrir et jouir en votre présence.

Et toi, père céleste et miséricordieux, pourrais-tu repousser ton fils ? »

De telles paroles sont dangereuses. Merck en signalait déjà les inconvénients, lorsqu'avec son bon sens accoutumé, il disait que le suicide était présenté dans *Werther* sous de si belles apparences que les esprits disposés à l'hypocondrie pouvaient se laisser égarer par cette lecture. De son côté madame de Staël écrivait : *Werther* a causé plus de suicides que les plus belles femmes. Cela est malheureusement vrai. On connaît quelques-unes des victimes de *Werther*, on ne les connaît pas toutes. Une femme de lettres, madame de Hohenhausen, dont le fils s'était tiré à Bonn un coup de pistolet, après avoir lu *Werther* et souligné quelques passages du livre, écrivait dans son désespoir : « O hommes que Dieu a doués de génie, hommes qui deviez être les instituteurs de la race humaine, Dieu vous demandera compte de l'emploi que vous aurez fait de vos talents. » A Halle, un apprenti cordonnier qui se jeta dans la rue par la fenêtre de son galetas portait un *Werther* dans sa poche. De toutes ces morts volontaires la plus lamentable fut celle de mademoiselle de Lasberg, jeune personne de Weimar, qui se crut abandonnée par son amant, le Suédois Wrangel, qui se précipita dans l'Ilm à l'extrémité du jardin de Gœthe et dont le corps fut retiré de l'eau presque devant lui. On trouva sur elle un exemplaire de *Werther*. Malgré la fermeté et la sérénité de Gœthe, il n'est pas bien sûr que les spectres de ces victimes, particulièrement de la dernière, n'aient pas quelquefois flotté devant ses

yeux pendant son sommeil, et troublé le calme de ses rêves.

Ce qui le troubla certainement, ce qui lui fit plus d'une fois regretter son œuvre, ce fut la littérature mélancolique et sentimentale, à laquelle *Werther* donna naissance et qui inonda l'Allemagne pendant plusieurs années. Pour sa part, il s'était déjà débarrassé du trop-plein de sensibilité qui débordait en lui, il avait traversé le *werthérisme*, il en était sorti, lorsque le *werthérisme* commença à fleurir. Il raconte à plusieurs reprises tout ce que ses imitateurs et ses continuateurs allemands lui avaient fait souffrir. La légitime descendance de *Werther* ne se trouve point, en effet, en Allemagne. On la trouverait plutôt dans les pays voisins, dans le *Jacopo Ortiz* d'Ugo Foscolo, dans le *René* de Chateaubriand, dans les œuvres de Byron, dans les romans de George Sand. Partout où la passion est divinisée, où l'on invoque en sa faveur des droits supérieurs à toutes les lois, où des esprits passionnés se déchaînent contre la société et, au lieu de s'en prendre à eux-mêmes de leurs propres malheurs, en accusent les conventions sociales, on reconnaît le souvenir et l'inspiration de *Werther*. Mais de même que la source d'un fleuve est toujours la partie la plus pure de son cours, au milieu de ce débordement de la littérature sentimentale, *Werther* reste encore ce qu'il y a de plus jeune et de plus vivant. Il y a là un tel accent de candeur, une telle sincérité, une telle vivacité de sentiments que ce roman ne vieillit pas, comme la plupart des imitations qui en ont été faites. *Werther* demeurera

toujours le livre de la jeunesse sensible. Il est peu de jeunes gens d'un caractère mélancolique qui ne traversent une crise analogue, au début de leur jeunesse, et qui ne puissent croire à certaines heures de leur vie que le livre de Gœthe a été écrit pour eux.

CHAPITRE IV

LES AMIS DE LA JEUNESSE DE GŒTHE

Origine de *Clavijo*. — *Mémoires* de Beaumarchais. — Souvenirs personnels. — Madame de la Roche. — Une Allemande sentimentale. — Basedow. — Lavater. — Un prophète moderne. — Fritz Jacobi. — Gœth et Spinosa.

I

L'année même où Gœthe écrivait *Werther*, il composait une œuvre moins célèbre, intéressante pourtant et propre à nous faire connaître quelques-unes des habitudes de son esprit. Je veux parler du drame de *Clavijo* tiré des Mémoires de Beaumarchais. L'histoire de la composition de cette pièce est piquante et mérite d'être racontée. A Francfort, pendant l'année 1774, un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles se réunissaient, suivant l'usage allemand, avec la liberté des mœurs germaniques, pour prendre en commun quelques plaisirs. Cette petite société formée depuis plusieurs années déjà, et dont Cornélie Gœthe fut l'âme tant qu'elle habita Francfort, avait commencé, comme d'habitude, par l'association de plusieurs couples amoureux, auxquels se joignaient quelques jeunes

gens sans maîtresse et quelques jeunes filles sans amant. D'abord les amoureux se rapprochaient naturellement et, dans chaque partie de plaisir, cherchaient surtout l'occasion de se trouver ensemble. Mais, sur la proposition d'un jeune homme d'esprit qui n'avait pas trouvé de compagne, il fut décidé que le sort formerait les couples et que chacun des membres de la société pourrait ainsi être assuré à son tour d'un voisinage agréable. Les droits et les devoirs de l'amant lui étaient transférés tant que durait la réunion, la promenade ou la partie de campagne faite en commun. Après avoir vécu sous ce régime pendant quelque temps, on voulut changer de plaisirs et au lieu de tirer au sort des couples d'amants, on tira des couples d'époux. Chacun devait garder, pendant huit jours, la femme qui lui était échue. Entre gens mariés les rapports n'étaient plus du tout les mêmes qu'entre amoureux. Autant les amoureux se témoignaient de tendresse et d'affection, autant les gens mariés devaient se montrer froids et réservés. Pour bien jouer leurs rôles, ils étaient tenus de ne pas se rapprocher, d'éviter au contraire toutes les occasions de se trouver près l'un de l'autre, de ne se témoigner publiquement aucun amour et de se borner à des égards réciproques, à des témoignages de politesse et de savoir-vivre. Gœthe avait d'abord été uni par le sort à une jeune personne pleine de raison et de bon sens, de l'humeur la plus égale et la plus douce. Trois fois de suite le hasard les avait mariés. Après cette triple épreuve, on décida qu'il n'y avait plus à consulter la fortune, qu'elle s'était pro-

noncée et que les deux époux resteraient unis pour toute la saison.

Cette jeune personne, qui a fort exercé l'imagination des critiques allemands, dans laquelle Düntzer croit retrouver une demoiselle Anna Sibylla Münch, d'autres une des demoiselles Gerock, était si agréable et d'un caractère si facile que Gœthe aurait volontiers passé sa vie avec elle, que ses parents même furent tentés de la lui faire épouser. En tout cas, ce couple associé par hasard vivait en fort bonne intelligence et le mari tiré au sort ne négligeait aucune occasion de témoigner à sa compagne provisoire l'affection tranquille qu'elle lui inspirait. Elle semblait être précisément de ces femmes qu'il aimait, qui ne troublent ni les sens ni l'imagination, près desquelles on peut passer sa vie dans une douce intimité. Un soir, Gœthe apporta à la petite société dont il faisait partie le quatrième mémoire de Beaumarchais contre Goezman et lut tout le récit du voyage de Beaumarchais à Madrid. On écouta cette lecture avec beaucoup de plaisir. Rien de plus vif, en effet, ni de plus piquant n'est sorti de la plume de l'auteur de *Figaro*. Quand Gœthe eut fini, la jeune fille à laquelle le sort l'attachait lui dit : Si au lieu d'être ta femme, j'étais ton amante, je te demanderais de transformer en drame ce que tu viens de nous lire. Gœthe répondit : Pour te montrer que je ne t'aime pas moins qu'une amante, je suis prêt à faire ce que tu désires et je m'engage à apporter ici dans huit jours le drame demandé. En reconduisant la jeune fille chez elle, il avait déjà arrêté tout le plan de la pièce, distribué les

rôles et huit jours après il apporta, comme il l'avait promis, le drame de *Clavijo*.

Clavijo fut ainsi le résultat d'une gageure, une simple improvisation. Ce n'en est pas moins une œuvre vivante et attachante. Deux choses nous y intéressent, ce que Gœthe tire de Beaumarchais et ce qu'il tire de lui-même. Beaumarchais lui fournit le sujet, le fond même de la pièce et les situations les plus dramatiques. La plus belle scène du drame n'est qu'une traduction presque littérale des *Mémoires*. Voici l'aventure qui servit de texte à Gœthe, telle que nous la raconte celui qui en fut le héros. Caron de Beaumarchais, fils d'un horloger de Paris, après avoir fait des montres pour la famille royale, après s'être insinué, par son esprit, sa gaieté et son talent pour la musique, dans les bonnes grâces des princesses, filles de Louis XV, acheta d'abord la charge de secrétaire du roi, puis celle de lieutenant général des chasses. Enrichi par des spéculations qu'avait favorisées le financier Pâris-Duverney, le fils de l'horloger vivait dans le meilleur monde de Paris et de la cour où il se faisait compter[1]. Au milieu de ces grandeurs qui ne lui avaient point tourné la tête, il n'oubliait ni son père ni sa famille, et il veillait à ce qu'aucun des siens ne vécût dans la gêne. Deux de ses sœurs, envoyées jeunes à Madrid pour y chercher fortune, y tenaient un magasin de modes et l'une d'elles y épousa un architecte du nom de Guilbert. La plus

[1] Pour bien connaître Beaumarchais, il faut lire le piquant ouvrage de M. de Loménie.

jeune, après avoir été recherchée en mariage par un écrivain espagnol du nom de Clavijo, avait été ensuite délaissée, comme trop pauvre ou de naissance trop modeste, lorsque son amant avait acquis de la réputation et obtenu la place d'archiviste du roi. Clavijo menaçait même la famille de toute sa vengeance, si on essayait de lui rappeler et de lui faire exécuter sa promesse. Ce fut cet outrage qui décida Beaumarchais à quitter Paris, ses plaisirs, ses affaires, ses spéculations pour aller venger sa sœur. Il partit avec les plus pressantes recommandations des princesses, avec 200,000 francs en traites sur Pâris-Duverney, bien résolu à retrouver l'amant infidèle de sa sœur et à lui faire payer cher cette infidélité, si rien ne justifiait un tel abandon. En arrivant à Madrid, il fit une enquête sur ce qui s'était passé et il apprit, comme il le supposait, que mademoiselle Caron, sans avoir donné à son amant aucun sujet de plainte, avait été indignement outragée par lui. Il fit alors son plan de campagne et, accompagné d'un ami, il se présenta chez Clavijo, sans décliner son nom, comme un simple voyageur français qui désirait l'entretenir. Une fois en présence de son adversaire, il engagea si heureusement la conversation, il fit prendre à l'entretien un tour si imprévu et si habile, il s'exprima avec tant d'à-propos, de justesse et de fermeté qu'il arracha au coupable l'aveu de ses torts et l'attestation de l'innocence de mademoiselle Caron. Gœthe conserve dans *Clavijo* les paroles mêmes dont Beaumarchais s'est servi et fait avec raison de cette entrevue la scène capitale de sa pièce.

Muni de la déclaration de Clavijo, Beaumarchais tenait en main une arme dangereuse et pouvait pousser sa vengeance beaucoup plus loin. Mais il ne lui importait pas absolument de se venger. Si Clavijo revenait à des sentiments meilleurs, il n'était point éloigné de l'accepter pour beau-frère et de tout raccommoder par un mariage. C'est l'espérance que Clavijo lui-même donna tout de suite, en paraissant se repentir, en implorant son pardon, en demandant qu'on lui ouvrît de nouveau l'accès de la maison qu'il avait délaissée. Après quelques entrevues, le mariage fut de nouveau décidé, on en fit les préparatifs, on en fixa même le jour. Mais à l'instant décisif, Clavijo se déroba, quitta furtivement son domicile et se réfugia dans un établissement de l'État. Beaumarchais apprenait en même temps par l'ambassadeur de France et par un officier des gardes wallonnes que le traître se plaignait d'avoir subi une violence personnelle, d'avoir été forcé, le pistolet sous la gorge, de renouer un lien rompu et ameutait toute la cour contre les procédés de l'étranger. Aussitôt celui-ci se fit conduire à Aranjuez chez son ambassadeur et, comme on lui conseillait de quitter l'Espagne sans retard, pour éviter l'orage formé contre lui, il refusa absolument de partir, avant d'avoir obtenu satisfaction, il pénétra jusqu'à M. Whal, personnage en crédit à la cour, lui lut un mémoire qu'il venait de composer sur son affaire, toucha profondément le ministre par cette lecture, fut conduit au roi et obtint non-seulement la promesse de ne pas être inquiété personnellement, mais celle de la disgrâce de Clavijo.

Tel fut le dénoûment historique. Provisoirement mademoiselle Caron resta fille. Clavijo ne l'épousa point et perdit sa place. Il se releva cependant de cet échec et mourut, en 1806, directeur du musée de Madrid, fort considéré de ses concitoyens. On admirait beaucoup, en Espagne, sa traduction des œuvres de Buffon. Le professeur Link, qui le vit à Madrid, le trouva aimable et bienveillant pour les étrangers ; sachant à merveille que le théâtre allemand lui faisait jouer un vilain rôle, mais se consolant de cet ennui par une ignorance complète de la langue allemande. Gœthe ne pouvait guère se contenter d'un dénoûment si peu dramatique. Il le changea et composa un quatrième acte, tout à fait de son invention, auquel il donna une couleur mélodramatique étrangère au sujet. Il suppose que Marie Caron meurt de chagrin d'avoir été trompée par Clavijo, que celui-ci, passant par hasard dans la rue où elle demeure, voit un cortége funèbre, demande qui est mort, apprend la vérité, s'attache au cercueil et reçoit, de la main de Beaumarchais, un coup d'épée mortel. Cette dernière scène, qui fait penser au duel de Roméo et de Paris sur le corps de Juliette, dans le caveau des Capulets, ou au combat de Hamlet et de Laerte dans la fosse où l'on enterre Ophélie, ne se rattache au sujet que par un lien factice, et ne mérite l'approbation d'aucun ami de l'art.

Les autres innovations de Gœthe sont presque toutes tirées de ses souvenirs personnels. A l'aide de ses propres impressions, il conçoit et il compose avec beaucoup de finesse le caractère de Clavijo, sur lequel Beau-

marchais ne lui fournissait que des données générales. Il le représente non pas précisément comme un méchant homme, mais comme un homme à la fois ambitieux et sensible, dans le cœur duquel se livre une lutte entre l'ambition et la sensibilité. Clavijo a aimé sincèrement Marie Caron, il a partagé l'amour qu'elle éprouvait pour lui ; même séparé d'elle, il ne peut penser à elle sans trouble et sans émotion. Mais, s'il l'épousait, ce mariage ne serait-il pas trop modeste pour un courtisan que la faveur du roi distingue déjà et qui aspire à tout? D'ailleurs, à son âge ne serait-il pas dangereux de se marier trop tôt et d'arrêter ainsi le développement de sa fortune? Il abandonne donc Marie, en fermant les yeux sur la faute qu'il commet, en tâchant d'endormir sa conscience. Néanmoins, lorsque les observations énergiques de Beaumarchais le font rentrer en lui-même, lorsqu'il revoit Marie et qu'il lit sur les traits de la jeune fille les traces d'une douleur dont il est cause, il sent se réveiller en lui tous ses remords, il veut réparer le mal qu'il a fait, et, dans un moment de repentir sincère, il offre de nouveau sa main à celle qu'il a délaissée. Malheureusement, il ne sait pas plus se repentir fortement qu'aimer fortement; il n'a que des velléités de remords et d'amour. En y réfléchissant avec plus de sang-froid, il retombe dans ses anciennes hésitations, il craint de s'engager d'une manière définitive, irrévocable, et il recule encore. Gœthe fait de lui un personnage tout à fait analogue au Weislingen de *Gœtz*, un nouveau Weislingen capable, comme celui-ci, de revenir aux affections

trahies, mais capable aussi de les trahir de nouveau.

Dans ces deux caractères, l'écrivain met quelque chose de lui-même. Il exprime par leur bouche une partie de ses souvenirs. Lui aussi, il a abandonné la fille du pasteur de Sesenheim, Frédérique Brion ; comme eux il a trahi l'amour. Il se soulage du poids de ses sentiments rétrospectifs en poétisant, comme d'habitude, ce qui trouble sa mémoire. Il pense avec plus de calme à une action qu'il ne peut se rappeler sans embarras, lorsqu'il a traduit dans une œuvre d'art les émotions qu'elle lui inspire encore à distance. Il éprouve aussi une sorte de plaisir ou plutôt de consolation à fixer sur la toile la physionomie d'une personne aimée et délaissée. Il semble qu'il lui rende alors en gloire ce qu'il ne lui a pas donné en bonheur. Il la revoit ainsi d'ailleurs comme à travers un voile poétique qui adoucit la tristesse des choses et ne laisse plus subsister du passé qu'une image idéale. C'est dans le lointain favorable de l'art qu'il fait reparaître devant ses yeux la figure de Frédérique sous les traits des deux Marie, de la Marie de *Gœtz* et de la Marie de *Clavijo*. Il attribue à toutes deux la mélancolie douce et l'exquise sensibilité de la jeune fille qu'il a failli tuer jadis par son départ de Sesenheim. Il est même si exclusivement occupé de tracer un portrait qui ressemble à ses propres souvenirs, qu'il oublie complétement le caractère véritable de mademoiselle Caron et qu'il transforme en une enfant sentimentale et désolée une personne très-mûre, âgée de plus de trente ans, qui, comme le raconte Beaumarchais lui-même, au lieu de se consumer dans le cha-

grin, après l'abandon de Clavijo, songeait prosaïquement à se dédommager de cette perte en épousant un Français, nommé Durand, établi à Madrid. L'héroïne du drame ne conserve plus rien de commun avec l'héroïne des *Mémoires*, et, au lieu de répondre à une réalité historique, elle répond uniquement à la pensée intime, aux souvenirs de Gœthe.

Gœthe crée également de toutes pièces et tire de son propre fonds un autre personnage du drame, que Beaumarchais ne lui fournissait pas, Carlos, l'ami de Clavijo, dans lequel on reconnaît quelques traits de Merck, mais aussi quelques traits de Gœthe. Car Gœthe ressemble à la fois à deux personnages très-différents de son drame, qui représentent chacun de leur côté les tendances diverses de sa nature et les contrastes de son caractère. On croit quelquefois l'entendre parler lui-même lorsque Clavijo parle, mais on ne l'entend pas moins lorsque Carlos prend la parole. Carlos personnifie le bon sens, l'esprit pratique, la morale de l'intérêt bien entendu opposée aux entraînements et aux emportements de la passion. Il lit dans le cœur de Clavijo beaucoup mieux que celui-ci n'y lit lui-même. Il sait que son ami n'est pas fait pour un mariage obscur, et il essaye de l'en détourner. On reconnaît dans ce qu'il dit des raisonnements que Merck faisait ordinairement à Gœthe, mais que Gœthe se serait tout aussi bien faits à lui-même sans le secours de Merck. En résumé, voici le fond de son objection contre le mariage de son ami : Si tu étais un homme ordinaire, lui dit-il, je te laisserais achever ton idylle poétique et

t'endormir dans les joies de l'amour satisfait. Mais tu n'es pas un bourgeois modeste, tu n'es pas fait pour te contenter d'un bonheur tranquille et caché, pour te réduire à l'accomplissement des petits devoirs journaliers. Tu as du feu, du génie, de l'ambition. Tu peux prétendre à tout et tu y prétends en effet. Prends garde ; si tu te maries, ta femme te gênera et le mariage t'amoindrira. On trouvera que tu as manqué de goût en épousant une petite bourgeoise, au lieu d'attendre que les maisons les plus grandes et les plus riches de l'Espagne t'offrissent leurs filles. Tu seras bientôt malheureux. La beauté de ta femme se fanera, si elle n'est déjà fanée ; il ne te restera de ce côté aucune compensation, et tu ne te consoleras pas d'une union qui t'aura fait manquer ta fortune.

« Allons, allons, mon ami, ajoute-t-il textuellement, et sache te résoudre. Vois, je veux tout mettre de côté et je dis : voici deux propositions sur les plateaux de la balance ; ou bien tu épouses Marie, et tu trouves le bonheur dans une tranquille vie bourgeoise, dans les paisibles joies domestiques ; ou bien tu poursuis, sur le chemin de la gloire, ta course vers le but prochain. Je veux tout mettre de côté, et je dis : la balance est en équilibre, c'est ta résolution qui va décider lequel des deux plateaux l'emportera ! Fort bien ! Mais décide-toi... Il n'y a rien de plus misérable au monde qu'un homme irrésolu, qui flotte entre deux sentiments, qui voudrait les unir, et ne comprend pas que rien ne peut les unir, si ce n'est le doute, l'inquiétude qui le tourmentent... Malheur à toi qui es entré dans une carrière

que tu ne fourniras point! Avec ton cœur, avec tes sentiments, qui feraient le bonheur d'un tranquille bourgeois, fallait-il associer ce malheureux désir de grandeur? Et qu'est-ce que la grandeur, Clavijo? S'élever au-dessus des autres par le rang et la dignité. Ne crois pas cela! Si ton cœur n'est pas plus grand que le cœur des autres, si tu n'es pas en état de t'élever tranquillement au-dessus des circonstances qui tourmenteraient un homme vulgaire, tu ne seras toi-même, avec tous tes cordons et tes croix, tu ne seras même avec la couronne, qu'un homme vulgaire. Recueille-toi, calme-toi! »

Ce langage net, froid, positif, Merck l'a fait entendre plus d'une fois à Gœthe en coupant court aux irrésolutions et aux incertitudes du poëte. Qu'on se rappelle ce qu'il lui disait pour le décider à publier *Gœtz de Berlichingen :* Vite le linge sur la haie, c'est le meilleur moyen de le faire sécher. Mais lors même que personne n'aurait dit de telles choses à Gœthe, il était fort capable de se les dire tout seul. Il était son propre censeur, son propre juge, juge sévère et dur pour lui-même. Il s'exerçait à vouloir, à dominer toutes les agitations de son esprit, toutes les émotions de son cœur par l'effort de sa volonté, et il écartait ainsi résolûment, après réflexion, de parti pris, tout ce qui pouvait faire obstacle au développement de son intelligence, arrêter, par conséquent, l'essor de sa fortune.

Le drame de *Clavijo* produit beaucoup d'impression sur la scène et à la lecture. Un soir, chez Gœthe, Ticck, qui lisait fort bien, le lut de manière à

faire pleurer tout l'auditoire. Mais cette œuvre de circonstance offre surtout un intérêt particulier à ceux qui veulent étudier de près le caractère et les habitudes du poëte. La conception du sujet et les détails de l'exécution nous montrent une fois de plus qu'il ne peut rien écrire sans mettre dans ce qu'il écrit une partie de ses souvenirs, quelque chose de sa vie morale et de ses sentiments personnels. Les émotions de son existence se réfléchissent dans ses œuvres comme dans un miroir. On y voit les agitations par lesquelles il a passé, mais au moment où il les confesse, il les a déjà traversées, il s'en est affranchi. En prenant la plume, il se soulage de ce qui pèse encore sur son cœur, de ce qui reste en lui de disposition à souffrir. Le travail de la composition rend le calme à son esprit en détournant sa sensibilité des scènes réelles auxquelles elle s'attacherait encore pour la porter sur des sujets fictifs. En écrivant *Werther*, l'amant de Charlotte se débarrasse de ce que son séjour à Wetzlar avait pu lui laisser de souvenirs douloureux. Dans *Gœtz de Berlichingen* et dans *Clavijo*, l'amant de Frédérique Brion adoucit, en le poétisant, ce qui reste de tristesse au fond de son cœur, lorsque sa mémoire lui représente l'épisode de Sesenheim.

Ne cherchons dans *Clavijo* aucune trace des mœurs espagnoles, aucun détail qui nous rappelle les comédies de cape et d'épée, les intrigues amoureuses qu'engagent et que dénouent si habilement Lope de Vega et Calderon. L'auteur du drame ne sait rien de l'Espagne, à ce moment de sa vie, et n'a pas songé un instant à la cou-

leur locale. Il ne faut lire son œuvre qu'en la rapportant à lui, qu'en y cherchant ce qui peut nous éclairer sur son éducation et sur son caractère. Recueillons-y d'abord un nouveau témoignage de l'influence qu'exerçait au dehors notre dix-huitième siècle, de la curiosité qu'excitaient en Allemagne les productions de notre génie national et comme un écho de la renommée qui portait le nom de Beaumarchais au delà du Rhin. Gœthe a dit bien souvent que les contemporains de sa vieillesse ne se faisaient aucune idée ni du prestige qui entourait nos écrivains dans son pays, pendant sa jeunesse, ni des services que lui avait rendus à lui-même notre littérature. Ce qu'il ne nous dit pas, mais ce que nous devinons sans peine après une lecture attentive de la pièce, c'est que le caractère de Clavijo ressemble beaucoup au sien, et qu'il a pris plaisir à se peindre lui-même, à reproduire tout au moins une partie de sa physionomie dans un portrait de fantaisie. Les élans poétiques de Clavijo, ses accès de sensibilité, sa facilité d'émotion, nous rappellent certains traits caractéristiques de la jeunesse de Gœthe. C'est aussi à Gœthe que Clavijo emprunte ce charme et cette séduction qu'il exerce partout autour de lui, qui lui obtient l'amitié de Carlos, la bienveillance de Beaumarchais, malgré de premières et légitimes répugnances ; enfin l'amour persistant de Marie, un amour assez fort pour survivre à la trahison. Comme Gœthe, Clavijo se fait aimer de tous ceux qui l'approchent. Mais Gœthe vaut mieux que son héros, comme il vaut mieux que Werther. Avec quelques-uns de leurs sentiments et quelques-unes de

leurs passions, il leur est infiniment supérieur par le bon sens, par la raison, par la volonté. Quand il envoie à travers le monde ces enfants de sa fantaisie, ces premiers-nés de son imagination, on dirait qu'il fait effort pour rejeter hors de lui les troubles intérieurs, les agitations vaines que ces personnages représentent, pour s'élever au-dessus des régions orageuses du sentiment, dans la sérénité harmonieuse du monde de la pensée.

II

Le caractère si complexe de Gœthe ne peut être étudié et restitué que par une étude attentive, presque minutieuse, des tendances diverses de son esprit. Nous avons déjà cité chez lui, comme un trait caractéristique, le besoin impérieux qu'il éprouve de défendre sa personnalité et sa liberté contre les influences extérieures. En même temps, par un contraste curieux, grâce à l'égalité de son humeur et à la facilité de son commerce, il s'accommode sans peine des relations les plus diverses, il supporte même des caractères difficiles, tel que celui de Herder, pourvu qu'il puisse en tirer parti pour augmenter ses connaissances et satisfaire sa curiosité intellectuelle; tant que les hommes ont quelque chose à lui apprendre, il se résigne à leur société, si désagréable qu'elle puisse être, de même qu'il y renonce, si agréable qu'elle soit, dès qu'on prétend troubler son repos ou gêner le développement de son

esprit. Il a connu ainsi et recherché beaucoup de ses contemporains, avec l'espoir de s'instruire en leur compagnie. L'extrême sympathie qu'il leur témoignait tout d'abord, l'ardeur de curiosité avec laquelle il s'attachait à eux, aurait pu mettre en danger sa liberté, altérer même son originalité, s'il n'avait pas eu un sentiment individuel si énergique et une si grande force de résistance contre tout ce qui lui venait du dehors. En retraçant le portrait des principaux amis de sa jeunesse, nous verrons quels périls il aurait pu courir si son caractère eût été moins ferme, nous apprendrons en même temps avec quelle clairvoyance et quel esprit de conduite il a su échapper aux défauts de ceux qu'il aimait, pour ne profiter que de leurs qualités. Entre tant de personnes qui lui ont inspiré le désir de les connaître, nous ne pouvons citer que les plus célèbres. On jugera par ses rapports avec elles de ce qu'ont été ses relations avec toutes les autres. Après Herder et Merck, tous deux conseillers sévères et écoutés, après mademoiselle de Klettenberg plus complaisante, ses amis les plus distingués, vers cette époque de sa jeunesse, furent madame de la Roche, Basedow, Lavater, Fritz Jacobi. Il les a aimés tous quatre, mais aucun d'eux n'a déteint sur lui; il a défendu contre eux son indépendance, et au moment même où il les aimait le mieux, il ne se dissimulait pas leurs défauts, il faisait intérieurement ses réserves ou sur leur caractère ou sur leur talent.

Madame de la Roche, aujourd'hui presque oubliée, a occupé d'elle toute l'Allemagne et obtenu dans son

temps la plus flatteuse réputation. C'est elle qui, sous l'influence de Rousseau et de Richardson, commença à mettre à la mode au delà du Rhin le genre pathétique. Son plus célèbre roman, *Mademoiselle de Sternheim*, qui n'est pas autre chose que l'histoire d'une belle âme, parut en 1771, trois ans avant *Werther*, et comme *Werther*, fit verser bien des larmes. Elle représente, dans l'Allemagne du dernier siècle, le type le plus exact de la femme sentimentale, c'est-à-dire qu'en toute occasion elle fait profession de sentiment. Elle débuta par des romans en action avant d'en écrire. Née en Souabe, fille d'un médecin, elle avait reçu dans la maison paternelle une éducation très-soignée, et témoigné de bonne heure un goût prononcé pour le travail. Son père aimait à la garder dans sa bibliothèque, et, toute jeune, elle prenait plaisir à toucher et à porter les volumes qu'on lui permettait d'atteindre. D'un caractère très-romanesque, elle s'éprit de Bianconi, son maître d'italien, exactement comme Julie s'éprend de Saint-Preux, et voulut l'épouser. Mais l'amant était catholique, le père de la jeune fille zélé protestant. Le mariage ne put se conclure, Bianconi fut congédié, et, le lendemain de son départ, la sensible Sophie vit brûler devant ses yeux tous les souvenirs de son amour, toutes les lettres de son amant. Elle jura alors de ne jamais révéler au monde les mérites qu'elle devait à l'ami qu'elle venait de perdre; elle cessa de parler italien, elle ne toucha plus un instrument de musique et jusqu'à la fin de sa vie elle resta fidèle à ce serment. Elle n'avait sans doute pas juré de n'aimer que lui et de

l'aimer toujours, car elle se consola de son chagrin dans un séjour qu'elle fit chez le père de Wieland, pasteur protestant, allié de sa famille. Elle vit là le jeune Wieland, alors sentimental, avant de devenir voltairien et sceptique, et ces deux âmes tendres échangèrent la correspondance la plus vaporeuse et la plus éthérée. Rien n'est plus propre que ces lettres, pure amplification de rhétorique d'où la vraie passion est absente, à donner une idée du faux goût qui régnait alors en Allemagne.

Madame de la Roche ne se corrigea pas, elle resta toute sa vie sentimentale. Ce fut comme un costume qu'elle avait adopté et auquel elle resta fidèle jusqu'à soixante-seize ans. Elle n'était déjà plus jeune lorsqu'elle eut avec Wieland une entrevue que nous raconte Fritz Jacobi, et où sa sensibilité s'épanchait devant témoins, avec une sorte d'ostentation. « Pendant que nous la recevions en bas, à la porte, nous dit-il, madame de la Roche descendait l'escalier. Wieland venait de s'informer d'elle et paraissait très-impatient de la voir. Tout à coup il l'aperçut, et je le vis frissonner fortement. Puis il fit un mouvement de côté, jeta d'un geste à la fois tremblant et violent son chapeau en arrière, à terre, et s'avança en chancelant vers Sophie. Tout cela fut accompagné d'une expression si extraordinaire dans toute sa personne, que je m'en sentis ébranlé dans tous mes nerfs. Sophie s'avança, les bras ouverts, vers son ami; mais lui, au lieu de recevoir son embrassement, saisit ses mains et se baissa pour y cacher sa figure. Sophie se pencha sur lui avec une mine cé-

leste, et d'un ton que nulle Clairon, nulle Dubois ne serait capable d'imiter, elle dit : « Wieland, Wieland ! « Oh, oui ! C'est vous ; vous êtes encore et toujours « mon cher Wieland. » Réveillé par cette voix touchante, Wieland se redressa un peu, regarda les yeux humides de son amie, et laissa ensuite retomber sa figure sur ses bras. Aucun des assistants ne put retenir ses larmes ; les miennes coulaient à flots, je sanglotais, j'étais hors de moi, et je ne saurais dire comment s'est terminée cette scène, comment nous sommes revenus en haut, au salon. »

Plus tard, voyageant en Angleterre, elle étonnait beaucoup une spirituelle Anglaise, réservée, comme la plupart de ses compatriotes, par l'abondance de ses démonstrations, par ses éternelles protestations de tendresse et par la facilité avec laquelle elle arrosait de ses larmes chacune de ses phrases. « Si j'avais pu la supposer dénuée d'affectation, écrit miss Burney, ce qui n'était guère possible dans les circonstances données, j'aurais trouvé un très-grand charme à ses manières douces et gracieuses. Elle est maintenant bien passée, car elle a bien la cinquantaine ; mais elle possède une voix d'une douceur pénétrante, des yeux de colombe, des regards qui sollicitent la bienveillance, une tendresse insinuante dans la figure et dans les manières... Nous échangeâmes force politesses, ajoute la même personne, et je sentis que madame de la Roche m'eût réellement plu si elle eût été moins câline. En prenant congé de moi, elle pleura comme si nous avions été de vieilles amies. Si je devais la voir sou-

vent, il me serait toujours difficile de faire en elle la part du sentiment vrai et de l'affectation. Elle m'a laissé dans un tel doute sur son caractère, que je sais à peine si je dois plus la plaindre, ou l'admirer, ou rire d'elle. »

Avec ces exhibitions d'attendrissement et ce goût pour les scènes pathétiques, au fond madame de la Roche était très-positive. Elle renonça à épouser le sensible Wieland, dont la situation fort modeste et fort précaire ne lui promettait qu'un avenir misérable, et accepta la main de M. de la Roche, conseiller aulique de l'électeur de Mayence, personnage déjà mûr, nullement sentimental, qui passait pour esprit fort et se moquait volontiers des exagérations de Sophie; mais bien renté, pourvu d'une belle place et en position de s'élever encore. Elle fit faire à ses deux filles des mariages de raison, comme le sien. Elle sacrifia l'aînée, la charmante Maximiliane, l'amie de Gœthe, celle qui fournit quelques traits à la Charlotte de *Werther*, en lui faisant épouser l'Italien Brentano, marchand de comestibles et de denrées coloniales, riche, mais dur, avare, veuf et père de cinq enfants. « Ce fut un triste phénomène pour moi, écrit Merck, de chercher notre amie entre des tonneaux et des piles de fromage. » La cadette échut en partage à un conseiller aulique, que tous les contemporains représentent comme une espèce de monstre. « Il ressemble au diable dans la septième prière du petit catéchisme de Luther, écrit la mère de Gœthe à la duchesse de Weimar, il est bête à manger du foin, et, par-dessus le

marché, conseiller aulique. Que je sois changée en huître si j'y comprends quelque chose[1]. » Wieland lui-même écrivait dans le premier étonnement que lui causait ce mariage : « On dit que le drôle auquel on donne à croquer la charmante Loulou est un veau marin dans le goût du phoque auquel on livre la belle Angélique du *Roland furieux*. »

Sophie, la sensible Sophie, laissait dire le monde, pensait que ses filles la remercieraient un jour de les avoir avantageusement mariées, et n'en continuait pas moins à s'attendrir à propos de tout, à verser des larmes mélancoliques sur les sujets les plus frivoles. Gœthe la connut dans tout l'éclat de sa renommée. En quittant Wetzlar, il alla lui faire une visite et s'arrêta chez elle à Ehrenbreitstein, en face de Coblentz, où M. de la Roche habitait une belle résidence. L'affectation de madame de la Roche eût pu facilement se communiquer à un jeune homme d'un esprit moins ferme. Il eût pu être séduit par la réputation de son hôtesse, et se laisser atteindre par la contagion du genre sentimental. Il se défendit néanmoins, pour son compte, des scènes de sensibilité qu'il avait tous les jours sous les yeux. Il paraît avoir vécu chez Sophie en observateur précoce, peu disposé à être dupe, sentant tout ce qu'il y avait d'agréable et de précieux dans une hospi-

[1] Voy., sur madame de la Roche, le piquant ouvrage de mademoiselle Ludmilla Assing, *Sophie von la Roche, die Freundin Wielands*, 1 vol. in-12. Berlin, 1859. — Pour parler de madame de la Roche, je me suis beaucoup servi d'un excellent article de M. Nefftzer (*Revue germanique*, mai 1860).

talité qui réunissait à la même table beaucoup de personnes distinguées, mais flairant le ridicule et l'évitant avec soin. Il arrivait de Wetzlar, il portait déjà dans sa tête la première conception de *Werther*. Si madame de la Roche eût déteint sur lui, il nous eût donné, au lieu du roman que nous connaissons, une nouvelle édition de *Mademoiselle de Sternheim*. Il prit bien quelque chose du ton sentimental qui régnait autour de lui et qui envahissait toute l'Allemagne, mais il n'en prit que ce qu'il fallait pour être de son temps, pour parler une langue familière à ses contemporains. Il renouvela, d'ailleurs, et il fortifia le langage pathétique qu'il leur empruntait par la sincérité du sentiment. Madame de la Roche n'avait donné que le pastiche de la passion, il en donna la peinture vivante et forte, en s'appropriant, suivant son usage, quelques-unes des qualités de Sophie, sans tomber dans ses défauts.

III

Basedow, avec lequel Gœthe fit un voyage sur les bords du Rhin, en compagnie duquel il retrouva madame de la Roche à Ems, ne l'exposa pas au même danger que celle-ci. On ne risquait ni de s'affadir, ni de prendre le ton mélancolique dans sa société. Non-seulement il ne se servait jamais pour son propre compte du verbiage sentimental, mais il en avait horreur. C'était une nature inculte et grossière, un de ces hommes

qui ne se doutent même pas du sentiment des convenances et qui affectent de s'y montrer supérieurs. Son père, perruquier à Hambourg, l'élevait si durement, que tout jeune il avait quitté la maison paternelle et s'était fait domestique chez un médecin de campagne. Les hasards de sa destinée et le besoin de vivre l'avaient ensuite jeté en Danemark, où il se fit professeur. Mais la hardiesse de ses idées, quelques propositions peu orthodoxes qu'il avançait dans son enseignement et dans ses livres, lui suscitèrent des difficultés. Tout ce qu'il publiait était mis à l'index; à Lubeck, aussi bien qu'à Hambourg, il lui était interdit d'imprimer quoi que ce soit. Quand Gœthe le connut, il venait d'abandonner momentanément la théologie pour s'occuper d'éducation ; sous la protection du duc d'Anhalt-Dessau, il fondait à Dessau un établissement modèle, pour lequel il cherchait des souscripteurs à travers l'Allemagne. Gœthe voulut étudier de près cet esprit original, et, pour le bien connaître, il s'enferma, pendant un long voyage, dans la même voiture que Basedow, malgré la saleté de celui-ci, malgré l'odeur du tabac détestable que son compagnon de route fumait sans cesse, malgré l'ironie habituelle de sa conversation. De même qu'à Strasbourg il avait supporté la mauvaise humeur de Herder, pour tirer parti de la supériorité et de l'étendue de ses connaissances, il se résignait ici à beaucoup d'inconvénients pour profiter des entretiens d'un homme instruit. Il y prenait même un tel plaisir, qu'à Ems, pendant la nuit, il quittait la danse pour monter dans la chambre de Basedow et engager avec lui

d'interminables discussions. Dans ces conversations, qui duraient quelquefois jusqu'au matin, il parlait peu lui-même, il ne se livrait pas, il excitait, il faisait parler son interlocuteur, il écoutait, il recueillait des idées, et, comme il l'avait fait avec Herder, sans révéler le fond de sa propre nature, il s'appliquait à pénétrer celle des autres.

Un autre personnage qui eût pu exercer sur Gœthe une influence infiniment plus grande, fit également avec lui une partie de ce voyage. C'était l'onctueux, le séduisant Lavater, dont il parle sans enthousiasme dans *Poésie et Vérité*, auquel il s'attacha cependant beaucoup plus qu'il ne nous le dit, et dont il subit le charme, sans épouser pour cela les opinions. Lavater, esprit ardent et mystique, sévèrement élevé par une mère très-dure, ne trouvant autour de lui aucune affection qui répondît à son besoin d'aimer, avait contracté de bonne heure l'habitude de s'adresser à Dieu dans ses souffrances, comme mademoiselle de Klettenberg, et de chercher auprès de lui des consolations et des forces. Il se croyait visiblement protégé par la Providence; il ne doutait même pas qu'elle n'accomplît au besoin des miracles en sa faveur. En sa qualité d'élu de Dieu, il se préoccupait de réaliser dans sa personne la physionomie du Christ, et d'apparaître aux hommes comme sa vivante image. Il aimait, par la même raison, en vertu d'une délégation supérieure, à jouer le rôle de prophète, et, comme il ne manquait ni de finesse ni de pénétration, comme il étudiait spécialement les rapports de la physionomie humaine et des caractères, il éton-

nait quelquefois ses interlocuteurs par des observations qui dénotaient simplement une grande sagacité, mais qu'il n'était pas fâché de faire passer pour le résultat d'un don merveilleux, d'une communication mystérieuse entre lui et l'infini.

Gœthe, qui l'aima longtemps, aimait surtout en lui ses tendances consolantes et fortifiantes. Il lui savait gré de chercher autour de lui à calmer les passions humaines, à inspirer aux hommes des sentiments de paix et d'espérance. Un tel enseignement, nous l'avons vu, répondait au besoin le plus impérieux de la nature de Wolfgang, qui aspirait de toutes ses forces au calme et au bonheur. La religion de Lavater l'attirait, comme celle de mademoiselle de Klettenberg, en ne lui offrant que des motifs de consolation et d'espoir. Aussi Gœthe éprouva-t-il pour l'auteur de la *Physiognomonie* une affection très-vive, beaucoup plus vive que ne le fait supposer ce qu'il nous dit de lui dans ses *Mémoires*, ou ce que nous raconte Eckermann dans ses *Conversations*. Lorsque Gœthe écrit *Poésie et Vérité*, ou lorsqu'il s'entretient avec Eckermann, il se souvient surtout de ses dernières relations avec Lavater, fort refroidies par l'âge, interrompues même pendant plusieurs années par de graves dissentiments. Mais, à l'origine, il ne lui marchande ni la sympathie ni l'admiration. Il l'aimait assez pour l'accompagner, ainsi que Basedow, dans un long voyage sur les bords du Rhin, pour lui écrire fréquemment avec enthousiasme, pour conduire chez lui à Zurich le grand-duc de Saxe-Weimar, pour considérer même cette visite comme le but principal de son voyage

en Suisse, pour témoigner à madame de Stein la plus grande joie de l'avoir vu, d'avoir vécu sous son toit, dans son intimité, pour le recevoir à son tour à Weimar avec les plus grandes démonstrations d'amitié, pour dire de lui, enfin : « c'est le meilleur, le plus grand, le plus sage, le plus profond de tous les hommes mortels et immortels que je connais. » Mais tout en aimant l'homme, Gœthe ne se laisse pas séduire par le prophète ; même dans le commencement de leurs relations, il se moque quelquefois de sa crédulité. Son ironie augmente naturellement à mesure que le goût de Lavater pour le merveilleux fait des progrès. Il ne peut pas dissimuler l'étonnement qu'il éprouve lorsqu'il voit Lavater devenir la dupe du charlatanisme de Cagliostro, se livrer lui-même à des expériences magnétiques, se figurer et affirmer que l'apôtre saint Jean lui apparaît tantôt sous la forme d'un enfant, tantôt avec l'extérieur d'un vieillard à cheveux blancs. Tout en subissant le charme des manières de son ami, dès le premier moment il se défend de partager ses croyances et résiste énergiquement à ses tentatives de conversion. Entre Basedow et Lavater, entre ces deux hommes si dissemblables, avec lesquels il voyage sur les bords du Rhin, l'un inculte, sale, mal vêtu, fumant un tabac vulgaire ; l'autre onctueux, tout en douceur, distillant du sucre et du miel, fort soigneux de sa personne et de sa toilette, Gœthe tient le juste milieu, prenant à chacun d'eux ce qu'il a de bon, sentant leurs défauts et les leur laissant ; moins rude, moins grossier que Basedow, mais aussi moins occupé que Lavater de pro-

duire de l'effet et de jouer un rôle. Son humeur satirique saisissait déjà leurs côtés faibles, et, à la barbe de ses compagnons de voyage, il se permettait de se moquer d'eux, comme on le voit par une petite pièce de vers où il se représente à la table d'hôte de Coblentz, assis entre le pédagogue et le prophète.

« Entre Lavater et Basedow, j'étais à table et de joyeuse humeur. M. le diacre, qui n'était rien moins que paresseux, se campa sur un cheval noir, prit un pasteur en croupe et s'escrima sur la révélation que Jean le prophète nous a bien scellée d'énigmes; il rompit les sceaux bel et bien, comme on ouvre des boîtes de thériaque, et mesura avec un saint roseau la ville cubique et la porte de Perles, devant le disciple fort surpris[1]. Pour moi, je n'étais pas allé loin; j'avais mangé tout un morceau de saumon.

« Sur l'entrefaite, le père Basedow s'empare d'un maître de danse qui était à son côté, et lui montre clairement ce qu'était le baptême chez le Christ et ses disciples, et qu'il ne convient nullement aujourd'hui de mouiller la tête aux enfants. Là-dessus l'autre se fâche bien fort et ne veut plus rien entendre. « Chaque « enfant, dit-il, sait que la Bible parle autrement. » Moi cependant, tout à mon aise, j'avais expédié un poulet.

[1] Tout cela veut dire, d'une manière un peu amphigourique, que Lavater a la prétention de comprendre et d'expliquer l'Apocalypse. Il y a une grande différence entre l'esprit allemand et l'esprit français. Il est permis de croire que Voltaire n'aurait trouvé cette plaisanterie ni très-claire ni très-spirituelle.

« Et comme sur le chemin d'Emmaüs, nous avancions toujours poussés par l'esprit et le feu, un prophète à droite, un prophète à gauche, le mondain entre deux. »

Gœthe aime ses amis, mais il ne se fait pas illusion sur leur compte; il les juge en même temps qu'il les aime. Sa correspondance avec Lavater, publiée par Wagner, longuement étudiée et commentée par Düntzer, renferme des lettres fort curieuses. Il écrit généralement avec cordialité, mais il ne se refuse ni l'ironie, ni le persiflage, chaque fois qu'il croit s'apercevoir que son ami fait fausse route, et s'enfonce toujours davantage dans la croyance au surnaturel, au lieu d'étudier les phénomènes de la vie et le spectacle de la nature. Il avait tout de suite remarqué à quelles concessions, à quelles capitulations de conscience expose le rôle de prophète. Lavater était tenu de rester à la hauteur de la mission qu'il s'attribuait, sous peine de ne plus inspirer aucune confiance à ses admirateurs ; il fallait que sa pénétration ne parût jamais en défaut, et que sa présence réalisât toutes les espérances qu'elle excitait. De là, l'inévitable tentation d'obtenir le succès à tout prix, même par un peu d'artifice et de mise en scène. Dans de pareilles conditions, on arrive facilement à croire que la fin justifie les moyens. Lavater agissait comme s'il n'eût eu d'autre obligation morale que de bien jouer son rôle. Ainsi que le dit Gœthe, en termes polis, la vérité stricte n'était pas dans ses goûts, ce qui veut dire qu'il l'altérait quelquefois, et qu'un peu de charlatanisme perçait

dans sa conduite. Gœthe le voyait tendre vers un but élevé, mais ne lui pardonnait pas d'y arriver par tous les chemins.

Après avoir vu un prophète à l'œuvre et observé les moyens dont il se servait pour séduire les populations, Wolfgang, toujours disposé à tirer ses fictions de la réalité, conçut l'idée d'un drame de *Mahomet*, où l'on verrait d'abord Mahomet, plein de bonne foi et de candeur, élever son âme vers Dieu avec les sentiments les plus nobles, puis concevoir l'ambition de fonder une religion, prêcher lui-même sa doctrine, se trouver alors aux prises avec des nécessités imprévues, obligé d'employer pour réussir des moyens un peu grossiers, condamné à sacrifier, comme dit Gœthe, le *supérieur* à l'*inférieur*, trompé ensuite et enveloppé d'artifices, empoisonné par une femme, mais retrouvant, à la fin de la pièce, sur le point de mourir, l'élévation de vues et la hauteur d'âme des premiers jours. De ce drame, qui ne fut jamais terminé, qui, comme tant d'autres projets de Gœthe, demeura à l'état d'ébauche, il ne reste qu'un morceau très-poétique qu'Ali et Fatma devaient chanter en l'honneur du prophète.

Sans insister davantage, en ce moment, sur les relations de Gœthe avec Lavater, je signale seulement ce qui nous sert dans ces rapports à mieux connaître le caractère du poëte. Ici, comme toujours, sa tendance caractéristique le porte à se dégager de tout ce qui enchaînerait sa liberté, à dénouer même les liens de l'amitié la plus ancienne et la plus tendre, s'il y trouve un obstacle au développement de son esprit, si ses amis

le retardent ou l'entravent dans sa marche ascendante vers la supériorité intellectuelle à laquelle il aspire. Il importe en même temps de remarquer que ses affections ne sont point aveugles, que la clairvoyance du critique persiste sous les sentiments de l'ami, et qu'en amitié comme en toutes choses, il éprouve un besoin impérieux de distinguer le vrai du faux, l'apparence de la réalité. Les esprits de la trempe de celui de Lavater doivent lui devenir à la longue insupportables, parce qu'ils ne lui paraissent ni assez sincères, ni assez artistes. Il comprenait qu'on se détachât de la réalité, mais à condition de composer une œuvre d'art et de transformer la réalité en poésie. Tant qu'on restait au contraire dans le domaine du réel, il estimait qu'on devait s'en tenir à la vérité des choses et n'en point altérer le caractère essentiel. Cette antipathie naturelle de Gœthe contre le système de Lavater s'augmenta nécessairement lorsque son ami, avec la maladresse d'un homme qui passe sa vie à faire des prosélytes, s'obstina à vouloir lui imposer ses idées et le convertir à ses rêveries. L'amitié, alors, au lieu d'être une joie, ne représentait plus qu'une série d'importunités, qu'une perte de temps sans compensation. Certains amis de Gœthe ne se rendaient compte ni de sa répugnance invincible à épouser les idées d'autrui, ni de l'irritation que lui causait toute tentative de propagande exercée sur sa personne. Ils ne réfléchissaient pas que son respect pour la liberté des autres prenait sa source dans le désir d'être respecté lui-même, dans un sentiment énergique de son indépendance. Quelques-uns le déta-

chèrent ainsi d'eux et le refroidirent pour toujours. C'est ce qui arriva à Lavater. Un beau jour, Gœthe se lassa d'une correspondance qui lui avait été chère et qu'il considérait désormais comme sans objet. Après avoir plus d'une fois partagé son lit avec l'auteur de la *Physiognomonie*, après lui avoir écrit les lettres les plus tendres, il finit par désirer ne plus le voir et par le fuir. Le 12 juillet 1786, il écrivait à madame de Stein : « Il paraît que je suis obligé d'attendre Lavater. Il arrive déjà chez nous des lettres pour lui. Combien volontiers me serais-je tenu en dehors de son voyage apostolique ! Car il ne peut rien résulter de bon de liens qui ne vont pas jusqu'au plus profond de l'existence. Qu'ai-je à faire avec l'auteur de *Ponce Pilate*, sans préjudice de ses autres qualités? » Le 21 juillet, il a reçu le prophète et se sent parfaitement guéri de toute amitié pour lui. « Les dieux savent mieux que nous ce qui nous est bon, écrit-il à sa confidente habituelle, aussi m'ont-ils forcé de le voir. Tu entendras beaucoup de choses là-dessus. Il a demeuré chez moi. Aucune parole cordiale, confiante, n'a été échangée entre nous et je suis, pour l'éternité, délivré à son égard d'amour comme de haine. C'est ainsi qu'en quelques heures il s'est montré à moi avec ses perfections et ses particularités, et mon âme était comme un verre d'eau pure. J'ai fait une grande raie au-dessous de son existence, et je sais maintenant ce qui m'en reste. » Plus tard, dans un voyage à Zurich, il refusa absolument de voir Lavater, ne lui rendit pas sa visite, et, l'ayant aperçu sur la promenade, se détourna pour ne pas le rencon-

trer. Il se souvint de lui dans *Faust* et l'y fit figurer sous la forme d'une autruche. « Voilà, dit spirituellement M. Caro, comment se termina cette grande amitié mystique. »

Je ne justifie point la conduite de Gœthe. Il eût pu garder un meilleur souvenir de l'amitié d'autrefois, ou tout au moins lui épargner le ridicule. Mais ce que j'ai voulu noter, ce qui me paraît le trait caractéristique de ses relations avec ses amis, c'est sa résolution invariable de ne jamais se laisser absorber, sa résistance invincible à toute influence étrangère qui voudrait faire invasion chez lui et l'attitude hostile qu'il est immédiatement tenté de prendre, dès que ceux qu'il aime le mieux s'avisent de vouloir toucher à sa liberté.

IV

En quittant Lavater et Basedow, Gœthe continua seul à descendre le cours du Rhin jusqu'à Düsseldorf. Tout près de cette ville, dans une situation riante, au milieu de beaux jardins, vivait la famille Jacobi, famille de commerçants aisés et aimables, dont Gœthe connaissait déjà plusieurs membres, au sein de laquelle il passa quelques-uns des jours les plus heureux de sa jeunesse. Il avait rencontré à Francfort la tante de Fritz Jacobi, Jeanne Falhmer, personne agréable avec laquelle il entretint une correspondance ; il y avait vu aussi madame Jacobi, Betty de Clermont, femme fran-

che, gaie, ouverte, véritable flamande, digne du pinceau de Rubens par l'éclat de sa carnation, une de ces beautés opulentes, une de ces natures heureuses, parfaitement calmes et équilibrées, qui lui plaisaient plus que toutes les autres. Ses relations avec l'entourage de Fritz Jacobi l'avaient bien disposé d'avance en faveur de celui-ci, et dès qu'il le connut, il l'aima à première vue. Ici les liens d'amitié ne se formèrent pas, comme ceux qui unissaient Gœthe et Lavater, progressivement et de loin, à la suite d'une correspondance où l'on témoignait des deux parts un vif désir de se connaître. Dès la première rencontre, les deux nouveaux amis éprouvèrent l'un pour l'autre un penchant irrésistible. On sait quelle séduction exerçait Gœthe sur tous ceux qui l'approchaient. De son côté, Jacobi était fort aimable. Ses contemporains parlent souvent de sa bonne grâce, de ses beaux yeux bleus, du charme caressant de sa physionomie.

Ce qui rendit cette liaison plus agréable encore, c'est qu'elle se fit en quelque sorte toute seule, à l'improviste, sans présentation, par un heureux hasard. Gœthe ne trouvant pas Fritz Jacobi à Pempelfort, au milieu des siens, avait pris la route de la petite ville d'Elberfeld, à la recherche de son ancien commensal de Strasbourg, Jung Stilling, qui y exerçait la médecine, et, avec sa gaieté ordinaire, il avait voulu surprendre et mystifier son vieux camarade. Au lieu de se présenter directement chez lui, il était descendu à l'hôtel, avait feint une indisposition et demandé le médecin de la ville. A l'arrivée de Stilling, qu'on envoya chercher en toute

hâte, il se cacha la tête sous les couvertures et tendit son pouls au nouveau venu, en lui adressant la parole d'une voix caverneuse et dolente. Puis, pendant que Stilling gravement tâtait le pouls qu'on lui tendait et le trouvait fort calme, il se précipita hors du lit et se jeta au cou de son ami. Revenu de son étonnement, le médecin d'Elberfeld s'empressa de conduire Gœthe chez un négociant de la cité, où se trouvaient les deux Jacobi. On se vit ainsi sans préparation, ou causa gaiement avec une franche cordialité, et on s'aima. Jung Stilling racontait plus tard cette scène, d'une manière fort piquante, et décrivait l'attitude de Gœthe, qui, dans tout l'enivrement de la jeunesse et de la joie, au lieu de s'asseoir, dansait autour de la table, entraîné par un besoin de mouvement irrésistible. Les flegmatiques négociants d'Elberfeld, dont le tempérament participe un peu de celui de leurs voisins les Hollandais, lui croyaient le cerveau dérangé. Il n'y avait rien de plus amusant, dit le narrateur, que de voir ces spectateurs stupéfaits, jeter sur lui un regard de compassion, auquel il répondait par une interrogation perçante de ses grands yeux noirs.

Jacobi subit immédiatement le charme de Gœthe, il fut fasciné par le génie qui éclatait dans toutes ses paroles et par la chaleur sympathique de sa conversation. Il semble que Gœthe ait été, à ce moment, particulièrement tendre et affectueux, qu'il ait même laissé voir le dedans de son âme avec une profondeur d'émotion qui ne lui était pas habituelle. Il l'indique du moins lorsqu'il raconte, dans *Poésie et Vérité*, les lon-

gues stations qu'il fit à Cologne, en visitant la maison Jabach, vieille maison dont tous les hôtes étaient morts, mais dont la disposition intérieure et les meubles bien conservés gardaient le souvenir le plus fidèle du passé. L'émotion poétique que Gœthe ressentit sous ce toit vénérable, en essayant de repeupler par la pensée ces salles désertes et silencieuses, la sensibilité pénétrante et l'effusion de son langage produisirent sur ses nouveaux amis une profonde impression de sympathie et d'admiration. Fritz Jacobi écrivit aussitôt à madame de la Roche qu'il avait enfin trouvé l'homme qu'il cherchait, celui qui devait désormais servir de modèle et de guide à sa vie. « Gœthe, lui disait-il, est l'homme dont mon cœur avait besoin, qui peut soutenir et supporter tout le feu d'amour qui brûle dans mon âme. C'est maintenant seulement que mon caractère va avoir sa solidité naturelle et personnelle ; car la contemplation de Gœthe a donné à mes meilleures idées, à mes meilleurs sentiments, une certitude invincible. » A Gœthe lui-même, il écrit : « Comme tu agis puissamment sur moi ! tu n'as jamais rien éprouvé de semblable. » Il défend son nouvel ami contre Wieland, qui devait plus tard, à son tour, subir le charme de Gœthe, mais qui alors se tenait sur la réserve et en défiance, comme épouvanté par l'audace du jeune écrivain et blessé de son ton dédaigneux. Jacobi répond aux objections de Wieland : « Plus j'y pense, plus je sens vraiment l'impossibilité, pour quelqu'un qui n'a pas vu, qui n'a pas entendu Gœthe, d'écrire quelque chose de compréhensible sur cette créature extraordinaire de

Dieu. Gœthe est un génie des pieds à la tête... On n'a besoin que d'être une heure avec lui pour trouver qu'il serait ridicule au plus haut point d'exiger de lui qu'il agisse et qu'il pense autrement qu'il n'agit et ne pense en réalité. Je ne veux pas dire par là qu'aucun changement en beau et en mieux ne soit possible chez lui, mais il n'est pas possible qu'il se développe autrement que la fleur, lorsqu'elle s'épanouit, que le grain, lorsqu'il mûrit, que l'arbre lorsqu'il croît en hauteur et se couronne. »

De son côté, Gœthe est ému et témoigne des sentiments très-affectueux pour Fritz Jacobi. Plus tard, il sera plus sobre de démonstrations et d'épanchements, mais, dans le premier moment, il exprime son amitié comme on exprimerait une passion. La nuit même de son retour à Francfort où une lettre de son nouvel ami l'attendait déjà, il lui répond avec enthousiasme : « Tu as senti que c'était une jouissance pour moi d'être l'objet de ton amitié. Ah! cela est magnifique, lorsque chacun croit recevoir de l'autre plus qu'il ne donne. O amitié, amitié!... Quelle puissance agit en moi, lorsque j'embrasse dans un autre tout ce qui me manque, et que je lui envoie en échange ce que je possède... écris-moi... (Ces mots ont été soulignés plus tard à l'encre rouge par Jacobi) ; nous pourrions, à partir de maintenant, être muets l'un pour l'autre, nous rencontrer de nouveau après un long temps, et il en serait de nous comme si nous avions marché la main dans la main. » Gœthe a enfin trouvé un cœur qui comprend le sien, un ami auquel il peut faire confidence de toutes les

agitations de son esprit, et qui ne le refroidit pas, comme Merck, par le ton ironique de ses causeries. Il passe avec Jacobi des heures délicieuses, ces heures fugitives de la jeunesse qui ne reviennent plus, à Pempelfort d'abord, au milieu d'une famille aimable, puis à Cologne, où Jacobi avait accompagné son nouvel ami, pour rester avec lui le plus de temps possible. Le soir, ils prolongeaient leurs entretiens, que la nuit même n'interrompait pas. « La nuit, nous dit Gœthe, quand nous étions déjà séparés et retirés dans nos chambres, j'allais le visiter encore ; le reflet de la lune tremblait sur le large fleuve, et nous, à la fenêtre, nous nous abandonnions avec délices aux épanchements mutuels qui jaillissent avec tant d'abondance dans ces heures admirables d'épanouissement. » Jacobi gardait de ce temps le souvenir le plus ému et, près de quarante ans après, apprenant que Gœthe écrivait son *Autobiographie*, il le priait de ne pas oublier leur séjour à Cologne. Pour Gœthe, ces scènes passées en commun restaient le moment le plus cher et comme le point lumineux de ses relations avec Jacobi. Il oubliait même leur rencontre antérieure et laissait croire dans *Poésie et Vérité*, qu'il l'avait rencontré alors pour la première fois.

Ces premiers épanchements de l'amitié ont été décrits par M. Caro en une page exquise que nos lecteurs nous sauront gré de remettre sous leurs yeux : « Il n'y a vraiment qu'un moment dans la vie pour ces effusions, pour cet épanouissement de l'âme, pour cette plénitude de bonheur intellectuel et d'harmonie mo-

rale. Il faut pour cela non-seulement une rencontre de circonstances imprévues, la saison propice, un site inspirateur, de longs et doux loisirs, l'atmosphère sympathique d'une société affectueusement empressée; il faut aussi cette liberté absolue d'esprit que l'âge enlève. Plus tard, la vie accentue un peu trop les intelligences et les caractères; chacun a pris le pli de son idée et de son habitude morale; les intelligences peuvent s'harmoniser encore, les âmes ne peuvent plus se fondre. D'ailleurs, la période d'initiation une fois achevée dans l'existence de chacun, où trouver ces ardeurs candides et fraternelles, ces élans en commun vers la vérité à peine entrevue, ou même invisible, cette émulation des nobles curiosités qui cherchent ensemble bien haut, aussi haut qu'elles peuvent monter, cette bonne foi absolue en face de l'inconnu immense, ou cette charité de la pensée qui ne croit pas s'appauvrir en partageant le divin trésor? Heures inspirées, jours remplis des plus poétiques travaux, soirées affectueuses où chacun communique librement ses inspirations du jour, nuits consacrées aux entretiens les plus graves, prolongés jusqu'au matin, Gœthe a connu vos belles ivresses, et dans quel style ému il en a fixé le souvenir[1] ! »

De quoi s'occupaient les deux amis, sur quel sujet portaient ces entretiens auxquels ils ne pouvaient penser sans émotion tant d'années après? Un attrait commun les portait vers l'étude d'un grand penseur avec lequel Jacobi était déjà familiarisé, que Gœthe connais-

[1] *La Philosophie de Gœthe*, p. 39.

sait moins, mais dont il avait entrevu les idées avec le désir et l'espérance de les approfondir un jour. Jacobi, de six ans plus âgé que Gœthe, expliquait à son ami le système de Spinosa. Gœthe s'attachait à cette doctrine à mesure qu'elle se déroulait devant lui, et malgré le caractère abstrait du spinosisme, il y trouvait pour lui-même un principe de force morale et comme un moyen d'arriver à cet apaisement intérieur qu'il poursuivait sans relâche à travers les passions de la jeunesse. Quoique débarrassé de la sentimentalité qui débordait autour de lui, et qui l'avait atteint un instant, sans jamais l'entraîner, il lui restait encore bien des incertitudes et de vagues malaises. Spinosa l'aidait à fixer et à calmer ses pensées, en lui présentant le monde, dans son ensemble, comme une seule et même substance dont les diverses manifestations de la vie ne sont que les conséquences nécessaires et inexorables. Il lui apprenait à considérer les lois de la nature comme des lois souveraines, et à s'y résigner comme à une nécessité absolue. Il l'instruisait ainsi à se consoler des petits mécomptes, des désappointements, des chagrins même que la vie entraîne avec elle, en les envisageant d'un point de vue supérieur. « La grande question, disait Gœthe, après avoir lu Spinosa, est de savoir se résigner une bonne fois à tout ce qui peut arriver ; on n'a plus besoin, après cela, de se résigner en détail. » Cette fière maxime conduit au désintéressement, et c'est encore là un principe de force que Gœthe croyait trouver dans la philosophie du juif hollandais. Spinosa écrit : « Celui qui aime Dieu parfaitement ne doit pas demander que

Dieu l'aime aussi. » L'énergique personnalité de Gœthe s'accommodait à merveille d'un système qui recommande à l'homme de ne rien attendre des autres, aucun secours d'en haut, aucune marque de la protection divine, mais de trouver en soi-même son point d'appui et de tout tirer de soi. Rien ne convenait mieux à Gœthe que d'affirmer la force du *moi*, et de se sentir capable de travailler seul au développement de son être. N'attendant rien de Dieu, ne demandant rien au monde invisible, il ne lui déplaisait pas non plus de ne rien demander aux hommes, à condition que ceux-ci n'exigeraient rien de lui. Car la morale aussi bien que la métaphysique du spinosisme aboutit à l'isolement. Gœthe admettait volontiers avec son nouveau maître qu'en s'occupant de lui-même, en développant ses facultés, il travaillait non-seulement à son propre perfectionnement, mais au perfectionnement général des êtres, tout bien particulier venant nécessairement s'ajouter à la somme du bien général. En un mot, il posait en principe, d'après Spinosa, que si chaque être se développait de son mieux dans les conditions fixées par la nature, le but de la vie était atteint et la loi morale observée.

Il y a dans cette doctrine une audace, une intrépidité de confiance en soi qui s'exprimaient alors avec une âpreté juvénile, qui s'atténuèrent plus d'une fois depuis et se mêlèrent de tendances mystiques, en apparence contradictoires, mais demeurèrent au fond de la pensée de Gœthe comme le dernier mot de ses rapports avec Dieu et avec l'humanité. Dès l'âge de vingt-cinq ans, le

pli est pris, et persiste. Gœthe, quelles que soient ses velléités ultérieures ou parallèles, prétend diriger seul sa destinée, et, sans autre secours que ses propres forces, s'approcher de Dieu, ou pour mieux dire, en empruntant une expression familière à M. Renan, réaliser le divin. C'est en vertu de cette résolution qu'il s'était finalement séparé des Frères Moraves, pour lesquels il avait eu du penchant, et que sans se brouiller avec mademoiselle de Klettenberg, il avait pourtant renoncé à s'entendre jamais avec elle. Les Frères Moraves soutenaient que l'homme est originairement corrompu et incapable de se relever sans le secours d'en haut, sans l'intervention de la grâce. Gœthe, au contraire, considérait l'homme comme un être complet en lui-même, destiné à se développer tout seul par ses propres forces, de même que le blé mûrit, que la fleur sort du bouton, que l'arbre s'élance de la tige. Il exprime, à ce moment de sa vie, son orgueil de vivre, sa résolution de ne chercher hors de lui aucun point d'appui, dans le drame de *Prométhée*, qui n'a jamais été terminé, dont il ne nous reste que des fragments. Il y brise tous les liens intermédiaires qui peuvent rattacher l'homme à la nature. Il s'y pose, en face des représentants de la Divinité, dans l'attitude d'un être complet qui saura bien seul réaliser sa destinée et fournir sa carrière; qui n'admet au-dessus de lui l'existence d'aucun être supérieur; qui se sent soumis à des lois égales pour tous, nécessaires pour tous, mais non à des puissances plus fortes que lui, et capables de changer quelque chose à son destin. Prométhée, qui parle évidemment

au nom du poëte, qui exprime du moins la pensée philosophique de Gœthe, dans sa hardiesse première, refuse tout partage avec les dieux, et se croit leur égal.

« Prométhée. — Les dieux veulent partager avec moi, et j'estime que je n'ai rien à partager avec eux. Ce que j'ai, ils ne peuvent le ravir, et ce qu'ils ont, je consens qu'ils le gardent. Ici le *mien*, là le *tien*, et de la sorte nous sommes séparés.

« Épiméthée. — Le *tien*, que comprend-il?

« Prométhée. — Le cercle que remplit mon activité. Rien au-dessous et rien au-dessus... »

Et lorsque Mercure, irrité de l'arrogance du titan, s'écrie : « Misérable! parler ainsi à tes dieux, aux dieux infinis! » Prométhée lui répond : « Les dieux!... Je ne suis pas un dieu, et je me crois autant que vous. Infinis?... Tout-puissants?... que pouvez-vous donc?... Pouvez-vous resserrer en balle dans ma main le vaste espace du ciel et de la terre? Pouvez-vous me séparer de moi-même? pouvez-vous m'étendre, me déployer en un monde?

« Mercure. — Le Destin!

« Prométhée. — Reconnais-tu sa puissance? Moi aussi! Va, je ne sers pas des vassaux! »

Minerve lui objecte que les dieux ont reçu en partage la durée et la puissance, la sagesse et l'amour. Il répond encore : « Mais ils n'ont pas seuls tout cela. J'ai comme eux la durée! Nous sommes tous éternels!... Je ne me souviens pas d'avoir commencé; je

ne me sens point destiné à finir, et je ne vois pas la fin. Je suis donc éternel, car je suis. »

Le sens de ces paroles est transparent. Gœthe ne reconnaît entre la nature et lui aucun intermédiaire, aucun être supérieur à l'homme; il ne se croit soumis qu'à des lois dont la nécessité s'impose à tous les êtres, quels qu'ils soient, aussi bien qu'à lui-même. Jacobi admirait les fragments de *Prométhée* et en faisait compliment à son ami, mais sans le suivre dans ses hardiesses, sans même en comprendre alors toute la portée. Spinosa qui les avait rapprochés, les sépara. L'un l'étudiait pour le combattre, tandis que l'autre ne pouvait le lire sans l'admirer. Tandis que Jacobi l'accusait d'athéisme, Gœthe l'appelait au contraire un philosophe *theissimum et christianissimum*. Tandis que Jacobi se défendait de toute affinité avec le spinosisme, Gœthe écrivait à Knebel : « Je me sens très-près de lui (Spinosa), quoique son esprit soit beaucoup plus profond et plus pur que le mien. » Dans l'ouvrage que Jacobi publiait sur la doctrine de Spinosa, Gœthe refusait de reconnaître l'expression vraie de la pensée du philosophe. Il reprochait à son ami d'avoir changé, dans cette analyse, l'ordre des idées et la valeur des termes. « Pardonne-moi, lui écrivait-il, de ne pas t'avoir écrit à propos de ton petit livre... Tu sais que sur le fond même je ne suis pas de ton avis; que pour moi spinosisme et athéisme sont deux choses différentes; que lorsque je lis Spinosa, je ne puis l'éclaircir que par

lui-même, et que, sans concevoir la nature elle-même absolument comme lui, cependant, s'il était question d'indiquer un livre qui, parmi tous ceux que je connais, soit plus d'accord qu'aucun autre avec mes idées, je devrais nommer l'*Éthique.* » Au fond, leur désaccord tenait à la différence de leurs natures, que l'âge accusa davantage et rendit irréconciliables. Jacobi, ardent et enthousiaste, voulait résoudre toutes les questions par le sentiment; Gœthe qui, pendant sa jeunesse, avait cru aussi, mais avec infiniment plus de modération, à la puissance du sentiment, ne cherchait au contraire de solution que dans la science. Il accusait son ami de préférer la foi à la science, la tradition à l'expérience; et quand Jacobi lui écrivait, d'un accent inspiré : « Il faut croire en Dieu, » il répondait avec sang-froid : « Je le contemple, c'est-à-dire je l'étudie dans ses œuvres. »

Aussi qu'arriva-t-il? Après tant de protestations sincères d'amitié, après tant de promesses de s'aimer éternellement, Gœthe et Jacobi finirent par suivre des routes absolument différentes. Jacobi était une nature trop enthousiaste et trop sentimentale pour Gœthe. Celui-ci, qui ne s'en était pas aperçu tout d'abord, dans la première ivresse de leur liaison, ou qui plutôt était alors plus accessible au sentiment qu'il ne le fut depuis, découvrit le défaut de son ami, et s'en lassa. Il y avait souvent dans les expressions de Jacobi quelque chose d'excessif qui choquait Gœthe et lui paraissait dépasser la vérité. Wieland essayait inutilement de tempérer les ardeurs du philosophe de Pempelfort. Il

avait beau verser de loin quelques verres d'eau froide sur ce volcan en ébullition : le volcan brûlait toujours. « *Resistite diabolo*, lui écrivait-il, c'est-à-dire à l'enthousiasme. Vous êtes une âme de feu, tâchez seulement de brûler un peu plus doucement. *Sapere, sapere*, répétait-il à satiété. » Jacobi écrivait habituellement à Gœthe, comme un amoureux écrit à sa maîtresse. C'était bon au début de leur liaison. Plus tard, ces expressions brûlantes paraissaient exagérées à celui qui en était l'objet, et qui ne se trouvait plus au diapason d'une amitié si exaltée. J'imagine qu'après la lune de miel de leur affection commune, Gœthe ne pouvait s'empêcher de sourire et de se moquer, lorsque Jacobi le priait de regarder à Francfort les eaux du Mein qui se jettent dans le Rhin, qui par conséquent passent devant Düsseldorf et Pempelfort, pour les charger de ses pensées, ou lorsqu'il recevait des lettres telles que celle-ci : « Je jouis plus de toi en moi-même que par ce que tu m'offres. Mon cher, tu étais ici auprès de moi, j'étais à Francfort auprès de toi, et nous nous retrouvions de nouveau. Oh! mon cœur me présage tant de choses auxquelles je crois fermement; j'ai alors dans le passé et dans l'avenir quelque chose de mieux que le présent, et je vis ainsi en esprit, certainement aussi dans la vérité. Souvent je prends du papier, une plume, et je pense que je vais t'écrire quelque chose; mais il se trouve toujours que ce que je ne puis pas t'écrire est si fort au-dessus de ce que je pourrais t'écrire, que j'en ai honte, et que j'aime mieux attendre. »

En somme, cette liaison de Gœthe finit, comme tant d'autres, comme avait fini son amour pour Frédérique de Sesenheim et son amitié enthousiaste pour Lavater. Partout nous retrouvons chez lui ce trait de caractère : l'impossibilité de se soumettre à une influence, de subir un joug, d'abdiquer sa personnalité pour s'accommoder aux idées des autres. La facilité avec laquelle il dénoue ses liens et se détache de ses affections lui donne l'apparence de l'égoïsme. Il est en effet égoïste en ce sens qu'il se préoccupe fort rarement de ses devoirs envers autrui, qu'il ne croit guère en avoir qu'envers lui-même, et qu'il se considère comme ayant satisfait à toutes les exigences de la loi morale quand il a travaillé à son propre perfectionnement. Les doctrines spinosistes, nous l'avons dit, le conduisent à s'isoler, à ne rien attendre des autres, à ne leur rien demander, mais aussi à ne se croire tenu à rien envers eux. Il incline vers une morale très-différente de la morale du dévouement, très-opposée à celle du christianisme, qui ne demanderait à l'homme que d'accomplir des progrès personnels et d'élever son intelligence au plus haut degré de perfection. Il semble qu'il suive un instinct impérieux, qu'il obéisse à une loi supérieure, lorsqu'il se développe librement dans la plénitude de son indépendance, sans un souci très-grand des douleurs et des regrets qu'il peut semer sur sa route.

Au point de vue moral, rien de plus détestable. Par cette tendance, Gœthe a mérité qu'on le soupçonnât fréquemment d'égoïsme. Au point de vue littéraire, rien de plus fécond. C'est l'énergie du sentiment per-

sonnel qui fait l'originalité de son génie et imprime à à ses conceptions un caractère si individuel, dès son extrême jeunesse. Il ne sait pas entrer dans le chemin des autres, suivre un sentier frayé, s'attacher aux pas d'un maître. Il n'écrit pas, comme tant d'écrivains, pour traiter un sujet, pour faire œuvre d'auteur, mais uniquement pour exprimer des sentiments qui l'obsèdent, pour déposer dans ce qu'il écrit les souvenirs et les confidences de sa vie. Pour lui, la composition fait partie essentielle de l'existence : c'est un acte qui la continue et qui la complète. Pourquoi compose-t-il *Gœtz de Berlichingen*, sa première œuvre importante? Est-ce, comme tant de jeunes gens, pour obtenir un succès au théâtre, avec l'intention de poursuivre, s'il réussit, la carrière dramatique? Nullement. Il ne cherche pas à atteindre un but déterminé, à satisfaire une passion littéraire : il traduit simplement en drame ses impressions les plus récentes et les plus fortes. Il vient de lire les vieilles chroniques allemandes et d'y découvrir une physionomie énergique dont il trace le portrait avec un retour sur lui-même, en saisissant l'occasion d'exprimer par cette peinture ses instincts individuels, son goût pour l'indépendance, son admiration pour les hommes qui ne relèvent que d'eux-mêmes et ne veulent point de maîtres. En même temps, la conception toute personnelle du caractère de Weislingen lui permet de confesser, sous un nom d'emprunt, les regrets que lui cause le souvenir de Frédérique Brion, et de peindre une situation analogue à la sienne, l'embarras d'un homme irrésolu qui a aimé

une jeune fille, qui s'en est fait aimer, mais qui n'a pu se décider à s'unir à elle par un lien indissoluble. Dans *Werther*, que trouve-t-on encore? De nouvelles confidences, quelques-uns des sentiments qui ont le plus obsédé Gœthe, et dont il ne se débarrasse qu'en les exprimant : l'ivresse d'un jeune homme amoureux de la nature, de la poésie champêtre, plein de sensibilité et de tendresse, mais qui s'est engagé dans une situation fausse, comme Gœthe à Wetzlar, et qui n'en peut sortir que par la fuite. Dans *Prométhée*, une autre révélation se fait jour ; on y surprend les préoccupations philosophiques de Gœthe, on y découvre le projet qu'il médite de s'en rapporter désormais à sa propre force et de ne plus compter, dans la conduite de la vie, sur un autre appui que sur sa volonté.

Toutes ces œuvres ne sont point conçues comme de pures compositions littéraires. Elles sortent toutes des entrailles mêmes et du plus profond de l'âme du poëte. Sans doute, on trouve dans *Gœtz de Berlichingen* des imitations de Shakespeare, dans *Werther* des souvenirs de Rousseau et de Diderot ; mais ce n'est là qu'un accessoire, qu'une décoration extérieure, en quelque sorte : le fond de la scène est occupé par Gœthe. C'est lui, ce sont ses sentiments les plus intimes qui percent sous la fiction. Il procédera toujours ainsi. Nous retrouverons toujours dans ses ouvrages postérieurs cette personnalité qui s'accusait déjà chez le jeune homme, ces retours perpétuels sur sa propre histoire, ce besoin impérieux de prendre en lui-même, ou dans ce qui se rapporte à lui, les principaux motifs de sa poésie. On

ne saurait trop le répéter : il ne fait pas métier d'écrire; il ne se propose pas d'avance des sujets à traiter comme un écrivain de profession. Il vit et il sent; sa vie, ainsi que celle de tous les hommes, se compose de souffrances et de plaisirs, augmentés encore par la sensibilité de l'artiste et du poëte. Ce sont les événements de son existence qui le font écrivain; il ne prend la plume que sous le coup de ses émotions personnelles, lorsqu'il a été sollicité à écrire par la force et la durée de ses impressions.

CHAPITRE V

FIN DU SÉJOUR DE GŒTHE A FRANCFORT

Gœthe et Lili. — Gœthe et mademoiselle de Stolberg. — Les Stolberg. Voyage en Suisse. — *Erwin et Elmire.* — *Stella.*

I

La biographie de Gœthe explique ses œuvres. Mais l'histoire de cette vie si pleine manquerait d'unité, si elle se composait simplement du récit détaillé et ordonné des faits biographiques. Pendant toute la durée de l'existence, ces faits se rattachent les uns aux autres par un lien naturel. Tandis que les événements changent et passent, il y a chez l'homme quelque chose qui persiste et qui dure à travers les vicissitudes antérieures. Les incidents journaliers se succèdent et se renouvellent; mais ce qui fait le fond de l'homme, ce qui constitue sa personnalité, son caractère, demeure intact au milieu du renouvellement des choses. Aussi, en avancant dans la biographie de Gœthe, ne faut-il jamais oublier les traits caractéristiques de sa physionomie. C'est comme un fil conducteur qu'il importe

de tenir entre ses mains pour ne pas s'égarer dans le détail des faits. Si on cherche l'expression la plus simple de ce caractère complexe, on le ramènera à deux traits principaux, la sensibilité et la raison, facultés contradictoires, souvent en lutte et dont la première est généralement vaincue par la seconde. Gœthe a la sensibilité d'un artiste et d'un poëte, c'est-à-dire le privilége de sentir profondément les souffrances et les plaisirs que la vie entraîne avec elle; mais il est en même temps préservé des émotions ordinaires par la solidité de sa raison soutenue d'une volonté énergique. Quelquefois, lorsque sa sensibilité native l'expose à des secousses trop fortes et compromet l'équilibre de ses facultés, il se défend lui-même, il s'arrache au péril et reconquiert sa liberté morale à force de bon sens et de courage. Au moment où on croit que la passion va l'entraîner, il résiste et reprend vigoureusement les rênes de son esprit. Si on veut le bien connaître et le bien juger, qu'on ait sans cesse présent à la mémoire le mot de Kestner, qui disait de lui, à vingt-trois ans, au plus fort d'une des crises les plus orageuses de sa destinée : « Il est ardent dans toutes ses affections, mais il a beaucoup d'empire sur lui-même. »

Dès sa jeunesse, il montre, en effet, tous les genres de force. On a vu, qu'enfant, il s'exerçait au stoïcisme, qu'il avait supporté, avec une étrange énergie, les douleurs de la petite vérole et les mauvais traitements de ses camarades; qu'à Strasbourg, il imposait à ses sens les plus rudes épreuves, en allant se placer tout près des tambours de la garnison, à l'heure de la retraite,

pour accoutumer son oreille aux bruits les plus forts, en montant sur la plate-forme la plus élevée de la cathédrale, pour se déshabituer du vertige, en assistant aux opérations chirurgicales pour apprendre à supporter la vue de la douleur et le spectacle du sang. Dans un autre ordre d'idées, à Wetzlar, il a dominé son amour pour Charlotte, il s'est arraché à la société de ses amis lorsqu'il a craint de troubler leur bonheur et le sien par des transports inconsidérés. Bien différent de son héros, Werther, qui proclame en quelque sorte le droit de la passion, il maintient au contraire le droit de la raison contre la passion.

Énergie d'autant plus remarquable qu'elle n'est ni inspirée ni soutenue par les sentiments qui raffermissent en général le cœur de l'homme. Nous avons vu que de très-bonne heure, il se détache de toute religion positive, qu'il n'attend aucun secours de la grâce, aucune protection d'en haut et qu'il ne compte, pour vaincre, que sur ses propres forces. Pour embrasser la doctrine de Spinosa, comme il le fait, dès l'âge de vingt-cinq ans, il faut être bien sûr de soi et de son courage, car elle isole l'homme de ses semblables, elle le met en face de lui-même, elle ne lui promet aucune pitié, aucune intervention divine, dans ses jours de douleur, et ne lui enseigne que la résignation sans espérance. C'est pourtant avec de si faibles armes que Gœthe traversa plusieurs crises douloureuses dont il sortit vainqueur après une lutte et des efforts où une âme plus faible aurait certainement succombé.

Une des plus violentes fut son amour pour mademoi-

selle Schœnemann, qu'il a immortalisée sous le nom de Lili. Il nous raconte lui-même dans *Poésie et Vérité* l'histoire de cette liaison, qui commença, à la fin de 1774, pour se dénouer un an après, avec les derniers mois de 1775. Mais dans le récit un peu froid qu'il nous en fait, en l'entremêlant de hors-d'œuvres et de dissertations inutiles, on ne retrouve plus la trace de la passion brûlante qu'il ressentit alors. Il faut ici compléter et vivifier le texte des *Mémoires* par les poésies de cette époque, surtout par la correspondance de Gœthe avec mademoiselle de Stolberg, avec Jacobi, avec Lavater. C'est là que se réfléchissent le plus fidèlement, dans leur sincérité primitive, des émotions dont le poëte vieilli et calmé atténue la violence.

Mademoiselle Schœnemann appartenait à une de ces opulentes familles de banque qui, de Francfort, entretenaient des relations avec les comptoirs les plus riches du monde. Le goût des arts, particulièrement celui de la musique, s'y associait à la richesse. Gœthe fut présenté dans un concert à mademoiselle et à madame Schœnemann, veuve du banquier de ce nom. Il vit la jeune fille au piano, se plaça en face d'elle et fut frappé de sa bonne grâce, de l'aisance et de l'agrément de ses manières. Lili n'avait que seize ans. Tout le charme de l'extrême jeunesse éclairait son visage et animait son maintien. Gœthe retourna dans la maison et en devint bientôt l'hôte familier. Son roman de *Werther* l'avait rendu célèbre. Sa personne inspirait la plus vive curiosité. On voulait le voir, le connaître, savoir jusqu'à quel point il ressemblait à son héros; on lui at-

tribuait en tout cas une singulière perspicacité, une connaissance profonde du cœur humain. La jeune fille l'interrogeait, lui demandait compte de ses observations psychologiques et peu à peu, sans s'en apercevoir, sans le vouloir, s'attachait à lui d'autant plus qu'il exerçait généralement sur les femmes une puissante séduction. Elle lui avoua depuis, qu'habituée toute jeune à beaucoup d'hommages et de succès, elle avait voulu essayer sur lui la puissance de ses charmes, mais qu'elle-même avait été à son tour séduite et subjuguée. Malheureusement, plus d'un obstacle s'élevait entre les amants. Leur amour ne rencontrait plus les facilités qui favorisaient les précédentes liaisons de Gœthe. Quand il avait aimé Marguerite à Francfort, Annette Schœnkopf à Leipzig, Frédérique Brion dans la solitude de Sesenheim, rien ne les séparait d'elles. Il les voyait librement presque à toute heure du jour. Mais ici il trouvait entre lui et celle qu'il aimait, le monde, les relations nombreuses de la famille Schœnemann, les convenances sociales, qui ne permettaient guère à la fille du banquier de recevoir un jeune homme dans la liberté du tête-à-tête. Les amants se proposaient-ils de passer quelques instants ensemble, tout à coup survenaient des importuns qui dérangeaient tous leurs plans et faisaient échouer leurs plus savantes combinaisons. Il fallait souvent que Gœthe se condamnât, pour saisir les occasions de voir sa bien-aimée, à passer de longues soirées dans une société frivole, assis à une table de jeu.

Cette perpétuelle contrainte le remplissait d'un trou-

ble et d'une agitation qui augmentaient encore l'incertitude de l'avenir. Il aimait déjà mademoiselle Schœnemann et ne pouvait plus se passer de la voir, avant d'être assuré que leurs parents consentiraient à leur union, avant de savoir si lui-même était résolu à l'épouser. On peut suivre jour par jour la trace de ses ennuis et de ses anxiétés dans sa correspondance avec mademoiselle de Stolberg. Cette jeune fille romanesque, sœur des comtes de Stolberg, s'était éprise de Gœthe, après avoir lu ses œuvres, et lui avait écrit la première sous un nom d'emprunt. Il lui avait répondu et, suivant le goût du jour, sacrifiant à l'engouement de ses contemporains pour les correspondances sentimentales, sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, il entretenait avec elle un commerce de lettres fort assidu. A toute heure du jour, ou du soir, lorsqu'il éprouvait quelque joie ou quelque chagrin, il les versait dans le sein de son amie. Ces lettres conservées et publiées sont pour nous comme le journal de sa vie, à cette époque, et nous livrent le secret de toutes ses agitations.

Un jour, il écrit à sa correspondante : « Si, ma chère, vous pouvez vous représenter un Gœthe, en habit galonné, et de la tête aux pieds dans une tenue assez galante, éclairé de tous côtés par l'insignifiante splendeur des girandoles et des lustres, au milieu de toutes sortes de gens, retenu à la table des joueurs par deux beaux yeux, changeant ensuite de distraction, se laissant mener au concert, puis au bal, faisant avec tout l'entraînement de l'irréflexion la cour à une jolie blondine, vous avez sous les yeux le Gœthe du carnaval. » On

voit assez clairement que cette vie mondaine lui pèse et le fatigue. Un autre jour, c'est un trouble profond, de vagues angoisses qu'il exprime : « Chère Auguste, Dieu le sait, je suis un pauvre jeune homme!... Mon amie! mon amie! conservez-moi votre affection, je voudrais pouvoir m'appuyer sur votre main, trouver le calme dans vos yeux! Grand Dieu! qu'est-ce que le cœur de l'homme! Bonne nuit! Je pensais que je me trouverais mieux de vous écrire; mais ma tête est trop exaltée! Adieu. » Ailleurs il paraît plus heureux. « Ma chère, cette lettre partira aujourd'hui, et j'ajoute que ma tête est assez calme, mon cœur assez libre. — Que dis-je? — O mon amie, comment exprimer ce que nous ressentons! Comment pouvons-nous nous informer l'un l'autre de notre état, quand cet état change d'heure en heure!... Serrez sur votre cœur un pauvre jeune homme! Que notre père, qui est au ciel, vous donne beaucoup d'heures de joie, comme j'en ai souvent, et que le crépuscule vous trouve baignée de larmes et heureuse! » Bientôt après l'anxiété et l'incertitude reparaissent. « C'est encore pour moi un temps mêlé de plaisir et de peine; je ne sais si je suis au monde, et je suis comme si j'étais au ciel. .....Oh! ne m'abandonne pas, âme noble, au moment d'une affliction qui me menace, qui me ferait te fuir, toi et tout ce que j'aime. Continue, je t'en prie, continue tes lettres, et sauve-moi de moi-même! » En même temps il écrivait à Jacobi, avec les mêmes appréhensions : « Je ne veux même pas penser à demain, à après-demain. Je me sens comme si je courais seul pour la première fois en pa-

tins, trébuchant sur le sentier de la vie, à la merci du hasard, moi et toutes les choses auxquelles mon âme aspire. »

Ces agitations se calmèrent un moment lorsqu'une amie commune, mademoiselle Delf, voulant mettre un terme à l'incertitude des deux amants, demanda et obtint que les deux familles consentissent à leur union. Il y eut entre Gœthe et son amie, comme une promesse de fiançailles. Il nous raconte lui-même qu'il tendit avec passion les bras à sa fiancée et qu'elle s'y jeta gravement, en femme du monde, sans hésitation, mais avec réserve. Peut-être prévoyait-elle plus que son amant que les obstacles n'étaient levés qu'en apparence. Il restait encore dans l'avenir bien des points obscurs. Les deux familles n'avaient donné leur consentement qu'à contre-cœur et ne s'étaient point rapprochées, quoique les deux maisons ne fussent qu'à cent pas l'une de l'autre et que Lili pût de sa fenêtre adresser des signes à Gœthe. Un abîme séparait les deux sociétés. Aucun rapport n'existait entre Jean-Gaspard Gœthe, l'austère bourgeois de Francfort et l'élégante mademoiselle Schœnemann. On n'avait ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes, ni les mêmes relations, on ne se voyait jamais, on ne se recherchait pas. D'ailleurs une considération secrète qui se découvrit plus tard, préoccupait certainement une des deux familles, peut-être toutes les deux. L'opulence de madame Schœnemann n'était qu'apparente. Dès qu'elle eut richement marié sa fille, la veuve du banquier déposa son bilan. Cette grande fortune supposée s'évanouit aussitôt qu'on n'eut

plus besoin d'en faire parade. Prévoyant sa ruine prochaine, la mère de Lili rêvait certainement pour sa fille un mariage riche et la modeste fortune de Wolfgang ne suffisait pas à son ambition. Peut-être aussi le père de Gœthe soupçonnait-il vaguement la gêne qui menaçait madame Schœnemann, peut-être s'effrayait-il de recevoir chez lui une bru habituée au luxe, à toutes les élégances et de ne pouvoir lui offrir que les ressources d'une hospitalité honorable, mais simple.

En attendant, les deux jeunes gens continuaient à s'aimer, mais avec le pressentiment d'un danger inévitable. La belle saison, qui était venue, leur offrait de nouvelles, de plus agréables occasions de se rencontrer. Nous savons par Gœthe lui-même quel genre de vie il menait alors. Les premières heures de la matinée, heures propices à l'inspiration, pendant lesquelles son esprit reposé gardait toute sa fraîcheur, appartenaient à la poésie. Dans le courant de la journée, il s'occupait d'affaires et de questions de droit, il rédigeait avec la merveilleuse facilité de son style les consultations juridiques que beaucoup d'habitants de Francfort demandaient à son père. Le soir, il retrouvait Lili à la campagne, chez un oncle de la jeune fille qui habitait Offenbach, en face de Francfort, au delà du Mein. Il parle avec enthousiasme, dans *Poésie et Vérité*, de la vue admirable qu'on découvrait sur la campagne, du haut des terrasses des habitations, de la gaieté, de l'animation du paysage, de la joie qu'il éprouvait à prolonger les entretiens bien avant dans la nuit, des scènes folles où il égayait tout le monde par la vivacité de ses

récits et par l'originalité de ses inventions. Il se souvenait encore dans sa vieillesse, non sans plaisir, d'une petite pièce de circonstance qu'il avait composée pour consoler les parents de Lili de ne pas la voir arriver le matin à Offenbach, le jour de sa fête, que l'on avait l'habitude de célébrer en famille.

Cependant les personnes du monde ne peuvent échapper à l'opinion du monde. La curiosité, l'attention qu'on excite est l'inévitable rançon de la richesse ou de la notoriété. La société de Francfort avait remarqué l'assiduité du jeune Gœthe chez mademoiselle Schœnemann ; il n'était bruit que de leur mariage et de tous côtés l'on s'étonnait que l'équivoque de leur situation se prolongeât. Tout en s'aimant beaucoup, les deux jeunes gens ne paraissent avoir fait aucun effort pour hâter la solution. Au fond, Gœthe hésitait, nous le savons, à se lier par un mariage, il craignait de s'engager irrévocablement et de s'en repentir après. Comme d'habitude, ce fut lui qui le premier essaya de se soustraire à l'obligation qui pesait sur lui, de reprendre sa liberté compromise, de se donner tout au moins le temps de la réflexion en s'absentant. Une occasion de quitter Francfort se présenta, il la saisit.

Les frères d'Auguste de Stolberg, son amie et sa correspondante, les deux comtes de Stolberg, venaient d'arriver à Francfort. C'étaient des jeunes gens enthousiastes, grands admirateurs de Rousseau, passionnés pour la liberté et pour la nature. Ils avaient pris Gœthe en affection depuis *Werther;* mais ce qu'ils admiraient dans *Werther*, c'était précisément ce que Gœthe com-

mençait à y regretter, c'est-à-dire l'esprit de révolte contre les convenances sociales et les lois du monde. Logés à l'hôtel, ils prenaient leurs repas chez le père de leur ami. Madame Gœthe faisait les honneurs de sa maison avec la plus aimable cordialité. Toute cette jeunesse ne se contenait guère devant elle et se laissait aller à l'intempérance de son langage. Les Stolberg ne parlaient que de leur haine contre la tyrannie et de leur désir de châtier les tyrans. Gœthe raconte à ce propos une anecdote qui fait beaucoup d'honneur au bon sens et à la gaieté de sa mère. Un peu fatiguée de le monotonie de leur langage et de ces perpétuelles déclamations contre la tyrannie, l'excellente femme alla un jour chercher à sa cave quelques bouteilles d'un vin vieux et généreux qu'elle conservait soigneusement. En le plaçant sur la table, elle se tourna vers ses convives et leur adressa un petit discours où elle leur disait en substance : « Voilà le vrai sang de tyran. Le cep de vigne est le plus redoutable des maîtres, à la fois hypocrite, flatteur et violent. Les premières gouttes de son sang vous plaisent, mais l'une d'elles attire les autres irrésistiblement. Elles se suivent comme les perles d'un collier qu'on a peur de rompre. » Cet avertissement spirituel ne tempéra point l'ardeur des jeunes convives. Ils conservèrent leurs allures passionnées et entraînèrent Gœthe à faire avec eux un voyage en Suisse, dans le pays de la liberté et des grandes scènes de la nature. Wolfgang se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il éprouvait le besoin de s'éloigner momentanément de Francfort et de se recueillir.

Seulement ses compagnons de voyage l'exposèrent à de fâcheuses aventures. Dès la première étape, à Darmstadt, Merck, toujours pénétrant et sincère, l'avertit qu'il aurait à se repentir d'avoir accepté une telle société. A Manheim, Gœthe reconnut la vérité de cette observation. Après un dîner où le vin n'avait pas été épargné, Léopold de Stolberg somma ses amis de boire à la santé de sa belle et, quand les verres eurent été vidés, il s'écria : « Dorénavant, dans des verres ainsi sanctifiés, il n'est plus permis de boire ; une seconde santé serait une profanation. Détruisons donc les coupes. » « Nous l'imitâmes, dit Gœthe, et il me sembla que Merck me tirait par le collet. » Les deux Stolberg voulaient inaugurer le règne de la nature, et sans aucun égard pour ce qu'ils appelaient les préjugés de la civilisation, agir en toutes choses librement, en n'obéissant qu'à leurs penchants naturels. Aussi excitèrent-ils un mécontentement universel, lorsqu'à Darmstadt, ils osèrent se baigner tout nus dans une mare qui avoisinait la ville, pour se conformer aux préceptes de Rousseau. Ils recommencèrent cet exploit dans le lac de Zurich et dans la vallée de la Silh, où ils se croyaient sans témoins. Mais des indiscrets les avaient vus, leur avaient même lancé des pierres et les habitants de Zurich reprochèrent sévèrement à Lavater d'avoir fait bon accueil à cette sauvage jeunesse.

Malgré ces légères contrariétés, Gœthe fit un voyage dont il garda le plus doux souvenir. Il y emportait au fond de son cœur le souvenir de Lili, il pensait à elle en se promenant en barque sur le lac de Zurich. A

Einsiedeln, quand on lui montrait dans le trésor de l'église une couronne enrichie de pierreries, il la plaçait en rêve sur le front de sa bien-aimée et se représentait, avec un vif plaisir d'imagination, la joie qu'il éprouverait à la voir ainsi couronnée de ses mains. Partagé entre les réminiscences de son amour et l'admiration que lui inspiraient les grands spectacles de la nature, il visita dans ce premier voyage une des parties les plus pittoresques de la Suisse; du lac de Zurich il monta au Rigi, d'où il redescendit pour traverser le lac des Quatre-Cantons, aborder à Fluelen, suivre la vallée de la Reuss et ne s'arrêter qu'au sommet du Saint-Gothard. Là un de ses amis de Francfort qui l'avait accompagné — les Stolberg s'étaient séparés de lui à Zurich — voulait l'entraîner vers l'Italie et lui montrait la route d'Airolo. Mais il ne se sentait ni assez préparé, ni assez libre d'esprit pour pénétrer sur cette terre classique qui devait lui inspirer plus tard une si vive curiosité. A ce moment d'ailleurs, il tenait entre ses mains un cœur d'or, que lui avait donné Lili et qu'il portait suspendu à son cou par un ruban ; il le regarda, il le baisa, il revit en pensée tout ce qui le rappelait vers l'Allemagne et il reprit le chemin de Francfort, comme attiré par un aimant irrésistible.

Il savait cependant qu'il n'épouserait probablement pas sa bien-aimée. Sa sœur Cornélie, qu'il avait visitée à Emmendingen, qui elle-même ne se félicitait pas de s'être mariée, lui avait représenté avec beaucoup de force les inconvénients de ce mariage et n'avait pas eu peine à le convaincre que la liberté du célibat conve-

nait mieux à son caractère. Il conservait néanmoins au fond de son cœur un vague désir de ne pas rompre des liens si chers, un reste d'espérance amoureuse ; il était surtout pressé de sortir d'incertitude, d'éclaircir enfin une situation encore obscure. Il rentra donc à Francfort où de nouvelles souffrances l'attendaient. Comme il n'avait point pris congé de Lili et qu'il ne lui avait pas écrit pendant son absence, il avait paru lui-même prendre l'initiative d'une rupture et déclaré en quelque sorte qu'il renonçait à elle. On l'interprétait ainsi dans la société de madame Schœnemann, on s'empressait de prendre acte de cette renonciation pour couper court à toute reprise des anciens projets. Alors commença pour Gœthe un nouveau genre de supplice. Il se trouva plus embarrassé que jamais en face de Lili, que sa présence n'embarrassait pas moins. Jusque-là même quand il avait rencontré mademoiselle Schœnemann dans le monde, au milieu d'un cercle nombreux, elle avait toujours trouvé moyen de lui témoigner une préférence particulière, de le dédommager par un regard, par un sourire, par un mot, de la contrainte que les convenances sociales imposaient à leurs sentiments. Maintenant, elle ne devait plus, elle ne pouvait plus, par égard pour elle-même, le distinguer de la foule. La plus grande réserve lui était commandée. Autrement elle aurait paru manquer de fierté et se jeter a la tête d'un adorateur qui venait ostensiblement de l'abandonner. Gœthe se vit alors ramené à la condition commune ; il la vit se mettre en frais pour d'autres aussi bien que pour lui. Précisément, la foire de Francfort

faisait affluer les visiteurs chez madame Schœnemann. Lili retrouvait beaucoup d'anciens amis et les recevait d'autant mieux que reconnaissant parmi eux des prétendants, elle avait de bonnes raisons pour ne pas les décourager. Dès qu'elle ne pouvait plus compter sur Gœthe, de quel droit l'aurait-il empêchée de se ménager un mari, n'ayant pas voulu l'être lui-même? Il fallait ou qu'il se décidât à l'épouser, ou qu'il la vît courtisée sous ses yeux par des jeunes gens plus déterminés que lui à la prendre pour femme. Les souffrances d'un nouveau genre qu'il endura, à ce moment, lui inspirèrent une pièce de vers qu'il a intitulée *le Parc de Lili*. Une jalousie involontaire y perce sous une forme plaisante, presque bouffonne.

« Il n'est point de ménagerie aussi variée que celle de ma Lili. Elle y possède les plus étranges bêtes, et les y attire, sans savoir elle-même comment. Oh! comme ils sautent, courent, piétinent, se débattent, avec leurs ailes écourtées, les pauvres princes, tous ensemble, dans un tourment d'amour jamais apaisé! Comment se nomme la fée? — Lili!... Ne demandez pas après elle. Si vous ne la connaissez pas, rendez-en grâce à Dieu. »

Il fallait pourtant que cette situation critique eût un terme. La prolonger indéfiniment, c'était faire souffrir inutilement deux personnes. Gœthe, au bout de quelque temps, prit son parti avec courage, avec cette force de caractère que nous avons déjà observée chez lui. Quoique, dans cette circonstance, il eût été plus éprouvé que d'habitude, quoiqu'il eût failli plus d'une

fois perdre pied sur cette mer orageuse de la passion au milieu de laquelle il se débattait, il conserva néanmoins assez d'empire sur lui-même pour s'éloigner à temps et gagner le rivage. Il prit le seul parti qui fût définitif, il se décida à quitter Francfort et à s'établir à Weimar, où l'appelait le jeune grand-duc. Il a peint lui-même, en traits expressifs, la tristesse des derniers jours, la douleur d'une séparation sans adieux. Avant de partir, il se glissa plus d'une fois le soir, enveloppé dans son manteau, sous les fenêtres de l'appartement de Lili; il l'entendit chanter au piano une romance qu'il avait composée pour elle; il vit sa silhouette se dessiner derrière les rideaux et, le cœur plein d'amour, il résista à la tentation de la revoir, de tomber à ses pieds.

Ces résolutions énergiques s'expient par la souffrance. Il fut poursuivi, pendant quelque temps, par le souvenir de son amour. Au commencement de son séjour à Weimar, il ne parlait que de Lili au grand-duc et à madame de Stein. Mais peu à peu toute impression pénible s'effaça de son esprit. Huit mois après avoir quitté Francfort, en juillet 1776, il apprit le mariage de sa maîtresse, qui épousait M. de Turckheim, et il reçut cette nouvelle si tranquillement qu'après avoir été réveillé par la lettre qui le lui annonçait, il se rendormit aussitôt. « Hier soir, j'étais couché, écrit-il à madame de Stein, déjà à moitié endormi, lorsque Philippe m'apporte une lettre; la tête lourde, je lis que Lili est mariée. Je me retourne et je me rendors. » Trois ans après, en 1779, en passant à Strasbourg, il alla voir madame de

Turckheim, qu'il trouva jouant avec un enfant de sept semaines. La belle Lili s'était consolée aussi facilement que son amant. Au fond c'était une femme frivole qui n'eût pu se passer du luxe et de la vie mondaine au milieu de laquelle elle avait été élevée. Elle avait trouvé un mari riche, une belle maison, une famille considérable, une position sociale magnifique. Après l'énumération de tout ce bonheur, Gœthe ajoute un peu malignement et comme pour se justifier de ne pas l'avoir épousée : « C'était tout ce qu'il lui fallait. »

Les émotions de la vie se transforment habituellement chez Gœthe en œuvre d'art. L'amour de Lili fut, comme ses précédentes passions, une source de poésie. Il en sortit de jolies pièces légères et l'opéra d'*Erwin et Elmire*. A cette crise de sa destinée ou plutôt aux réflexions qu'elle lui suggère sur le mariage, se rattache aussi directement le drame de *Stella*.

II

L'opéra d'*Erwin et Elmire*, que Gœthe estimait assez pour le revoir et le modifier quelques années plus tard, est une jolie pièce du style le plus agréable et le plus mélodieux. Avec un profond sentiment de l'harmonie, le poëte y emploie naturellement et facilement les expressions qui conviennent le mieux à la musique. Le sujet en est très-simple. C'est une sorte de bergerie à quatre personnages. Un jeune berger, du nom de

Valério, la jeune bergère Rosa s'adressent les compliments les plus tendres et échangent des protestations d'amour. Pendant qu'ils jouissent de leur tendresse mutuelle, ils songent au sort d'une de leurs voisines, d'une jeune fille, autrefois heureuse et adorée, maintenant réduite à cacher sa douleur dans la solitude des forêts. Par un artifice très-naïf, mais tout à fait conforme au procédé de l'opéra, Gœthe introduit sur la scène cette nouvelle héroïne juste au moment où Rosa et Valério parlent d'elle. Elle entre et raconte son chagrin à ses amis ou plutôt au public. Elle aimait, elle était aimée ; mais, par un caprice de coquetterie qu'elle regrette amèrement, elle a pris plaisir à désespérer son amant par sa froideur, elle s'est fait un jeu de sa jalousie en témoignant à d'autres l'apparence d'un amour qu'elle ne ressentait pas pour eux. Cette puérile fantaisie lui coûte aujourd'hui son bonheur. Son amant s'est cru délaissé et a pris la fuite. Depuis lors, le chagrin qu'elle éprouve lui révèle combien elle l'aimait; elle le pleure et le cherche partout, sans réussir à le trouver. Rosa et Valério, après avoir écouté ses lamentations, essayent de la consoler. Mais ils ne parviennent à adoucir un peu sa douleur qu'en lui proposant de lui faire connaître un vieil ermite qui habite la montagne et qui excelle à guérir les blessures de l'âme. On part, en effet, pour la montagne, à la recherche du solitaire. On ne le trouve pas par l'excellente raison qu'il est mort. Mais on trouve à sa place Erwin, l'amant de la jeune bergère abandonnée qui est venu chercher des consolations dans cette solitude, qui

a hérité de l'ermitage et qui, caché sous un capuchon, revêtu du costume de l'ermite, entend la confession d'Elmire et apprend ainsi, par un témoignage irrécusable, qu'il est aimé. Quand il est bien assuré de l'amour qu'on a pour lui, il se découvre, embrasse son amante et l'épouse.

Rien de plus frais, de plus léger, de plus aérien, que ces deux actes, qui font penser aux comédies pastorales de Shakespeare, aux masques de Ben Jonson. On n'y remarquerait guère que l'harmonie des paroles et le charme du style si les scènes où Elmire s'accuse d'avoir fait souffrir son amant ne remettaient en mémoire les relations de Gœthe et de Lili. Il y a là comme une image poétique de la coquetterie naturelle, presque innocente, avec laquelle mademoiselle Schœnemann attirait tour à tour et repoussait Gœthe. Elle se reproche de l'avoir successivement enflammé et refroidi, charmé et inquiété, d'avoir loué quelquefois ses chants avec transports, tandis que d'autres jours elle l'écoutait à peine et semblait ne pas le connaître. « Bien souvent, dit la jeune bergère, je l'ai excité, j'ai loué ses chansons, je lui ai fait répéter ce qu'il chantait pour moi du fond de son cœur; une autre fois, j'ai fait comme si je ne l'écoutais pas... On ménage un ami, on a soin même de ne pas blesser un étranger. Celui qui s'était donné à moi éternellement, je ne l'ai pas ménagé... » Elle raconte qu'un jour — qui ne verrait dans cette anecdote un souvenir personnel? — Erwin lui apportait des pêches qu'il avait cueillies dans son jardin sur des arbres élevés par lui, et se faisait une joie de les

lui offrir, en espérant qu'un regard le payerait de cette attention. Elle ne l'a pas même regardé. Prenant les fruits avec distraction, comme s'il s'agissait du cadeau le plus indifférent, elle les a distribués sans y penser à toute la société. L'allusion est transparente. Sous le voile de de cette fiction poétique, Gœthe reproche doucement à Lili la frivolité de son caractère, la légèreté mondaine avec laquelle elle fait à un public banal les honneurs de la personne et des œuvres de son amant. La situation où il se trouve alors est la contre-partie de celle où il se trouvait à Leipzig et qu'il a dramatisée dans sa première comédie, *le Caprice de l'amant*. A Leipzig, il faisait souffrir Annette Schœnkopf par ses caprices. Maintenant c'est lui qui souffre et, de même qu'il a peint la douleur qu'il causait, il exprime aujourd'hui la douleur qu'il ressent. Il avertit en même temps sa maîtresse, d'une manière indirecte, qu'il ne faut pas pousser à bout un galant homme et qu'à force de le tourmenter, on risque de le détacher de soi.

Dans une autre pièce de la même époque, dans *Stella*, qui n'a été mise au théâtre que beaucoup plus tard et avec des remaniements, Gœthe touche encore à des questions qui le préoccupent nécessairement à ce moment de sa vie. Ce n'est pas précisément un fragment de sa propre histoire, une aventure positive et personnelle qu'il met en scène ici. Mais il expose les sentiments que lui suggère la situation dans laquelle il se trouve pour la première fois de sa vie. Il y agite le problème du mariage, en homme que le mariage menace, il s'y interroge sur les rapports du mari et de la

femme, sur leurs droits respectifs et, par un retour sur lui-même fort apparent, il incline vers la conclusion la plus conforme à ses goûts d'indépendance. On dirait que, pour se préserver de la tentation d'engager sa vie dans un lien indissoluble, il s'attache à faire ressortir les inconvénients de l'union conjugale, à plaider surtout la cause de la liberté, on pourrait presque dire de la fantaisie dans l'amour. Ces idées ne se présentent point sous une forme brutale. Gœthe est trop artiste pour ne pas les envelopper d'un tissu romanesque. Mais les sentiments réels, les préoccupations du moment percent à travers la fiction. En analysant le drame de *Stella*, très-peu connu en France, on reconnaît sans peine ce qui s'applique directement à la situation particulière de Gœthe, on saisit au passage les scènes et les paroles où se trahit la pensée intime du poëte.

La pièce commence par une de ces scènes d'auberge que *Minna de Barnhelm* avait mises à la mode en Allemagne. Pendant qu'une aubergiste, d'un âge mûr, fait l'importante chez elle et gronde ses domestiques, deux voyageuses, une mère et une fille, débarquent à sa porte. Les nouvelles venues paraissent déshéritées de la fortune. La jeune fille, qui est vive et spirituelle, arrive dans le lieu indéterminé où se passe la scène pour tenir compagnie à une baronne, qui occupe une maison située en face de l'auberge, et sur laquelle nous recevons tout de suite des renseignements, de la manière la plus naturelle, par le bavardage et les indiscrétions de l'hôtesse. Les spectateurs apprennent

ainsi que cette dame, qui se nomme Stella, a été amenée dans le pays, quelques années auparavant, par un gentilhomme inconnu, à tournure militaire. Ils ont acheté le fief du village, ils s'y sont installés, ils y ont vécu cinq ans dans la plus parfaite union. Puis tout à coup le gentilhomme a disparu sans jamais revenir, sans donner de ses nouvelles. Le bruit s'est alors répandu qu'ils n'étaient pas mariés. Tout le pays regarde l'infortunée Stella comme une jeune fille séduite et abandonnée. A peine connaissons-nous ces détails que le héros lui-même de l'histoire, le mari ou le séducteur que l'on croyait perdu, reparaît. Il revient, après trois ans, il revoit avec attendrissement les lieux qu'il a quittés, et avant de se rendre chez sa victime, il veut savoir ce qu'elle a fait pendant son absence, interroger les gens du pays, préparer sa propre contenance et il s'arrête à l'auberge comme dans le lieu le plus propre à lui fournir les renseignements qu'il souhaite. Il s'assied à la table d'hôte et y dîne avec la jeune fille qui doit servir de demoiselle de compagnie, pendant que la mère est retenue dans sa chambre par une indisposition. Avec la légèreté et l'expansion de son âge, cette jeune personne fait des confidences au voisin que le hasard lui donne; elle nous apprend que son père l'a abandonnée, ainsi que sa mère, lorsqu'elle n'avait encore que sept ans. Elle raconte cette triste aventure sans amertume, sans l'ombre d'une récrimination, comme s'il s'agissait de l'action la plus naturelle. Elle excuse même ce père qu'elle n'a presque pas connu et pour lequel elle ne devrait avoir que du mépris. Dans

ce simple récit, on reconnaît tout de suite des idées qui appartiennent à Gœthe plutôt qu'à celle qui parle.

Il semble que le poëte ait voulu plaider les circonstances atténuantes, en faveur des volages, des infidèles, des maris inconstants et que, pour mieux réussir, il place leur défense dans la bouche des personnes qui ont le plus d'intérêt à se plaindre d'eux. Est-ce une jeune fille, délaissée par son père à l'âge de sept ans, longtemps témoin des regrets et des souffrances de sa mère, n'est-ce pas plutôt Gœthe lui-même qui fait entendre par son intermédiaire les paroles suivantes : « Je pardonne volontiers à mon père de nous avoir abandonnées, car est-il rien qui vaille mieux pour un homme que sa liberté ? »

Cette réflexion si peu conforme aux sentiments vraisemblables de la personne qui la fait vaut la peine d'être méditée. « Est-il rien qui vaille mieux pour un homme que sa liberté? » Voilà l'idée dominante de la pièce et une des maximes favorites de Gœthe. En vertu de ce principe, tous les personnages du drame, soufflés par Gœthe, semblent reconnaître que l'homme est libre, qu'il n'a aucune obligation envers la femme, tandis que la femme en a au contraire beaucoup envers lui.

Le second acte nous fait pénétrer dans le boudoir de Stella. Elle pense à celui qui l'a délaissée, mais elle pense à lui sans colère, sans irritation, simplement avec tristesse. Dans sa pensée, elle ne lui adresse même pas un reproche. Ils ont vécu heureux ensemble; elle espérait que ce bonheur durerait longtemps

encore. S'il n'a pas duré, ce n'est pas la faute de son ami, c'est que le ciel en avait sans doute décidé autrement. La pauvre abandonnée éprouve une sorte de soulagement à recevoir madame Sommer et Lucie (c'est le nom de la jeune fille qui doit devenir sa demoiselle de compagnie), elle s'épanche dans leur sein, elle leur raconte combien elle a été aimée, combien elle a souffert ; elle leur apprend qu'elle a perdu une enfant d'une maladie soudaine et terrible. Madame Sommer la console et échange avec elle des réflexions générales sur les hommes, réflexions bien peu d'accord avec leur situation et qui paraissent encore une fois dictées par Gœthe. Ces deux délaissées qui auraient tant le droit de se plaindre et d'accuser, n'éprouvent même pas le plus petit sentiment d'amertume. Elles trouvent au contraire des excuses et des circonstances atténuantes pour la faute qui les rend toutes deux si malheureuses. « Les hommes ! dit madame Sommer, pourquoi leur adresserions-nous des reproches ! Ils se trompent eux-mêmes quand ils nous trompent ; ils croient pouvoir nous aimer éternellement, lorsqu'ils nous le disent ; ils ne sont pas coupables, car ils pensent tenir les promesses qu'ils nous font ; ils sont seulement mobiles. C'est la faute de leur nature, non la leur. » Gœthe fait ici plaider sa propre cause et justifier ses inconstances par des avocats fort habiles, mais à coup sûr fort inattendus. Il n'est guère d'usage que deux femmes trahies s'entendent si bien pour disculper le traître. En écoutant le langage indulgent de madame Sommer, Stella, dont elle exprime les senti-

ments intimes, se sent prise d'affection pour elle, veut la retenir dans sa maison et, poussant jusqu'au bout ses confidences, lui montre le portrait de l'ami qu'elle regrette, qu'elle aime encore et qui l'a abandonnée.

En regardant ce portrait, madame Sommer reconnaît son mari, Lucie l'inconnu avec lequel elle a dîné à l'auberge. Dans l'acte suivant, Fernand, le héros du drame, témoigne à Stella toute sa joie de la revoir et la plus vive tendresse, sans se douter que sa femme et sa fille sont à deux pas. Madame Sommer veut fuir, échapper à l'amertume de cette situation. Mais quelques efforts qu'elle fasse pour s'éloigner, elle ne peut y réussir, elle est forcée de subir une conversation avec son mari, qui ne la reconnaît qu'à la fin de la scène. Que va-t-il se passer alors? Madame Sommer, la femme légitime, trahie, laissée dans la misère — car la faute de Fernand a été complète — va-t-elle faire explosion, comme cela paraîtrait vraisemblable, va-t-elle reprocher à son infidèle mari de l'avoir abandonnée, trompée, ruinée, condamnée, elle et sa fille, à une existence misérable, réduite à gagner son pain pour vivre, tandis que lui vivait dans l'opulence? Loin de là, elle continue à exprimer la pensée de Gœthe plutôt que celle qui conviendrait à son malheur et, malgré l'étendue et le nombre de ses griefs, elle ne se permet ni un reproche ni une récrimination. Il semble au contraire qu'elle prenne à tâche d'excuser son mari, et qu'elle soit plus indulgente pour lui qu'il ne peut l'être lui-même. Il faut citer ses propres paroles,

tant elles sont significatives. C'est là qu'on voit ce que Gœthe pensait du mariage, au moment où il était sur le point de se marier, et ce qu'il entendait peut-être se réserver de liberté dans le cas où il s'enchaînerait par le lien conjugal.

« Je plains l'homme qui s'attache à une jeune fille, dit madame Sommer. Je le regarde comme un prisonnier. Et puis l'on dit qu'il en est toujours ainsi. Il est amené de son monde dans le nôtre, avec lequel il n'a, dans le fond, rien de commun; il s'abuse quelque temps, et malheur à nous quand ses yeux s'ouvrent!... Quant à moi, je ne pouvais plus être à la fin pour lui qu'une honnête mère de famille, qui lui était, il est vrai, attachée avec le plus ferme désir d'être pour lui agréable, vigilante; qui consacrait tous ses jours au bien de sa maison, de ses enfants et qui devait, j'en conviens, s'attacher à tant de bagatelles que son cœur et sa tête étaient souvent arides, qu'elle n'était point une compagne amusante; qu'il devait nécessairement, avec la vivacité de son esprit, trouver ma société insipide. Il n'est point coupable! »

Voilà qui est bien convenu. Si le mari se fatigue du tête-à-tête, ce n'est pas la faute de la légèreté de ses goûts et des vices de son cœur, c'est la faute de la femme que le ménage rend maussade, qui ne sait plus retenir celui qu'elle aime au foyer domestique. Si mademoiselle Schœnemann a lu cette scène, elle a pu soupçonner ce qui l'attendait, dans le cas où elle épouserait Gœthe. S'il survenait une rupture dans le ménage, on la prévenait qu'elle en serait seule respon-

sable et que tous les torts retomberaient sur elle.

Au quatrième acte, Stella jouit de son bonheur, elle témoigne toute sa joie de revoir son amant et lui rappelle ce qu'elle a fait pour lui, non pas sous forme de reproche, mais afin de lui montrer combien elle l'aime. Elle avait un oncle qui l'adorait, une fortune considérable, elle vivait dans un pays qui lui était cher; elle a tout quitté pour suivre Fernand, sans même se demander si cela était nécessaire, s'il ne pouvait pas l'épouser et la laisser en possession de tous ses biens. Elle expose, à ce propos, la théorie du renoncement complet, de l'abnégation absolue de la femme, du droit qu'a l'homme de demander à celle qu'il aime d'abdiquer en sa faveur toute volonté personnelle. » Qui sait si ce n'est pas un caprice? se disait-elle à elle-même, en consentant à se laisser enlever par Fernand. Il lui plaît peut-être de m'avoir à lui tout seul et de s'emparer d'une jeune fille comme d'une proie. » Elle trouverait toute naturelle cette fantaisie de despote qui ne tiendrait aucun compte des principes, des souvenirs, des besoins de la femme. On dirait à l'entendre que l'homme seul a des droits et que la jeune fille n'a que des devoirs. L'égoïsme de Fernand est naturellement fortifié par tant d'abnégation et de dévouement. A quoi songe-t-il, en effet, au moment où Stella lui parle? A la quitter de nouveau, malgré tout ce qu'elle a fait pour lui, et à partir avec sa femme légitime qu'il vient de retrouver. Quand Stella, avertie par hasard de ce qui la menace, lui demande ce qu'il faut en croire, il confesse ingénument qu'il va l'a-

bandonner, que sa femme et sa fille le réclament.

On conçoit le désespoir de Stella. Elle a tout donné à son amant ; vertu, famille, patrie, fortune, elle a tout sacrifié pour lui. S'il part, il ne reste rien à l'infortunée. Dans la première rédaction de la pièce, telle qu'elle avait été écrite par Gœthe, en 1775, c'était la femme légitime qui avait pitié de la jeune fille trahie, qui se sentait prise pour sa rivale d'une commisération infinie et qui proposait à Fernand de vivre entre ces deux femmes aimées, se partageant entre elles, comme le ferait aujourd'hui un habitant du pays des Mormons. Elle racontait même, pour le décider, l'aventure du comte de Gleichen, qui devait servir en quelque sorte d'épilogue à la pièce. Le comte de Gleichen, gentilhomme allemand, avait été fait prisonnier par les Turcs, pendant les croisades ; en prison, il avait plu à une jeune musulmane qui l'avait sauvé et suivi ensuite à travers tous les hasards de la guerre. Revenu en Allemagne, en rentrant dans son château et en offrant à sa femme tout le butin qu'il rapportait, il lui avait présenté la jeune fille, sans lui dissimuler le lien qui l'unissait á celle-ci. La comtesse, plus touchée des services rendus au comte que sensible à la jalousie, avait ouvert sa demeure à la jeune étrangère et accepté au foyer conjugal la maîtresse de son mari. Dans le premier manuscrit de *Stella*, tel était le dénoûment de la pièce. Les deux femmes se résignaient à vivre ensemble et, dans la dernière scène, Fernand apparaissait entre madame Sommer et Stella, les embrassant toutes deux et disant de chacune d'elles : *Elle est à moi ; elle est à moi.*

Mais ce dénoûment faisait scandale. Les amis de Gœthe se récriaient ; Jacobi s'indignait qu'un misérable tel que Fernand pût être aimé à la fois par deux femmes de cœur. Aussi, plus tard, lorsque Schiller voulut disposer *Stella* pour le théâtre, parut-il impossible de conserver la conclusion primitive. Gœthe se décida alors à remplacer cette glorification de la bigamie par un dénoûment tragique. Dans la nouvelle pièce, Stella s'empoisonne en apprenant que Fernand est marié, qu'il a une femme légitime, qu'elle-même n'est par conséquent que sa maîtresse. Après cette catastrophe, Fernand se tue à son tour pour se punir de l'avoir causée. Madame Sommer et sa fille restent seules pour ensevelir les cadavres[1].

L'empoisonnement de Stella, le coup de pistolet de Fernand produisent au théâtre une impression assez forte. Mais ce n'est pas sur ce dénoûment ajouté après coup qu'il faut juger la pièce. La conception primitive est la seule intéressante, la seule qui nous apprenne quelque chose sur les sentiments personnels de Gœthe. On y trouve, très-nettement exprimée, une théorie que l'auteur a mise en pratique toute sa vie, la revendication de la liberté de l'homme dans ses rapports avec la femme. C'est bien l'œuvre d'un amant qui connaît par expérience la mobilité de ses amours, qui ne se croit guère tenu à la constance et qui cherche volontiers des

[1] M. X. Marmier, qui connaît si bien l'Allemagne, signalait dès 1835, dans ses *Études sur Gœthe*, le drame de *Stella* à l'attention de la critique française.

excuses pour justifier le passé, des arguments pour ne pas s'engager dans le présent. On reconnaît l'homme qui s'effraye d'un lien durable, d'un engagement définitif, qui se dérobe chaque fois qu'une chaîne le menace et qui au fond n'est pas beaucoup plus pressé de se marier avec Lili qu'il ne l'a été de se marier avec Frédérique. Ne lui parlez pas de l'idée du devoir. La morale du dévouement lui est inconnue dans ses relations avec les femmes. Il profite du dévouement qu'on a pour lui, mais sans se croire obligé à la réciproque. Le grand souci du héros de la pièce qui ressemble beaucoup à Gœthe, ce n'est pas précisément le remords du mal qu'il a commis, le regret d'avoir brisé deux existences attachées à la sienne; c'est bien plutôt la crainte de les voir souffrir sous ses yeux. Il a peur du spectacle de leur douleur. S'il pouvait ne pas entendre leurs plaintes, ne pas voir leurs larmes, ne pas être témoin de leur désespoir, il ne se reprocherait presque rien. Il est prêt à abandonner, tantôt l'une, tantôt l'autre, chaque fois qu'il voit fondre sur lui le déluge des scènes pathétiques. Pourvu que les cris de ses victimes n'arrivent pas jusqu'à lui, il croit volontiers qu'elle n'ont pas à se plaindre et qu'en réalité elles ne se plaignent pas. La fuite le sauve du remords en lui épargnant la vue du mal qu'il fait. Gœthe aussi connaît cette manière d'endormir sa conscience. Il se pardonne sans trop de peine à lui-même les souffrances qu'il cause, pourvu qu'il ne soit point obligé de les voir et d'essuyer de ses mains les larmes de Frédérique.

CHAPITRE VI

PREMIÈRES ANNÉES DE GŒTHE A WEIMAR

La cour. — Rôle qu'y joue Gœthe. — Facilité avec laquelle il s'isole. — Son indépendance. — Gœthe et Charles-Auguste. — Fonctions politiques de Gœthe. — Gœthe administrateur. — Gœthe et madame de Stein. — *Iphigénie en Tauride.* — *Torquato Tasso.*

I

Lorsque Gœthe accepta l'invitation du grand-duc Charles Auguste qui l'appelait à Weimar, deux motifs principaux le décidaient à quitter Francfort et la maison paternelle. En premier lieu, son amour pour mademoiselle Schœnemann lui créait une situation embarrassante et pénible. Quoiqu'il ne l'aimât point assez pour se résoudre à l'épouser malgré tous les obstacles, il l'aimait trop encore pour retrouver le repos et la liberté d'esprit dans son voisinage, pour ne pas souffrir d'être exposé à la voir ou trop, ou trop peu, en restant dans la même ville qu'elle. Contre des tourments de ce genre la fuite était le meilleur remède, celui qui convenait le mieux d'ailleurs au caractère de Wolfgang, celui qu'il avait employé plus d'une fois avec succès.

L'autre motif qui le déterminait à s'éloigner n'était pas moins sérieux. Il désespérait de trouver à Francfort une ocupation de son goût. Il ne parvenait pas à vaincre sa répugnance pour le métier de jurisconsulte que lui imposait son père et auquel il se savait condamné pour l'avenir, s'il n'y échappait par son départ. Au surplus, comment n'eût-il pas été tenté par l'invitation cordiale d'un prince aimable, par la perspective de rencontrer à Weimar une société plus éclairée et plus lettrée que celle de Francfort, un théâtre plus digne de lui? Il n'était bruit autour de Gœthe, que des intentions libérales de la grande-duchesse Amélie et de l'accueil que recevaient auprès d'elle les savants et les écrivains de l'Allemagne. Ce qu'on lui en rapportait piquait sa curiosité en éveillant ses espérances.

Les objections ne manquaient cependant point. Le père de Gœthe lui exposa la plus grave de toutes avec son énergie et son obstination habituelles. Ce citoyen d'une ville libre, cet esprit indépendant et fier qui, dans sa ville natale, n'avait même pas pu se soumettre à la hiérarchie administrative, se défiait par instinct de la société et de la faveur des princes. N'ayant jamais été, n'ayant jamais voulu être le subordonné de personne, ne vivant qu'avec ses égaux, il engageait son fils à s'abstenir de toute relation qui pût l'obliger un jour à sacrifier quelque chose ou de son indépendance, ou de sa dignité. Dans la société des princes il soupçonnait des piéges, il entrevoyait des humiliations. L'exemple de Voltaire était bien fait pour dégoûter les écrivains de s'attacher aux puissants de ce monde. Jean-

Gaspard Gœthe se rappelait encore l'indigne traitement qu'avait fait subir, à Francfort même, au poëte le plus illustre de son temps, le roi qui se piquait le plus d'honorer les lettres. Il racontait à Wolfgang les actes de violence dont il avait été témoin comme toute la population de la ville; il lui conseillait de ne pas s'exposer à de semblables outrages en acceptant l'hospitalité d'un prince. Peu s'en fallut que Wolfgang fût non pas vaincu par le raisonnement de son père, mais obligé de convenir qu'on ne pouvait guère compter sur les grands. Un envoyé de la cour de Weimar devait venir le chercher dans une voiture du grand-duc. Cet envoyé, annoncé et attendu depuis longtemps, ne se présentant pas, Jean-Gaspard en concluait qu'on avait voulu se moquer de son fils, et lui conseillait de répondre à ce mauvais procédé en partant immédiatement pour l'Italie. Le jeune homme, que le séjour de Weimar attirait et séduisait d'avance, qui surtout avait hâte de quitter Francfort, persistait à espérer. Il se mit en route cependant, pour obéir aux désirs paternels, mais avec la secrète espérance qu'on le rattraperait bientôt. Il fut en effet rejoint à Heidelberg, où il s'était arrêté, par le messager du grand-duc, et, comme une amie de sa famille, mademoiselle Delf, essayait de le retenir et de le garder auprès d'elle, il lui répondit par ces paroles poétiques qu'il a placées dans la bouche du comte d'Egmont : « Enfant, enfant, silence! Comme fouettés par des esprits invisibles, les chevaux du soleil et du temps emportent le char léger de notre destin, il ne nous reste qu'à tenir forte-

ment les rênes, courageusement résignés, et tantôt à droite, tantôt à gauche, à faire éviter aux roues, ici une pierre, là un précipice. Où va-t-il! qui le sait? Il se rappelle à peine d'où il est venu. »

C'est avec cette confiance intrépide dans sa destinée, que Gœthe arriva à Weimar, qu'il allait associer à sa gloire. Eut-il tort, eut-il raison d'accepter l'hospitalité du grand-duc Charles-Auguste? Question fort débattue en Allemagne, mais aujourd'hui parfaitement vaine! A quoi sert de se demander ce que Gœthe aurait fait s'il n'était point allé à Weimar, ce que son génie a pu gagner ou perdre dans ce séjour? On ne répond à de telles questions que par des hypothèses et ce n'est point sur des hypothèses que la critique sérieuse se fonde. Nul de nous ne sait ni ne peut dire ce qui serait advenu si Gœthe avait adopté une autre résidence et un autre plan de vie. Les conjectures sont libres. Ne les multiplions pas inutilement. Restons dans le domaine de la réalité. Acceptons le fait qu'elle nous offre, c'est-à-dire la présence du poëte à la cour du grand-duc. Cherchons non pas ce qu'il eût pu faire ailleurs, mais ce qu'il y fit réellement, quel y fut l'emploi de ses facultés et de son temps.

Le séjour de Weimar n'était pas sans danger pour un homme jeune, ardent, attaché à un prince de dix-huit ans qui aimait passionnément le plaisir. Un esprit faible eût pu dissiper ses forces en distractions frivoles et se laisser emporter par le torrent d'une vie mondaine. Les premières semaines furent, en effet, fort dissipées. Il semble que Gœthe se soit abandonné alors à toute la

fougue de son caractère. Entre le grand-duc et lui, c'était une perpétuelle et dangereuse émulation d'amusements. Tous deux parcouraient à cheval les montagnes et les forêts, tous deux patinaient sur la glace de l'Ilm; ils arrosaient leurs repas de copieuses libations et buvaient le vin du Rhin dans des crânes, comme auraient pu le faire des étudiants romantiques. Eux et le petit groupe d'amis qui les accompagnaient d'ordinaire violaient ouvertement les lois de l'étiquette, presque celles des bienséances. Ils vivaient ensemble dans une familiarité, dans une sorte de communauté où l'on ne distinguait plus le *tien* du *mien;* où la garde-robe de chacun appartenait à tous; où ceux qui avaient besoin d'un vêtement s'en emparaient sans scrupule et se l'adjugeaient sans cérémonie sous les yeux du propriétaire. Ils s'amusaient en même temps à mystifier les personnages les plus graves de la cour. Gœthe, qui avait toujours aimé ce genre de divertissement, inventait avec le grand-duc des plaisanteries fort piquantes aux dépens de la société de Weimar. Une de leurs victimes favorites était mademoiselle de Gœchhausen, que les Stolberg appelaient Thusnelda; femme d'esprit, un peu contrefaite, attachée à la grande-duchesse Amélie. Ils ne lui épargnaient pas les méchants tours et, un soir, ils murèrent si parfaitement la porte de sa chambre, qu'en voulant rentrer chez elle à une heure avancée de la nuit, elle ne trouva plus que la muraille à l'endroit où elle avait l'habitude d'introduire sa clef. « Charles-Auguste, disait Gœthe lui-même à Eckermann, était jeune alors, et nous étions un peu extravagants. C'était un vin géné-

reux, mais encore à l'état de violente fermentation. Il ne savait pas bien user de ses forces, et nous étions souvent près de nous casser le cou. Le jour, franchir à cheval à toutes brides les bois, les fossés, les rivières et les montagnes, puis camper la nuit en plein air, parfois auprès du feu dans un bois, tel était son goût. » Gleim, qui, à cette époque-là, visita Weimar, nous a laissé de Gœthe un portrait où il nous le montre dans toute la liberté de ses allures. Pendant que le vieux poëte, invité chez la grande-duchesse Amélie, y lisait quelques fragments de l'*Almanach des Muses* de Gœttingue, il vit entrer dans le salon un jeune homme botté et éperonné, vêtu d'une veste de chasse de couleur verte, négligemment boutonnée; le nouveau venu qu'il ne connaissait pas, mais dont les yeux noirs et brillants l'avaient frappé, lui proposa au bout de quelque temps de lire à sa place. Gleim lui tendit le volume. Mais, après avoir lu quelques pièces de vers de l'almanach, il se mit tout à coup à improviser, avec une telle abondance et une telle verve que Gleim croyait avoir sous les yeux le fameux *chasseur noir* en personne, le héros d'une des légendes les plus populaires de l'Allemagne. Les hexamètres, les iambes, les mètres les plus divers se succédaient dans cette improvisation merveilleuse. Chacun des assistants essuyait quelque épigramme décochée à son adresse. Gleim lui-même n'était pas épargné. Quand le jeune homme eut cessé de parler, le vieux poëte cria à Wieland : « Ce ne peut être que Gœthe ou le diable. — L'un et l'autre, répondit Wieland. Il a en ce moment le diable au corps, c'est

un poulain en gaieté qui donne des ruades à droite et à gauche. On fait bien de ne pas trop s'approcher de lui. »

C'était la séve de la jeunesse qui débordait, c'était une explosion de folie et de gaieté momentanée d'où il ne fallait tirer aucune conséquence sérieuse et inquiétante pour l'avenir. Cependant à Weimar les mécontents, les jaloux, les esprits étroits exploitaient ces extravagances contre Gœthe et l'accusaient de corrompre le grand-duc. Au dehors la malveillance les colportait en les grossissant. Beaucoup de personnes, trompées par des récits inexacts, se scandalisaient et condamnaient sévèrement ce qu'elles connaissaient mal. « A cette époque, dit Knebel, on s'est livré à des excentricités que je n'ai pas envie de raconter et qui ne nous ont pas mis au dehors en bonne réputation. » Les gens éclairés, ceux surtout qui observaient Gœthe de près, ne concevaient aucune inquiétude. Pour peu qu'on le pratiquât, on découvrait bien vite chez lui un esprit de conduite et une force de raison qui persistaient sous les folies apparentes, et qui devaient nécessairement durer plus qu'elles. Wieland ne s'y trompa jamais et ne cessa de rassurer les amis éloignés que les bruits répandus sur Gœthe inquiétaient. « Au sujet de Gœthe, écrivait il, à Merck, le 5 juillet 1776, je te prie d'être à jamais tranquille ; la destinée l'a pris en affection. C'est César et sa fortune, et vous verrez qu'au milieu du temps corrompu où nous vivons, il fera de grandes choses et jouera un rôle éclatant. Laissez bavarder les badauds. » Merck lui-même, qui vint s'assurer par ses propres yeux de ce qui se passait à Weimar, écrivait de son

côté : « Gœthe joue à Weimar un gros jeu, mais il vit à la cour à sa manière. Le duc, quoi qu'on dise, est un excellent homme et le deviendra de plus en plus dans sa société. Tous les bruits qu'on propage sont des mensonges de courtisans. Avec toute sa fougue apparente et réelle, ajoutait le pénétrant Wieland, Gœthe a dans le petit doigt plus de conduite et de savoir-faire que tous les courtisans dans leur corps et dans leur âme. » Klinger, un des hôtes de Weimar, écrivait aussi à un de ses amis : « Ne crois à rien de ce qu'on dit de la vie de Weimar ; il n'y a pas un mot de vérité. Tout marche grandement et régulièrement. » Klopstock n'eut ni la sagesse ni la prudence d'attendre, pour juger la conduite de Gœthe et du grand-duc, des renseignements exacts ; il s'en rapporta aux commentaires malveillants venus de Weimar, exagérés encore par la renommée, et il commit la faute d'intervenir en adressant à Gœthe une mercuriale maladroite, où il accusait le grand-duc de ruiner sa santé par l'ivrognerie. Gœthe, qui n'éprouvait pour Klopstock, ni beaucoup de sympathie ni beaucoup d'admiration, qui aurait dit volontiers, comme Wieland : « Lui et moi, nous sommes aux antipodes ; il me fait l'effet d'un homme qui habite la lune, » répondit assez sèchement : « Épargnez-vous à l'avenir de pareilles lettres, cher Klopstock ; elles ne vous servent à rien et vous font toujours passer de mauvaises heures. Vous sentez que je n'ai rien à répondre. Croyez-moi, il ne me resterait pas une minute si je répondais à toutes les admonestations de ce genre. »

Il fallait bien peu connaître Gœthe pour ne pas sup-

poser qu'il s'adresserait à lui-même tous les conseils que pouvait dicter la sagesse, et qu'il saurait les mettre en pratique sans le secours de personne. Il n'était pas homme à se livrer longtemps au plaisir. Cette vie extravagante qu'on lui reprochait ne dura que quelques semaines. Wieland, qui le voyait à l'œuvre, disait à ce propos : « Gœthe a, dans le premier mois, scandalisé le plus grand nombre, moi jamais, par ses allures, et il a donné au diable prise sur lui. Mais depuis longtemps, et du moment où il a pris la résolution de se dévouer au duc et à ses affaires, il s'est conduit avec une irréprochable modération et toute la prudence du monde. »

Ce danger de la dissipation écarté — et ceux qui connaissaient Gœthe pouvaient deviner d'avance qu'il le serait — il en restait un autre. Le grand-duc, en associant Gœthe à son gouvernement, en faisant de lui un homme politique, ne le détournait-il pas des lettres et de la poésie? Les heures qu'il lui demandait n'étaient-elles pas des heures perdues pour l'étude, pour la liberté de la composition, pour ces beaux travaux que l'Allemagne attendait encore d'un esprit si bien doué? La besogne administrative à laquelle Gœthe allait se dévouer pouvait être faite par beaucoup de personnes aussi bien que par lui. Mais si ce nouveau travail, en absorbant son temps, diminuait le nombre de ses œuvres poétiques, quelle perte irréparable pour l'Allemagne et pour le monde ! Quand on lit attentivement les *Mémoires* de Gœthe, on s'aperçoit qu'il a répondu lui-même, avec beaucoup de netteté, à une objection qui lui

fut faite de son vivant, et qu'on renouvela après sa mort. La littérature n'était guère alors un gagne-pain ; l'écrivain qui aurait compté, pour vivre, sur ses œuvres, eût été exposé à mourir de misère. Aucune loi n'assurait aux auteurs la propriété de leurs œuvres, aucune garantie ne les protégeait contre l'industrie des contrefaçons. Gœthe voyait publier tout autour de lui ses plus belles productions, il voyait les éditeurs s'enrichir à ses dépens, sans que lui-même pût tirer de son travail aucun profit. Il fallait vivre cependant, ses parents n'étaient point assez riches pour subvenir indéfiniment à sa subsistance. Il lui en eût coûté d'ailleurs de tout devoir à leur libéralité. S'il fût resté à Francfort, il aurait vécu, en jurisconsulte, de la pratique des affaires et du bénéfice de ses consultations ; mais il l'aurait fait sans plaisir, uniquement par nécessité et par acquit de conscience. A Weimar, il devint administrateur, au lieu de devenir avocat. En quoi son génie fut-il plus amoindri par une de ces occupations qu'il ne l'eût été par l'autre ? D'ailleurs son génie n'était prêt ni à toute heure, ni en toute circonstance. Il nous a raconté lui-même ce qu'il y avait de spontané et d'original dans sa manière de composer. Ses meilleures œuvres coulaient de source et sortaient sans efforts des profondeurs mystérieuses de son imagination. Il lui arrivait quelquefois, le matin, de se réveiller la tête pleine de vers qu'il écrivait tout de suite, et d'ordinaire au crayon, dans la crainte d'effaroucher l'imagination s'il les écrivait autrement, si le bruit de la plume sur le papier troublait cette espèce de rêve poétique. Dans ces moments heu-

reux, le poëte et l'artiste vivaient seuls en lui ; le souci des affaires disparaissait au milieu de l'ivresse de la composition. A d'autres époques, au contraire, et pendant des semaines entières, surtout à l'approche de l'hiver, dans les jours sombres de l'automne, la veine poétique se tarissait en lui ; il eût été incapable d'écrire un vers. Tout ce temps-là pouvait être donné par conséquent aux affaires, sans aucun dommage pour la poésie.

D'ailleurs Gœthe, nous l'avons vu, ne se laissait jamais absorber par une aucune occupation. Personne ne s'entend mieux que lui à réserver toujours, au milieu des embarras de la vie, sa liberté intérieure. Quels que soient les bruits extérieurs qui l'entourent, il sait leur échapper en se réfugiant au dedans de lui-même. Le monde, le plaisir, ne l'ont pas détourné de sa voie. Les affaires ne l'en détourneront pas non plus[1] ! Il a beau être assailli de lettres ou de visites, être obligé de paraître à la cour dans les réunions officielles, passer la journée à régler des questions administratives, et le soir à amuser les princesses, il y a une partie de lui-même qu'il défend absolument contre toute invasion étrangère, où il se renferme, au besoin, comme dans une forteresse inaccessible[2]. Au surplus, en acceptant

[1] Dès 1776, Wieland lui rendait, sur ce point, ce curieux témoignage : « La cour, ou plutôt sa liaison avec le duc, lui prend beaucoup de temps, et c'est dommage. Du reste, avec cette exquise créature de Dieu, rien ne se perd. »

[2] Il écrivait lui-même à Merck : « Je vis toujours dans le monde extravagant, et je suis très-retiré en moi-même. » Ailleurs, il disait : « Je vis heureux dans le frottement et l'agitation de la vie, et je suis plus calme que jamais. »

l'hospitalité du grand-duc Charles-Auguste, il a fait ses conditions. Dès l'origine, il s'est posé en homme qui tient à son indépendance, qui ne veut l'aliéner à aucun prix. Si la foule le poursuit et le tracasse, s'il faut mettre un obstacle matériel entre elle et lui, il se réfugiera dans la maison solitaire qu'il a choisie pour résidence au delà de l'Ilm, il fermera les barrières qui y donnent accès, et témoignera ainsi de sa volonté d'être seul; au besoin même, il ira se retremper dans le commerce de la nature et chercher la paix au sein des montagnes, au fond de quelque gorge isolée. Mais qu'il reste ou qu'il parte, sa vie intérieure suit son cours avec une continuité et une régularité qui datent de loin. En 1775, après avoir raconté à mademoiselle de Stolberg quelques scènes de plaisir, il écrivait déjà pour que son amie ne le crût pas absorbé par le monde: « Il y a un autre Gœthe... qui, toujours vivant en lui-même, aspirant et travaillant, essaye tour à tour d'exprimer les sentiments naïfs de la jeunesse dans de petites pièces de vers, les crises de la vie dans des drames..., et qui ne demande ni à droite ni à gauche ce qu'on pense de ses œuvres, parce qu'en travaillant il monte toujours un degré de plus, parce qu'il ne songe point à atteindre d'un bond un idéal, mais à laisser, en luttant et en se jouant, ses instincts se transformer en facultés. »

Pendant la première période de son séjour à Weimar, plusieurs poésies révèlent aussi le travail de l'homme sur lui-même, l'énergique effort d'une nature résolue à poursuivre son chemin à travers tous les obstacles, la

volonté formelle de marcher vers son but, sans se laisser distraire par les séductions ou effrayer par les dangers de la route. Ce sentiment paraît surtout exprimé avec force dans une pièce intitulée *Navigation*, où le poëte représente un pilote contrarié par le vent, mais toujours maître de lui et l'œil fixé sur le port. « Des vents variables, envoyés de Dieu, l'écartent de la route projetée, et il semble s'abandonner à leur caprice : il lutte pour les surmonter doucement par la ruse, fidèle à son but, même dans sa marche oblique.

« Bientôt, du lointain nébuleux, avec un sourd murmure, s'annonce la tempête, qui lentement s'avance, refoule les oiseaux à la surface des ondes, oppresse le cœur des hommes haletants, et puis éclate enfin. Devant sa fureur inflexible le prudent nautonier serre les voiles ; le vent et les flots jouent avec la coque tourmentée.

« Et là-bas, sur le rivage, sont ceux qui l'aiment ; ils tremblent sur la terre ferme. « Ah! pourquoi n'est-il pas « resté? Ah! la tempête!.. Ce bon ami va-t-il aller au fond?.. »

« Cependant il tient ferme au gouvernail : le vent et les flots jouent avec le navire, le vent et les flots ne ouent pas avec son cœur ; son regard impérieux mesure l'abîme en fureur, et, qu'il aborde ou qu'il échoue, il se fie à ses dieux. »

Un autre ouvrage de la même époque indique le besoin qu'éprouve Gœthe de se bâtir en lui-même une sorte d'abri, de se soustraire, par le rêve d'une vie simple et calme, aux obsessions, aux ennuis, aux artifices, aux conventions de la vie mondaine. Chaque fois

qu'il sent le monde peser sur lui, il y échappe par un énergique effort de sa volonté, et il évoque au contraire les images les plus familières du bonheur domestique. *Le Frère et la Sœur*, jolie petite pièce en un acte, qui répond évidemment à cette préoccupation de Gœthe, et qui, comme toujours, reflète une partie de ses sentiments, nous intéresse à la destinée de deux personnes vivant heureuses dans la condition la plus modeste. C'est l'histoire d'un jeune homme dont le travail nourrit une jeune fille qui lui a été confiée par une mère mourante, et qui se croit sa sœur. La jeune fille s'attache à lui par tous les soins qu'il lui donne, refuse un riche mariage qu'on lui propose, pour ne pas quitter celui qui l'a élevé, et quand la vérité se découvre, l'amitié de la sœur se transforme sans effort en amour. On surprend dans cette composition comme un regret qu'éprouve le poëte de ne pas connaître les joies d'un intérieur. Cet intérieur qu'il rêve quelquefois, il l'arrange à sa fantaisie ; il y place à ses côtés une jeune fille simple et modeste, tout occupée des soins du ménage, toute dévouée à l'homme près duquel elle vit, veillant sur sa tranquillité, sur son repos, ayant soin qu'il trouve sous sa main, sans avoir à le demander, tout ce qui lui est nécessaire ; lui épargnant tous les ennuis, ne l'importunant jamais de sa présence, ne demandant rien pour elle-même, et mettant toute sa joie dans le contentement de son compagnon. C'est toujours, comme dans *Stella*, le rôle du dévouement qu'il réserve à la femme ; à l'homme la liberté et les jouissances. On dirait qu'en écrivant *le*

Frère et la Sœur, en peignant surtout le caractère de Marianne, la bonne ménagère, il entrevoyait déjà dans le lointain la silhouette de Christiane Vulpius, sa compagne future.

L'enfant d'une voisine de Marianne traverse la pièce, comme pour rappeler l'affection que Gœthe témoignait habituellement à ces petits êtres. Son imagination, fatiguée de ce qu'il y a de faux dans les conventions sociales, aime à se reporter vers les spectacles naturels, quelque simples qu'ils soient. On peut même dire que plus ils sont simples, plus il les aime. L'amour de la nature, voilà en effet un des secrets de la force de Gœthe et de son éternelle jeunesse. Aucune occupation officielle, aucun plaisir mondain ne le détourne de la contemplation du monde extérieur, ne l'empêche d'en comprendre et d'en sentir vivement les beautés les plus familières. Il soigne de ses propres mains les arbres de son jardin, et il en cueille les fruits avec un sentiment de bonheur tranquille qui le repose des agitations de la vie de cour. Quand il sent un poids sur son cœur ou quelque lassitude dans son esprit, il fait comme Guillaume, le héros du *Frère et la Sœur*, il marche énergiquement au grand soleil, il boit l'air pur de la campagne, il va respirer à pleins poumons sur les bords de l'Ilm ou à travers les forêts de la Thuringe.

En même temps, la société de Weimar l'attache à elle, et, sans enchaîner sa liberté, le retient par des liens qui ne coûtent rien à son génie, liens de sincère estime et d'affection grandissante. On trouverait difficilement aujourd'hui en Allemagne, en dehors des villes

universitaires, autant de personnes distinguées, réunies en un même lieu, qu'en contenait alors la petite cité de Weimar, avec ses sept mille habitants. Là vivaient la grande-duchesse Amélie, nièce du grand Frédéric, qui avait inspiré à son fils Charles-Auguste le goût des plaisirs de l'esprit, et qui animait toute la cour par la vivacité de sa bonne humeur communicative; la grande-duchesse Louise, plus réservée et plus froide, mais pleine de dignité et du cœur le plus noble; Einsiedel, Knebel, Seckendorf, surtout Wieland, Wieland, qui commençait à revenir des erreurs de sa jeunesse et de l'effervescence de la période sentimentale, Wieland plus capable qu'aucun écrivain de donner à son pays quelque idée de l'esprit de Voltaire, avec plus de bonté et de candeur naturelles; Wieland, que Gœthe avait ridiculisé dans une pièce célèbre, qui reçut néanmoins à bras ouverts le nouvel hôte de Weimar, fut charmé par son génie et lui voua une amitié durable. Bientôt cette société d'élite allait s'enrichir de la présence de Herder, que Gœthe fit nommer surintendant des affaires religieuses, en 1776. Avec lui, la haute critique et la science originale se naturalisaient à Weimar. Gœthe, Wieland, Herder, combien de grandes cités seraient fières de compter parmi leurs habitants trois hommes de ce mérite! Mais parmi les personnes qui entouraient Gœthe, il y en a deux dont la destinée fut plus particulièrement attachée à la sienne, la première pendant toute sa vie, la seconde pendant dix ans: je veux parler du grand-duc Charles-Auguste et de madame de Stein.

II

Lorsque Gœthe arriva à Weimar, le 7 novembre 1775, le grand-duc, qui l'invitait à demeurer auprès de lui, était un jeune homme de dix-huit ans, plus jeune de huit années, par conséquent, que l'auteur de *Werther*, d'un caractère impétueux et ardent, qui n'avait nul besoin d'être excité, qu'il fallait au contraire contenir, modérer, apaiser. Il témoigna tout de suite pour son nouvel ami l'affection la plus vive, pouvant à peine se séparer de lui, et le faisant quelquefois coucher dans sa chambre. Quel fut le rôle de Gœthe dans cette situation, toujours délicate, d'ami préféré d'un prince qui ne manquait pas de grandes qualités, mais dont les défauts étaient plus sensibles alors que les mérites? On s'y méprit d'abord à Weimar même, où l'arrivée du nouveau venu excitait une jalousie que le grand-duc augmenta encore par tous les témoignages de bienveillance qu'il accorda à Gœthe. Lorsqu'on vit les parties bruyantes auxquelles se livraient les deux amis, leurs courses folles à travers la campagne, leurs repas prolongés bien avant dans la nuit, leurs accès de gaieté exubérante, leurs excentricités, grossies encore par la malignité publique, on accusa naturellement le plus âgé des deux de provoquer et d'encourager ces extravagances. Assurément, il n'y prit part, ni à contre-cœur, ni de mauvaise grâce ; il y avait chez lui une

séve de jeunesse, une exubérance de vie qui débordaient et demandaient à s'épancher. Mais, au milieu de cette ivresse apparente et de cette fièvre de plaisir, Gœthe restait plus maître de lui que ne le supposaient ceux qui le connaissaient mal, et, tout en s'associant aux folies du prince, il guettait le moment de s'arrêter lui-même dans cette voie, en arrêtant du même coup son compagnon. Avant tout, pour exercer quelque empire sur cet esprit fougueux, il ne fallait ni l'effaroucher ni le retenir hors de propos. Un pédagogue eût infailliblement échoué dans ses tentatives de remontrances et de sermons. Si Gœthe avait commencé par morigéner Charles-Auguste, il n'aurait réussi qu'à se rendre désagréable, sans obtenir sur lui aucun crédit. Au lieu de cela, il accepta tout ce qui pouvait être accepté sans inconvénients graves pour l'avenir, il céda tout le terrain qui ne valait pas la peine d'être défendu, qu'il était sûr d'ailleurs de reconquérir un jour; il s'associa sans scrupules à toutes les parties joyeuses; il jouit pleinement pour son compte de cette libre expansion des sentiments naturels, de cette gaieté franche qui convient si bien à la jeunesse heureuse, mais il eut soin d'y mêler de temps en temps un peu de sérieux, et de tourner vers des sujets graves les pensées de son jeune ami. Il fit, en un mot, comme un cavalier consommé qui, ayant à conduire un cheval ombrageux, se garderait bien de peser sur le mors, mais ne le dirigerait que d'une main légère, afin de lier tous ses mouvements aux siens, de lui inspirer confiance, et de le réduire ensuite plus sûrement.

Gœthe obtint par cet esprit de conduite des résultats merveilleux. Il dirigea insensiblement vers le bien, vers les pensées les plus nobles et les plus élevées, une nature généreuse, mais violente et capable de s'égarer. Ses entretiens si substantiels et si pleins de sens habituèrent, en quelque sorte, le grand-duc à penser fortement et sainement. Un commerce tel que le sien ne pouvait qu'épurer les sentiments de ceux qui le voyaient tous les jours. La grande-duchesse Louise, que la brutalité et la rudesse de son mari aigrissaient quelquefois, finit par reconnaître l'heureuse influence que Gœthe exerçait sur lui. Après l'avoir d'abord soupçonné de complaisance pour les folies du duc, et de complicité dans ses escapades, elle rendit justice au nouvel hôte de Weimar, qui éprouvait pour elle la plus sincère affection, et qui chercha toujours à maintenir l'harmonie entre les deux époux. Quelques pièces de circonstance témoignent des efforts que fit Gœthe en ce sens, et de son rôle de conciliation. *Lila* et *Proserpine*, par exemple, contenaient, à l'origine, des allusions transparentes aux vertus de la duchesse et aux égards qu'elle méritait.

Charles-Auguste, du reste, était digne de l'amitié de Gœthe, et, sauf certains emportements auxquels il ne savait pas résister, sauf une certaine fougue de jeunesse que l'âge modéra peu à peu, il s'honora infiniment par l'affection qu'il témoigna au poëte, par les procédés nobles et délicats au moyen desquels il l'attacha à sa personne. Quand il l'eut décidé à venir à Weimar, il l'y retint par les liens les plus doux. Dès le premier moment, il le nomma conseiller intime de

légation, en ayant soin de reconnaître en même temps qu'il lui laissait toute sa liberté, et qu'il entendait le traiter non en sujet, mais en ami. Cette nomination ayant excité à Weimar un grand mécontentement, la vieille aristocratie du grand-duché se plaignant qu'on eût honoré d'un si beau titre un si jeune homme et un roturier, le grand-duc prit la peine de répondre à ces reproches et d'écrire sur le registre du conseil cette noble déclaration : « Les esprits éclairés nous félicitent de posséder un pareil homme. Son intelligence et son génie sont connus. Employer un homme de génie dans un autre poste que celui où il peut mettre en œuvre ses facultés extraordinaires, c'est abuser de lui. Si on objecte que, par sa nomination, des gens de mérite pourraient se croire retardés, je répondrai premièrement que je ne connais personne à mon service qui pût espérer le même avantage. En second lieu, je ne donnerai jamais à l'ancienneté un poste qui implique des relations si étroites avec moi-même et avec les intérêts de mes sujets; je ne le donnerai jamais qu'à un homme en qui j'aie confiance. Le jugement du monde, qui peut-être désapprouve l'entrée du docteur Gœthe dans l'administration la plus importante, sans qu'il ait été préalablement fonctionnaire, professeur, conseiller de finances ou de gouvernement, ne me fait pas changer d'avis. Le monde juge sur des préjugés, mais moi je travaille, comme quiconque veut faire son devoir, non pas en vue de la gloire et des applaudissements du monde, mais pour être en règle avec Dieu et ma conscience. »

Charles-Auguste ne se repentit jamais de son choix. Plus il vécut au contraire avec Gœthe, plus il fut tenté de l'associer à son gouvernement. Un esprit si vaste, si prompt, si sûr, lui paraissait propre aux fonctions les plus diverses et les plus difficiles. Il alla jusqu'à lui confier en même temps le département de la guerre et celui des travaux publics, le chargeant, d'une part, d'organiser sa petite armée de six cents hommes, et de l'autre de construire des ponts et des routes à travers le grand-duché ; ce qui faisait dire à Wieland que Gœthe jouait le rôle de *Pontifex maximus*. On l'investit, par-dessus le marché, de la présidence de la chambre des finances, c'est-à-dire du véritable ministère des finances, lorsque M. de Kalb, qui remplissait mal ces fonctions, fut mis d'office à la retraite.

Comment Gœthe répondit-il à tant de marques de confiance? Par un dévouement sans bornes à ses devoirs et par l'activité la plus laborieuse. Plus il était chargé d'affaires, plus il semblait se multiplier pour suffire à tout. Il éprouvait un plaisir sévère à être utile, et, quoique accablé d'occupations prosaïques, il réservait une place dans sa vie pour la poésie et pour l'art; il accumulait intérieurement des trésors d'observation et d'expérience qui devaient se retrouver dans ses travaux futurs. Mais, avant tout, il s'occupait du présent, de la besogne du jour, comme s'il était né administrateur autant que poëte. Il faisait en conscience ses différents métiers, mettant de l'ordre partout où l'ordre manquait, travaillant avec méthode, avec netteté, avec droiture. On le vit ainsi réformer les abus de l'admi-

nistration militaire, s'opposer aux trafics qui mettaient dans les mains de quelques entrepreneurs avides l'entretien et la nourriture du soldat, s'efforcer en même temps de diminuer les charges que la conscription faisait peser sur le peuple. Il voulait que les recrues fussent traitées avec humanité ; il se félicitait chaque fois qu'il avait obtenu un enrôlement volontaire, au lieu d'arracher un fils à sa famille. Partout où il le put, il établit de bonnes routes dans le duché, afin de faciliter les transactions et d'offrir au commerce local des débouchés qui manquaient. Il s'intéressait également aux travaux des mines : il fit de grands efforts et même des sacrifices d'argent pour qu'on reprît l'exploitation de celles d'Ilmenau. Il écrivait un jour au ministre Voigt, qui venait de lui annoncer que les mines étaient envahies par l'eau : « Tous les péchés que j'ai commis contre le genre humain, comme poëte et auteur de romans, en réjouissant si souvent et en contristant les cœurs à ma volonté, vous les avez vengés par votre dernière lettre[1]. » Il ajoutait — mais nous ne le croirons pas sur parole — qu'il donnerait volontiers tous ses drames et tous ses romans pour arrêter les progrès de cette inondation. C'était, en tout cas, une manière énergique d'exprimer l'intérêt qu'il prenait au travail des mineurs. L'administration des finances lui donna plus de peine que toutes les autres. Quand il remplaça M. de Kalb, la caisse était vide et les besoins pressants : il s'a-

[1] *Gœthe's Briefe an Christian Gottlob von Voigt*, lettres publiées par Otto Jahn, Leipzig, 1868.

percevait avec terreur, comme il le dit, que l'on consommait beaucoup plus en haut qu'on ne produisait en bas. Il s'appliqua énergiquement, jusqu'à son départ pour l'Italie, à rétablir l'équilibre du budget, en ménageant néanmoins les populations.

Sa situation à la cour de Weimar fit éclater chez lui une qualité qu'on ne lui attribue point communément, qui n'est point en effet un trait dominant de son caractère, mais que le sentiment d'un devoir à remplir lui imposa en quelque sorte : je veux parler de son dévouement à l'humanité et à ses semblables. N'exagérons rien, et ne faisons de Gœthe ni un Las Casas, ni un Malesherbes. Nous avons vu que le spinosisme, parfaitement d'accord avec ses instincts les plus secrets, le conduisait à s'occuper avant tout de son perfectionnement personnel, et qu'il croyait travailler au bien commun, à l'harmonie générale des choses, en élevant aussi haut que possible, pour employer une de ses expressions favorites, la pyramide de son existence. Il y a assurément de l'égoïsme dans cette pensée; il y a, en tout cas, l'habitude de rapporter les actes de sa vie à soi-même plus qu'aux autres. Mais cette disposition n'exclut pas la bonté, surtout si l'homme qui s'étudie, qui aspire sans cesse à se perfectionner, considère la bonté comme une partie essentielle de la perfection. Soit que Gœthe se fît ce raisonnement, soit qu'il cédât par instants à l'entraînement d'une nature généreuse, on ne peut douter qu'il fût bon. Il donna beaucoup de preuves de sa bonté dans ses rapports avec des particuliers, et il témoigna même un véritable amour de l'humanité, ce

qu'on pourrait appeler du dévouement à ses semblables, dans ses fonctions officielles. D'abord, il aidait volontiers de sa bourse et de ses conseils ceux qui en avaient besoin. Dès son premier voyage en Suisse, il ramenait chez son père un jeune garçon dont il voulait se charger, et qui embarrassait beaucoup madame Gœthe A Weimar, il adoptait un autre enfant, sans ressources, auquel il assurait du pain et un emploi ; il se chargeait de pourvoir à la subsistance d'un pauvre homme à la fois misérable et misanthrope, dont il soignait le corps par des secours d'argent, et l'âme en lui adressant les lettres les plus sensées et les plus délicates. En plein hiver, il prenait le costume et le nom d'un paysagiste, pour aller visiter incognito dans la montagne un jeune homme qui lui avait adressé un appel désespéré, et qu'il se proposait de réconcilier avec la vie. En face de la misère ou de la détresse morale, il avait des élans généreux, et ne pouvait voir souffrir un de ses semblables sans éprouver le besoin de le soulager. Le même sentiment lui inspirait du courage dans les grandes catastrophes dont il était témoin. Ses amis de jeunesse se rappelaient qu'à Francfort ils l'avaient vu, en habit de bal, en bas de soie, en escarpins, courir à un incendie dans le quartier des Juifs, et y passer toute la nuit. A Weïmar, dans une maison qui brûlait, il s'approcha si près du feu en portant des secours, qu'il en eut les sourcils brûlés. Ce fut même lui qui créa et organisa dans sa nouvelle résidence un corps de pompiers. Au milieu d'une inondation qui faisait de grands ravages, il se montra au plus fort du danger,

[illegible]

qu'on appelle inférieure, et qui est certainement devant Dieu la plus éclairée ! En elle sont réunies toutes les vertus : modération, frugalité, sens droit, fidélité, joie causée par les moindres biens, absence de soucis, patience, persévérance. » Ces visites, au sortir des mollesses de la vie de cour, lui faisaient du bien : il en revenait comme retrempé. « L'utilité, disait-il, que retire un esprit *fantaisiste* du commerce avec de véritables hommes, qui ont une occupation déterminée, simple, durable, importante, est incroyable. C'est comme un bain froid qui, du relâchement d'une vie molle, vous ramène à une vie nouvelle et vigoureuse. »

Comme ministre, Gœthe rendit donc d'importants services au grand-duché de Weimar. Le plus important de tous fut néanmoins l'influence personnelle qu'il exerça sur le grand-duc. Dans un État absolu, où aucune assemblée ne contrôle le pouvoir du prince, ce qu'il y a de plus nécessaire, c'est que ce prince soit éclairé et veuille le bien. Or personne ne contribua autant que Gœthe à développer l'esprit, à former le caractère de Charles-Auguste. Il ne se servit de l'autorité que lui donnait son âge, son expérience, son génie, la confiance presque illimitée qu'on lui témoignait, que pour diriger la pensée du grand-duc vers les occupations utiles et les œuvres sérieuses. Sa tâche ne fut pas toujours facile. Il éprouva même quelquefois de cruelles déceptions. Avec beaucoup de qualités heureuses, de la vigueur et de la pénétration dans l'esprit, Charles-Auguste échappait par moments à cette direction par la fougue de ses passions et la violence de son carac-

tère. Il était comme un jeune cheval qui se cabre à l'approche de son cavalier, à la moindre menace de l'éperon ou de la bride. Il aimait les plaisirs violents et dangereux, il se laissait entraîner à des excès de table, il prenait plaisir à braver l'opinion, en affichant ses amours pour des personnes vulgaires. En un mot, il manquait de mesure et, même quand il faisait de bonnes choses, il les faisait quelquefois de telle manière qu'il en gâtait l'effet par quelque extravagance. Gœthe se plaignait qu'au lieu d'agir avec calme, paisiblement, il aimât mieux éclater à la façon d'une bombe et déconcerter par ses brusqueries les personnes les mieux disposées pour lui. Il effarouchait et blessait, par des brutalités inutiles, la grande-duchesse Louise, qui aurait voulu au contraire que son mari fût, comme elle, réservé et courtois. Tous ces défauts, qui étaient surtout des défauts de jeunesse, qui n'existaient pour ainsi dire qu'à la surface et qui n'altéraient point la bonté du fond, Gœthe s'appliqua à les corriger, à les adoucir, à les gouverner par la raison.

Avec son grand sens pratique, il s'efforçait souvent d'offrir des aliments à l'activité de Charles-Auguste, et, quand il ne les trouvait pas sur place, il les cherchait au dehors; il lui proposait des entreprises difficiles et usait sa fougue en l'exerçant. Une année, à la fin de l'automne, presque en hiver, dans une saison où personne ne voyage, il entraîna le grand-duc en Suisse; il le conduisit d'abord à la cime du Jura, puis à Genève, à Chamounix; il le promena sur la Mer de glace, il le fit descendre de là dans la vallée du Rhône, remonter

vers Sion, passer aux bains de Louèche, traverser la vallée de Munster, le glacier du Rhône, arriver à la Furka et de là au Saint-Gothard. Cette course n'était pas sans dangers à l'époque de l'année où on l'entreprenait. Quand les voyageurs voulurent, au mois de novembre, partir de Chamounix par la Mer de glace, le plus vieux des guides leur répondit que depuis vingt-huit ans il n'avait jamais vu de visiteurs après la Toussaint. Entre la Furka et la vallée d'Urseren, ils eurent quelquefois de la neige jusqu'à la ceinture, et un garde forestier du grand-duc, qui les accompagnait, homme énergique et résolu, déclara qu'il n'avait jamais traversé d'épreuves plus pénibles. Quel fut en définitive le résultat de l'expédition? pourquoi s'exposer gratuitement à tant de dangers? disaient les habitants de Weimar, qui craignaient pour la vie de leur prince. Gœthe savait ce qu'il faisait, il avait ses vues et son plan. C'était un dérivatif qu'il offrait à l'activité du grand-duc; il le décidait à employer en efforts utiles des forces qui sans cela se seraient dépensées en plaisirs frivoles ou violents ; il l'intéressait aux spectacles de la nature, tout en lui procurant la satisfaction de braver quelques périls pour atteindre un but utile. Lorsque les deux amis revinrent, tout le monde fut frappé, à Weimar, du changement qui s'était opéré dans les manières du grand-duc pendant cette absence de quatre mois. On le trouvait plus sérieux et aussi plus affable. La vue des grandes scènes de la nature avait élevé ses pensées; ses relations avec des étrangers, son séjour à Zurich, auprès de l'aimable

Lavater, avaient adouci les aspérités de son caractère.

Cette transformation qui commençait alors, qui s'opéra lentement, ne s'accomplit pas sans de nouvelles crises et de nouvelles rechutes. Le duc retomba plus d'une fois dans les défauts de sa jeunesse; Gœthe eut à se plaindre encore plus d'une fois de ses emportements et de ses maladresses. Mais il ne se découragea pas, il ne recula pas devant les difficultés, et surtout il usa avec le prince d'une franchise très-honorable. Il ne couvrit jamais de son approbation des actes blâmables, il ne témoigna même aucune indulgence pour des écarts qui le choquaient, qui lui paraissaient indignes du rang et du caractère de Charles-Auguste. Il déclara un jour à madame de Stein et la pria de sa part d'annoncer au grand-duc qu'il ne voyagerait plus avec lui, parce que, dans leur dernier voyage, le grand-duc s'était livré à de nouvelles extravagances. Il fut à cet égard très-ferme et très-résolu. Il fallut qu'on lui promît désormais plus de sagesse pour qu'il consentît de nouveau à accompagner le prince. Ses rapports avec Charles-Auguste sont empreints de cette sincérité parfaite qu'il mettait en toutes choses. Toujours sincère avec lui-même, il l'était aussi avec les autres. Il témoigne à son prince de la déférence et du respect, mais il ne le flatte jamais. Même dans les circonstances solennelles, aux jours de fête, pour les anniversaires de Charles-Auguste, lorsqu'il lui adresse des vers, il ne le fait pas en courtisan; sous des éloges justes, dont la mesure ne dépasse pas sa pensée, il glisse volontiers quelque vérité utile, quelque sage conseil. On peut citer en ce genre,

comme un modèle de l'art d'être aimable sans flatterie, la pièce de vers intitulée *Ilmenau*, écrite en 1783, à l'époque où Charles-Auguste s'est déjà fort amendé. Gœthe y rappelle très-franchement, avec une sincérité qui honore aussi celui auquel il s'adresse, les progrès que le prince a accomplis sur lui-même depuis quelques années.

Il représente poétiquement le vallon d'Ilmenau, entouré de bois, où le grand-duc passe la nuit avec ses compagnons après une journée de chasse. Pendant que le grand-duc sommeille dans une cabane légère et que ses amis veillent autour d'un grand feu, un étranger passe et interroge le poëte assis à l'écart. Gœthe lui répond, en montrant du doigt l'abri où repose le jeune souverain : « Qui peut parler de sa coque future à la chenille qui rampe sur la branche ; et qui peut aider la chrysalide étendue sur le sol à percer sa tendre enveloppe? Le temps vient, elle se dégage elle-même et s'envole dans le sein de la rose. Assurément, les années donneront aussi à ce jeune homme la bonne direction de ses forces. Avec un profond amour de la vérité, il éprouve encore la passion de l'erreur. Une curiosité téméraire l'entraîne au loin. Pour lui, point de route trop escarpée, point de sentier trop étroit ; la mauvaise fortune veille à son chevet et le précipite dans les bras de la souffrance. Alors une exaltation douloureuse le pousse violemment çà et là, puis à une agitation inquiète succède un repos inquiet. Et sombre et farouche aux jours sereins, indomptable sans être joyeux, il sommeille, l'âme et le corps blessés et brisés, sur une couche dure. »

C'est ainsi que la ferme raison et le tact de Gœthe contribuaient à faire de Charles-Auguste le prince le plus éclairé et le plus distingué de son pays. Le grand-duc devait à la nature des facultés vigoureuses et un fonds solide, mais il reconnut lui même avec beaucoup de noblesse qu'il devait à l'amitié de Gœthe d'avoir su tirer parti de tous ces dons naturels. Grâce à des conseils et à des exemples qu'il apprécia toujours davantage en avançant dans la vie, ses défauts de jeunesse disparurent peu à peu ou du moins s'atténuèrent. Les grandes qualités prirent le dessus. Après avoir vécu cinquante ans auprès de lui, Gœthe lui rendait au moment de sa mort, suivant Eckermann, ce magnifique hommage :

« Il avait dix-huit ans quand je vins à Weimar, mais déjà des germes et des boutons montraient ce que serait l'arbre un jour. Il se lia bientôt de la façon la plus intime avec moi et prit l'intérêt le plus entier à tout ce que je faisais. Comme j'avais presque dix ans de plus que lui, nos relations prospérèrent. Il restait assis près de moi quelquefois pendant des soirées entières, enfoncés que nous étions dans de graves entretiens sur l'art, sur la nature, sur tous les sujets intéressants qui se présentaient. Souvent nous restions ainsi jusqu'à une heure avancée de la nuit, et il n'était pas rare qu'il nous arrivât de nous endormir à côté l'un de l'autre sur le même sopha. Nous avons ainsi vécu ensemble cinquante années, et il n'y a pas à s'étonner que nous soyons arrivés à quelque chose au bout de ce temps... C'était un homme au-dessus du commun ; tout chez lui venait d'une source unique qui coulait à flots ; l'en-

semble était bon, et chaque partie était bonne; aussi pouvait-il faire tout ce qu'il voulait. Il avait surtout trois qualités d'un chef de gouvernement. Il avait le don de distinguer les esprits et les caractères et de mettre chacun à sa place. C'était beaucoup. Il avait ensuite une autre qualité égale, sinon supérieure; il était animé de la plus noble bienveillance, de l'amour le plus pur des hommes; il ne voulait que le bien, et cela de toute son âme. Toujours il pensait d'abord au bonheur du pays, à lui-même, il ne pensait que peu et bien après. Pour aller au-devant des nobles créatures, pour protéger toutes les bonnes entreprises, sa main était toujours prête, toujours ouverte. Il y avait beaucoup de la Divinité en lui; il aurait pu rendre toute l'humanité heureuse, car l'amour engendre l'amour, et pour celui qui est aimé, le gouvernement est un poids léger. En troisième lieu, il était supérieur à son entourage. Quand dix voix lui avaient donné leur avis sur un sujet, il en entendait une onzième, la meilleure de toutes, la sienne. Les insinuations étrangères coulaient sur lui sans le toucher; et il n'était pas facile de l'amener à commettre quelque acte indigne d'un prince en lui faisant repousser un homme de mérite rendu suspect, ou favoriser un coquin bien recommandé. Il voyait tout lui-même, jugeait lui-même et, dans tous les cas, trouvait en lui-même la base la plus sûre. Avec cela, c'était une nature silencieuse, et chez lui l'acte suivait la parole[1]. »

[1] J'emprunte l'excellente traduction de M. Délerot.

Gœthe se garde bien de dire que tant de qualités étaient en partie son ouvrage. Mais s'il ne le dit pas, la postérité le sait et doit ajouter à tous ses titres de gloire l'honneur d'avoir travaillé à l'éducation, au développement intellectuel et moral du plus éclairé des souverains de l'Allemagne.

III

Après Charles-Auguste, madame de Stein est la personne dont la vie se lie le plus étroitement à celle de Gœthe, pendant les premières années de son séjour à Weimar. L'histoire de leurs relations vaut la peine d'être racontée. Gœthe l'écrivit lui-même presque jour par jour dans la correspondance qu'il entretint avec son amie et que nous possédons aujourd'hui. Ce fut d'abord la curiosité qui les rapprocha, curiosité mutuelle suivie d'une sympathie mutuelle. Gœthe avait vu un jour entre les mains de son ami Zimmermann un portrait de madame de Stein, celui-là même que Schœll fit graver depuis en tête de l'édition des lettres du poëte. En regardant ce profil agréable, il admira la finesse ainsi que la douceur des traits et il témoigna un vif désir de connaître l'original[1]. De son côté, madame

[1] Voici ce que Gœthe écrivit au bas de la silhouette de madame de Stein, que lui montrait Zimmermann : « Ce serait un spectacle délicieux de voir le monde se réfléchir dans cette âme. Elle voit le monde tel qu'il est, mais par le milieu de l'amour. Son expression générale est la douceur. »

de Stein avait beaucoup entendu parler de Gœthe et désiré le voir, quoique Zimmermann insinuât plaisamment que cette connaissance ne serait peut-être pas sans dangers pour elle. L'arrivée de Gœthe à Weimar, où M. de Stein était écuyer du prince, réalisa le vœu de madame de Stein. Entre elle et le nouveau venu, les relations les plus affectueuses s'établirent tout de suite. Car Gœthe arriva à Weimar au mois de novembre et, dès le mois de janvier, il écrit déjà à son amie avec une tendresse marquée. L'impression produite sur lui paraît avoir été très-forte. Il s'abandonna tout d'abord à cette nouvelle passion avec l'impétuosité de son âge et de son tempérament. Mais madame de Stein, en personne prudente, avisée, fort maîtresse d'elle-même, le contint et le modéra. Toute la première année de leur liaison, l'année 1776, se passe pour Gœthe en alternatives de joie et d'inquiétude. C'est l'année des folies de Weimar, des parties de plaisir renouvelées, bruyantes, quelquefois désordonnées. Dans cette première période d'effervescence, il y a par moments chez Gœthe une certaine violence, des audaces de conduite et de langage qui effrayent madame de Stein. Elle craint les témérités et les emportements d'une passion qui ne sait pas se posséder. Elle les craint pour son repos, elle les craint aussi pour sa réputation ; elle ne veut pas donner prise au monde, envers lequel elle sent que toute femme a des ménagements à garder. Gœthe lui paraît trop disposé à faire bon marché de l'opinion publique, à mépriser le *qu'en dira-t-on*. Mais madame de Stein, qui a

un mari, qui occupe un rang à la cour, ne prend pas si facilement son parti d'être mal jugée. Elle veille sur ses propres actions, sur celles de Gœthe avec un soin jaloux et elle évite scrupuleusement tout ce qui serait de nature à la compromettre. Les longs séjours qu'elle fait à la campagne, à son château de Kochberg, où Gœthe n'est admis que raremeut , quelquefois même la froideur marquée qu'elle lui témoigne à Weimar avertissent l'impétueux amant qu'il a été trop entreprenant ou trop léger.

Elle ne l'éloigne pas cependant, elle ne le décourage point. Son grand art consiste précisément, comme celui de Laure avec Pétrarque, à le garder sans le satisfaire, à obtenir que, sans se détacher d'elle, il se contente du peu qu'elle lui accorde, à l'enfermer malgré lui dans les limites de l'amitié qu'elle ne veut pas dépasser. A partir de la seconde année de leur liaison, il semble qu'elle ait obtenu en partie le résultat qu'elle souhaitait et réduit Gœthe à des désirs plus modestes. Par un excès de prudence bien conforme à son caractère, elle a fait disparaître toutes ses lettres afin de ne laisser subsister contre elle aucun témoignage. Mais si on pouvait retrouver cette première partie de sa correspondance, on verrait qu'au fond elle impose à Gœthe un régime sévère. Je vous permets de m'aimer devait-elle lui dire en substance, mais à deux conditions : c'est que vous ne me compromettrez pas et que vous ne me demanderez jamais ce que je ne puis vous accorder. Sans anéantir la passion, elle arrive ainsi à l'épurer et à la contenir. Elle n'y réussit néanmoins ni tout de

suite, ni complétement. Il y a chez Gœthe bien des retours orageux, des impatiences et des emportements. Il se plaint quelquefois d'avoir été tenu à distance et grondé, ce qui indique qu'il avait enfreint la consigne prescrite. Mais au fond, il s'est soumis aux conditions qu'on lui impose. Madame de Stein a établi son empire et le conserve. Elle exerce du reste sur son nouvel ami une influence heureuse. Ame noble, esprit distingué, elle s'intéresse à ses travaux, elle l'excite à produire, surtout elle donne pour lui du charme à cette vie retirée, à ces intervalles de recueillement par lesquels il essaye d'échapper aux distractions de la vie de cour. Elle l'aide dans ce travail de transformation et de perfectionnement continu qu'il accomplit sur lui-même. Elle comprend ses aspirations les plus élevées, elle les admire et s'y associe. Quand les vaines agitations du monde le fatiguent, quand il a besoin de détendre et d'égayer son esprit, c'est auprès d'elle qu'il va chercher le repos qu'il ne rencontre point ailleurs. Il la trouve toujours prête à l'écouter, disposée à accueillir ses confidences, pourvu qu'il ne dépasse pas les limites amicales qu'elle lui a fixées. Elle finit ainsi par remplir auprès de lui l'office de la véritable compagne de sa vie. Elle joue le rôle que jouaient autrefois près de lui mademoiselle de Klettenberg par sa douceur, Cornélie Gœthe avec son caractère énergique et décidé, madame Gœthe avec sa bonne humeur et son optimisme habituels. Lui-même en convient. « Elle remplace pour moi, dit-il, ma mère, ma sœur, toutes les femmes que j'ai aimées. » A chaque instant, dans sa

correspondance, la confiance qu'elle lui inspire, le bonheur qu'il lui doit s'expriment en pensées poétiques qui, d'elles-mêmes, s'arrangeront en poésies durables. Beaucoup de ces pensées restent à l'état de germes. D'autres prennent une forme définitive et littéraire qui consacre le nom de madame de Stein.

Elle devient la confidente habituelle de ses pensées. Quand il voyage, quand il accompagne le grand-duc à travers la Thuringe, à Leipzig, à Berlin, en Suisse, c'est avec madame de Stein qu'il correspond, c'est à elle qu'il raconte ses impressions journalières, comme pour compléter sa vie en y intéressant une autre personne. Le sentiment qu'il éprouve pour elle ressemble à l'amour par l'expression tendre et passionnée dont il l'enveloppe, mais à un amour épuré qui ne prétend rien des sens, qui ne s'adresse qu'à l'âme et qui se résigne à vivre de platonisme. Devant la tendresse brûlante de son ami, madame de Stein reste longtemps réservée et circonspecte. Ce n'est qu'au bout de cinq ans qu'elle accorde à Gœthe une confiance entière et qu'elle se croit assez sûre de lui pour ne plus redouter de sa part aucune entreprise téméraire. A la fin de la cinquième annnée de liaison, nous sommes avertis par une explosion d'enthousiasme de Gœthe de la victoire qu'il vient de remporter. Carlyle s'y est trompé. Il prend cet accès de joie pour le cri de triomphe de l'amant heureux qui vient d'obtenir enfin les faveurs de celle qu'il aime. La plupart des écrivains allemands protestent avec raison contre cette méprise. A Weimar, les témoins habituels des relations de Gœthe avec ma-

dame de Stein ne doutaient pas de la pureté de leurs relations. Dans une petite ville de sept mille âmes, où se faisaient beaucoup de commérages, il eût été fort difficile de cacher un lien coupable. M. de Stein eût été informé tout de suite et eût fait un éclat. Rien d'ailleurs, dans la correspondance de Gœthe, ne trahit un amour satisfait. La joie qu'il éprouve à la fin de la cinquième année nous apprend simplement que madame de Stein a désarmé, qu'elle n'est plus sur la défensive, qu'elle ose enfin se confier à la loyauté de celui qu'elle aime. Qu'on en juge par ce fragment de lettre, le plus compromettant de tous, le seul qui ait pu servir de texte au jugement de Carlyle. On n'y trouvera pas une phrase qui ne puisse être interprétée naturellement dans un sens platonique.

Gœthe écrit à son amie, pour la remercier de ne pas lui tenir rigueur et de le traiter désormais avec confiance : « Mon âme est fortement attachée à la tienne. Tu sais que je ne puis me séparer de toi et qu'aucune vicissitude ne peut me détacher. Je voudrais qu'il y eût quelque vœu ou quelque sacrement qui, visiblement et légalement, me fît tien. Quel prix il aurait pour moi! Mon noviciat a été assez long. Adieu, je ne peux pas écrire *vous*, comme longtemps je n'ai pu dire *tu*... Les juifs ont des cordons qu'ils attachent à leurs bras pendant la prière. Moi j'attache au mien ton cher ruban, lorsque je t'adresse mes prières et que je demande à participer de ta bonté, de ta sagesse, de ta modération et de ta patience. Je t'en prie à genoux, achève ton ouvrage, rends-moi tout à fait bon. Non-seulement

tu le peux, si tu m'aimes, mais ta puissance sera infiniment plus forte si tu crois que je t'aime. » Si le commencement de ce passage peut prêter à l'équivoque, comment conserver un doute en lisant les dernières lignes?

A partir de ce moment, la vie de Gœthe est comme éclairée d'un rayon nouveau. Cette réciprocité d'affection le transforme. Il puise dans la confiance que lui témoigne madame de Stein une force nouvelle. Appuyé sur elle, il s'élance plus hardiment vers l'avenir. Mille passages de ses lettres nous apprennent à quel point son amie lui est chère et quelle place elle tient dans sa vie. Un jour il lui écrira : « C'est un bonheur inexprimable lorsque les idées et les sentiments s'échangent sans jamais se heurter; » un autre jour : « Je te vois toujours à mes côtés. Ta présence ne m'abandonne jamais. En toi j'ai un type pour toutes les femmes. » Ailleurs il lui dit : « Chère Lotte, je comprends clairement aujourd'hui que tu es la moitié de moi-même. Je ne suis pas un être indépendant. J'ai appuyé sur toi toutes mes faiblesses, j'ai rempli par toi mes lacunes.» Quoi de plus tendre encore que ces phrases écrites en français, pendant un voyage où les deux amis s'étaient engagés à ne s'écrire que dans cette langue pour s'y perfectionner. Madame de Stein, qui maniait notre langue à merveille, s'en tire sans peine; mais Gœthe éprouve quelque embarras et l'exprime ainsi : « O ma chère, il m'est presque impossible de poursuivre ce jeu; ma plume n'obéit qu'à regret et ce n'est qu'avec peine que je traduis, que je travestis les sentiments originaux de mon cœur. Je ne sens mon existence que

par toi, tu m'as appris à m'aimer moi-même, tu m'as donné une patrie, une langue, un style, et je finirais par t'écrire des phrases. » Une autre lettre écrite également en français n'est pas moins passionnée. « Mon amour pour toi n'est plus une passion, c'est une maladie, une maladie qui m'est plus chère que la santé la plus parfaite et dont je ne veux pas guérir. Je n'ai d'autre souhait que de te plaire, de te rendre heureuse autant qu'il est en moi, d'être tous les jours plus digne de ta tendresse[1]. »

On les aurait fort étonnés l'un et l'autre, si on leur avait prédit alors qu'un jour prochain viendrait où ces deux vies si étroitement unies se sépareraient pour ne plus se rejoindre. Comment cette affection s'éteignit-elle? comment de ce degré de confiance et de sympathie arriva-t-on des deux parts à la froideur, à l'indifférence et à un oubli presque complet du passé? Question délicate, mais que la connaissance que nous avons du caractère de Gœthe nous permet de résoudre sans difficulté. Nous savons quel est le mobile principal de sa conduite, à quoi il aspire en définitive. Sa préoccupation la plus chère, c'est de travailler sans cesse sur lui-même, de s'élever toujours plus haut vers la possession de la vérité et de développer dans toute leur plénitude ses facultés intellectuelles. Qu'on n'oublie pas qu'il compare son existence à une pyra-

[1] Il n'est pas moins expressif dans sa tendresse, en parlant de madame de Stein à ses amis. Le 9 août 1776, il écrivait à Herder : « L'ange, la Stein, je l'ai de nouveau. Tout un jour je n'ai pas détaché mes yeux des siens, et mon cœur, fermé, s'est épanoui. »

mide à laquelle chaque jour doit apporter sa pierre. C'est à cette pensée intime et favorite que se rapportent ses projets habituels, ses méditations journalières. Pendant quelques années, madame de Stein a été pour lui une compagne de route, une auxiliaire utile. Elle l'a aidé à se contenir, à se dominer, à sortir de la période orageuse de la jeunesse pour entrer dans l'âge de la maturité, du calme, de l'équilibre. Mais il vient un moment où madame de Stein ne peut plus lui rendre aucun service, où elle lui a donné tout ce qu'elle pouvait lui donner. Les hommes de génie ont parfois de singulières exigences ; tout ce qui ne leur sert plus risque de les gêner. On connaît le mot de Frédéric II sur Voltaire : « Quand j'aurai pressé l'orange, j'en jetterai l'écorce. » Au bout de dix ans, Gœthe a pressé l'orange. Madame de Stein a été pour lui une force, un conseil, un appui. Mais le moment est passé où son ami avait besoin d'elle. Le voyage d'Italie semble indiquer l'époque précise où Gœthe croit pouvoir se passer du concours qui lui a été si utile jusque-là. Au fond, son départ veut dire qu'il n'a plus rien à tirer de la société de Weimar, de son séjour dans cette ville, pour son instruction et pour le développement de son génie. Il ne voit plus alors qu'un moyen de continuer le travail lent qu'il accomplit sur lui-même, l'éducation progressive de son esprit, c'est d'aller chercher la notion du beau à sa source, dans le pays de la beauté, des arts, des souvenirs classiques. Ce qui prouve qu'à ce moment le lien qui l'unit à madame de Stein s'est déjà relâché, qu'elle n'est plus l'arbitre et la directrice

morale de sa vie, c'est qu'il désire se séparer d'elle et qu'il ne lui révèle pas son projet de départ. Auparavant il prétendait ne lui cacher aucune de ses pensées, et maintenant il la quitte, pour des années entières, sans la prévenir, sans même lui adresser un adieu.

Que dut éprouver madame de Stein en apprenant le mystérieux départ de l'ami qui lui avait tant de fois juré qu'il ne pouvait se passer de sa présence, qui s'était plaint si souvent de leurs courtes et inévitables séparations ? Nous le devinons facilement. Elle avait été jusque-là l'objet principal des pensées de Gœthe, elle avait tenu dans sa vie la première place, et, tout d'un coup, elle se voyait abandonnée, sans préparation, sans explications. C'était, à ce qu'il semble, une femme fière, plus fière peut-être que sensible. Elle se considéra comme offensée et ne pardonna point. La conduite de Gœthe en Italie ne fut pas de nature à apaiser le ressentiment qu'elle éprouvait. Il lui écrivit rarement et avec brièveté. Madame de Stein se plaignit de ce silence à madame Gœthe, qui prit chaudement la défense de son fils, en demandant qu'on ne lui tînt pas rigueur, qu'on le laissât jouir paisiblement de la beauté et de la nouveauté des spectacles qu'il avait sous les yeux. D'autre part, madame de Stein apprit que Gœthe ne s'était pas interdit, pendant son voyage, quelques distractions amoureuses et qu'une jeune Milanaise avait même failli lui inspirer une passion sérieuse. Quoiqu'elle ne voulût rien accorder à Gœthe de ce qu'une maîtresse accorde à son amant, elle paraît avoir eu beaucoup de penchant à la jalousie. Elle avait

été jalouse de Corona Schrœter, belle et éloquente tragédienne, fort admirée de Gœthe. Elle le fut des Italiennes que son ami avait rencontrées en route, auxquelles il avait peut-être parlé d'amour.

Au retour d'Italie, Gœthe revenait heureux à Weimar, le cœur plein de souvenirs; plus réservé sans doute et plus froid que jamais avec les indifférents, mais disposé à s'épancher, à verser le trop plein de ses impressions de voyage dans une âme amie. Peut-être alors madame de Stein eût-elle pu le reconquérir. Peut-être les vieilles habitudes d'intimité eussent-elles pu se renouer entre eux, si elle s'y était prêtée. Mais elle ne s'y prêta en aucune manière. Elle prit en face de Gœthe l'attitude d'une reine offensée, elle le reçut froidement, avec une aigreur marquée dont leurs amis communs s'apercevaient. Madame Herder ne pouvait s'empêcher d'en faire la réflexion, en écrivant à Herder, qui voyageait à son tour en Italie. Un jour, entre autres, où elle avait accompagné Gœthe dans une visite au château de Kochberg, chez madame de Stein, elle remarqua tout de suite que Gœthe avait été reçu sans cordialité et que toute la journée son humeur s'était ressentie de l'accueil qu'on lui avait fait. Gœthe ne trouvait donc pas chez son ancienne amie ce qui le séduisait tant autrefois, ce calme, ce sentiment de bien-être qu'elle répandait autour d'elle et qui avait tant de fois apaisé en lui les orages de la pensée. Il se sentait, au contraire, mal à l'aise en sa présence et le ton glacial qu'elle affectait avec lui le refroidissait lui-même. Dans de tels termes, les rapports ne pou-

vaient durer. Madame de Stein provoqua elle-même la rupture en apprenant que Gœthe entretenait des relations avec Christine Vulpius, qu'il se proposait même d'installer à son foyer. C'en fut assez pour ce caractère altier et ombrageux. Elle éclata en reproches, elle précipita le dénoûment et elle amena Gœthe à lui écrire la lettre suivante qu'il est curieux de comparer aux expressions de tendresse qu'il lui prodiguait autrefois :

« ... Je te l'avoue, je ne puis supporter la manière dont tu m'as jusqu'ici traité. Quand j'étais disposé à causer, tu m'as fermé la bouche; quand j'étais expansif, tu m'as accusé d'indifférence ; quand j'étais zélé pour mes amis, tu m'as accusé de froideur et de négligence. Tu as contrôlé chacun de mes gestes ; tu as blâmé mes allures, ma manière d'être, et tu m'as toujours mis *mal à mon aise* (en français). Comment pouvaient croître la confiance et la franchise, lorsque tu me rebutais avec humeur de parti pris ? J'aurais encore bien des choses à ajouter, si je ne craignais, dans ta disposition d'esprit, de te blesser au lieu de te calmer. Malheureusement tu as depuis longtemps dédaigné mon conseil en ce qui concerne le café, et adopté un régime des plus nuisibles à ta santé. Ce n'est pas assez qu'il soit déjà difficile de supporter moralement certaines impressions, tu aggraves la force hypocondriaque des imaginations mélancoliques par un moyen physique, dont tu avais longtemps reconnu les inconvénients et dont tu t'étais abstenue, par amour pour moi, en t'en trouvant fort bien. Puissent les eaux

que tu vas prendre et ton voyage te bien réussir! Je ne renonce pas entièrement à l'espoir d'être de nouveau compris par toi. »

Sur cette lettre, madame de Stein écrivit : « Oh !!! » avec indignation et ne répondit pas. Qu'eût-elle répondu? Celui qui l'avait tant aimée, qui lui avait répété tant de fois qu'elle était l'âme de sa vie, au lieu de comprendre pourquoi elle était irritée, la traitait maintenant comme une malade et, à la place des anciennes protestations d'amour, ne lui envoyait plus que des conseils hygiéniques, des recettes de médecine.

Quel fut le coupable dans ce dénoûment prosaïque d'une liaison si poétiquement commencée? Au fond il y eut des torts des deux côtés. Gœthe commit la première faute; madame de Stein, la dernière et la plus grave. Car lui, du moins, ne parla jamais d'elle qu'avec égards, tandis qu'elle ne l'épargna pas dans ses lettres et qu'en écrivant à son fils, à cet enfant que Gœthe avait élevé par affection pour elle, avec les soins d'un père, elle parlait quelquefois de lui sur le ton du mépris. Mais, à le bien prendre, le triste dénoûment d'une passion si tendre tient moins à la faute des personnes qu'à la difficulté de la situation. Il y a des situations si difficiles, qu'il devient impossible de n'y pas commettre de fautes. Le lien de madame de Stein et de Gœthe était un lien contre nature, dès qu'on voulait qu'il fût éternel. Madame de Stein avait une famille à elle, des devoirs de femme et de mère à remplir. De son côté, Gœthe aspirait à la vie de famille, à une union douce qui égayât et charmât son intérieur. Ma-

dame de Stein ne pouvait lui donner cette joie à laquelle il pensait souvent, dont il exprime si nettement le désir et l'espérance dans *le Frère et la Sœur*. Elle ne pouvait pas devenir sa compagne ou, du moins, elle ne l'avait pas voulu, car à la rigueur, le divorce étant admis dans son pays et dans sa religion, il lui eût été possible de divorcer. D'ailleurs elle était de sept ans plus âgée que lui, elle avait près de quarante-cinq ans, quand Gœthe revint d'Italie. Eût-il été raisonnable à lui de demander sa main, à elle de l'accepter? De telles liaisons, que la passion entretient et fait vivre, doivent se dénouer, dès que la passion diminue, parce qu'elles sont contraires au vœu de la nature et que tout les combat : l'opinion du monde, l'usage, les sentiments les plus généraux et les plus profonds du cœur humain, qui aspire à une union plus intime avec l'objet aimé, à des joies plus étroites et moins traversées. Le véritable tort de Gœthe ne fut pas précisément de rompre avec madame de Stein, qui lui mettait le marché à la main, mais de sortir d'une situation fausse pour entrer dans une situation plus fausse encore. Au moment même où il abandonnait madame de Stein, que faisait-il? Il installait à son foyer, dans sa maison, une jeune fille qu'il n'épousait point et qui allait devenir mère. Par là il indisposait contre lui l'opinion et justifiait en apparence les griefs de madame de Stein. Celle-ci n'eût eu aucune plainte à exprimer, personne même ne se fût intéressé à son sort, si Gœthe avait pu dire : « Je cherche le bonheur domestique, j'en ai besoin, je ne le trouve pas dans ma liaison avec ma

vieille amie ; je le demande au mariage. » Cela arrive tous les jours dans le monde, c'est ainsi que se dénouent fréquemment les unions libres et le monde n'est guère disposé à donner raison à la personne délaissée. Mais Gœthe ici faisait scandale ; il offrait aux amis de madame de Stein, aux médisants de Weimar, une occasion de se déchaîner contre lui, qui ne fut pas perdue et qui nuisit, non pas à sa gloire, mais à sa bonne renommée. Tant il est vrai que le génie ne dispense pas des devoirs élémentaires, qu'il n'est permis à aucun homme de s'élever au-dessus de la loi morale et des conditions régulières de la société au milieu de laquelle il vit, sans s'exposer à d'amères récriminations. Gœthe épousa sa nouvelle maîtresse, après avoir vécu près de vingt ans avec elle. Il aurait mieux fait de commencer par là. Son repos, sa dignité, son honneur y auraient gagné en même temps.

IV

Avant le voyage d'Italie, pendant près de dix ans, madame de Stein, tendrement aimée, avait contribué plus que personne au bonheur de Gœthe, ainsi qu'il le reconnaît lui-même dans cent passages de ses lettres. En contenant son amour dans les limites du platonisme, elle l'avait obligé à se modérer, elle lui avait fait une loi de la mesure et lui avait offert, au milieu des tracas, des occupations officielles et des distrac-

tions de la vie de cour, le calme asile de son affection. Quand on connaît l'amour de Gœthe pour la tranquillité d'esprit, sa préférence pour tous les sentiments qui apaisent et consolent, quand on se rappelle la douce influence qu'ont exercée sur lui tantôt sa sœur Cornélie, tantôt son aimable mère, tantôt mademoiselle de Klettenberg, on comprend l'attachement que lui inspira madame de Stein, attachement qui, une fois épuré, dégagé des orages de la passion, n'apportait plus dans sa vie que des éléments de bonheur. Cette nouvelle liaison lui assurait les joies les plus pures de l'amour, sans l'ivresse et le trouble qui accompagnent souvent la possession. Il allait, chaque soir, se reposer auprès d'une amie intelligente et calme des fatigues multipliées du jour. Madame de Stein l'aidait ainsi dans le travail de recueillement et d'apaisement qu'il opérait sur lui-même, dans ces efforts pour se contenir et se rendre plus libre de tout souci, dont son journal et sa correspondance avec ses amis nous attestent la continuité. Tous les progrès qu'il accomplissait en ce sens, tout ce qu'il acquérait de sérénité et de liberté d'esprit en s'appuyant sur une affection fidèle, il s'en félicitait comme d'une victoire remportée sur lui-même, comme du triomphe des instincts les plus nobles de sa nature sur les moins élevés.

Grâce à l'amitié d'une femme, un des bénéfices du premier séjour de Gœthe à Weimar a donc été de pouvoir se posséder plus complétement, de dominer de plus haut les agitations de la vie, d'apprendre à se conduire et à se modérer davantage. Il nous le dit lui-

même dans de nombreux passages de sa correspondance. Mais, nous le savons, il ne se contente guère de traduire ses impressions dans la prose d'une lettre. Les événements et les sentiments de sa vie passent volontiers de la réalité dans le domaine de l'art. Il transforme en œuvres poétiques ses pensées les plus intimes et les plus chères. Si l'on cherchait parmi les poésies de cette époque la trace du travail intérieur qui s'accomplit en lui et de la défaite de ses passions au profit de la raison, on la trouverait dans quelques pièces détachées, mais surtout dans une œuvre de longue haleine, fort admirée en Allemagne, où cependant l'on n'y cherche point assez peut-être l'expression d'un sentiment intime, une confidence involontaire, une révélation de l'état moral du poëte. Je veux parler d'*Iphigénie*.

Iphigénie paraît avoir été commencée au mois de janvier 1779, comme l'indique une lettre adressée à madame de Stein, et poursuivie pendant les premiers mois de cette année, au milieu des occupations les plus étrangères à la poésie. Gœthe était alors chargé de lever des conscrits pour le grand-duc de Saxe-Weimar et parcourait le pays *en tournée de révision*, comme on dirait en France. D'autres services encore l'occupaient sans ralentir sa verve poétique. On le mandait à Apolda pour y apaiser une crise commerciale; les négociants du lieu se plaignaient de ne pouvoir écouler leurs produits à cause du mauvais état des routes. Malgré tant de soucis divers, Gœthe continuait son travail avec persévérance. « Quelle

malédiction, écrivait-il à madame de Stein, que le roi de la Tauride doive parler, comme si aucun bonnetier n'avait faim à Apolda! » Knebel, qui allait le voir, le trouvait écrivant sa tragédie sur une table, pendant que les recrues défilaient devant lui. La pièce fut terminée le 28 mars. Le quatrième acte avait été écrit tout entier en un seul jour, le 19 du même mois, dans un moment de calme complet et de sérénité. Lorsque Gœthe parle de l'époque où il terminait sa pièce, il se rappelle que ces jours-là étaient purs et clairs comme de l'eau.

Originairement *Iphigénie* avait été écrite en prose poétique et jouée sous cette forme. Elle subit depuis lors plusieurs remaniements, le premier en 1780, le deuxième en 1781, et le troisième en 1787, pendant le séjour de Gœthe en Italie, qui la fit passer de la langue de la prose à celle des vers. Mais ces retouches portèrent pincipalement sur le style et n'amenèrent d'autre résultat important que la transformation du langage, amené peu à peu au plus haut degré de pureté et d'élégance. L'auteur ne changea presque rien au fond des choses et ne modifia que quelques détails insignifiants. Nous pouvons donc considérer la première *Iphigénie*, même sous sa forme imparfaite, comme l'expression exacte de la pensée de Gœthe.

Or quel est le sens de cette pièce? quelle est l'idée principale qui s'en dégage? Ne soyons pas trompés par le titre et ne la prenons pas pour une œuvre grecque. En général, il n'y a de grec dans *Iphigénie* que l'harmonie et la proportion du style; l'antiquité n'y re-

paraît véritablement que dans une évocation puissante des souvenirs les plus tragiques de la mythologie païenne. Si l'on compare, par exemple, la pièce de Gœthe à l'*Iphigénie* d'Euripide, on s'aperçoit tout de suite qu'il n'y a presque rien de commun entre les deux conceptions. Euripide, quoique plus éloigné de la tradition que ses deux prédécesseurs, se conforme cependant à la loi de la tragédie grecque en cherchant à inspirer, comme le veut Aristote, d'après Sophocle, la crainte et la pitié. Le sujet, tel qu'il l'a conçu, abonde en situations pathétiques et effrayantes. Sur une terre sauvage et lointaine, au delà de ce Pont-Euxin qui épouvantait l'imagination des Grecs, où jamais un marin ne pénétrait sans effroi, où des tempêtes soudaines, où des vagues énormes précipitent les navires sur une côte sans abri, vivent un peuple et un roi barbares. Ces étrangers farouches, aux mœurs cruelles, au lieu d'accueillir avec humanité les naufragés que la mer jette sur leurs bord, les sacrifient aux pieds de la statue de Diane. La fille d'Agamemnon, Iphigénie, enlevée dans un nuage par la déesse au moment où Calchas allait l'égorger à Aulis, est devenue en Tauride la prêtresse de ce culte sanguinaire, et, depuis longtemps déjà, elle prépare à la mort les victimes humaines, lorsque deux Grecs abordent à dessein sur le rivage de la Tauride, envoyés par l'oracle d'Apollon, qui leur a promis une heureuse issue de leur voyage. La scène où ils apparaissent errant le long de la côte met tout de suite sous nos yeux un témoignage visible et matériel de la barbarie des habitants. Les

tragiques grecs ne craignent pas, comme les nôtres, les images qui parlent aux sens. De même que Sophocle nous montre, dans *Philoctète*, les linges saignants et tachés de pus qui enveloppent la jambe blessée du héros, Euripide nous fait voir ici les ossements blanchis des victimes qu'un peuple sauvage a immolées à la déesse. Pendant que les deux Grecs cherchent un moyen d'entrer dans le temple de Diane pour en enlever la statue que l'oracle leur a prescrit de ravir, des bergers sans armes les surprennent et les surveillent. En leur présence, l'un des deux, qu'il est facile de reconnaître pour Oreste, est saisi tout à coup d'un accès de fureur convulsif; il se roule sur le sable avec frénésie, et prenant les troupeaux pour des ennemis, il se jette sur eux l'épée à la main. A la vue du sang qui coule, les bergers, qui étaient restés jusque-là inoffensifs, qui regardaient la crise du malheureux avec plus d'étonnement que de mauvais desseins, descendent des rochers, s'arment de pierres, entourent les deux Grecs et, malgré leur résistance, les amènent au roi, qui les condamne à mort, suivant l'usage.

On les conduit à la prêtresse Iphigénie, qui les interroge avant de verser sur leur tête l'eau du sacrifice. Elle les entend parler sa langue avec émotion ; son trouble augmente lorsqu'elle sait qu'ils viennent d'Argos, lorsqu'elle apprend de la bouche de l'un d'eux la lamentable histoire de sa famille, le meurtre d'Agamemnon vengé par le meurtre de Clytemnestre. On lui dit qu'Oreste qu'elle croyait mort vit toujours, et dans l'espérance de lui faire parvenir un message, elle offre

sa délivrance à un des deux Grecs s'il veut bien se charger d'une lettre pour Argos. Oreste, désigné d'abord comme celui qui sera sauvé, refuse le salut qu'on lui offre ; il est las de la vie et du supplice qu'il endure ; poursuivi par les Furies depuis le meurtre de sa mère, il aspire à mourir et s'obstine à rester. Son compagnon, dans lequel on a tout de suite reconnu le fidèle Pylade, lui propose inutilement, avec toute la générosité de l'amitié, de mourir à sa place. Il exige au contraire que son ami prenne la fuite.

Euripide nous conduit ainsi pas à pas jusqu'à une situation terrible. La sœur qui ne connaît pas son frère va-t-elle le livrer à la mort pour remplir son devoir de prêtresse? Les spectateurs le craignent. Mais le poëte dénoue la péripétie par un de ces moyens fort simples qu'employaient volontiers les tragiques grecs. Iphigé- fait jurer à Pylade sur ce qu'il a de plus sacré, que, s'il est sauvé par elle, il remplira le message qu'elle lui confie. Seulement, en homme avisé et qui pense à tout, Pylade prévoit une difficulté. Si par hasard le vaisseau fait naufrage et qu'il perde la lettre, il demande qu'on ne l'accuse pas d'avoir violé sa promesse, qu'on ne le fasse pas tomber sous le coup du parjure. Pour éviter ce danger, Iphigénie lui déclare qu'elle lui dira à lui-même ce que contient la lettre, afin qu'au besoin il puisse le redire. Elle annonce d'abord qu'elle écrit à Oreste. « Je remettrai facilement la lettre à son adresse, » répond Pylade ; et il la remet à son ami. On comprend toute la force de ce coup de théâtre, l'émotion de ce frère et de cette sœur

qui s'attendaient si peu à se revoir et qui se retrouvent si inopinément. Mais à cette première péripétie succède une situation non moins pathétique. Il ne suffit pas qu'Iphigénie ait retrouvé son frère. Comment le sauvera-t-elle, lui et son ami? Elle invente alors une ruse digne d'Ulysse, où se retrouve l'imagination astucieuse de sa race. Elle déclare à Thoas, roi de la Tauride, que la sainteté du temple vient d'être violée, parce que l'un des deux Grecs est un parricide qui a tué sa mère. Elle veut purifier le coupable en le baignant dans l'eau de la mer et laver en même temps la souillure qu'a reçue l'image de la déesse. Elle emmène donc les deux Grecs sur le rivage et emporte dans ses bras la statue, après avoir ordonné avec beaucoup de présence d'esprit aux habitants de la ville de ne pas sortir de leurs maisons et au roi de demeurer dans le temple, tant que les cérémonies expiatoires ne seront pas accomplies. Au fond, elle ne cherche qu'à gagner du temps, à atteindre la côte où le vaisseau d'Oreste et de Pylade les attend. Mais, au moment où elle va s'embarquer, elle est surprise par les gardes de Thoas, qui la suivaient de loin. Les Grecs qui croyaient fuir sont repoussés par le vent vers le rivage ; le roi appelle tout son peuple aux armes et massacrerait les étrangers si Minerve n'intervenait pour lui signifier la volonté des dieux.

Dans la gradation savante de cette fable, nous retrouvons tous les ressorts dramatiques de la tragédie grecque; nous passons en la lisant par ces alternatives de crainte et de pitié que devait exciter tout drame bien

fait. Nous craignons jusqu'au bout pour la vie d'Oreste ; après avoir craint que la sœur ne conduisît le frère à la mort, nous craignons jusqu'à la fin que le frère et la sœur ne meurent ensemble. Dans l'âme du spectateur ou du lecteur, les émotions fortes succèdent aux émotions fortes. Nous avons en même temps sous les yeux la peinture vraie des mœurs barbares et des mœurs grecques de l'âge héroïque. Nous voyons la Tauride sauvage, ensanglantée, avec toute l'horreur qui s'attache à ses côtes inhospitalières. Oreste et Pylade nous représentent le caractère entreprenant de leur race, la résolution audacieuse avec laquelle sur la foi d'un oracle, une poignée de Grecs entreprend une expédition lointaine, comme ils l'ont fait tant de fois dans leur histoire, lorsqu'ils peuplaient de leurs colonies les rivages de la Méditerranée. Ils nous paraissent en même temps d'autant plus vrais que leur courage est mêlé d'habileté et qu'une fois sur le rivage de la Tauride, ils comptent pour réussir sur leur industrie encore plus que sur leur épée. Comme eux, Iphigénie, en véritable enfant de la Grèce, sait mentir et tromper, tendre un piége à l'ennemi et sauver sa vie par la ruse, à l'exemple de l'artificieux Ulysse, type du Grec. Avant la scène de la reconnaissance, le long dialogue du frère et de la sœur, véritable chef-d'œuvre d'observation morale où chacun d'eux se tient sur la défensive, évite de prononcer une seule parole qui le compromette et joue au plus fin avec son interlocuteur, nous peint au naturel la circonspection et l'astuce, les dissimulations savantes de la race hellénique. Ils ne se connaissent pas,

ils se défient, ils s'avancent à tâtons, le masque sur le visage, et ne laissent échapper ni un geste ni un mot qui trahisse leur identité.

La tragédie de Gœthe nous transporte dans un monde tout différent. Son Iphigénie n'est plus ni une Grecque de l'âge héroïque, naïvement rusée et habile, capable de tous les mensonges et de tous les artifices pour sauver sa vie et celle des siens, ni une prêtresse impassible, habituée à voir souffrir et mourir les victimes humaines : c'est une chrétienne qui a horreur du sang, qui a fait abolir en Tauride les sacrifices humains et qui pousse si loin la sincérité, qu'elle aimerait mieux, comme la Jeanie Deans de Walter Scott, s'exposer à perdre la vie et perdre tous les siens que souiller ses lèvres par un mensonge. Le Thoas de Gœthe n'est pas non plus un roi de mœurs cruelles, un chef de peuplades barbares qui pille et assassine les étrangers, sous prétexte de sacrifices. C'est un sauvage civilisé qui a consenti à épargner les naufragés que la tempête jette sur ses côtes, pour plaire à la prêtresse, qui est même amoureux de celle-ci et lui demande sa main en termes fort galants. On pourrait dire de ce Thoas ce que Favart disait du Thoas de Guimond de la Touche :

Et s'il fait le méchant, c'est un air qu'il se donne.

Enfin, l'Oreste allemand ne ressemble guère à l'Oreste antique, prudent et avisé comme il sied à un compatriote d'Ulysse. C'est un chevalier moderne, qui considérerait comme une lâcheté la prudence helléni-

que et qui, interrogé par Iphigénie, lui raconte ingénument qui il est. Pylade seul, auquel Gœthe donne plus d'importance qu'Euripide, garde quelque chose du type grec.

Mais, s'il ne faut pas chercher dans l'*Iphigénie* de Gœthe les souvenirs de la Grèce qui ne s'y trouvent point, cherchons-y ce qu'il a voulu y mettre, c'est-à-dire la trace du sentiment qui dominait en lui au moment où il écrivait cette pièce. Au fond, il ne se propose pas de nous représenter une action tragique. Il écrit l'histoire d'une âme ou, si l'on veut, de plusieurs âmes. Il met en scène des personnages qui n'agissent pas, mais qui pensent, qui, avec l'instinct des modernes, avec l'esprit critique qui nous caractérise, s'observent eux-mêmes, se regardent vivre et nous donnent de leurs sentiments une fine analyse psychologique. Chacun d'eux s'étudie pour son propre compte, mais ils se groupent néanmoins autour d'une figure principale qui occupe le centre de l'action, autour de la prêtresse Iphigénie, qu'ils reconnaissent en commun comme la directrice de leur conduite et l'inspiratrice de leurs meilleures pensées. Cela ne veut-il pas dire, sans qu'il soit nécessaire d'exagérer l'intention de Gœthe, qu'à la source de toutes les vertus des hommes et de leurs efforts les plus généreux, on retrouverait aisément l'influence d'une femme? Et ici quelle serait cette femme, sinon celle qui occupe alors et qui charme l'esprit de Gœthe, l'aimable madame de Stein? Tout ce qui se fait de bien dans la pièce se fait par l'influence d'Iphigénie. C'est elle qui adoucit les mœurs des habitants de la Tauride,

qui met un terme aux sacrifices humains, qui obtient enfin de Thoas la délivrance d'Oreste et de Pylade, la liberté pour elle-même de retourner dans son pays. L'influence heureuse qu'elle exerce sur les barbares, elle l'exerce aussi sur son frère. Lorsque Oreste arrive, sous le coup d'un parricide, agité par le souvenir du meurtre qu'il a commis, poursuivi par les Furies, c'est elle qui l'apaise et le réconcilie avec lui-même. Dans la scène capitale de la pièce, au moment où Oreste dépouille le vieil homme et retrouve enfin le calme qui le fuit depuis si longtemps, il semble qu'on entende Gœthe exprimer en termes poétiques le bien-être qu'il doit à l'affection de madame de Stein, la joie qu'il éprouve d'échapper aux divinités infernales, c'est-à-dire aux passions qui le poursuivaient avec acharnement. Ce retour sur la vie intime de Gœthe paraît ici d'autant plus naturel, que nous savons qu'il joua le rôle d'Oreste dans les représentations d'*Iphigénie* à la cour de Weimar, et qu'il dut prononcer avec un accent tout personnel les paroles suivantes :

« Laisse-moi d'un cœur libre goûter pour la première fois dans tes bras une joie pure... O dieux !... souffrez que dans les bras de ma sœur, sur le sein d'un ami, je goûte et je conserve, avec une pleine reconnaissance les biens que vous m'accordez. Elle est vaincue, la malédiction, le cœur me le dit. Les Euménides s'enfuient, je les entends, elles s'enfuient dans le Tartare et ferment violemment derrière elles les portes de bronze, avec le bruit d'un tonnerre lointain. La terre exhale un parfum réparateur et m'invite à

poursuivre dans ses plaines les plaisirs de la vie et les grandes actions[1]. »

Cette joie de vivre et d'échapper aux souffrances du passé répond au sentiment intime de Gœthe. Il exprime ici une idée analogue à celle qu'il exprimait dans le *Chant du pèlerin*, adressé à Lila : « Amour, que je trouve en tous lieux, tu m'embrases tout entier ; tu as répandu dans mon cœur qni se flétrissait avant l'âge une double vie : le bonheur de vivre et le courage ! » C'est l'hymne de la pacification, l'hymne du salut, l'adieu aux jouissances grossières, aux plaisirs profanes, aux sensualités d'autrefois, c'est le *sursum corda* du poëte. Si on se place à ce point de vue pour étudier *Iphigénie*, si on n'a pas l'imprudence de la comparer au théâtre grec, la tragédie de Gœthe retrouve toute sa valeur. Elle apparaît comme un merveilleux effort de poésie, comme une des œuvres les mieux écrites et les plus poétiques qu'il y ait dans aucune langue. La beauté de l'expression, l'harmonie des vers, la grâce de tous les détails expliquent l'admiration qu'elle inspire en Allemagne. Qu'on se garde seulement d'y chercher un drame, car la vie dramatique y manque absolument. Le caractère tout lyrique de cette pièce en rend la représentation très-difficile. Gœthe lui-même avouait qu'il ne l'avait jamais vue bien jouée, et Schiller la trouvait peu propre au théâtre. Pour rester dans la vérité, sans rien enlever au génie de Gœthe, appelons *Iphigénie* non pas une pièce mais

[1] *Iphigénie en Tauride*, acte III, scène v.

un magnifique morceau de poésie ; disons qu'en l'écrivant, il a fait œuvre non de poëte dramatique, mais de grand poëte[1].

IV

Torquato Tasso est de la même famille qu'*Iphigénie*. Cette pièce, plus lyrique que dramatique, continue les confidences du poëte et réfléchit, comme dans un miroir poétique, les dix premières années qu'il a passées à la cour de Weimar. Commencé à Weimar même, poursuivi en Italie, terminé au retour, *Torquato Tasso* ne se comprend que si on le rapproche des événements et des sentiments qui y sont exprimés sous le voile de l'allégorie. Il faut, pour cela, intervertir un peu l'ordre des dates et étudier cette œuvre personnelle en regard des dix ans qui y sont symboliquement résumés. Après la réalité, la poésie qui en est le symbole. Aussi convient-il de couronner l'histoire positive de ce qu'a fait Gœthe, entre la fin de l'année 1775 et la fin de l'année 1786, par l'étude de *Torquato Tasso*. Gœthe a ruminé, pendant son absence, avec la liberté de l'éloignement, ses impressions, ses souvenirs de Weimar et les a fondus peu à peu dans un travail qui en réunit, sous une

[1] Un homme d'esprit, M. Legrelle, vient de traduire fort heureusement en vers français l'*Iphigénie* de Gœthe. On lira, avec beaucoup de profit, l'ingénieuse et savante préface qui précède sa traduction. Paris, Meyrueis, 1870.

forme idéale, les principaux éléments. Quand on lui demandait de continuer *Poésie et Vérité*, dont le récit s'arrêtait à son départ de Francfort, il répondait : « Je ne pourrais retracer la véritable histoire des dix premières années de ma vie de Weimar que sous le voile de la fable ou du conte. Le monde ne pourrait jamais croire que de pareilles choses me soient arrivées. La société d'alors me paraît mythologique, à moi qui ai partagé toute sa vie. Je blesserais beaucoup de gens, je ne plairais qu'à un petit nombre et je ne me satisferais pas moi-même ; à quoi bon une telle histoire ? » Il aurait pu ajouter : Pour ceux qui savent me comprendre, l'histoire qu'on me demande est écrite. Lisez-la dans *Torquato Tasso*, *l'os de mes os*, *la chair de ma chair*, comme il disait en parlant de cette pièce.

Cela ne veut pas dire qu'il ait tiré le sujet entièrement de lui-même. Il nous explique à merveille comment il a procédé. « J'avais, nous dit-il, la vie du Tasse, j'avais ma propre vie ; en mêlant les différents traits de ces deux figures si étranges, je vis naître l'image du Tasse et, comme contraste, je plaçai en face de lui Antonio, pour lequel les modèles ne manquaient pas non plus. La cour, les situations, les relations d'amour, tout était à Weimar comme à Ferrare[1]. » Il avait emporté dans son voyage les deux premiers actes de la pièce à l'état d'ébauche. Mais c'est dans la patrie même du Tasse, sous le ciel qui avait vu naître l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, que cette œuvre encore

[1] *Conversations de Gœthe et d'Eckermann.*

informe prit de la consistance. Gœthe habitait Naples depuis quelque temps déjà ; il avait visité le rivage de Sorrente, parcouru ce golfe admirable, exploré cette côte peuplée de souvenirs, lorsqu'il partit pour la Sicile, emportant avec lui dans sa cabine les deux actes ébauchés de *Torquato Tasso*. La mer était orageuse, beaucoup de passagers souffraient. Pour éviter de souffrir, en homme d'expérience, Gœthe s'était étendu sur son hamac. Bercé par cette vague somnolence qui accompagne quelquefois le voyage en mer, il se sentait incapable d'agir, mais capable de penser. Il pensait à sa pièce, il en polissait la forme, il la traduisait en vers, pendant qu'il s'éloignait du rivage où le Tasse avait vécu. A Rome, il la reprit de nouveau ; il en écrivit quelques scènes à Florence, il la rapporta en Allemagne inachevée et la termina en 1789, au milieu des souvenirs de son premier séjour à Weimar.

Dans cette composition poétique, le véritable Tasse, le Tasse de l'histoire, n'est point oublié. Avant d'écrire, Gœthe a lu la biographie de Manso et le travail plus récent de Serassi, publié à Bergame en 1785. Il ne possédait pas tous les documents que nous possédons aujourd'hui. Il n'avait pas eu entre les mains cette correspondance si douloureuse qui nous révèle les souffrances intimes du poëte italien, et les tortures qu'un esprit malade s'inflige à lui-même. Mais il savait que le Tasse avait souffert, il connaissait ses courses vagabondes à travers l'Italie, ses stations à Ferrare, en Piémont, à Mantoue, à Pesaro, à Rome. Sans chercher à pénétrer les causes secrètes et profondes d'un malaise

moral qui tenait surtout à des scrupules religieux, à la crainte de n'être pas assez bon chrétien et de ne pouvoir faire son salut, Gœthe savait à merveille que le Tasse avait été plus malheureux par la faute de son caractère que par celle des événements; que l'infortuné grand homme devait une grande partie de ses épreuves à ses ombrages, à ses défiances, aux exagérations d'une susceptibilité maladive. Dans quelques passages de la pièce, il touche du doigt la blessure intérieure que le Tasse se fait à lui-même par l'intensité de ses désirs et par ses exigences envers la réalité.

Il n'approfondit pas néanmoins cette douloureuse question. Il n'entre pas, comme il eût pu si bien le faire, dans l'étude psychologique d'une maladie qui méritait plus que toute autre d'intéresser un poëte. Il se contente d'indiquer par quelques traits justes et fins qu'il connaît le mal de son héros, sans s'arrêter à une analyse détaillée. En réalité, il s'intéresse moins à la vie du Tasse qu'à ses propres sentiments. Il cherche surtout entre le Tasse et lui les points communs, c'est-à-dire ce qui lui permet d'exprimer sous un autre nom ses impressions personnelles, de peindre sa propre histoire dans un cadre de convention. Partout où il nous montre le Tasse inquiet, irrésolu, tourmenté par ses pensées, il fait un sacrifice à la vérité historique; il s'écarte de sa propre biographie, ou plutôt, s'il nous représente encore quelque chose de lui-même sous ce costume d'emprunt, c'est un Gœthe déjà ancien, déjà vaincu, chez lequel les irrésolutions, les angoisses morales, n'ont été que des défaillances éphémères, bientôt

dominées par la raison. Entre les deux poëtes, tous deux d'une imagination si riche et d'une sensibilité si fine, il y a une différence capitale, c'est que l'un sait se gouverner et se diriger, tandis que l'autre cède mollement aux inquiétudes de sa sensibilité, aux intempérances de son imagination. Au fond, le seul rapprochement qu'on puisse établir entre la destinée du Tasse et celle de Gœthe se borne à une ressemblance extérieure. Tous deux ont vécu à la cour d'un petit prince et illustré de leur gloire une modeste principauté. Aussi le sujet véritable de *Torquato Tasso* n'est-il pas autre chose que l'histoire d'un poëte à la cour. La langue elle-même se ressent de la condition de ceux qui parlent. Rien de plus élégant, de plus choisi, de plus délicat. Gœthe reconnaissait qu'il avait écrit sa pièce pour la haute société, lorsqu'il disait à un jeune officier anglais, de passage à Weimar : « Pour *Tasso*, le principal, c'est de ne pas être un enfant, et d'avoir vécu dans la bonne compagnie. *Tasso* ne paraîtra pas difficile à un jeune homme de bonne famille, d'une intelligence et d'une délicatesse ordinaires, possédant cette éducation extérieure qui s'acquiert par le commerce avec les personnes accomplies que l'on rencontre dans les classes supérieures et dans les cercles les plus choisis[1]. »

Gœthe nous prévient ainsi qu'il a voulu nous transporter dans le monde de la cour, mais non pas, comme le voudrait la couleur locale, à la cour de Ferrare. Les

[1] *Conversations de Gœthe et d'Eckermann.*

noms seuls de la pièce sont italiens. Sous ces noms nous retrouverons sans peine l'entourage immédiat du poëte à Weimar. Son Alphonse n'a jamais régné sur les bords du Pô ; c'est un Charles-Auguste idéalisé, dépouillé de sa rudesse native et de ses emportements de jeunesse, adouci et formé par la vie, plein de raison, de bon sens, de modération. Plus humain et moins pénétré de son pouvoir qu'un despote italien du seizième siècle, il comprend les droits du génie, il traite avec les égards les plus délicats l'écrivain qui associe à sa gloire le petit État sur lequel il règne. De son côté, le poëte sait ce qu'il vaut, ce qu'il apporte de renommée au prince et au pays, en échange de l'hospitalité qu'il reçoit. Ne semble-t-il pas qu'on entende Gœthe lui-même faire à Weimar les honneurs de son génie, lorsqu'il fait dire à Éléonore : « Il est avantageux d'accueillir chez soi le génie ; pour le don de l'hospitalité que nous lui offrons, il nous en laisse un plus beau. Le séjour que visite un grand homme est consacré. Après des siècles, ses paroles et ses actions retentissent chez les descendants[1]. »

Dans *Torquato Tasso*, le poëte est entouré de deux femmes qui exercent sur lui une influence heureuse et bienfaisante, qui admirent son génie et l'en récompensent par le dévouement de leur affection. Sous les noms qui les cachent, sous le costume de la princesse Éléonore et de la comtesse Sanvitale, on reconnaît sans peine les amies préférées de Gœthe. Quand elles par-

[1] *Torquato Tasso*, act. I, sc. 1

lent, on croit entendre quelquefois le noble langage de la grande-duchesse Louise ou les sages paroles de madame de Stein. Lorsque le Tasse se met au-dessus de l'opinion du monde et cherche son plaisir partout où il le trouve, sans souci de ce qu'on en dira, comme Gœthe était tenté quelquefois de le faire, qui le surveille, qui le contient, qui le modère, qui l'oblige à tenir plus de compte des convenances? N'est-ce pas une main de femme, et cette main ne ressemble-t-elle pas à la main délicate de madame de Stein? Est-ce elle ou Éléonore d'Este qui adresse au poëte les conseils suivants[1] :

« Veux-tu apprendre parfaitement ce qui convient, ne le demande qu'aux nobles femmes. Car il leur importe plus qu'à personne que tout ce qui se passe soit bienséant. La convenance entoure d'un rempart le sexe faible, aisément vulnérable. Où règne la moralité, les femmes règnent; où domine la licence, elles ne sont rien, et si tu veux interroger l'un et l'autre, tu verras que l'homme aspire à la liberté, la femme à la décence...

« Vous poursuivez des biens éloignés, et il faut que votre poursuite soit violente. »

N'y a-t-il pas aussi un retour sur la fragilité des amours humaines et comme une crainte exprimée sans doute plus d'une fois par l'amie de Gœthe, dans les réflexions mélancoliques de la princesse de Ferrare? On y sent l'inquiétude d'une femme déjà mûre et qui

[1] *Torquato Tasso*, act. II, sc. I.

craint que son empire ne passe en même temps que sa beauté : « Nous ne sommes jamais sûres du cœur d'un homme, avec quelque ardeur qu'il se soit donné à nous cent fois. La beauté est passagère, et vous semblez n'avoir des hommages que pour elle. Ce qui reste ensuite ne charme plus, et ce qui ne charme plus est mort. S'il y avait des hommes capables d'apprécier un cœur de femme, de reconnaître quel précieux trésor d'amour et de fidélité le sein d'une femme peut recéler; si le souvenir des heures les plus belles pouvait rester vivant dans vos âmes; si votre regard, d'ailleurs pénétrant, pouvait aussi percer le voile que jette sur nous l'âge ou la maladie; si la possession, qui doit rendre paisible, ne vous rendait pas désireux de biens étrangers : alors, certes, un beau jour aurait lui pour nous, et nous pourrions célébrer notre âge d'or[1]. »

Ne sont-ce pas là comme des fragments détachés et poétisés des conversations de Gœthe avec madame de Stein? On pourrait même retrouver, dans la correspondance du poëte, la date des jours où de tels sujets ont été abordés entre eux. On y retrouverait aussi la substance et presque les termes de la déclaration poétique que le Tasse adresse à la princesse, lorsqu'il lui dit : « Tous les échos qui retentissent dans mes chants, c'est à une seule femme, à une seule que je les dois; ce que je vois planer devant mon front n'est point une image idéale, indécise, qui tantôt s'approche de l'âme

[1] *Torquato Tasso*, act. II, sc. I.

avec un éclat éblouissant, tantôt se retire. Je l'ai vu de mes yeux le modèle de chaque vertu, de chaque beauté. Ce que j'ai peint, d'après ce modèle, subsiste. L'amour héroïque de Tancrède pour Clorinde, la silencieuse et sainte fidélité d'Herminie, la grandeur de Sophronie et la souffrance d'Olinde (c'est-à-dire, en changeant les noms et en les appropriant à l'œuvre de Gœthe, la pureté d'Iphigénie, l'amour du Tasse, la noblesse d'Éléonore) : ce ne sont pas des ombres que l'illusion enfante, ce sont des choses immortelles, je le sais, parce qu'elles existent. Et qui a plus le droit de vivre des siècles, et de perpétuer son influence sainte, que le mystère d'un tel amour confié à l'aimable poésie[1]? »

Un cinquième personnage représente dans la pièce l'opposé de la poésie, la prose ou plutôt la politique avec ses froids calculs et son appréciation réfléchie des choses. Chaque fois que d'un coup d'aile le Tasse essaye de s'envoler vers l'idéal, il est ramené à la réalité par le flegme imperturbable et l'expérience décisive d'Antonio. Là encore se retrouve quelque chose des premières luttes que Gœthe eut à soutenir contre les politiques pour conquérir droit de cité à la cour, et de l'opposition que lui firent d'abord les vieux courtisans. Mais infiniment plus habile que le Tasse, il n'eut pas besoin de continuer le combat. Sa nature, aussi positive que poétique, aussi capable de calcul que d'inspiration, lui fournit le meilleur moyen de fermer la bouche à tous

[1] *Torquato Tasso,* act. II, sc. I.

les mécontents, lorsqu'on le vit descendre des hauteurs de la poésie dans le domaine circonscrit, déterminé de l'action et devenir, à son tour, plus politique que les politiques. Son grand avantage sur le Tasse, c'est qu'il a réuni dans sa personne le caractère du Tasse et celui d'Antonio, qu'il a été aussi poëte que l'un, aussi bon diplomate que l'autre. Dans *Torquato Tasso*, il nous présente sous deux noms différents, ces deux aspects de sa riche nature, il se dédouble en quelque sorte et reproduit l'image poétique des deux rôles qu'il joue à Weimar, de l'activité littéraire qui lui inspirait ses poésies détachées, *Iphigénie*, les premiers livres de *Wilhelm Meister* et de l'activité politique qui faisait de lui un administrateur des finances, de la guerre et des travaux publics.

A plusieurs reprises, depuis le commencement de sa carrière, il oppose ainsi l'une à l'autre les deux aptitudes de son esprit, le double don qu'il a reçu en naissant. Déjà, dans *Werther*, il parle, tour à tour, par la bouche des deux personnages les plus différents. Il a certainement quelque chose de l'exaltation de Werther, des transports de sa sensibilité et des ardeurs de sa passion. Mais il a aussi quelque chose d'Albert. Le calme et froid Albert ne lui est pas aussi antipathique que le ferait supposer une lecture trop rapide du roman. Kestner, le témoin et le juge de Gœthe, à ce moment de sa vie, nous apprend que, malgré la violence de ses sentiments, il est très-maître de lui. Or le trait dominant du caractère d'Albert, c'est précisément son empire sur lui-même. Plus Gœthe avance dans la vie,

plus il s'éloigne du caractère de Werther pour se rapprocher de celui d'Albert. Quand, pour divertir la cour de Weimar, il compose *le Triomphe de la sensibilité*, où il se moque du *werthérisme*, bien loin de ridiculiser Albert, il lui réserve, au contraire, le plus beau rôle. Il se range du côté de la raison, du calme, du sang-froid, contre les emportements de la fougue, de la passion. Dans *Clavijo* également, il met en scène deux personnages qui, tous deux, lui ressemblent, quoique très-différents l'un de l'autre : Clavijo qui est entraîné par sa sensibilité, et Carlos qui résiste à la sienne. Quand Clavijo parle, il exprime ce que la passion inspire à Gœthe ; quand Carlos, à son tour, prend la parole, c'est pour donner la réponse que le bon sens fait à la passion. Au fond même, on pourrait dire que le caractère de Gœthe se rapproche plus de celui de Carlos que de celui de Clavijo, du calme d'Antonio que de l'agitation du Tasse.

Antonio est un esprit cultivé et éclairé qui ne dédaigne pas la poésie, qui en comprend la grandeur et en sent la beauté, comme on le voit par l'éloge qu'il fait de l'Arioste, mais qui ne subordonne pas toute l'existence aux caprices de l'imagination, qui demande aux esprits poétiques de savoir, eux aussi, se régler et se contenir, et qui ne se croit pas inférieur aux poëtes, lorsque ayant donné à sa vie un but sérieux, il travaille activement au bien de ses semblables. Par la supériorité que Gœthe attribue à ce personnage, par la victoire qu'Antonio remporte sur le poëte inconsidéré et imprudent, par l'aveu même que fait le Tasse du

triomphe de son adversaire, l'auteur de *Torquato Tasso* accuse de nouveau le travail qui s'est opéré en lui-même, avec les années, et la prédominance que la raison prend décidément chez lui sur la sensibilité. On fait souvent dater du voyage d'Italie ce qu'on pourrait appeler le *refroidissement* de Gœthe, c'est-à-dire le calme qui se répand sur toute sa personne et la réserve plus grande de ses manières. Cette date est matériellement inexacte, car plus d'une fois, avant son départ, ses amis de Weimar avaient été frappés, quelquefois même un peu blessés, de sa gravité et de sa froideur[1]. Ce n'est là d'ailleurs qu'un symptôme extérieur, la révélation d'un état moral fort ancien dont nous avons cherché à décrire toutes les phases.

[1] Dès 1777, Wieland disait de Gœthe qu'il avait vu beaucoup plus fréquemment l'année précédente : « Au lieu de la chaleur qui émanait de lui pour tout vivifier, le froid de la politique l'a gagné. Toutefois, il est encore bon et inoffensif, mais il ne se communique plus, et il n'y a rien de bon à faire avec lui. »

CHAPITRE VII

GŒTHE EN ITALIE

Fuite de Weimar. — La haute Italie. — Rome. — Passion de Gœthe enfin satisfaite. — Relations avec les artistes. — Naples. — La Sicile. — La jeune Milanaise.— Lacunes volontaires du voyage de Gœthe. — *Egmont*. — Les *Élégies romaines*. — Les *Épigrammes vénitiennes*.

I

Que Gœthe allait-il faire en Italie? quel sentiment irrésistible l'arrachait à Weimar, à l'amitié de tant de personnes chères, à l'amour de madame de Stein et le poussait mystérieusement sur la route des Alpes? manquait-il quelque chose à une destinée qui paraissait si heureuse, à une vie si pleine et si active? Rien, assurément, si l'on jugeait du bonheur des hommes d'après les apparences. Mais, chez Gœthe, la vie extérieure ne révélait qu'imparfaitement les pensées qu'il portait au dedans de lui-même et qui suivaient leur cours, indépendamment des circonstances. Au plus profond de son être, dans les heures de recueillement qu'il se réservait chaque jour, il cachait la secrète blessure d'un esprit sincère qui aspire à se développer, qui sait où il trouvera de nouveaux moyens de s'in-

struire et que de perpétuels obstacles séparent de l'objet de ses rêves. Weimar lui avait été utile. Mais il n'attendait plus rien, pour le développement de son intelligence, d'un plus long séjour dans une ville dont il avait en quelque sorte épuisé les ressources. Il semblait même qu'il n'y pût rester désormais qu'au prix d'un trop grand sacrifice, en renonçant à la belle liberté de l'artiste, aux doux loisirs qui préparent l'inspiration du poëte. Trop de chaînes pesaient sur son esprit : les fonctions qu'il tenait de la confiance du grand-duc, qu'il avait d'abord acceptées avec plaisir, comme une occasion d'acquérir des connaissances nouvelles, mais dont il commençait à se lasser comme d'une fatigue ; les relations sociales qui, sans lui rien apprendre, lui prenaient plus de temps qu'il n'eût voulu y consacrer; son amour même, hélas ! jadis la joie et la consolation de sa vie, maintenant peut-être refroidi déjà et plus embarrassant que fécond.

Lorsqu'il réfléchissait aux moyens de secouer les soucis vulgaires, de renouveler ses forces intellectuelles, de se retremper et de se rajeunir, l'Italie lui apparaissait comme la terre de la délivrance. Là, il retrouverait le repos, la tranquillité favorable au travail ; là il rafraîchirait son imagination par le spectacle d'une admirable nature; là surtout il verrait de près l'antiquité, la Renaissance ; il étudierait les chefs-d'œuvre, il recevrait sans peine les leçons du grand art. Pour un esprit en progrès, soucieux de la perfection, travaillant à s'élever et à s'épurer sans cesse, quoi de plus utile que de vivre pendant quelques années sur une terre

classique, au milieu des monuments et des souvenirs de Rome?

L'admiration de Gœthe pour l'Italie remontait du reste aux premières années de sa vie, à ses plus lointaines réminiscences. Son père, ordinairement si froid, s'échauffait, lorsque, dans les longues soirées d'hiver, il entretenait sa famille d'un voyage qu'il avait fait au delà des Alpes, avant de se marier, et qui était resté le grand événement d'une existence longtemps casanière. Des estampes, des vues rapportées d'Italie et suspendues aux murs, dans le vestibule de la maison paternelle, habituaient les yeux du jeune Wolfgang à regarder les monuments classiques et en gravaient les formes nobles et imposantes au plus profond de son heureuse mémoire. Gœthe avait retenu en même temps de ses entretiens sur ce sujet l'idée très-juste qu'un voyage si important, destiné à laisser de si profondes impressions, ne devait pas s'accomplir à la légère, sans une forte préparation. Deux fois, à quatre années de distance, en 1775 en compagnie de son compatriote Passavant, en 1779 avec le grand-duc de Weimar, il avait touché à la frontière d'Italie et s'était arrêté au sommet du Saint-Gothard, sans vouloir descendre la route de Bellinzona qui l'eût conduit, au bout de quelques heures, sur la terre italienne. Il ne se sentait pas prêt encore, il reculait avec une sorte de crainte intelligente devant un voyage improvisé. Mais, sept ans après, en 1786, ses préparatifs étaient faits. Il avait eu le temps de mûrir et de couver à loisir le projet de passer les Alpes. Il souffrait même à la lon-

gue de caresser cette espérance sans pouvoir la réaliser. Tous les obstacles qui se dressaient entre lui et l'Italie semblaient se dresser contre son bonheur en retardant la satisfaction de son plus cher désir, désir d'autant plus vif qu'il le cachait soigneusement à ses amis. « Cette secrète angoisse, l'attente du départ et la crainte de ne pas partir, étaient devenues, nous dit-il, une sorte de maladie que la vue et la présence des objets pouvaient seules guérir. Je l'avoue maintenant, j'avais fini par n'oser plus regarder aucun livre latin, aucun dessin d'une contrée italienne. » Il ne pouvait même prendre sur lui de lire sans amertume les traductions de poésies latines que publiait et que lui offrait Wieland. Aussi Herder, qui ne soupçonnait guère la cause de cet éloignement momentané pour la langue romaine, lui reprochait-il de ne lire d'autre latin que celui de Spinosa.

Le grand-duc Charles-Auguste connaissait seul le secret du poëte, encore ne le connaissait-il que par nécessité, parce que Gœthe ne pouvait entreprendre un long voyage sans l'agrément de son souverain. Madame de Stein, elle-même, ne savait rien d'un projet qu'elle eût peut-être combattu avec l'égoïsme d'une affection jalouse de ses droits et prompte à s'inquiéter. En gardant le silence avec elle, Gœthe s'épargna des objections, peut-être des reproches et des scènes de larmes; il évita surtout les impressions tristes qu'il redoutait et qui d'ordinaire accompagnent les adieux. Il partit donc ou plutôt il s'évada sans prendre congé de personne, profitant pour fuir d'un moment où la société de Weimar ne pouvait ni deviner, ni surveiller son départ. Le 2

septembre 1786, il prenait les eaux de Carlsbad, en compagnie de quelques compatriotes aimables, qu'il animait encore de sa gaieté et, le lendemain, à trois heures du matin, sans les prévenir, sans s'excuser de cette brusque disparition, il se jetait dans une chaise de poste sur la route d'Italie.

L'impatience qui le poussait en avant ne lui permit pas de s'arrêter tant qu'il n'eut pas franchi les Alpes et touché le sol italien. De Carlsbad à Ratisbonne, de Ratisbonne à Munich, de Munich au Brenner, du Brenner à Trente, il brûlait la route au grand trot de ses chevaux; la rapidité des postillons qui l'emportaient, dit-il, « avec une effroyable vitesse, » répondait à la fièvre de sa pensée. Arrivé à Trente, il avait couru cinquante heures de suite, la nuit, le jour, sans se reposer, sans reprendre haleine, comme pressé du besoin de réaliser son rêve, d'entrer enfin dans la terre promise si longtemps attendue. A Roveredo, il trouvait pour la première fois un postillon italien ; il entendait résonner à son oreille l'harmonieux idiome et il écrivait avec transport : « Quel plaisir de trouver vivante, de trouver usuelle la langue que j'aime ! » Un peu plus loin, il apercevait les premiers oliviers, couverts d'olives, et quand il fit halte à Torbole, il embrassait de sa fenêtre la plus grande partie du lac de Garde, dont les eaux agitées et les vagues puissantes rappelaient à sa mémoire la vérité pittoresque du vers de Virgile :

Fluctibus et fremitu resonans, Benace, marino.

Dès qu'il eut mis le pied sur la terre italienne, son

ardeur se calma et se modéra momentanément. Il voyagea à plus petites journées, retenu sur la route par le désir de visiter en détail les lieux qu'il traversait. Il vit ainsi à loisir Vérone, Vicence, Padoue, Venise, où il séjourna quinze jours, puis Ferrare et Bologne. Au pied de l'Apennin, une nouvelle impatience précipitait sa marche. Il avait désiré ardemment voir l'Italie. Mais, dans cette Italie, il y avait une ville qui l'attirait plus que toutes les autres, qui lui apparaissait de loin comme le but principal et le point lumineux de son voyage; et plus il approchait des murs de Rome, plus augmentait son désir d'y pénétrer, sa crainte de n'y point arriver assez tôt, de perdre, en s'arrêtant aux stations du chemin, quelques-unes des heures qu'il eût mieux employées dans la Ville éternelle. Entré en Italie le 11 septembre 1786, il passait sous la porte du Peuple le 29 octobre au soir, et le 1er novembre il écrivait à ses amis, d'un cœur joyeux, qu'il touchait enfin au terme de ses désirs.

Ces sept semaines de voyage n'avaient pas du reste été perdues. Son active curiosité n'attendit pas qu'il fût arrivé à Rome pour se porter sur mille objets divers. Voyageant seul, en automne, par un temps magnifique, sans autre souci que celui de voir, Gœthe ouvrait les yeux tout le jour et le soir recueillait ses souvenirs. On pourrait classer ses observations d'après la nature des objets auxquels elles se rapportent. Leur variété répondrait à la diversité de ses aptitudes. Beaucoup de voyageurs, avant et après lui, n'ont jamais vu, ne verront jamais qu'un aspect des choses, qu'une partie des

spectacles qui se déroulent sous leurs yeux. Gœthe au contraire voit tout, regarde tout avec la triple activité du savant, du philosophe et du poëte. Il observe, en homme de science, les phénomènes physiques, les variations de température, la constitution géologique du sol, la qualité des produits de la terre ; il observe en moraliste les coutumes et les mœurs des Italiens, en artiste, les tableaux, les statues, les monuments.

Près du Brenner, il remarque une carrière de marbre qui doit reposer, nous dit-il, sur le schiste micacé ; plus loin de magnifiques rochers de porphyre dont il recueille des fragments ; au-dessus du lac de Garde, les plus belles études de roches calcaires. Il ne manque pas de nous apprendre que les montagnes qui bordent la route de Vérone à Vicence se composent de sable, de chaux, d'argile et de marne. Dans le jardin botanique de Padoue, il se promène curieusement au milieu des espèces étrangères et conçoit, en les regardant, l'idée première de la *Métamorphose des plantes*. A l'arsenal de Venise, il lui suffit de voir travailler par les constructeurs de navires les plus beaux chênes de l'Istrie pour se demander comment poussent et croissent ces arbres si précieux. Sur la dune du Lido, il ne s'abandonne pas, comme Byron, à une rêverie mélancolique ; il étudie l'effet que produit sur les qualités des plantes l'atmosphère saline dont elles sont imprégnées. Les mœurs des petits animaux, particulièrement des crabes, que la mer laisse à découvert en se retirant, occupent et retiennent pendant des heures l'infatigable curiosité du savant. Pendant qu'il traverse l'Apennin,

il cherche à se rendre compte de l'écoulement des eaux au milieu de ces vallées étroites et de ces croupes escarpées. Il n'est pas jusqu'à la direction des nuages qu'il ne suive avec intérêt pour savoir d'où vient, où va la pluie que renferment leurs flancs. Sur le point d'entrer dans Rome, à Civita Castellana, sa dernière station, il observe encore que la ville est bâtie sur un tuf volcanique, où il croit découvrir de la cendre, de la pierre ponce, des morceaux de lave.

Le spectacle des mœurs italiennes ne l'attire et ne l'intéresse pas moins que la vue des objets matériels. Comment vivent les populations qu'il traverse? en quoi leurs habitudes diffèrent-elles de la manière de vivre des gens du Nord? Autant de questions qu'il se pose presque sans y penser et qu'il résout en ouvrant les yeux sur tout ce qu'il rencontre. La grande différence extérieure qui distingue les habitants du Nord des méridionaux le frappe tout de suite. Les uns vivent davantage chez eux; les autres hors de chez eux, en plein air, sous un ciel clément Les uns, que la nature oblige à se défendre contre ses rigueurs, se contraignent et se contiennent davantage; les autres, un peu amollis par la douceur de leur climat, jouissant de beaucoup de plaisirs sans fatigue, prennent moins de peine pour vivre et s'épargnent beaucoup de soins qui occupent la vie des peuples moins favorisés. Peu d'affaires, peu de soucis, peu de besoins, beaucoup de gaieté et peu de propreté : voilà ce que l'étranger remarque tout d'abord lorsqu'il entre en Italie.

« A Vérone, dit Gœthe, le mouvement de la population

est très-animé; quelques rues, dans lesquelles les boutiques et les ateliers se touchent, offrent souvent un coup d'œil fort gai : point de porte devant la boutique ou la chambre de travail; la maison est ouverte dans toute sa largeur; on voit jusqu'au fond tout ce qui s'y passe. Les tailleurs cousent, les cordonniers tirent le fil et frappent, à moitié dans la rue; les boutiques font encore partie de la rue. Le soir, aux lumières, le spectacle est des plus vivants. Les jours de marché, les places sont combles; des montagnes de légumes et de fruits ; de l'ail et de l'oignon à cœur-joie. Du reste, on crie, on folâtre, on chante tout le jour... La douceur de l'air, le bas prix des subsistances rendent la vie facile. Tous ceux qui le peuvent sont en plein air. La nuit, les chants et le vacarme redoublent... De là viennent aussi ces habitations malpropres et peu commodes dont nous sommes choqués. Ils sont toujours dehors et, dans leur insouciance, ils ne songent à rien. Pour ce peuple, tout est bel et bon ; l'homme de moyenne condition vit de même au jour le jour; le riche, le noble s'enferme dans sa demeure. »

Les voyageurs ont souvent refait depuis Gœthe ces peintures des mœurs italiennes. Nul n'a dit mieux ni plus juste en moins de termes. Quelques anecdotes achèvent les portraits et, sous la vie extérieure, nous font voir l'état des âmes. Ces populations crédules se défient facilement de l'étranger qu'elles connaissent mal et le soupçonnent, par ignorance, de nourrir contre elles de mauvais desseins. Gœthe en fit l'expérience, dès le début de son voyage, au port de Malsesine où, retenu

par un vent contraire, il occupait ses loisirs en dessinant le vieux château. Pendant qu'il travaillait, assis sur un petit siége de pierre, en face de la forteresse ruinée, des groupes d'hommes et de femmes se rassemblent autour de lui, se rapprochent; on lui demande ce qu'il fait; un des assistants lui déclare qu'il n'est pas permis de dessiner en ce lieu et, saisissant sur le carton la feuille de dessin, la déchire. Il s'aperçoit alors qu'on le prend pour un émissaire de l'empereur Joseph II et que, sur ces frontières de la république de Venise, le peuple craint toujours quelque surprise de ses voisins. Pour ces esprits défiants et ignorants, un voyageur qui passe et qui dessine une ruine emporte dans son carton un plan du pays. Il faut l'arrêter, le conduire au juge. Heureusement Gœthe déclare qu'il n'est point sujet de l'empereur, décline sa qualité de citoyen d'une république et trouve par hasard, comme témoin de ce qu'il avance, un habitant de Malsesine même, ancien domestique à Francfort-sur-le-Mein. Il n'avait du reste éprouvé aucune frayeur. Il regardait cette scène, ces hommes et ces femmes rassemblés, l'expression animée des physionomies italiennes, le podestat, le greffier, les rochers qui soutenaient la forteresse et les vieilles murailles entourées de lierre, avec un plaisir d'artiste, avec la joie d'un voyageur qui voit enfin apparaître à ses yeux, dans sa réalité pittoresque, l'Italie du passé et l'Italie du présent. Ce qui eût effrayé un esprit moins libre n'est pour lui qu'un spectacle, qu'une occasion de voir et d'apprendre. Il n'est pas fâché d'ailleurs qu'on l'oblige,

pour son début, à parler italien en public. Il harangue la foule avec complaisance, avec une sorte de coquetterie, tout heureux en lui-même de manier si facilement l'instrument sonore de la langue italienne. Il développe et il orne ses arguments sans perdre un seul instant ni sa présence d'esprit ni sa belle humeur. Piquant exemple à l'appui de ceux qui attribuent à Gœthe un talent naturel d'orateur, le don de séduire et d'entraîner les esprits par la parole!

Une autre fois, à Assise, des sbires le prennent ou font semblant de le prendre pour un contrebandier. Après qu'il les a tenus en respect par la fermeté de son attitude, l'un d'eux se détache du groupe et revenant vers lui, avec toutes les caresses de la mendicité italienne, lui dit gracieusement : « Seigneur étranger, il serait juste de me donner un pourboire, car je vous assure que je vous ai pris tout de suite pour un brave homme et que je l'ai déclaré tout haut à mes camarades. Mais ce sont des têtes chaudes, des emportés qui n'ont aucune connaissance du monde. Vous aurez aussi remarqué que j'ai, le premier, approuvé et appuyé vos paroles. » Gœthe tire de sa poche quelques pièces de monnaie et les verse dans la main du sbire, qui lui propose aussitôt, pour lui témoigner sa reconnaissance, de le conduire chez la plus belle personne d'Assise, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter que lui-même il pensera au voyageur, près du tombeau de saint François, et priera pour le succès de son voyage. Mendiant, corrompu et dévot, voilà l'Italien pris sur le vif et qui se peint lui-même en quelques traits!

Un officier pontifical que le hasard donne à Gœthe pour compagnon de route lui fait entrevoir au fond de la société italienne des abîmes de frivolité, d'ignorance et de crédulité. « A quoi pensez-vous? dit l'officier lorsqu'il voit son voisin absorbé et recueilli en lui-même : l'homme ne doit jamais penser ; penser fait vieillir. L'homme ne doit pas s'arrêter à une seule chose, car alors il devient fou ; il faut avoir mille choses, une confusion dans la tête. » Rien de plus amusant que les illusions de ce naïf soldat du pape. Il croit, par exemple, que les protestants, ne pouvant se confesser à leurs prêtres, mais épouvant le besoin de la confession, se confessent à un vieil arbre. Il assure également que le roi de Prusse, Frédéric II, professe au fond du cœur la religion catholique et, sans oser le montrer à son peuple composé d'hérétiques, accomplit ses dévotions dans une chapelle souterraine avec la permission du souverain pontife. Si ses sujets le savaient, ajoute-t-il, on le mettrait à mort, ce qui ne ferait aucun bien à la cause. C'est pour cela que le pape lui accorde des dispenses particulières : « Telle fut notre conversation, dit Gœthe, en se séparant de son compagnon de voyage. J'admirai ce clergé habile qui sait écarter et défigurer tout ce qui pourrait faire invasion et porter le désordre dans la sphère ténébreuse de sa doctrine héréditaire. »

L'étude des mœurs développe chez l'homme le sens moral ; la vue des monuments développe le sentiment du beau. On ne s'étonnera pas que Gœthe préfère à tout autre genre d'instruction l'instruction artisti-

que. Ce sont surtout les œuvres d'art, les souvenirs classiques qu'il va chercher en Italie. Il admire l'amphithéâtre de Vérone, le premier grand monument de l'antiquité qu'il lui ait été donné de voir ; à Vicence, le théâtre olympique et les édifices construits par Palladio ; à Padoue, les tableaux de Mantegna, et la vaste salle d'audience de l'hôtel de ville. L'aspect merveilleux de Venise, la riche architecture des palais vénitiens le remplissent d'enthousiasme : « Ainsi donc Dieu soit béni ! écrit-il le 28 septembre 1786, Venise n'est plus pour moi un simple mot, un vain nom qui m'a tourmenté souvent, moi, l'ennemi mortel des paroles vaines. » Il y recherche principalement tout ce qui porte la marque de la Renaissance, les œuvres qu'inspirent l'esprit et le souvenir de l'antiquité : le cloître de la Charité, l'église du Rédempteur, les lions de marbre blanc qui ornent la porte de l'arsenal, la statue colossale et nue de Marcus Agrippa, les magnifiques chevaux de Saint-Marc, les peintures éblouissantes de Paul Véronèse et du Titien. Pendant les soirées solitaires, dans sa chambre d'hôtel, il étudie Vitruve expliqué par Palladio : « L'architecture sort du tombeau, écrit-il, comme un génie antique. » Il veut parler d'une architecture noble, régulière, imposante, conforme au goût des anciens. Vitruve et Palladio seront ses maîtres, mais non les hardis architectes qui ont composé le dessin capricieux de l'église Saint-Marc et semé sous les voûtes byzantines tant de magnificences. Aux riches fantaisies de l'art byzantin, il préfère le style pur et classique. Il y a trop de rapports entre les monu-

ments des Grecs dégénérés et cet art gothique des pays du Nord, dont Gœthe ne parle plus qu'avec le mépris d'un élève et d'un admirateur des anciens. Un simple morceau de l'entablement du temple d'Antonin et de Faustine, qu'il rencontre sur sa route, lui paraît supérieur aux vieux édifices de sa patrie, aux cathédrales pittoresques qu'admirait son enfance. « C'est autre chose, écrit-il, maintenant, que nos saints grimaçants, empilés par étages sur de petites consoles ; autre chose que nos enjolivements gothiques, nos colonnes en tuyaux de pipe, nos tourelles pointues et nos saillies fleuronnées ; de tout cela je suis, Dieu merci, délivré pour jamais. »

Dépouiller le vieil homme, se détacher des souvenirs d'une éducation germanique, se plonger dans l'antiquité, voilà en effet, le rêve de Gœthe et l'espérance qu'il emporte avec lui dans son voyage. Tout ce qui ressemble aux monuments de sa patrie, tout ce qui porte la marque de l'inspiration naïve et rude du moyen âge, il l'évite soigneusement comme un piège tendu à son goût, pour ne pas se laisser distraire de la contemplation des œuvres classiques. C'est ainsi qu'à Padoue, il ne regardera point les vieilles fresques de Giotto, par dédain pour ces commencements de l'art moderne que nous recherchons au contraire aujourd'hui avec une grande curiosité, et dont la naïveté nous enchante. C'est ainsi qu'à Assise, il refuse de mettre le pied dans la vieille église de Saint-François, si chère aux artistes de nos jours. Ces grands souvenirs de l'enthousiasme religieux d'une époque de foi, cette

légende écrite sur la pierre, par les architectes, les peintres et les sculpteurs primitifs, ne lui inspirent que du mépris : « Je laissai à ma gauche, avec dégoût, nous dit-il, les substructions énormes et l'architecture babylonienne des églises entassées l'une sur l'autre. » Là où nous admirons aujourd'hui une des merveilles du moyen-âge, il ne voit qu'une accumulation barbare de matériaux grossiers, qu'un entassement de pierres, dont il détourne les yeux pour les reporter avec amour sur le temple de Minerve, ornement de l'antique ville d'Assise. D'un côté, l'art gothique ; de l'autre, l'élégance et la pureté de l'art grec. Le choix de Gœthe est bientôt fait. Une simple colonne corinthienne, avec son chapiteau délicat, a plus de prix pour lui que toutes les hardiesses et tous les caprices de l'architecture du moyen âge. L'église de Saint-François l'éloigne, le temple païen l'attire. C'est qu'il se fait païen, en effet, par le désir ardent qu'il éprouve de retrouver l'esprit, l'inspiration de l'antiquité, de comprendre l'art et de le sentir comme un ancien. Dans la ferveur de ce paganisme intellectuel, il rejette sans pitié, hors du domaine du beau, les œuvres irrégulières, capricieuses, indépendantes, qui s'éloignent trop sensiblement du type de la beauté classique. Il ira jusqu'à dire, en s'entretenant avec un jeune Italien de la *Divine comédie*, que *l'Enfer* lui paraît abominable, *le Purgatoire* équivoque et *le Paradis* ennuyeux. Ce jugement sommaire n'a pas d'autre valeur que celle d'un paradoxe. Gœthe exagère évidemment et dépasse sa pensée, comme il avoue qu'il le faisait quelquefois dans la chaleur de la conversa-

tion, pour indiquer par un trait plus fort ce qui le séparait de ses adversaires, et donner plus de relief à ses arguments. Mais, au fond, l'exagération même de cette boutade trahit sa préférence décidée pour le style classique, son goût croissant pour tout ce qui se rapproche des formes les plus harmonieuses de l'art, son éloignement pour ce qui s'en écarte.

L'art antique, la Renaissance qui en procède, voilà désormais ses dieux, l'objet de son culte nouveau. Aussi jamais fidèle entraîné par la foi n'entra-t-il dans Rome avec plus d'enthousiasme que n'y entra ce néophyte, cet adorateur de l'antiquité. Il lui semble qu'enfin ,dans cette enceinte privilégiée, dans ce sanctuaire de l'art, la beauté va lui apparaître sous sa forme la plus pure. Il écrit à ses amis avec tous les transports d'une espérance réalisée, d'une passion satisfaite. « Enfin, je puis parler et saluer mes amis d'un cœur joyeux; qu'ils me pardonnent ce mystère et le voyage en quelque sorte souterrain que j'ai fait jusqu'ici. A peine osais-je me dire à moi-même où j'allais. Même en chemin, je craignais encore et c'est seulement sous la porte *du Peuple* que j'ai été certain de tenir la ville de Rome.... Oui, je suis enfin arrivé dans cette capitale du monde !... J'ai vu en courant Ferrare, Cento, Bologne, j'ai vu à peine Florence. Tel était mon désir d'arriver à Rome, il augmentait si fort à chaque minute, que je ne pouvais plus m'arrêter, et je ne suis resté que trois heures à Florence. Me voilà maintenant à Rome, tranquille et, à ce qu'il me semble, tranquillisé pour toute ma vie. »

Une fois là, il n'a plus qu'à ouvrir les yeux, qu'à recueillir les impressions qu'il recevra des objets extérieurs. Suivant son habitude, il regarde le monde, la nature, les monuments, en observateur sincère; il laisse chaque chose produire librement sur lui son effet naturel, en ne cherchant qu'à maintenir la sincérité de l'impression qu'il aura reçue. Il refera ainsi peu à peu son éducation d'homme du Nord par la contemplation d'œuvres régulières, savamment ordonnées, où l'art, non-seulement ne présente rien de barbare ni de choquante, mais n'offre que des lignes pures et des contours harmonieux. Sans précipitation, lentement, jour par jour, il se familiarisera ainsi avec tous les aspects de la beauté plastique pour en emporter l'image dans sa mémoire. Il se débarrassera d'une partie de ses souvenirs germaniques et gothiques, comme on se défait des pièces d'une armure trop étroite; il retrouvera, s'il le peut, quelque chose de l'état d'esprit d'un artiste romain, des sentiments qui animaient un Italien de la Renaissance, un contemporain de Michel-Ange ou de Raphaël. Cette éducation esthétique se fait presque tout entière extérieurement, par les yeux. Il ne lit pas, il regarde; il n'ouvre guère d'autre livre que les œuvres de la nature et de l'art. Il ne nous dit nulle part que sa bibliothèque de voyage soit considérable ni surtout qu'il s'en serve. Il annonce une fois qu'il lira Tacite à Rome, mais il ne semble pas qu'il se soit tenu à lui-même cette promesse imprudente. Il n'a pas trop de tout son temps, des longues heures de la journée pour contempler ce qu'ont fait les anciens, ce qu'ont

fait les modernes qui leur ressemblent le plus. C'est là le bienfait principal de son voyage d'Italie, le résultat d'une science personnelle, acquise sur les lieux et qu'aucune lecture ne remplace. Il reprendra ses livres lorsqu'il n'aura plus de belles œuvres à regarder, lorsqu'il sera rentré dans un pays moins favorisé par la nature et par l'art, dans sa brumeuse Allemagne. En attendant, il ne songe qu'à remplir sa pensée de souvenirs harmonieux, sa mémoire de formes élégantes. Il espère emporter de Rome un trésor de nobles images qu'il évoquera plus tard, à son retour dans ses foyers, et dont le doux éclat rayonnera sur sa vie. Je ne cherche maintenant, nous dit-il, que des impressions sensibles qu'aucun livre, aucun dessin ne procure. Il s'agit de reprendre intérêt au monde extérieur, d'essayer et d'éprouver mon esprit d'observation; de constater jusqu'où s'étendent mon savoir et mes connaissances; si mon œil est clairvoyant, pur et vif; le nombre d'objets que je puis saisir à la volée, et si les plis qui se sont formés et imprimés dans mon esprit se peuvent encore effacer. »

II

C'est le soir du 29 octobre 1786 que Gœthe entrait à Rome pour la première fois. Jusque-là il avait voyagé avec rapidité, avec impatience, en homme pressé d'arriver, d'atteindre enfin le but principal de son voyage.

Mais, dès qu'il est installé dans la Ville éternelle, à la fièvre du désir succède le sentiment du bonheur, le calme qui donne la certitude de la possession. Toutes les lettres qu'il adresse à ses amis d'Allemagne témoignent d'une joie profonde et paisible, entretenue par une activité infatigable. Gœthe ne va pas à Rome pour y rester oisif. Il veut voir, tout voir, et il entre en campagne dès le lendemain de son arrivée.

D'abord il a pris toutes ses précautions pour assurer la liberté de ses études, pour échapper à tout dérangement, à toute distraction frivole. Il voyage sous un nom d'emprunt, dans la crainte d'être assailli de visites, assiégé par la curiosité des Romains et des étrangers. L'auteur de *Werther* serait poursuivi par les curieux. Mais qui le reconnaîtra sous le nom, avec le passe-port du négociant Müller? Gœthe trouve même dans le charlatanisme d'un de ses compatriotes un moyen de mieux garantir l'incognito auquel il tient. Si bien gardé que soit le secret d'un grand homme, il l'est rarement assez pour qu'il n'en transpire pas quelque chose au dehors. On sait maintenant à Weimar que Gœthe visite l'Italie. Le bruit s'en est répandu dans toute l'Allemagne; les artistes allemands, en résidence à Rome, guettent l'arrivée de l'illustre voyageur et soumettent tous les nouveaux venus à leur examen. Lorsque paraît le nouveau visage de Müller, ils se demandent si ce n'est point Gœthe et ils interrogent l'un d'entre eux qui prétend connaître personnellement le poëte. Leur camarade qui s'est vanté à tort, mais qui ne veut point paraître embarrassé, répond avec assu-

rance qu'il n'y a aucun rapport entre la physionomie de l'étranger et celle de Gœthe. Celui-ci se félicite de ce mensonge, qui assure sa liberté. Cependant il ne peut se dissimuler que tôt ou tard il sera reconnu; que d'ailleurs toute personne de marque est exposée, dans la ville éternelle, à quelques importunités, tout au moins à quelques invitations. Sur ce point son parti est pris. Il est résolu d'avance à défendre son temps, à ne l'employer que d'une manière utile, conformément à ses goûts. Il évite absolument tout ce qui ne pourrait servir qu'à flatter la vanité ou à satisfaire la curiosité frivole de la société romaine. Il ne veut voir que des personnes dont le commerce puisse l'instruire et répondre aux besoins de son esprit. S'il entre en relation avec quelques-uns des Italiens distingués qui habitent Rome, ce n'est jamais que pour peu de temps, à l'occasion de leurs études spéciales, sans se laisser déranger par eux. Il fallut lui faire une sorte de violence, pour l'obliger à entendre l'*Aristodème* de Monti, et à dire ce qu'il pensait d'une pièce dont le dénoûment ressemble à celui de *Werther*. Peu satisfait de l'œuvre, il évita prudemment de se prononcer sur le fond et se contenta de remarquer avec finesse que le suicide paraissait fort étranger aux mœurs italiennes. En Italie, disait-il, on entend beaucoup parler de gens qui en tuent d'autres, mais on ne cite guère de gens qui se tuent eux-mêmes. Il assista néanmoins à la première représentation de la tragédie et, avec un groupe d'amis, donna le signal des applaudissements. Il ne put éviter non plus l'honneur que

voulut lui faire l'Académie des Arcades, en le recevant parmi ses membres. Mais, sauf dans ces deux circonstances, il n'eut et ne voulut avoir avec les lettrés italiens que des relations froides et rares. Il craignait de perdre dans leur société un temps qu'il aimait mieux employer plus utilement. Il flairait, d'ailleurs, parmi les écrivains, des coteries hostiles les unes aux autres et dont chacune eût voulu l'absorber à son profit. Encore moins qu'en Allemagne il ne pouvait lui convenir en Italie de se compromettre dans des querelles misérables, indignes de l'intéresser. Son libre esprit planait au-dessus de ces misères. Ce n'était pas la société romaine du dix-huitième siècle, avec ses intrigues et ses partis, qu'il était venu voir, mais la Rome éternelle, la Rome de tous les temps.

En revanche, il s'entourait d'artistes intelligents, capables de le comprendre et de l'instruire. Il vivait au milieu d'eux dans cette atmosphère féconde où ne s'échangent que des idées élevées et des impressions sincères. Il les étonnait eux-même par la simplicité de ses goûts et par sa modestie. L'un d'eux, Tischbein, racontait à Lavater que l'appartemènt le plus simple, une petite chambre pour dormir, une petite chambre pour travailler suffisaient au plus grand poëte de l'Allemagne. Ceux qui le voyaient de près tous les jours admiraient son calme, sa sérénité, la parfaite aisance de ses manières. Aucune trace de vanité ne perçait dans sa conduite. Il évitait toute allusion à sa gloire littéraire et se refusait absolument aux honneurs que les Allemands auraient voulu lui décerner par patrio-

tisme ou obtenir pour lui de la municipalité romaine. Le travail, les visites aux monuments, les entretiens sur l'art remplissaient seuls sa vie. Levé de grand matin, il écrivait, il transformait en vers la prose d'*Iphigénie* jusqu'à neuf heures; puis il sortait pour aller visiter les chefs-d'œuvre et ne rentrait que le soir pour retrouver la société choisie au sein de laquelle il aimait à vivre. Ces heures de réunion n'étaient ni les moins douces, ni les moins fécondes. Là, il retrouvait régulièrement des hommes tels que Tischbein et le conseiller Reiffenstein, élève de Winckelmann; plus tard, Angelica Kaufmann et le Suisse Meyer. Alors commençaient les longues et libres causeries où chacun apportait les résultats de la journée, où se traitaient incidemment, à bâtons rompus, sans dessein préconçu, ni dogmatisme, sous cette forme piquante qui donne tant de prix aux conversations des artistes, les questions d'esthétique les plus variées. Lui-même nous a laissé le tableau attachant de ces soirées dont tous ceux qui ont vécu à Rome, dans l'intimité des pensionnaires de la villa Médicis, comprendront et reconnaîtront le charme. « Aussitôt que l'hôtesse, à la belle prestance, a posé sur la grande table ronde la lampe de laiton à trois bras et nous a dit : *Felicissima notte*, on forme le cercle, on produit les feuilles qu'on a esquissées et dessinées pendant le jour. Puis on se demande si l'objet n'aurait pas dû être pris d'un point de vue plus favorable, si le caractère en est bien saisi. » Les opinions opposées s'expriment; on décrit, on discute et, au milieu de ces entretiens animés, les heures passent légères, ne lais-

sant derrière elles que des souvenirs instructifs et doux.

A Rome, la curiosité des voyageurs se partage entre les monuments de l'art antique et les monuments de l'art moderne. Gœthe les regarde et les admire tour à tour. Quoique, en sa qualité de protestant et de libre penseur, il ne témoigne pas beaucoup de goût pour les cérémonies de l'Église catholique, il a l'esprit trop ouvert et trop élevé pour ne pas reconnaître ce que les arts doivent dans Rome à l'inspiration religieuse. Aucun catholique ne saisit mieux que lui le grand style, les nobles proportions de Saint-Pierre, l'audace des peintures de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, la beauté pure des œuvres de Raphaël et particulièrement du tableau de la Transfiguration. Il parle de ces merveilles avec l'enthousiasme, avec la foi d'un artiste, aussi librement que s'il s'agissait du Panthéon, du tombeau de Cécilia Métella, de l'Apollon du Belvédère et du Colisée. Dans le premier enivrement de l'admiration, courant d'une œuvre à l'autre et recevant chaque jour des impressions très-diverses, il ne se presse pas de porter des jugements; il compare les monuments entre eux, il observe silencieusement, il écoute ce que disent les artistes qui l'accompagnent; il veut se faire à lui-même, sur chaque chose, une opinion raisonnée et réfléchie. C'est son éducation esthétique qui se complète ainsi jour par jour. Il cherche en même temps à classer, à grouper ses impressions, afin de se reconnaître au milieu de l'abondance des richesses qui l'entourent. Pour préciser ses souvenirs, il voudrait

s'approprier par le dessin une partie de ce qu'il a vu. L'image qu'il emporte dans ses yeux ne lui suffit pas, tant qu'elle n'a pas pris sous son crayon une forme matérielle et déterminée. Aussi parcourt-il la ville, un album de dessinateur à la main, et cherche-t-il à reproduire sur le papier les objets, les sites qui le frappent. Il se met à l'école des artistes, il leur demande des conseils et des leçons, il fait de grands efforts pour s'initier aux secrets du métier, pour acquérir les notions techniques qui lui manquent. Ce sera là un de ses soucis pendant tout son séjour à Rome. Il se flatta longtemps de pouvoir rapporter de son voyage la science, l'habileté, le savoir-faire, le mérite d'exécution d'un véritable artiste.

Il passa ainsi quatre mois, de la fin d'octobre 1786 à la fin de février 1787, allant chaque jour de découverte en découverte et d'étude en étude. Ce premier séjour à Rome lui servit surtout à préparer des matériaux, à poser les fondements d'une science solide, à rassembler des provisions pour l'avenir. Il le dit lui-même, en termes précis, dans un passage où il résume les acquisitions qu'il vient de faire : « Si je rentre en moi-même, comme on le fait volontiers à l'occasion, je me découvre un sentiment dont j'éprouve une joie infinie et que j'oserai exprimer. A Rome, celui qui jette autour de lui un regard sérieux et qui a des yeux pour voir doit devenir solide ; il doit se faire une idée de solidité plus vivante en lui qu'elle ne fut jamais. L'esprit reçoit une empreinte vigoureuse ; il arrive à la gravité sans sécheresse, au calme et à la joie. Pour

moi du moins, il me semble que je n'ai jamais apprécié aussi justement les choses de ce monde. Je m'applaudis des suites heureuses qui en résulteront pour toute ma vie. Laissez-moi donc butiner comme je pourrai. L'ordre s'établira plus tard. Je ne suis pas ici pour jouir à ma façon. Je veux m'attacher aux grands objets, m'instruire et me cultiver avant que j'aie quarante ans. »

Le 22 février 1787, après quatre mois de séjour à Rome, Gœthe prit la route de Naples par Velletri, Fondi, Sainte-Agathe et Capoue. Si, pendant ces quatre mois, il n'avait pas perdu un moment, comme il le dit lui-même, dans une ville moins sérieuse où l'art et les monuments tiennent moins de place qu'à Rome, il accorda plus de distractions à son esprit et s'abandonna davantage à la douceur de vivre sans penser au lendemain, sans s'imposer chaque jour une tâche obligatoire. Nulle part, en Italie, la vie ne paraît plus douce que sous le ciel clément de Naples, en face du plus beau golfe de la péninsule, au milieu d'une population gaie, spirituelle, animée. A chaque pas, sur le port, dans les rues, de nouveaux spectacles amusent le voyageur; ici les poissons rangés par espèces, étalés dans des corbeilles le long des quais, là les boutiques de fruits secs et de légumes avec leurs décorations bigarrées; les oranges et les citrons, suspendus au-dessus des acheteurs, entremêlés de feuillages verts; les viandes couvertes de dorures, les comestibles disposés en guirlandes à travers les rues; les théâtres en plein vent avec les lazzi et les gambades de Polichinelle. « A

Rome, dit Gœthe dès le premier moment, tout est grave au plus haut point, ici tout est joyeux et gai. »

« On observe partout, ajoutera-t-il plus tard, avec la plus vive sympathie, une gaieté extraordinaire. Les fleurs et les fruits de toutes couleurs dont la nature se décore, semblent convier les hommes à parer leurs personnes et tout ce qui leur appartient des couleurs les plus vives. Les mouchoirs, les rubans de soie, les fleurs sur le chapeau sont la parure de quiconque peut s'accorder cette fantaisie. Les siéges et les commodes, dans les plus pauvres maisons, sont ornés de fleurs bigarrées sur un fond doré; les calèches à un cheval sont elles-mêmes peintes en rouge éclatant; les ciselures en sont dorées, les chevaux parés de fleurs artificielles, de houppes rouges et de clinquant. Plusieurs ont des bouquets de plumes sur la tête, d'autres ont mêmes de petits drapeaux qui, dans la course, tournent à chaque mouvement.» Si, de la gaieté et de l'animation des rues, on porte ses regards sur le paysage qui encadre la ville, on ne rencontre que des impressions pleines de charme et des motifs d'admiration. « On aura beau dire, raconter et peindre, écrit Gœthe; ceci est au-dessus de tout : les rivages, la baie, le golfe, le Vésuve, la ville, les faubourgs, les châteaux, les promenades !... J'excuse tous ceux que la vue de Naples met hors de sens, et je me suis souvenu avec attendrissement de mon père qui avait conservé une impression ineffaçable des objets que j'ai vus aujourd'hui pour la première fois. »

Hors de Naples, dans la campagne, que de beaux spectacles encore ! que de lieux célèbres et admirables à visiter ! Il ne négligea aucune des excursions classiques. Il vit Pouzzoles, Baïes, tout ce Tartare des anciens où les sceptiques de Rome avaient construit de magnifiques villas. Il alla chercher à Pompéi les traces de la vie familière de l'antiquité reparaissant enfin à la lumière, après des siècles de sommeil ; il visita à Pœstum les premiers monuments de l'art primitif des Grecs qu'il eût encore vus : ces temples massifs, imposants, dont les formes sévères le surprirent d'abord, mais qui lui firent comprendre avec quel sentiment de majesté et de puissance les vieux architectes de la Grèce concevaient les œuvres religieuses. Son œil d'artiste démêla aussi tout de suite, sous des formes un peu lourdes en apparence, l'harmonie et la pureté de l'ensemble. Mais, de toutes les merveilles des environs de Naples, c'est le Vésuve qui l'attirait le plus. Il y monta jusqu'à trois fois dans le courant du mois de mars 1787, moins pour satisfaire une curiosité de voyageur que pour recueillir sur place quelques observations scientifiques. Il voulait voir de près les phénomènes volcaniques, regarder ce qui se passait dans les flancs de la montagne, pendant que la montagne s'agitait ; il s'approcha du cratère non sans imprudence et une fois même, ayant oublié de calculer exactement le temps qui s'écoulait entre deux éruptions, il entendit tomber autour de lui, avec un bruit effroyable, les pierres que vomissait l'abîme et revint couvert de cendres auprès de son compagnon, Tischbein, plus prudent que lui.

Comme pour se mettre d'accord avec le climat et les mœurs de Naples, Gœthe se défendit moins contre les séductions de la société napolitaine qu'il ne l'avait fait à Rome, où il s'était imposé la vie la plus sévère et la plus retirée. Il vit souvent chez le chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, miss Harte, cette belle Anglaise qui inspira à Nelson une passion violente, à laquelle son protecteur, passionné pour l'antiquité, avait fait faire un costume grec pour qu'elle pût, devant lui et devant ses amis, imiter l'attitude et les gestes des statues antiques. Gœthe passa plus d'une soirée à contempler la merveilleuse habileté avec laquelle la future lady Hamilton, par un simple changement dans les plis de son voile ou de sa coiffure, variant l'expression de sa physionomie, arrivait à représenter les camées antiques, les beaux profils des monnaies siciliennes et jusqu'à l'Apollon du Belvédère. C'était un spectacle tout à fait approprié au goût du poëte, un de ces tableaux où il aimait à voir un plaisir des sens relevé et ennobli par l'art.

A Naples, Gœthe connut également le philanthrope Filangieri et lui rendit justice, quoiqu'ils suivissent l'un et l'autre des chemins fort différents, l'un tout occupé de travailler au bonheur de ses semblables, tandis que l'autre ne songeait qu'à se développer lui-même et se croyait quitte envers l'humanité en travaillant à son propre perfectionnement. « Je n'ai pas entendu Filangieri prononcer une seule parole insignifiante, disait le voyageur. » Mais, tout en admirant l'honnêteté, la bienveillance, l'élévation d'esprit du philosophe napolitain, il ne pouvait s'intéresser beaucoup ni à ses idées ni à

ses efforts. Il y avait eu dans la vie de Gœthe un moment où il avait cru de son devoir de se consacrer aux intérêts populaires. Pendant qu'il était ministre du grand-duc de Weimar, il s'était vu obligé par situation, pour bien remplir son rôle, de s'intéresser aux questions de politique pratique et de philanthropie qui pouvaient améliorer le sort de ses administrés. Ne voulant rien faire à demi ni médiocrement, considérant comme la première obligation de chaque homme de déployer son activité dans les limites et pour la fin auxquelles l'appelle sa vocation ou sa position sociale, il n'avait accepté les fonctions d'administrateur qu'en prenant envers lui-même l'engagement d'y servir de toutes ses forces la cause publique, l'intérêt particulier des habitants du grand-duché et les intérêts généraux de l'humanité. Mais, en partant pour l'Italie, il avait secoué du même coup ses soucis et ses devoirs politiques. Il ne voyageait pas pour réaliser quelques progrès dans les institutions du grand-duché, mais pour augmenter sa propre culture intellectuelle, pour acquérir une notion plus précise et plus élevée des conditions de la beauté dans les œuvres humaines. A quoi pouvaient lui servir alors des considérations philanthropiques et humanitaires où il ne découvrait aucun rapport avec ces lois de l'esthétique dont il cherchait à retrouver la grandeur par la contemplation des monuments et du sol de l'Italie? Filangieri lui mit entre les mains les Œuvres de Vico. Il n'y jeta qu'un regard distrait pour retourner bien vite à l'observation de la nature et de l'art.

L'histoire ne l'intéressait pas plus que la politique. Il voyageait en artiste, non en historien. Il n'étudiait pas ce qu'avaient fait les peuples, mais uniquement ce qu'ils avaient fait de beau. Un jour même, à Palerme, il témoigna une aversion décidée pour les souvenirs historiques qu'un guide maladroit évoquait, hors de propos, dans un moment où le voyageur n'aurait voulu que contempler en paix la douce verdure d'un printemps sicilien. On lui raconta qu'au lieu même où il jouissait aujourd'hui du premier épanouissement de la nature, Annibal avait jadis livré une bataille et accompli de prodigieux exploits. A cette leçon d'histoire intempestive, il répondit vivement, avec une sorte d'irritation, par les paroles suivantes : « Il est assez triste que les moissons soient de temps en temps écrasées, sinon toujours par les éléphants, du moins par les chevaux et les hommes, et l'on ne devrait ni troubler l'imagination, ni l'arracher à ses rêves paisibles, en rappelant de pareilles horreurs. »

Il voulait, en effet, rêver en paix, s'abandonner au charme du climat, à la contemplation de la nature et de l'art, et, au sortir de Naples, il alla continuer en Sicile ce rêve commencé. Il s'embarqua pour Palerme dans la situation d'esprit la plus douce, libre de tout souci, n'ayant même pas, comme pendant le reste de son voyage, l'inquiétude de ne pouvoir reproduire avec assez de précision par le dessin les lieux et les monuments qui l'intéressaient. Cette fois, au lieu de s'en rapporter à la faiblesse de son propre crayon, il emmenait l'artiste allemand, Kniep, dont il s'engageait à payer

tous les frais de route, à condition de garder tous ses dessins. La Sicile, Grecque par les souvenirs, Grecque par la nature de son sol, par la limpidité de son ciel, par l'harmonieuse beauté de ses rivages, par les formes pittoresques de ses rochers, par la transparence de la mer qui la baigne, lui révéla la simplicité et la fidélité des descriptions homériques. Il découvrit alors pour la première fois la parfaite ressemblance de la poésie d'Homère et de la nature à laquelle elle s'applique. « Les flots noirâtres à l'horizon, écrit-il en sortant du jardin public de Palerme, leur lutte contre la courbure des anses, l'odeur particulière de la mer vaporeuse, tout rappelait à mes sens et à ma mémoire l'île des heureux Phéaciens. Je courus chercher un Homère, pour lire ce chant avec une grande jouissance, et en improviser une traduction à Kniep. »

A la suite de cette lecture, sous l'influence des riantes images qui l'entouraient, le sentiment poétique qui sommeillait en lui se réveilla tout à coup et lui inspira le plan d'un drame de *Nausicaa*, où le souvenir tout frais des peintures homériques serait rajeuni encore par la vivacité des impressions présentes. Suivant son habitude, il ne se serait servi de la fable antique que pour encadrer un tableau où il se serait peint lui-même avec ses émotions du moment et la nature particulière de ses sentiments personnels. En décrivant l'île d'Alcinoüs, il aurait décrit les rivages de la Sicile ; il aurait représenté Nausicaa sous les traits d'une de ces belles jeunes filles, au profil grec, qu'il rencontrait tous les jours dans le jardin public de Palerme; lui-même,

voyageur comme Ulysse, exposé comme Ulysse à quelque aventure d'amour, décidé aussi, comme lui, à rentrer dans sa patrie, se serait identifié avec le fils de Laerte. Ainsi que d'ordinaire, ce qui le tentait dans un tel sujet, c'était la conformité qu'il y rencontrait entre des éléments fictifs et sa propre situation. Il nous le dit en propres termes dans un passage où il nous apprend une fois de plus comment il composait, quels rapports secrets il faut toujours chercher entre ses œuvres et lui-même.

« Il n'y avait rien dans cette composition que je n'eusse pu peindre d'après nature en consultant ma propre expérience. Voyageur moi-même, et courant moi-même le risque d'éveiller de tendres inclinations... me trouvant moi-même dans le cas, à une si grande distance de la patrie, de peindre avec de vives couleurs des objets éloignés, des aventures de voyage, des événements de ma vie pour l'amusement de la société, d'être tenu pour un demi-dieu par la jeunesse, pour un hâbleur par les personnes posées; d'obtenir plus d'une faveur imméritée, de rencontrer plus d'un obstacle inattendu ; tout cela m'attachait si fort à ce plan, à ce projet, que j'y rêvai pendant tout mon séjour à Palerme et la plus grande partie de mon voyage en Sicile. » Cette fois la composition ne sortit pas du domaine de la méditation intérieure et demeura à l'état de rêve, au lieu de se produire au grand jour et de se préciser dans une œuvre définitive. Gœthe, qui avait si souvent traduit en drame, en roman ou en œuvres lyriques, ses impressions du moment, les laissa flotter

cette fois dans le vague d'une aimable et poétique rêverie.

Il visita ainsi la Sicile, caressant vaguement l'idée d'écrire le drame de *Nausicaa*, mais arrêté dans l'exécution par les distractions du voyage et peut-être aussi par la molle langueur qui s'empare des esprits les plus actifs sous le ciel du Midi. Il vit le temple et le théâtre de Ségeste dans un emplacement si analogue à celui de Troie, qu'une colonie troyenne crut y retrouver l'image de la mère patrie; il s'arrêta dans la ville moderne de Girgenti, l'ancienne Agrigente, d'où il descendit, à travers une végétation puissante, jusqu'au promontoire où s'élève encore le temple de la Concorde, jusqu'à la plate-forme encombrée de ronces et d'arbustes où sont couchées les colonnes du temple des Géants. Puis de là pénétrant par Caltanisetta dans l'intérieur de la Sicile, laissant de côté Syracuse, il gagna Catane, essaya inutilement de gravir les pentes de l'Etna, fit l'ascension de Taormine aux beaux rochers, trouva Messine à demi détruite par un tremblement de terre et s'y embarqua pour retourner à Naples.

Il avait voyagé en observateur attentif, attaché à la réalité; il avait regardé de près les ruines antiques et admiré la nature avec les connaissances précises du savant aussi bien qu'avec la joie de l'artiste, mais la force du sentiment poétique étendait et élargissait encore pour lui ces jouissances toutes réelles. Son active imagination repeuplait les lieux que traversaient ses pas et faisait flotter devant ses yeux, en pleine réalité, les gracieuses images des personnages homériques, la

noble et naïve physionomie de Nausicaa, la beauté, la force et l'éloquence d'Ulysse, les mœurs patriarcales de la Grèce primitive. Tout un passé, toute une histoire, tout un monde évanoui, les êtres qu'avait vus ou rêvés la poésie antique se réveillaient et semblaient revivre à l'appel du poëte moderne, comme à la voix d'un ami. Cette belle antiquité, dont il avait déjà pénétré le mystère par l'instinct de son génie, vers laquelle il aimait à se reporter comme à la source la plus pure de l'inspiration poétique, lui apparaissait enfin, non plus dans le lointain de la légende, non plus comme un vain mot dont l'esprit s'efforce de déchiffrer le sens, mais vivante et animée. Ses mains la touchaient, ses yeux l'embrassaient du regard. L'aspect général de la Sicile, la ressemblance des rivages siciliens et des rivages grecs, la couleur de la mer et du ciel, les teintes lumineuses des ensembles, les tons vigoureux et cependant harmonieux des paysages, les mœurs primitives des habitants, leur vie simple et toute extérieure rapprochaient Gœthe d'Homère et de cette grande époque de la poésie hellénique où l'art était si naturel qu'il se confondait avec la nature.

« Au sujet d'Homère, écrit-il, il semble qu'un bandeau soit tombé de mes yeux. Ses descriptions, ses comparaisons, nous paraissent poétiques et sont néanmoins plus naturelles qu'on ne peut le dire, mais tracées avec une pureté et une vie qui confondent. Ses fables, même les plus étranges, ont un air naturel que je n'ai jamais senti comme dans le voisinage des objets décrits. Permets-moi d'exprimer ma pensée en deux

mots : les anciens représentent l'existence, et nous d'ordinaire l'effet ; ils décrivent l'horrible, et nous horriblement; l'agréable, et nous agréablement. De là viennent l'exagération, la manière, les grâces affectées, l'enflure. Quand on recherche l'effet, on ne croit jamais pouvoir le rendre assez sensible... Et maintenant rivages et promontoires, golfes et baies, îles et langues de terre, rochers et côtes sablonneuses, collines boisées, douces prairies, champs fertiles, jardins ornés, arbres cultivés, vignes pendantes, montagnes nuageuses et plaines toujours riantes, écueils et récifs, mer qui environne tout de mille aspects changeants, tout cela est présent à mon esprit, et *l'Odyssée* est enfin pour moi une parole vivante. »

On retrouvera plus tard dans toutes les poésies de Gœthe une tendance manifeste à réaliser pour son propre compte cette conformité de la nature et de l'art qu'il avait remarquée chez Homère ; la ferme volonté de ne pas écrire une parole qui ne soit la reproduction vivante et poétique d'un objet, d'un phénomène, d'un événement, de conserver aux choses réelles toute leur vérité pittoresque en les faisant entrer dans le domaine idéal de l'art. L'art, disait-il, est une seconde nature qui sort du cerveau des grands hommes, comme Minerve sortit du cerveau de Jupiter. Il considérait la nature elle-même comme un grand artiste qui travaille avec des intentions et des idées suivies, mais qui se cache derrière ses œuvres. Réaliser le beau, suivant lui, c'était faire sortir des profondeurs mêmes de la

nature les mystérieux desseins et les harmonies secrètes qu'elle ne révèle qu'à ses favoris.

III

De retour à Naples, Gœthe y passa encore quinze jours, sous le charme d'une nature enivrante, dans le perpétuel enchantement qu'éprouve l'homme du Nord sous le ciel du Midi, en face des merveilles de la couleur et de la lumière. Deux fois, pendant son premier et son second séjour, la beauté du paysage napolitain lui fut révélée tout entière, par une sorte de surprise et comme par un coup de théâtre qui en rassemblait tout à coup sous ses yeux les éléments plus pittoresques. Un jour il revenait de Pœstum, et, au moment où il franchissait les hauteurs qui séparent les côtes de Salerne et d'Amalfi du golfe de Naples, il vit en un instant se déployer à ses pieds ce magnifique panorama qui commence à Sorrente et à Capri pour finir à Ischia et au cap Misène, avec les maisons blanches de la ville étalées sur le bord de la mer et au-dessus de la campagne verte, au-dessus de la courbe gracieuse du rivage, la fumée noire du Vésuve. Saisi d'admiration, il contemplait ce spectacle sans rien dire, lorsqu'un jeune garçon qu'il avait pris pour guide poussa une exclamation sauvage. Gœthe, qui ne pouvait souffrir qu'on troublât par une manifestation extérieure le recueillement de ses pensées, lui adressa une remontrance sévère. Le

jeune Napolitain garda un instant le silence; puis, frappant tout doucement sur l'épaule du voyageur, il lui dit avec émotion, en montrant au loin l'emplacement de Naples : « C'est ma patrie. » A ces paroles, le pauvre enfant du Nord, dit Gœthe, comprit l'enthousiasme de l'enfant du Midi pour cette terre privilégiée; et faisant un retour sur lui-même, sur l'aspect et le climat de sa propre patrie, il sentit dans ses yeux quelque chose comme une larme. Après avoir vu le golfe de Naples sous son plus bel aspect, en plein jour, le poëte devait le voir une dernière fois dans toute la splendeur de la nuit. A la veille de partir, il faisait ses adieux dans la soirée à la duchesse Giovane, Allemande d'origine, lorsque celle-ci ouvrit tout à coup des volets qui étaient restés fermés et lui montra la ville éclairée par le Vésuve, tandis que la lune se levait à l'horizon, derrière les croupes des montagnes. Gœthe emportait ainsi de son séjour à Naples les souvenirs les plus complets. Mais Naples n'avait été pour lui qu'une agréable distraction dans un voyage sérieux. Ce n'était pas sur ce beau rivage, au milieu de cette molle nature, qu'il pouvait poursuivre ses études commencées. Quand il eut savouré quelques jours la douceur de vivre dans le voluptueux *far niente* de Naples, il songea à reprendre ses travaux et retourna à Rome, où il rentrait au commencement du mois de juin 1787.

Là il passa près d'une année au milieu des plus nobles occupations. Les lourdes chaleurs de l'été n'amortirent même pas son activité. Il y échappait en partie dans le frais atelier que son ami Tischbein avait laissé

à sa disposition. Une année à Rome, une année de loisir, de liberté féconde, quel poëte, quel artiste moderne n'a fait ce rêve! Combien peu ont pu le réaliser! On reproche quelquefois à l'école française de Rome d'être inutile. Quand elle n'aurait d'autre avantage que de fournir à quelques jeunes gens bien doués l'occasion de passer plusieurs années de leur vie dans un tel lieu, au centre de tant de belles choses, au milieu de tant d'édifices, de tableaux et de statues, il faudrait encore la conserver comme l'institution la plus utile aux artistes, comme l'encouragement le plus efficace qu'un grand pays puisse leur offrir. Gœthe mit à profit tous les instants de son séjour. Il visita de nouveau et étudia tous les monuments. Il continua même, avec une persévérance que l'insuccès ne découragait pas, à essayer de les reproduire par le dessin, comme il essayait de crayonner les plus beaux sites. Ces tentatives persistantes étaient comme une révolte de la volonté contre les organes, comme un effort désespéré pour faire passer au bout des doigts ce que sentait une âme d'artiste, pour exprimer sous une forme visible et matérielle un sentiment du beau que les mots ne peuvent rendre.

Gœthe retrouvait dans la Ville éternelle la société choisie, intelligente, au sein de laquelle il avait vécu précédemment. Il continuait à éviter les relations vulgaires, à se renfermer dans le cercle d'artistes dont les études s'accordaient avec les siennes, dont les entretiens développaient chaque jour et épuraient son goût. Les journées se succédaient ainsi, toujours trop cour-

tes et trop rapides. Il aurait voulu enchaîner le temps, retenir ces moments de joie pure, de travail fécond, qui ne laissaient derrière eux d'autre amertume que le regret de les voir fuir trop vite.

Pendant toute une année de ce bonheur sérieux et calme, un seul épisode menaça un instant la tranquillité du poëte et faillit troubler son repos. On sait avec quelle facilité l'amour s'emparait de lui, que de fois déjà il avait été surpris par la passion, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense. Il connaissait sa faiblesse et, depuis son entrée en Italie, ne voulant à aucun prix se laisser distraire de l'objet principal de son voyage, il avait soigneusement veillé sur lui-même et évité, comme un danger, la société des femmes. Il convient même qu'il avait mieux aimé repousser toutes les avances avec une sèche impolitesse que de courir le risque de se laisser séduire. Mais l'esprit le plus prévoyant et le mieux armé contre lui-même ne peut tout prévoir. Au mois d'octobre 1787, pour fuir la *mal' aria* de Rome, Gœthe avait accepté momentanément à Castel Gandolfo, l'hospitalité d'un Anglais, riche marchand d'objets d'art, que son commerce mettait en relation naturelle avec les artistes allemands au milieu desquels le poëte vivait, et particulièrement avec Angelica Kaufmann. Le hasard d'un de ces jeux par lesquels on égaye les loisirs de la campagne le rapprocha d'une jeune Milanaise, aux cheveux d'un brun clair, aux yeux presque bleus, d'un caractère franc et ouvert et, avant qu'il eût soupçonné le péril, son cœur était déjà pris. A peine né, ce nouvel amour, si soudain et si involontaire,

traversa une épreuve qui devait en arrêter sur-le-champ le progrès. Dès le lendemain, Gœthe entendant parler autour de lui d'un trousseau, d'une fiancée, apprenait avec horreur que la jeune Italienne était sur le point de se marier. Heureusement il avait depuis longtemps l'habitude de se dompter lui-même et, avec l'énergie ordinaire de sa volonté, il attaqua le mal à sa racine. Il évita sans affectation de rencontrer l'étrangère et chercha une distraction en même temps qu'un moyen de la fuir, dans de longues promenades où il essayait de dessiner d'après nature les plus beaux sites des environs. Puis, par un effort plus énergique et qui devait tourner à son avantage en lui permettant de jouir de la présence de son amie, sans en souffrir, il s'habitua à la considérer comme une fiancée, à la placer en quelque sorte au-dessus et en dehors des atteintes de l'amour.

L'amour cependant vivait encore, caché et contenu, mais persistant au fond du cœur, comme un feu qui couve sous la cendre. Gœthe s'en aperçut lorsqu'il apprit quelque temps après que la jeune Milanaise, trahie, abandonnée par son fiancé, était tombée dangereusement malade, à la suite de ce chagrin. Il sentit de nouveau à quel point il s'intéressait à elle et ne put s'empêcher de faire demander à sa porte, jusqu'à deux fois par jour, comment elle se portait. Il nous raconte lui-même avec quelle bonne grâce Angelica Kaufmann lui apprit la guérison de l'aimable enfant ou plutôt la lui montra guérie, dans tout l'éclat de la santé reconquise, pendant les fêtes du carnaval. Voyant

passer sur la place de Venise la voiture de l'illuste artiste, il s'approcha de la portière pour la saluer. Après lui avoir rendu son salut, Angelica s'effaça gracieusement pour lui laisser voir la jeune fille assise à côté d'elle. « Elle était guérie, nous dit-il, et je ne la trouvai point changée... Même elle parut me regarder d'un œil plus vif et plus brillant, avec une joie qui me pénétra jusqu'au fond du cœur. » Il la revit encore, avant de quitter Rome, et sur le point de se séparer d'elle pour toujours, il laissa échapper l'aveu d'une tendresse désormais sans danger pour lui, qui ne devait point avoir de lendemain. Il avait été lui dire adieu chez elle, et la présence d'un frère avait empêché que l'entretien prît une tournure trop tendre. Mais, arrivé à la porte de la maison, il ne trouva plus son cocher, qu'il envoya chercher par un enfant. Il se retourna alors vers la fenêtre de l'entre-sol d'où la jeune fille le regardait. « La fenêtre était si peu élevée, nous dit-il, qu'on aurait presque pu se toucher la main... Vous le voyez, m'écriai-je, on ne veut pas m'emmener loin de vous ; on sait apparemment que je vous quitte à regret. Ce qu'elle répondit, ce que je lui répliquai, tout le cours du plus délicieux entretien où, en toute liberté, se dévoilèrent les sentiments intimes de deux amants qui se rendaient à peine compte de leur situation, je ne veux pas le profaner en le répétant : ce fut l'aveu final, laconique, étrange, amené par le hasard, arraché par une émotion intime, de l'affection mutuelle la plus innocente et la plus tendre et qui, par cela même, n'est jamais sortie de ma pensée et de mon

cœur. » Jusque dans l'abandon involontaire du sentiment se retrouvait la prudence habituelle de Gœthe. Il n'avait laissé voir son secret qu'au moment du départ définitif, à l'heure où ce secret ne pouvait ni l'engager ni même aliéner la moindre parcelle de sa liberté et de son repos. C'était comme une émotion poétique qu'il se donnait à lui-même, sans danger pour la tranquillité de son esprit.

Peut-être saisirait-on quelques traces de cette passion fugitive dans la jolie pièce de vers intitulée *l'Amour peintre de paysage*, qui paraît exprimer poétiquement l'état d'esprit où se trouva Gœthe à Castel Gandolfo, lorsque pour fuir la présence dangereuse de la jeune Milanaise, il allait dessiner dans la campagne et voyait apparaître sous son crayon, au milieu du paysage le plus fidèlement reproduit, l'image inattendue de la belle étrangère. C'est à elle encore qu'il pensait et au trouble qu'il avait éprouvé, en la sachant malade, lorsqu'il écrivait au mois de janvier 1788, au plus fort de la maladie :

« Cupidon, méchant, capricieux enfant, tu m'avais prié de te loger pour quelques heures. Combien de jours et de nuits es-tu resté? Et tu es devenu seigneur et maître du logis!

« Je suis chassé de ma large couche. Maintenant assis par terre, je passe les nuits dans les tourments; ta malice attise à mon foyer flammes sur flammes, consume la provision d'hiver et m'embrase, pauvre malheureux que je suis!

« Tu as dérangé et bouleversé mes meubles. Je les

cherche et suis devenu comme aveugle et égaré. Tu fais un affreux vacarme, je crains que ma petite âme ne s'enfuie pour t'échapper et ne vide la cabane. »

Hormis cet épisode si passager, qui prit si peu de temps sur sa vie et ne le détourna point de son travail, Gœthe ne se permit à Rome aucune distraction frivole. Rien ne l'arracha à l'étude, pas même le carnaval, quoiqu'il l'ait décrit. Mais il n'aimait du carnaval que la fin, et il avoue qu'il se sentit soulagé lorsqu'il ne fut plus exposé à entendre dans le *Corso* les rires joyeux, le tapage et les cris retentissants des masques. Il ne venait point à Rome pour se distraire, mais pour s'instruire, pour étudier les lois de la beauté dans les monuments de l'art antique et dans les œuvres de la Renaissance. Il tenait surtout, comme il le dit, à ne plus se payer désormais de mots, à ne plus parler des choses sans les avoir vues, à connaître le sens vrai, la valeur vraie de tous ces grands noms de l'Italie, noms de villes, de monuments et d'artistes, dont l'éducation classique remplit la mémoire des modernes.

Pendant plus d'une année de séjour, a-t-il vu réellement tout ce que Rome renferme de grandeur, a-t-il saisi les différents aspects sous lesquels elle se présente? Ses plus grands admirateurs ne le prétendraient pas. Il y a dans ses impressions de voyage des lacunes volontaires. Au fond, il ne s'intéresse dans Rome qu'aux beaux monuments, aux beaux tableaux, aux belles statues. L'histoire romaine étudiée sur place, cette histoire que Niebuhr a renouvelée, et qu'Ampère recherchait avec amour, n'inspire à Gœthe aucune curiosité.

Ce ne sont pas les actions des Romains qu'il veut connaître, mais les œuvres de leurs artistes. Peu lui importe en général ce qu'ont fait les hommes, il ne s'attache qu'à ce qu'ils ont fait de beau. La Rome chrétienne reste également un livre fermé pour l'admirateur du paganisme. Il comprend l'art chrétien, non le culte. Il ne prend du christianisme que ce qui satisfait chez lui le sens du beau, que le côté païen en quelque sorte. Autant il admire la chapelle Sixtine, où il passe des journées entières en contemplation, autant il témoigne d'éloignement pour les cérémonies de l'Église. « Ne me cachez pas le soleil de l'art et de l'humanité, » écrit-il après avoir assisté à une fête solennelle. Les cérémonies de la semaine sainte elles-mêmes ne le désarment pas. Il ne fait grâce qu'à la musique, parce que la musique est un art. Il n'éprouve non plus à aucun degré le sentiment de mélancolie que la vue de Rome inspire à un si grand nombre de poëtes modernes. Ni les grandes ruines de la campagne romaine, ni cette vaste solitude d'où la vie semble s'être retirée depuis des siècles, ne l'attristent. « Les ruines ne sont pas tristes, dit-il quelque part; il faut bien que les choses de ce monde périssent. Ce qu'il y a d'agréable, au contraire, c'est de voir tout ce qui est resté de l'antiquité et combien de grandes choses ont remplacé celles qui périssaient. » Aucune impression mélancolique ne se mêle à sa joie, aucune considération sur la fragilité des œuvres humaines ne trouble son bonheur. Il jouit trop de ce qui reste encore à Rome de monuments admirables pour regretter ce qui y manque. Ses lettres n'expriment, à quel-

que moment qu'il écrive, qu'une satisfaction sans mélange.

« Je sens mon esprit allégé, écrit-il en Allemagne, et depuis une année, je suis presque un autre homme. Je vis dans la richesse et l'abondance de tout ce qui m'est particulièrement cher et précieux et, pendant ces deux mois, j'ai su enfin faire ici un bon usage de mon temps.... Je suis réellement un autre homme, converti, complété. Je sens se grouper la somme de mes forces et j'espère faire encore quelque chose... Je me sens toujours bien d'esprit et de corps, et je crois pouvoir me flatter d'une guérison radicale. Tout m'est facile et je me sens quelquefois animé d'un souffle de jeunesse. Réjouissez vous, mes amis, de ce que je suis heureux. Oui, je puis le dire, je ne le fus jamais à ce point. Pouvoir satisfaire avec le plus grand loisir et la plus grande liberté une passion native, oser se promettre d'un plaisir continuel une utilité durable, ce n'est pas peu de chose. »

Quel contraste entre cette sérénité parfaite et les plaintes éloquentes de Chateaubriand ou les acents désespérés de lord Byron ! Werther aurait peut-être dit, comme le premier : « Quiconque n'a pas de lien dans sa vie doit venir demeurer à Rome ; là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine ; » ou comme le second : « O Rome, ma patrie, cité de l'âme, les déshérités doivent se tourner

vers toi... O homme! admire, triomphe, méprise, ris, pleurs; il y a ici matière à tout cela. » Mais il y a longtemps que Gœthe ne ressemble plus à Werther et s'est débarrassé de la mélancolie comme d'une erreur de jeunesse. Bien loin d'approfondir les tristesses humaines, il en détourne sa pensée pour la porter tout entière vers la libre et joyeuse activité de l'art et de la science. Jouissons de l'heure présente, dirait-il volontiers aux mélancoliques; tâchons d'en tirer le meilleur parti possible pour l'éducation de notre esprit et n'usons point nos forces en stériles lamentations.

Il n'éprouve qu'une tristesse, celle de quitter Rome, qu'un regret, celui de se séparer de tant de belles œuvres qu'il ne verra plus. Il semble qu'il laisse derrière lui une partie de lui-même, lorsqu'il regarde pour la dernière fois des monuments qui lui sont devenus si chers. A l'Académie de France, en faisant ses adieux à la collection des plâtres antiques, il se sent comme élevé au-dessus de sa propre nature dans une si noble compagnie; il voudrait emporter au fond de ses yeux, pour ne plus la perdre, l'image de la vraie beauté, que lui ont revélée les anciens et qu'il n'a rencontrée que chez eux. Il n'échappe pas à la nostalgie de l'art, de la lumière, du soleil, de tous ces biens dont il s'éloigne, en s'éloignant de Rome, et qu'il ne retrouvera plus sous le ciel du Nord. Il part en répétant les vers qu'Ovide exilé adressait à ces beaux lieux dont le chassait l'ordre d'un maître. Cette pensée de regret le poursuit pendant tout son voyage et ne le quitte qu'au moment où il réussit à l'exprimer dans une œuvre d'art, où il se

soulage comme d'habitude par la bouche d'un personnage poétique. C'est le Tasse qui est chargé cette fois de traduire les sentiments du poëte. Toute la partie de la pièce que Gœthe écrit à Florence, au sortir de Rome, répond à la situation d'esprit où il se trouvait alors. Sous la douleur qu'éprouve le Tasse, lorsqu'une destinée qu'il ne sait pas combattre l'entraîne loin d'une ville où il a vécu heureux et aimé, on reconnaît la propre tristesse de Gœthe, le regret avec lequel il s'arrache à la cité romaine. Le reste de l'œuvre se rapporte à des sentiments antérieurs, et rappelle la vie que Gœthe menait à Weimar. Mais tous les passages où s'exprime le pressentiment douloureux d'un exil inévitable reproduisent, sous une forme poétique, l'impression à la fois douce et triste que Gœthe emportait d'Italie sur la route de l'Allemagne.

A la rigueur, l'exilé eût pu rester encore, prolonger de quelques mois son séjour à Rome. Charles-Auguste l'y autorisait. Une raison personnelle, bien propre à nous faire toucher le fond même du caractère de Gœthe, l'en empêcha. On lui annonçait l'arrivée de la grande-duchesse Amélie et de Herder, qui se décidaient à passer les Alpes. Il résolut de ne pas les attendre, dans la crainte de les trouver encore tout imbus de leurs préjugés d'habitants du Nord, d'être obligé de discuter avec eux, de répondre à leurs objections et de voir altérer par de stériles débats l'impression nette, pure, paisible, qu'il rapportait de son voyage. « Je savais parfaitement, nous dit-il, que ma manière de voir les choses ne serait par la leur, car j'avais tra-

vaillé moi-même, depuis une année, à me défaire des opinions et des idées chimériques du Nord, et je m'étais accoutumé à contempler et à respirer plus librement sous l'azur d'un beau ciel. Les voyageurs allemands, survenus dans l'intervalle m'avaient toujours été extrêmement à charge ; ils cherchaient ce qu'ils devaient oublier, et quand ce qu'ils avaient longtemps désiré était devant leurs yeux, ils ne pouvaient le reconnaître. Moi-même j'avais assez de peine à me maintenir par la méditation et par la pratique dans la voie que j'étais parvenu à reconnaître pour la véritable. »
Il se défiait de toute intervention étrangère, même la plus amicale, dans le cours nouveau de ses pensées. Il ressemblait à un avare qui ne veut pas qu'on touche à son trésor. Le trésor qu'il venait d'amasser, le plus précieux pour lui de tous les biens, c'était la connaissance complète, la vue pure et sans nuages de la beauté antique. Sa vive imagination d'homme du Nord venait de se tempérer et de se régler en se pénétrant peu à peu du sentiment de l'harmonie, de l'ordre, des proportions que respirent les œuvres des anciens. Il avait dépouillé autant qu'il l'avait pu le barbare, le descendant des anciens Germains, pour se faire Grec par la pensée, Grec par le style. La grande-duchesse Amélie, le caustique Herder auraient-ils compris, auraient-ils approuvé cette transformation païenne? Gœthe, en les évitant, conserva intacte la fraîcheur des impressions qu'il rapportait d'Italie, et rentra paisiblement à Weimar, sans qu'aucun doute, aucune inquiétude s'élevât dans son esprit sur la valeur des acqui-

sition qu'il venait de faire, sur les heureux résultats qu'il en devait attendre pour le développement et le progrès de ses facultés intellectuelles.

IV

Avant de quitter Rome, Gœthe avait terminé et envoyé en Allemagne une de ses œuvres les plus importantes, la tragédie d'*Egmont*. Cette pièce, conservée douze ans en portefeuille, ne fut livrée au public qu'après un long travail de remaniement et de nombreuses modifications. Gœthe l'avait commencée en 1775, en essayant de se distraire des chagrins que lui causait son amour pour mademoiselle Schœnemann. Il y travailla, nous dit-il, avec beaucoup d'ardeur, pendant les jours de réclusion qui précédèrent son départ de Francfort. Ayant dit adieu à tous ses amis, attendant pour partir un messager qui n'arrivait pas, n'osant plus sortir, condamné à garder la chambre pour ne point paraître ridicule, il employait ses loisirs forcés à écrire sa pièce. Son père, dont le succès de *Gœtz de Berlichingen* avait excité l'ambition, le poussait l'épée dans les reins et ne lui laissait aucun repos. Le départ de Wolfgang pour Weimar interrompit l'œuvre commencée, qui resta à l'état de simple ébauche. A Weimar Gœthe essaya deux fois de reprendre son travail, la première fois dans les derniers mois de l'année 1778, la seconde au printemps de 1782. Il lut même alors avec quelque suite

l'ouvrage du jésuite Strada, intitulé *de Bello Belgico*. Néanmoins il ne réussit pas à terminer son drame. Ce ne fut qu'en Italie, pendant son séjour à Rome, au moment où il publiait une édition de ses œuvres, qu'il se décida à y mettre la dernière main. Ce dernier travail, commencé le 5 juillet 1787, s'acheva le 5 septembre suivant.

La trace de ces hésitations et de ces retouches est visible dans *Egmont*. Cette pièce ne paraît pas fondue d'un seul jet comme *Gœtz de Berlichingen* ou *Clavijo*. On y sent l'influence du changement qui s'est opéré dans l'esprit de l'auteur pendant les douze années qui séparent le commencement de la fin du drame. En le commençant, Gœthe s'inspirait encore de Shakspeare, en le finissant il s'inspire des Grecs. Il conçoit sa pièce au point de vue historique pour la finir, sans aucun souci de l'histoire, au point de vue de l'art pur. Plus il y retouche, plus il s'éloigne de la donnée historique primitive. Il ne peut cependant supprimer absolument l'histoire. Il faut bien qu'il conserve comme point de départ le récit de Strada, comme sujet la politique du duc d'Albe dans les Flandres et la condamnation à mort du comte d'Egmont.

La mort du comte d'Egmont, les causes qui l'ont amenée, voilà les faits essentiels, le fonds solide sur lequel repose le drame. Un tel sujet fournit naturellement à Gœthe l'occasion de montrer sur la scène les classes populaires, comme il l'avait déjà fait dans *Gœtz de Berlichingen*, à l'imitation de Shakspeare. Mais, pas plus que dans *Gœtz*, la puissance dramatique

de Shakspeare ne se retrouve ici. Quand Shakspeare peint le peuple, il le fait agir, il déchaîne au milieu de l'action les passions populaires, comme dans *Jules César* ou dans *Coriolan*. Gœthe le peint au contraire au repos, avec une mise en scène extérieure, avec une fidélité et un sentiment de la couleur locale que le poëte anglais ne soupçonnait même pas, mais aussi avec moins de vie et moins de force. Il y a entre ces deux manières de représenter la foule au théâtre la différence de l'action à la parole: Gœthe fait parler les personnages que Shakspeare ferait agir. Il nous montre, sous un costume exact, avec des traits qui paraissent ressemblants, ici des soldats, là des bourgeois de Bruxelles; mais ce sont des soldats qui ne se battent point, qui s'entretiennent de leurs anciens exploits et qui nous racontent complaisamment les batailles de Saint-Quentin et de Gravelines; ce sont des bourgeois bavards qui parlent de leurs droits lorsque les Espagnols ne peuvent les entendre, et rentrent sous terre lorsqu'ils aperçoivent au détour d'une rue l'uniforme d'une sentinelle ennemie. Il ne faut pas contester la vérité de ces portraits; seulement de tels personnages, quoique vivants et pris dans la nature, conviennent moins au drame qu'au roman. C'est du reste le défaut commun de presque tous les personnages de la pièce, même des personnages historiques, de l'infante Marguerite de Parme, du prince d'Orange, du duc d'Albe. S'il ne les anime pas d'une vie dramatique puissante, Gœthe conserve cependant à chacun de ces hèros son caractère vrai, l'attitude que lui attribue l'histoire; à Margue-

rite de Parme beaucoup de modération et de mesure, la crainte salutaire d'irriter les rebelles en les persécutant; au prince d'Orange un grand fonds de prudence; au duc d'Albe de l'énergie, de la dureté, de l'audace, une volonté de fer.

Mais, au fond, la reproduction dramatique de l'histoire paraît si peu l'objet de la pièce, que les personnages les plus intéressants sont précisément les moins historiques. Comme toujours, Gœthe s'attache davantage aux enfants de son imagination, aux êtres qu'il crée et qu'il nourrit de ses pensées qu'aux figures déterminées que lui fournit l'histoire. Il peint, par exemple, avec complaisance, un caractère de son invention, une de ces physionomies populaires qu'il excelle à reproduire parce qu'il en a connu de semblables, et dont il retrouve les traits dans sa mémoire, sans en emprunter un seul aux chroniques de la Flandre. C'est une simple ouvrière qui vit à Bruxelles du travail de ses mains dans une modeste chambrette, à côté de sa mère. Elle ne songeait qu'à gagner honnêtement le pain de chaque jour, peut-être même aurait-elle épousé un jeune homme qui l'aime et pour lequel elle n'éprouve qu'une amitié de sœur, si elle n'avait rencontré sur sa route le beau, l'irrésistible comte d'Egmont. Elle connaissait ses exploits, sa renommée. Son nom lui était cher comme à toute bonne Flamande. Souvent, par la fenêtre, le voyant passer à cheval, elle avait admiré sa bonne grâce et son élégance. Lui-même l'avait remarquée et lui avait d'abord adressé un regard, puis un sourire, puis un salut. Enfin, un soir, il était arrivé

chez elle, enveloppé dans son grand manteau de cavalier, il lui avait parlé d'amour et, tout de suite, sans réfléchir, dans le premier élan d'une tendresse involontaire, elle s'était donnée à lui. Quand elle se reporte elle-même à ce souvenir, elle ne sait plus comment cela s'est fait; mais il lui suffit de regarder Egmont pour le comprendre. Depuis lors, elle lui appartient. Le jour elle l'attend ; le soir elle le reçoit en secret.

Ce caractère simple, gai, tendre, Gœthe le retrace avec une vérité parfaite. Il le compose de souvenirs qui lui sont personnels ; il se plaît à y exprimer des sentiments que lui-même a inspirés à plus d'une fille du peuple. Comme Egmont, il n'a pas été seulement aimé, il a été aussi admiré. De lui aussi des bouches aimées ont pu dire plus d'une fois : le grand Gœthe, comme Claire dit : le grand Egmont, le vainqueur de Saint-Quentin et de Gravelines. Quelle scène naturelle et vraisemblable que celle où Egmont arrive chez son amante enveloppé d'un manteau sombre et, le laissant tout à coup tomber, découvre le magnifique costume espagnol dont il est revêtu avec la Toison d'or suspendue à son cou ! Tout ce que dit alors la jeune fille, son admiration naïve, sa joie, sa curiosité, ses émotions diverses, ressemblent à une reproduction exacte de la nature. Gœthe se complaît à ces peintures qui lui rappellent des incidents de sa vie, où il ressuscite des souvenirs de sa jeunesse. Il aime et il connaît à merveille les physionomies populaires. C'est une jeune fille du peuple, Marguerite, qui lui a inspiré à Francfort son premier amour; c'est une autre jeune

fille du peuple, Christiane, qu'il installera dans sa maison et qui deviendra la compagne de sa vie.

Mais la réalité toute nue ne suffit point à Gœthe. Il dégage volontiers de tout caractère comme de tout événement la poésie secrète qui s'y cache, poésie qui ne se révèle parfois que si les circonstances la font éclater. Ce qui mêle ici à la prose vulgaire d'un roman d'amour un élément poétique, c'est le danger de l'amant, c'est l'émotion de la jeune fille, lorsqu'elle le sait menacé et les efforts qu'elle tente pour le délivrer. Au milieu d'une population épouvantée que le duc d'Albe a remplie de terreur en osant faire arrêter le plus grand seigneur de la Flandre, un chevalier de la Toison d'or, Claire seule songe à la révolte; elle pousse des cris dans les rues, elle ameute les passants, elle appelle aux armes, elle voudrait entraîner tous les citoyens à l'attaque du château, pénétrer jusqu'à la prison et briser les chaînes du prisonnier. Malheureusement ses cris restent sans écho. Quand elle prononce le nom d'Egmont, quand elle rappelle combien le peuple l'aimait autrefois, avec quel empressement et quel enthousiasme on se pressait sur son passage, les bourgeois s'enfuient effrayés et rentrent chez eux sans répondre, pour ne pas être compromis par les paroles véhémentes de la jeune fille. Ce silence, cet abandon la glacent. Elle comprend son impuissance, elle rentre chez elle, place une lampe à la fenêtre et attend les nouvelles qu'elle a envoyé chercher par son ami Brackenbourg. Tristes nouvelles! Elle apprend qu'Egmont est condamné à mort, qu'on dresse déjà l'échafaud et qu'au

point du jour cette noble tête doit tomber. Elle n'a plus alors aucun motif de vivre, puisqu'elle perd celui qui charmait sa vie, et elle avale du poison pour échapper à l'amer sentiment de sa souffrance.

Le personnage d'Egmont n'appartient pas plus à l'histoire que celui de Claire. Il porte, il est vrai, un nom historique, mais sauf la situation, il n'a rien de commun avec le véritable Egmont. Gœthe ne se croit tenu en aucune façon à l'exactitude de l'historien. Il ne tient qu'à une vérité, celle de l'art. Lessing disait déjà dans la *Dramaturgie :* « Peu m'importe qu'un caractère soit conforme à l'histoire, pourvu qu'il soit bien conçu, vraisemblable, d'accord avec lui-même. » Gœthe s'attribue la même liberté, au nom d'un principe supérieur au vrai, au nom des droits de l'art, qui s'accommode souvent mieux de la fiction que de la vérité. Tont ce que l'art ne supporterait pas, il le transforme et l'idéalise. Egmont était en réalité un personnage sérieux, père de douze enfants, occupé de politique, plus ou moins convaincu d'avoir conspiré contre la domination espagnole. Schiller, qui attachait à l'histoire beaucoup plus d'importance que Gœthe, regrettait que celui-ci ne lui eût pas conservé son caractère historique. Mais Gœthe, bien loin d'être arrêté par ce scrupule d'exactitude, crée au contraire un Egmont tout différent du héros véritable, un Egmont semblable à lui-même, célibataire, amoureux, peu disposé à se jeter dans les complications ténébreuses de la politique, fort éloigné du tempérament triste d'un conspirateur, joyeux, aimable, aimant la vie et attentif à écarter

de sa route tout ce qui pourrait la troubler et l'assombrir. Il lui attribue une partie de ses propres sentiments, de ses propres qualités, son optimisme, son talent de plaire, son art de s'accommoder aux circonstances et de tirer de chaque chose le parti le plus agréable. Cet Egmont de fantaisie ne passe point son temps à combiner des plans et des calculs politiques. C'est une nature heureuse, harmonieuse, bien équilibrée, qui ne demande qu'à jouir de la vie, qu'à détourner ses regards des choses trop tristes et à répandre autour d'elle le sentiment de bonheur qu'elle porte partout au fond de son âme. Dès la première scène où Egmont paraît, son caractère optimiste se révèle. Il rencontre des bourgeois qui se plaignent de l'Espagne. Bien loin de les exciter contre l'Espagnol, d'attiser leurs passions, comme le ferait un politique de profession, il leur adresse des paroles de paix, il les engage à se calmer, à respecter le roi, les pouvoirs établis, en homme qui ne se soucie pas d'épouser leur querelle, de se mettre en avant et de s'exposer à quelque ennui pour les défendre. On dirait que c'est Gœthe lui-même qui exprime par la bouche de son héros son aversion pour la lutte et pour les partis violents. Dans une autre circonstance, Egmont nous dévoile son âme en nous laissant voir sa résolution arrêtée de ne jamais regarder le triste côté des choses, de ne prendre dans la vie que ce qu'elle a d'aimable. Un vieux seigneur espagnol, son ami, familier de Philippe II, l'avertit que sa conduite est suspecte à la cour, l'engage à se tenir sur ses gardes, à prendre des précautions pour ne pas

donner d'ombrage à un roi soupçonneux. Il repousse ces conseils avec humeur; il aime mieux s'exposer à quelque danger par sa confiance que gâter sa vie par l'inquiétude et le soupçon. Il parle en poëte qui n'estime que le bonheur du moment, que la joie de l'heure présente, non en politique avisé et prévoyant qui se défie du lendemain. « Ce qu'il me dit tourne sans cesse autour du même point : il faudrait que je vécusse comme je ne saurais vivre. Être joyeux, prendre les choses légèrement, vivre à la course, voilà mon bonheur et je ne l'échangerais pas contre la sécurité d'un caveau funèbre. Il n'y a pas dans mes veines une goutte de sang pour la vie espagnole. Je n'ai nulle envie de régler mes pas sur la nouvelle et grave cadence de la cour. Ne vivrais-je que pour penser à la vie? dois-je renoncer à jouir du moment présent, pour être assuré de celui qui va suivre, et celui-ci le consumer encore dans les rêves et les soucis? »

Dans un entretien avec le prince d'Orange, le caractère d'Egmont s'accuse mieux encore. Les circonstances sont graves. Orange sait que le duc d'Albe marche sur la Flandre avec une armée. Il prévoit que l'envoyé de Philippe II apporte encore des ordres sanguinaires qui seront exécutés sans pitié. Il engage Egmont à éviter ce péril, en se retirant dans son gouvernement, et emploie, pour le décider, des raisons très-fortes. Mais Egmont ne s'embarrasse pas de tant de soucis, il ne sait pas prévoir les malheurs de si loin, il ne veut pas croire au danger; il s'enfonce dans son optimisme et, lorsqu'à la fin de la conversation, il

se sent ébranlé un moment en voyant une larme tomber des yeux de l'impassible Orange, il chasse bien vite cette inquiétude loin de lui, comme un poison étranger qui se serait introduit dans ses veines, et court chez sa maîtresse pour effacer jusqu'à la dernière trace de l'impression pénible qu'il vient de recevoir.

Pour cette aimable et poétique nature, la vie est une fête, un printemps perpétuel, comme elle le fut souvent pour Gœthe, comme il aurait voulu en tout cas qu'elle le fût toujours. Jusqu'à la catastrophe, il s'avance insouciant à travers les périls, en cueillant des fleurs sur le bord de l'abîme. Après l'arrivée du duc d'Albe, la noblesse flamande se renferme chez elle par prudence et par peur. Egmont seul continue à vivre avec son insouciance accoutumée ; il ne cesse de monter à cheval, de donner des fêtes, de jouer aux dés. Il arrive au rendez-vous que le duc d'Albe lui assigne dans le palais d'où il ne sortira que pour mourir, sans l'ombre d'une inquiétude, le front calme, le sourire aux lèvres. Gœthe obtient même un effet dramatique très-puissant par le contraste des inquiétudes, de l'agitation de celui qui a tendu le piége et du calme de la victime. Caché derrière un rideau, le duc d'Albe épie avec angoisses l'arrivée d'Egmont, tandis qu'Egmont, sans aucun soupçon du péril qui le menace, caresse joyeusement le cheval qui vient de l'amener et qui ne le remportera plus.

Dans la prison même, l'imagination du comte se donne carrière et se dédommage des tristesses du présent par les illusions de ses rêves. Quand le monde

l'abandonne, la poésie de l'espérance lui reste et le console à demi. Ce n'est pas un politique préparé à toutes les chances de la lutte et résigné stoïquement à mourir, c'est un poëte, un rêveur optimiste qui prononce les paroles suivantes : « Murailles qui m'enfermez, n'empêchez pas tant de cœurs bienveillants de pénétrer jusqu'à moi... Oui, ils se lèvent par milliers! Ils viennent, ils sont à mes côtés. Leur pieux désir s'élance dans le ciel, implorant un miracle. Et, si un ange ne descend pas pour me sauver, je les vois saisir leurs lances et leurs épées. Les portes volent en éclats, les grilles sont forcées, la muraille s'écroule sous leurs mains. Egmont marche avec joie au-devant du jour libre qui pénètre jusqu'à lui. »

C'est ainsi que Gœthe eût naturellement pensé et senti, s'il avait eu à traverser les douloureuses épreuves du comte d'Egmont. Lui aussi, il aurait poétisé la prison, orné la mort elle-même et franchi, sur les ailes de l'imagination, toutes les horreurs du présent pour entrevoir le salut, la délivrance, la liberté.

Du reste, au moment où il termine sa pièce, il éprouve, comme il l'éprouva presque toujours depuis *Werther*, un tel éloignement pour les effets dramatiques, un tel désir de voiler le catastrophe finale, d'en adoucir l'horreur aux yeux du public, qu'il épargne à Egmont les angoisses de la mort, aux spectateurs la vue de scènes trop violentes. Il fait le contraire de ce qu'aurait fait un écrivain d'un tempérament plus dramatique, un Shakspeare ou un Schiller. Il ménage la sensibilité publique, il offre au héros mourant des consolations

qui s'adressent à nous et qui doivent aussi nous consoler de son malheur. Il envoie à la dernière heure au comte d'Egmont, prisonnier, condamné, le fils aîné du duc d'Albe, qui en réalité n'était pas moins dur que son père, mais que, par une nouvelle dérogation à la vérité historique, il transforme en un jeune homme sensible, affectueux, admirateur passionné d'Egmont et plein de pitié pour lui. Grâce à cet artifice, les derniers moments du héros, au lieu de nous pénétrer d'horreur, nous paraissent adoucis et consolés par l'intervention d'une généreuse amitié. Schiller aurait voulu introduire au dernier acte des effets plus énergiques, et il proposait à Gœthe de faire apparaître le duc d'Albe lui-même venant se repaître de la douleur d'Egmont, pendant qu'on lit à celui-ci sa condamnation à mort. Mais Gœthe ne voulut jamais se prêter à ce changement qui eût été absolument contraire à l'intention générale du dénoûment ; bien loin d'exagérer l'émotion tragique, il ne songe qu'à l'atténuer, il jette un voile sur la mort elle-même, sur la mort d'Egmont comme sur celle de Claire, en accompagnant leurs derniers instants d'un rhythme musical qui fait dégénérer le drame en opéra. C'est à Rome à coup sûr, au milieu des musiciens et des artistes allemands, sous l'influence de préoccupations purement esthétiques, que lui vint la pensée d'amortir par l'harmonieuse combinaison des deux arts ce que la tragédie toute seule aurait eu de trop douloureux pour un tempérament aussi peu dramatique que le sien.

Il ne faut donc pas juger la pièce d'*Egmont* d'après

les règles ordinaires de la tragédie, ni la comparer à un véritable drame, quoiqu'elle tienne plus du drame que *Iphigénie* ou *le Tasse*. Ce qui en fait le prix, ce n'est ni l'élément dramatique, ni le pathétique des situations; c'est le fond personnel et poétique du sujet, ce sont les souvenirs de l'homme qui se retrouve lui-même dans son œuvre ou les rêves du poëte qui crée le monde où il aimerait à vivre; c'est la ressemblance de la physionomie de Claire avec quelques-unes de ces jeunes filles du peuple que Gœthe a aimées, qui lui ont témoigné l'affection naïve, le dévouement candide et sublime qu'il retrace ici; c'est aussi la facilité aimable avec laquelle il porte le poids de la vie, sa bonne grâce à supporter les malheurs nécessaires, sa tranquillité d'âme, sa sérénité, son indifférence pour les discussions politiques; c'est enfin sa tendance ancienne déjà, mais fortifiée encore et augmentée par le voyage d'Italie, à transformer en scènes idéales les réalités trop crues, à fondre insensiblement les peintures douloureuses et cruelles en tableaux harmonieux sur lesquels il répand les teintes plus douces de l'art. Sa véritable nature se révèle ainsi dans les sujets tragiques; il ne les traite pas généralement en poëte dramatique; mais il les traite toujours en poëte, avec une richesse de développements, une abondance d'images et un éclat de couleurs qui substituent aux beautés de la scène des beautés d'un autre ordre, non moins élevées et non moins puissantes.

V

Le manuscrit d'*Egmont*, après lequel Gœthe entreprit de terminer *le Tasse*, précéda de quelques mois le retour du poëte à Weimar. Lui-même rentra dans cette ville le 18 juin 1788. Il y revenait partagé entre deux sentiments contraires, entre le regret de quitter l'Italie et la joie de revoir ses amis. Cependant il parut peut-être plus sensible à ses regrets qu'à son bonheur; car ses amis le trouvèrent en général plus froid et plus réservé qu'auparavant. Il apportait avec lui une provision de souvenirs qu'il recueillait et classait silencieusement. Il craignait sans doute d'être troublé dans cette revue de ses trésors par quelque interruption intempestive; peut-être aussi de n'être pas compris facilement là où manquait l'éducation esthétique qu'il venait de se donner à lui-même en voyageant. Une seule personne eût pu desserrer ces lèvres fermées, provoquer et obtenir des confidences qui auraient soulagé Gœthe, en lui permettant d'épancher ses souvenirs. Mais madame de Stein, si longtemps aimée, au lieu de recevoir cordialement et affectueusement son ancien ami, prit tout de suite envers lui, une attitude hostile. Blessée, dès le principe, par le voyage d'Italie qui ne lui avait point été annoncé, blessée par la rareté des lettres de Gœthe[1], nourrissant en secret contre

[1] Les lettres écrites à madame de Stein ont été fondues avec d'autres pour servir à la rédaction du voyage d'Italie. On n'en sait donc pas exactement le nombre. Schiller avait entendu dire, au mois d'août 1787,

lui un ressentiment qui datait de deux ans, elle lui témoigna une irritation trop évidente pour qu'il pût ouvrir son cœur devant elle et commencer même une confidence.

La colère de madame de Stein fut portée au comble et la rupture des deux amis devint inévitable, lorsque l'altière grande dame découvrit la liaison de Gœthe avec Christiane Vulpius. Ni ses partisans ni elle n'épargnèrent les injures à la nouvelle amie du poëte. Les uns l'appelaient une prostituée ; les autres, les plus modérés, une servante. Ces méchants propos manquaient de vérité et de justice. Christiane était simplement une ouvrière en fleurs artificielles, fille d'un homme de lettres presque toujours ivre, qui laissait sa famille dans la misère, sœur d'un autre homme de lettres également besoigneux. Un jour qu'elle apportait à Gœthe un placet de la part de son frère, Gœthe remarqua sa fraîcheur, l'éclat de son teint, la gaieté et la santé qui brillaient dans ses yeux. Ceux qui la connurent alors la comparaient à un jeune Bacchus, aux formes opulentes, aux lèvres sensuelles. Gœthe l'aima, le lui dit, fut aimé et, sans aucun souci pour l'opinion du monde, sans respect pour lui-même, installa Christiane dans sa maison, mais ne voulut pas l'épouser. Même en gardant auprès de lui une personne de son choix, en inaugurant enfin cette vie de ménage à laquelle il aspirait depuis longtemps, comme on le voit par la petite pièce inti-

que madame de Stein en recevait une par semaine. Bien des indices font supposer qu'au commencement et à la fin du voyage, cette correspondance fut beaucoup plus rare.

tulée *le Frère et la Sœur*, il hésitait à s'engager pour toujours, il se gardait de l'irréparable. Il aimait mieux braver l'opinion du monde et les convenances sociales qu'aliéner sa liberté. Sa longue absence, le spectacle de la liberté des mœurs italiennes, n'avaient fait qu'augmenter son goût pour l'indépendance, son dédain pour le jugement public. En ne se mariant pas, il témoignait à la fois qu'il entendait rester libre et qu'il ne se souciait pas de ce que le monde penserait de lui. Il avait vu les Italiens, les étrangers qui vivaient en Italie depuis longtemps ne tenir aucun compte dans les affaires de cœur de l'opinion publique, ou la trouver partout si tolérante qu'elle ne les inquiétait pas. Il se crut d'autant plus libre d'agir comme eux que, ne remplissant plus de fonctions officielles, il n'engageait d'autre responsabilité que la sienne. Il accepta ainsi une situation fausse dont il eut plus d'une fois à souffrir, qui paraît sans excuse, puisqu'il estimait Christiane autant qu'il l'aimait, et que compliqua bientôt la naissance d'un fils. C'est là un nouveau symptôme de ces défaillances du sens moral qu'il faut bien signaler chez Gœthe, si l'on veut écrire, non l'apologie, mais l'histoire sincère de sa vie. Une conscience plus délicate lui eût fait comprendre qu'il devait à la mère de ses enfants le titre de femme légitime. Sans doute Christiane Vulpius n'appartenait pas à la haute société de Weimar; mais ce n'était ni une personne de mœurs décriées, ni une femme sans éducation. Gœthe, dont on connaissait l'attachement pour les filles du peuple, qui, dans ses œuvres, avait si souvent parlé d'elles avec une évi-

dente sympathie, aurait pu plus facilement qu'un autre sans étonner ni choquer le monde, donner sa main à la femme simple, mais dévouée, qui lui donnait en échange le bonheur domestique. S'il ne le fit pas, ce fut par un certain défaut de délicatesse morale, par une sorte d'indifférence pour le bien et le mal dont les exemples ne manquent malheureusement pas dans sa vie. C'était bien le même homme auquel certains devoirs demeuraient inconnus et qui, tout jeune, n'avait pas voulu épouser Frédérique Brion.

On ne peut lire non plus sans un sentiment de blâme l'œuvre que lui inspirait en 1789 son nouvel amour associé aux souvenirs d'Italie, je veux dire les *Élégies romaines*. La poésie en est charmante. On souffre cependant d'entendre un homme de goût faire des confidences amoureuses, si poétiques qu'elles soient, sur la compagne de sa vie, sur la mère de son enfant, sur celle qui deviendra sa femme. Mais si on oublie la situation morale du poëte, si on ne juge que l'art en lui-même, on le trouve exquis. Le voyage d'Italie a réveillé chez Gœthe toute la fraîcheur du sentiment poétique. La conclusion même du voyage a été de le ramener vers la poésie, en lui montrant qu'il n'était né ni pour la peinture ni pour la sculpture ni pour aucun métier d'artiste, en le guérissant de la prétention qu'il avait eue un instant de rivaliser avec les peintres de profession. Il ne perdra plus désormais son temps à dessiner ni à modeler. Il revient à sa véritable vocation en renonçant au pinceau pour la plume.

Les *Élégies romaines* répondent à l'état d'esprit où se

trouvait Gœthe en 1789, entre les souvenirs d'Italie vivants encore et son affection pour Christiane Vulpius. C'est la peinture d'un amour présent, très-réel et très-positif, entourée d'un cadre italien. La réalité y est sans cesse relevée par un rapprochement poétique entre le sentiment actuel et les beaux lieux que Gœthe habitait l'année précédente, qui ont laissé dans sa mémoire leur brillante image. Par moments, au milieu des jouissances de son amour, Gœthe se reporte vers Rome avec une sorte d'ivresse, comme s'il voyait encore luire sur sa tête le chaud soleil de l'Italie ; comme s'il retrouvait par la pensée le pays de la lumière et de la couleur. « Oh ! que je me sens heureux dans Rome, quand je songe au temps où un jour grisâtre m'accueillait au fond du Nord ; où le ciel, sombre et pesant, s'abaissait sur ma tête ; où, dans ma lassitude, je voyais le monde sans couleur et sans forme autour de moi.... Maintenant l'éclat de l'éther plus brillant illumine mon front ; le divin Phébus évoque les formes et les couleurs ; la nuit brille étoilée ; elle résonne de chants voluptueux, et la lune luit pour moi avec plus de clarté que le jour du Nord. »

Puis de Rome il revient à Weimar, auprès de la femme qu'il aime. Il décrit alors toutes les voluptés de l'amour, à la manière de Tibulle et d'Ovide, avec un accent de sensualité tempéré par la délicatesse du poëte. Ses descriptions sont souvent voluptueuses, jamais grossières. Il s'arrête, avec un goût exquis à la imite où la peinture des plaisirs des sens sortirait du domaine de l'art pour ne représenter que des réalités

sensuelles. Il fait de la volupté elle-même quelque chose d'idéal en associant toujours à la pensée du plaisir un sentiment poétique qui le relève et sous l'amant découvre l'artiste. Il dira par exemple, dans les bras de sa bien aimée : « N'est-ce pas m'instruire que d'observer les formes d'un beau sein, de promener une main sur le torse? Alors seulement je comprends bien les marbres, je médite et je compare... Souvent même j'ai poétisé dans ses bras et d'un doigt musical j'ai compté doucement sur ses épaules la mesure de l'hexamètre. »

Quelquefois, pour varier et orner ses peintures, Gœthe appelle à son secours une aimable mythologie. Il raconte que Cérès, la déesse des moissons oublia un jour auprès de Jasion roi de Crète, le soin d'ensemencer la terre. Depuis lors, ajoute-t-il, les initiés à ses mystères allaient prendre auprès d'elle des leçons d'amour et la fête se terminait par des scènes amoureuses. Ailleurs il raconte que la Renommée et l'Amour se sont brouillés à la suite d'une aventure qu'il raconte poétiquement. La Renommée se vantait qu'Hercule, le plus grand des mortels, lui appartenait, n'appartenait qu'à elle seule. L'Amour l'entendit tenir ce langage au milieu de l'assemblée des dieux ; il voulut la punir de sa présomption, il mit Omphale sur le chemin d'Hercule et enchaîna le héros dans les fers de la belle. Puis, quand le héros fut enchaîné, il attacha la peau du lion de Némée sur les épaules d'Omphale, les chargea encore de la lourde massue, tandis qu'il semait de fleurs la chevelure de l'amant prisonnier et lui faisait filer la

quenouille. Alors il invita tout l'Olympe à contempler son œuvre. L'Olympe accourut et prit autant de plaisir à ce spectacle qu'il en avait eu jadis à surprendre Mars enlacé par Vulcain dans les bras de Vénus. La Renommée seule s'indigna de l'infidélité d'Hercule et depuis ce temps, elle n'a point pardonné à l'Amour.

Sous ce voile transparent, Gœthe laisse entendre que, comme Hercule, il est capable, lui aussi, de trahir la Renommée pour l'Amour et qu'au moment où il écrit aucune jouissance de la gloire ne lui paraît comparable au bonheur d'aimer. Tous les sentiments du reste sont voilés et poétisés dans les *Élégies romaines*. On sait néanmoins qu'elles sont composées en l'honneur de Christiane. Le poëte même le dit positivement lorsqu'il écrit dans les *Annales :* « Une heureuse situation domestique me donna du courage et m'inspira pour la composition des *Élégies :* » Composition réelle au fond, mais où l'art déguise et dissimule habilement la réalité[1]. Beaucoup de critiques mêmes s'y sont trompés et n'ont point deviné l'histoire vraie sous le roman. Dépistés par quelques traits de mœurs italiennes, par quelques détails que Gœthe emprunte à ses souvenirs de Rome, par des descriptions méridionales et par des peintures classiques multipliées, ils ont cru que le poëte faisait allusion à ses amours avec quelque Romaine et peignait des plaisirs qu'il n'avait pu connaître que sous le ciel de l'Italie. Nous savons, au contraire, qu'il avait

[1] M. H. Blaze de Bury, qui a beaucoup écrit sur Gœthe et qui le connaît bien, a déjà signalé ce passage des *Annales*, dans *Les écrivains modernes de l'Allemagne*. Paris, Michel Lévy, 1868.

fui à Rome tous les piéges de l'amour, pour s'enfermer dans l'étude des monuments, et qu'il n'était redevenu amoureux qu'à Weimar. Malgré une mise en scène italienne et un costume romain, l'héroïne des *Élégies* n'est autre que l'aimable Christiane.

La date même de l'ouvrage l'indique. Ce n'est pas un amour de l'an passé, c'est un amour présent, actuel, dont il jouit au moment où il prend la plume que Gœthe exprime. L'impression de la volupté est toute fraîche encore dans chacune de ses peintures amoureuses. Au fond, en composant les *Élégies romaines*, il cède, comme toujours, au besoin de s'épancher, de répandre au dehors le double bonheur qu'il éprouve à se rappeler le charme de l'Italie, à posséder l'amour de Christiane. Il réunit dans une seule œuvre d'art les deux impressions qu'il ressent le plus fortement alors, le souvenir de son voyage et la joie d'un amour partagé. Ne pouvant choisir ainsi qu'il l'avoue, aucun confident, c'est à ses vers qu'il confie le secret de son amour et de son plaisir. « Je ne puis le confier, à aucune amie, elle pourrait me gronder, à aucun ami, peut-être l'ami me serait-il dangereux. Pour dire mon extase à la forêt, au rocher sonore, je ne suis pas assez jeune, pas assez solitaire. A toi, hexamètre, à toi, pentamètre, de recevoir mes confidences, d'apprendre comment elle me charme le jour, comment elle m'enchante la nuit. » Un aimable souvenir de l'amour de Gœthe pour Christiane se retrouve encore dans une pièce du même temps qu'il intitule : *Plaintes du matin* et qu'il envoie à Fritz Jacobi, en lui recommandant le frère de sa maîtresse.

Le même besoin de traduire en vers ses impressions lui fit écrire sur un autre ton, avec un autre accent, les *Épigrammes vénitiennes* qui suivirent immédiatement les *Élégies romaines*. Au commencement de l'année 1790, Gœthe entraîné sans doute par le désir de revoir l'Italie, partit pour Venise où il allait au-devant de la grande-duchesse Amélie qui revenait de Rome. Mais il arriva trop tôt au rendez-vous et, pour tromper la longueur de l'attente, il composa une série d'épigrammes. On y sent le désappointement d'attendre et l'ennui d'avoir quitté Christiane. Les joies de l'intimité, du foyer, de la famille qu'il s'était donnée, lui manquaient pour la première fois. Les épigrammes expriment le regret de ne plus voir l'amie éloignée et les lettres de la même époque portent la trace de cette tristesse. Gœthe y parle de Christiane, en amant très-épris et très-amoureux, avec une nuance de tendresse, presque de sentimentalité, qui ne lui est guère habituelle. Il voudrait au moins avoir emporté en voyage une de ses pantoufles, pour garder d'elle un souvenir. En somme, après avoir goûté le bonheur de la vie domestique, il lui devenait difficile de s'en passer. Cette disposition d'esprit le rendait un peu sévère pour cette belle Venise qu'il avait tant admirée à son premier voyage. Il se plaignait cette fois de l'odeur infecte des lagunes, du peu de bonne foi des habitants, de la duplicité italienne. Il se montrait dur pour le clergé, âpre pour la religion. Il s'exprimait avec une intolérance qu'il n'avait pas témoignée auparavant. Avant de partir pour l'Italie, il avait bien écrit à Lavater qu'il

n'était pas chrétien, mais il ajoutait qu'il n'était pas non plus antichrétien; à Venise, au contraire, il exhale contre le christianisme une haine qui rappelle les sentiments violents de l'empereur Julien. Il va jusqu'à déclarer, dans sa 67e épigramme, qu'il y a quatre choses qui lui sont insupportables, les punaises, la fumée du tabac, l'ail et la croix. Violence passagère en désaccord avec ce que Gœthe pensait précédemment, avec ce qu'il dit plus tard. Malgré ces traits amers, ces accès momentanés de mauvaise humeur, le poëte termina ses épigrammes dans une meilleure disposition d'esprit et finit par y exprimer le profond sentiment de bonheur que respirent déjà les *Élégies romaines*.

En somme, Gœthe est heureux à ce moment de sa vie; il s'est créé une famille en dehors, il est vrai, des lois de l'Église et des lois du monde, dans des conditions qui troubleraient une conscience plus délicate, mais qu'accepte sans remords son indifférence morale. Il éprouve aussi un grand soulagement d'être débarrassé de ses soucis politiques, délivré de l'administration, libre, de se consacrer librement à ses travaux favoris. Dans une des *Épigrammes vénitiennes*, il en exprime au grand-duc toute sa reconnaissance: « Parmi les princes de la Germanie, le mien est petit sans doute; ses États ont d'étroites limites, sa puissance est bornée; mais si chacun employait comme lui ses forces au dedans, ses forces au dehors, que l'on serait heureux d'être Allemand avec les Allemands!... Il m'a donné ce que les grands ne donnent guère: affection, loisir, confiance, terre, jardin, maison. » Charles-Auguste

méritait ces louanges. Non-seulement il avait permis à Gœthe de rester en Italie aussi longtemps que le poëte le voudrait, mais au retour, il l'avait déchargé de ses fonctions officielles, en se rendant sur-le-champ au désir que Gœthe venait de lui exprimer dans une lettre très-noble, digne d'être adressée à un prince généreux. « C'est pour vous, à cause de vous, lui disait Gœthe que je me suis occupé des affaires du grand-duché. Le lien qui m'attachait aux affaires était mon lien avec vous. Mais je connais ma vocation, je ne suis pas né pour les travaux de ce genre. Permettez-moi de suivre mes goûts et rendez-moi ma liberté. » Cette liberté reconquise, Gœthe s'en servit tout de suite pour continuer ses œuvres commencées et en composer de nouvelles. Il acheva *le Tasse*, il écrivit les *Élégies romaines* et les *Épigrammes vénitiennes*. L'activité de son esprit se portait en même temps vers d'autres objets. Son goût déjà ancien pour les sciences d'observation s'était augmenté encore, au milieu des phénomènes curieux et des aspects divers de la nature qu'il avait pu observer de près en Italie. La vie en plein air, le spectacle d'une végétation, d'un climat et d'un sol différents de ceux du Nord, avaient éveillé en lui des idées dont il s'appliqua à vérifier la justesse, à suivre les développements. Ses principaux écrits scientifiques parurent après ses deux voyages d'Italie, dans les années qui suivirent immédiatement son retour.

CHAPITRE VIII

COUP D'ŒIL SUR LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE GŒTHE

Commencements de ses travaux. — Gœthe naturaliste. — Gœthe physicien. Traités de botanique et d'ostéologie. — Théorie des couleurs.

« Pour moi, j'ai toujours procédé objectivement, nous dit Gœthe. » Cette simple remarque trahit l'observateur attentif, persévérant, du monde extérieur. Un esprit aussi enclin que celui de Gœthe à regarder de près les phénomènes naturels, à s'en rendre compte par une observation rigoureuse, devait céder facilement à la tentation d'étudier la nature, non pas seulement avec la liberté de l'artiste amoureux de tout ce qui est beau, mais avec la précision du savant. Il le fit, en effet, dès les premières années de son séjour à Weimar et surtout à son retour d'Italie. Quoiqu'il ait publié une première découverte en 1786, quoiqu'il ait écrit sur la science après l'année 1800, c'est cependant avec les dix dernières années du dix-huitième siècle que se déploie surtout son activité scientifique. C'est alors que germent dans son esprit les idées qui

ont donné naissance à ses *Traités de botanique et d'ostéologie*, à sa *Théorie des couleurs*.

Le titre seul de ces grands travaux nous apprend sur quels objets se portera principalement l'attention de Gœthe. Parmi les nombreuses manifestations de la nature extérieure, deux sortes de phénomènes l'attirent plus que tous les autres, les phénomènes par lesquels se manifestent la forme et la lumière, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus frappant et de plus charmant pour les yeux. « L'œil, nous dit-il, était l'organe principal avec lequel j'embrassais le monde. » N'essayait-il pas en Italie de s'emparer des objets par une sorte de conquête matérielle, en les reproduisant à l'aide du crayon, tant il éprouvait le besoin de les saisir exactement, d'en fixer dans sa mémoire le souvenir le plus fidèle et le plus complet? Il ne réussit pas ainsi à acquérir le talent d'artiste qu'il poursuivait. L'expérience, le savoir faire, l'habileté de main qui ne s'acquiert qu'à l'atelier lui manquèrent toujours. Mais il entretenait et développait l'habitude qu'il avait prise de bonne heure d'observer directement, soigneusement, les phénomènes naturels. Tout le monde rend maintenant justice à la précision de ses expériences. Lorsqu'il se trompe, c'est que les sens le trompent, c'est que la nature elle-même l'induit en erreur par de fausses apparences, c'est que les instruments perfectionnés et les connaissances théoriques qui apprennent à s'en servir lui manquent à la fois.

Les savants font aujourd'hui deux parts de ses travaux scientifiques. Autant ils l'estiment comme naturaliste, autant ils sont d'accord pour repousser sa théo-

rie des couleurs. En histoire naturelle, il suffit d'ouvrir les yeux pour bien voir ; la physique exige au contraire une instruction préalable fort étendue et ne peut se passer d'instruments. L'erreur de Gœthe fut de croire qu'il lui serait aussi facile d'observer directement les phénomènes de la lumière que les phénomènes de la végétation. C'est avec un simple prisme emprunté à Büttner qu'il commence ses observations et que, du premier coup, sans connaître à fond la question, s'en rapportant tout de suite au témoignage des sens, il soupçonne que Newton s'est trompé. On sait avec quel acharnement il soutint cette opinion jusqu'à la fin de sa vie, quoiqu'il n'eût réussi à convertir aucun physicien et qu'il ne rencontrât de partisans que parmi les écrivains, les philosophes, les gens du monde, c'est-à-dire parmi les ignorants. Cette longue illusion, date d'une première série d'expériences faites avec soin, avec sagacité même, mais en dehors des véritables conditions scientifiques. La première fois qu'il manie le prisme de Büttner, se tournant au hasard du côté d'une grande muraille blanche et brillante, il suppose tout à fait gratuitement, avec une singulière ignorance de la théorie de Newton, que la lumière répandue sur la muraille se décomposera d'autant mieux qu'il y a plus de lumière. Son attente est déçue. Sur la muraille il ne voit point paraître de couleur, la couleur ne se produit que dans le voisinage des objets obscurs. Après avoir fréquemment répété des expériences analogues et obtenu toujours le même résultat, il en conclut que jusqu'à lui on a mal observé, que seul il vient

de découvrir les véritables éléments dont se compose la lumière. Si on ne voit de couleur que dans le voisinage des objets obscurs, c'est que l'obscurité fait partie intégrante de la lumière, que celle-ci se compose à la fois d'obscurité et de clarté. En un mot, il donne à ce qui est obscur un caractère objectif, il en fait une réalité au même titre que ce qui est clair. L'obscurité n'est plus alors l'absence de lumière, mais une chose réelle et la condition même de la couleur. Voilà l'erreur fondamentale de la théorie de Gœthe, erreur soutenue pendant quarante années, avec autant de courage que de malheur.

Personne néanmoins ne reproche à Gœthe d'avoir mal observé. Les physiciens reconnaissent, au contraire, la finesse de ses observations et les artistes recueillent dans la *Théorie des couleurs* une foule d'expériences ingénieuses. Mais il n'observe pas scientifiquement, dans les conditions rigoureuses qu'exige la science dont il s'occupe. Il s'en rapporte trop volontiers au témoignage imparfait des sens; il croit que la nature livre ses secrets les plus cachés à celui qui la regarde avec une sincérité attentive. Il ne veut observer qu'en plein air, au grand jour, en ne se servant que d'instruments simples. Il se moque même des expériences qu'on fait dans une chambre, des résultats qu'on obtient péniblement à l'aide d'instruments compliqués, à grand renfort de verres et d'écrans préparés. Pour lui, quand on opère ainsi, il ne faut pas dire qu'on interroge la nature, mais qu'on lui fait violence, qu'on en trouble l'harmonie par une intervention indiscrète et qu'on s'expose alors à être

trompé par elle, à n'en connaître que la caricature au lieu d'en surprendre la réalité. « Mystérieuse au milieu même de la clarté du jour, la nature ne se laisse point dérober son voile, dit Faust, et ce qu'elle ne veut point révéler à ton esprit, tu ne le lui arracheras point avec des leviers et des étaux. » Il s'en rapporte aveuglément à ce que ses sens lui révèlent. Douter de leur véracité, ce serait à ses yeux douter de la nature elle-même. Sa confiance absolue en leur témoignage, qui le trompe sur le véritable caractère de l'obscurité, le trompe encore en l'empêchant d'admettre avec Newton que la lumière blanche se compose de lumière colorée. Comment le blanc qui lui paraît la simplicité même pourrait-il être produit par le mélange d'éléments différents?

En somme, toutes les erreurs de Gœthe découlent de la même source, de son obstination à vouloir interroger la nature directement, à ne point opérer dans les conditions rigoureuses de la science. Le véritable physicien, bien loin de s'en rapporter à ce que lui apprennent les sens, s'en défie, au contraire, et les contrôle par l'expérience. « Pour le savant, dit M. Helmholtz, l'impression sensible, immédiate, n'est pas une autorité incontestable; il veut la contrôler, il se demande si les choses que les sens ont déclarées semblables, le sont en effet, si les différences qu'ils ont constatées sont réelles et il arrive fréquemment à une réponse négative. Les organes des sens nous instruisent, à la vérité, de l'existence d'une action extérieure, mais ils la transmettent à la conscience sous une forme altérée, de telle sorte que la nature de l'observation sensible dépend moins des

caractères de l'objet observé que ceux de l'organe qui nous avertit du fait. Tout ce que le nerf optique nous transmet, il nous le transmet sous l'image d'une impression lumineuse, que ce soit le rayonnement du soleil, ou un coup reçu sur l'œil, ou un courant électrique atteignant cet organe. De son côté le nerf auditif transforme tout en phénomènes du son, un nerf du toucher en sensations de température ou en tact. Le même courant électrique que le nerf optique présente comme un rayon de lumière, le nerf du goût nous l'indique comme étant un acide et il produit sur la peau l'impression d'une brûlure. Le même rayon de soleil, que nous nommons lumière, quand il frappe nos yeux, nous le nommons chaleur quand il frappe la peau... En un mot, conclut très-finement M. Helmholtz, les sensations ne sont pour nous que les symboles des objets du monde extérieur et sont à ceux-ci à peu près ce que l'écriture et la parole sont à la chose qu'elles représentent. Les sensations nous donnent, il est vrai, une idée des détails du monde extérieur; mais cette idée ne vaut guère mieux que celle que nous pourrions donner des couleurs à un aveugle au moyen d'une simple description[1].»

Gœthe procède, au contraire, avec de telles illusions, avec une telle confiance dans le témoignage apparent des sens, qu'en considérant le prisme, il prend pour une réalité une simple image, pour un lieu réel le lieu géométrique où se couperaient les rayons lumineux si on

[1] Conférence publiée par la *Revue des cours scientifiques*, 11 décembre 1869.

les prolongeait au delà du prisme. Il fait comme un observateur qui, voyant une image renvoyée par un miroir, croirait trouver derrière ce miroir un objet réel répondant à l'image, tandis que celle-ci ne représente que le lieu géométrique où se couperaient les rayons lumineux, si on les prolongeait en arrière. C'est à de telles erreurs que s'expose un grand esprit, en s'affranchissant des conditions de la science, en voulant procéder par la seule force de l'observation naturelle, là où des connaissances théoriques seraient nécessaires, où les abstrations de la géométrie doivent suppléer à l'étude de la nature.

Aucun de ceux qui connaissent à fond l'esprit de Gœthe ne s'étonnera de la disposition qu'il apporte dans ses travaux sur la physique. M. Helmholtz a très-ingénieusement rattaché ses tendances scientifiques aux traits principaux de son intelligence. Le génie poétique de Gœthe se retrouve sous les conceptions du savant. Il reste poëte tout en s'occupant de science. « L'idée, pour lui, n'est point le résultat d'un travail abstrait de la pensée, mais celui de l'intuition immédiate, du sentiment qui anime l'écrivain et dont lui-même n'a presque point conscience. C'est précisément par cette forme empruntée à la réalité immédiate, que le fond idéal de l'œuvre devient vivant et exerce toute la force d'une impression sensible; mais naturellement il perd en même temps la généralité et la force logique qu'il aurait acquise sous la forme abstraite. Le poëte qui sent que la puissance admirable et unique de ses œuvres vient de cette disposition particulière de son esprit,

veut encore l'appliquer à d'autres études. Il ne cherche point à comprendre la nature dans un cercle d'idées abstraites, mais il la conçoit comme une œuvre d'art parfaitement circonscrite en elle-même, qui doit, à un moment donné, révéler d'elle-même à celui qui la contemple, l'esprit dont elle est animée. » Gœthe disait volontiers, comme Schelling et Hegel, que la nature représente les divers degrés de développement de l'idée. Au fond il obéit toujours à une tendance caractéristique, au désir de faire sortir l'idéal non de l'abstraction, mais de la réalité concrète. Ici cependant il faut distinguer, ce que ne fait point M. Helmholtz. Gœthe, en vieillissant, surtout après sa liaison avec Schiller, ses entretiens avec les philosophes et ses études philosophiques, devient plus abstrait, plus spéculatif et s'éloigne davantage de la réalité qui demeure néanmoins son premier point de départ. Combien la seconde partie de *Faust* n'est-elle pas moins vivante, moins rapprochée du monde réel que la première? Mais ce qu'il n'admet en aucun temps, c'est l'emploi du raisonnement pur, de la méthode déductive dans les sciences qui étudient la nature. L'intervention si utile des mathématiciens dans la physique le met hors de lui. On dirait qu'il assiste à une invasion de barbares pénétrant sur ses terres au milieu du domaine réservé de l'observation. Qu'ont de commun ces théoriciens avec la nature animée et vivante; comment la spéculation expliquerait-elle la vie? Qu'importent le calcul et le nombre à qui sait déchiffrer le grand livre de la réalité ouvert devant nous? Sur ce point, Gœthe, d'ordinaire si mesuré, s'exprime avec une

vivacité piquante: « J'honore les mathématiques, dit-il, comme la science la plus élevée et la plus utile, tant qu'on l'emploie là où elle est à sa place; mais je ne puis approuver qu'on en fasse abus en dehors de son domaine, là où la noble science semble une niaiserie. Comme si un objet n'existait que si on peut le prouver par les mathématiques. Ne serait-il pas fou celui qui ne voudrait croire à l'amour de sa maîtresse que si elle peut le lui prouver mathématiquement? Elle lui prouvera mathématiquement sa dot, mais non son amour. Ce ne sont pas non plus les mathématiciens qui ont trouvé la métamorphose des plantes. Je suis venu à bout de tout sans mathématiques et il a bien fallu que les mathématiciens en reconnussent la valeur. Pour comprendre les phénomènes de la *Théorie des couleurs*, il ne faut rien de plus qu'une observation nette et une tête saine : ce sont deux choses plus rares qu'on ne croit. »

Jusqu'à la fin Gœthe persiste dans son dédain pour la physique mathématique, dans sa foi en lui-même, dans la persuasion que les savants le méconnaissent et que seul il a raison contre tous. Il revient fréquemment sur ce sujet en s'entretenant avec Eckermann, surtout lorsqu'il croit l'avoir converti à ses idées et trouver en lui un disciple convaincu. Il attache même plus de prix à ses travaux scientifiques qu'à sa gloire littéraire, comme l'ont fait avant lui tant d'autres écrivains et penseurs qui, parmi leurs œuvres, préféraient précisément celles que le monde estimait le moins. On est souvent plus fier d'un talent qu'on cherche à acquérir que d'un talent réel, parce qu'on admire plus l'effort

tenté que le résultat obtenu. « Je ne fais pas trop de cas, disait Gœthe, de tout ce que j'ai produit comme poëte. D'excellents poëtes ont vécu en même temps que moi, de plus grands que moi ont vécu avant moi, et il en viendra de pareils après moi ; mais que j'aie été dans un siècle le seul qui, à propos de la science difficile de la théorie des couleurs, ait vu la vérité, voilà ce dont je suis fier et ce qui me donne le sentiment de ma supériorité sur un grand nombre d'hommes. » Paroles curieuses qu'il serait puéril de prendre à la lettre, mais qui témoignent de la prédilection du poëte pour ses recherches scientifiques ! Il eût dû être averti cependant de son erreur par le silence et la désapprobation de tous les savants, par l'embarras des gens du monde qui, au commencement avaient accepté sa théorie de confiance, mais qui à la fin s'en détachaient, par les hésitations d'Eckermann lui-même, qui, partagé entre son admiration pour son maître et l'amour de la vérité, ne pouvait s'empêcher de concevoir quelques doutes. Notre Académie des sciences, si autorisée, ne laissait guère d'illusions à l'auteur de la *Théorie des couleurs* lorsqu'elle refusait de faire un rapport sur son travail, lorsque Delambre répondait : « Des observations, des expériences et surtout ne commençons pas par attaquer Newton, » lorsque Cuvier demandait dédaigneusement qu'on passât à l'ordre du jour. Gœthe se consolait de ces échecs en persistant à se croire seul éclairé, seul clairvoyant, au milieu de l'erreur générale. Il se croyait de bonne foi en possession d'une vérité qu'il n'avait été donné qu'à lui de reconnaître. « Il me semble, disait-il, que

je suis comme un naufragé qui a saisi une planche capable de ne porter qu'un homme. Lui seul se sauve, les autres périssent engloutis. » On dirait néanmoins, malgré sa confiance apparente, que quelque inquiétude secrète se glissait parfois en lui à la pensée de son isolement. Lui d'ordinaire si accommodant et si indifférent à la critique, il avait sur ce chapitre des vivacités de langage, des susceptibilités tout à fait analogues à celles qu'on ressent, lorsqu'on connaît son côté faible et qu'on se met en défense pour le couvrir. Eckermann se souvenait encore avec un peu d'effroi de l'expression sardonique du visage de Gœthe, le jour où il avait osé lui soumettre une objection contre un passage de la *Théorie des couleurs*.

Comme naturaliste, Gœthe fut beaucoup plus heureux que comme physicien. Les savants, un peu hésitants à l'origine rendent pleine justice à ses travaux. On reconnaît d'abord l'excellence de sa méthode, méthode vraiment scientifique et qui lui eût réussi en physique comme en histoire naturelle, s'il n'avait négligé, méconnu un élément essentiel d'information; méthode qui commence par l'observation, par l'analyse, pour se compléter par la synthèse. Tout amoureux qu'il soit de la réalité, il ne se borne pas à observer des faits; il veut que du fait observé, du contingent, du relatif on remonte jusqu'à la loi, que du particulier on s'élève au général. Les études de détail comme on en fait tant en histoire naturelle, où l'on examine par fragments les différentes parties d'un sujet lui paraissent utiles, mais insuffisantes. Il reproche même à Aristote, avec une

injustice qui tient à un peu d'ignorance, de n'avoir pas assez dominé les faits, de n'avoir pas assez dégagé de l'observation les idées générales qui la complètent. En un mot, la méthode expérimentale à laquelle il reste fermement attaché, qu'il considère comme le point de départ nécessaire de tout travail scientifique, ne le satisfait qu'à la condition d'être élargie et relevée par le raisonnement. Pour son propre compte, après avoir observé et étudié les faits particuliers, il poursuit l'idée générale; sous le phénomène passager, accidentel, il cherche à découvrir ce qu'il y a de durable et d'éternel dans la nature. A deux reprises différentes, il est arrivé ainsi à établir le premier, en histoire naturelle, des principes qui sont restés, qui ont encore aujourd'hui force de loi. La science lui doit deux idées justes et fécondes exprimées par lui à quelques années de distance.

Il montra d'abord que, si l'on observe des différences dans la conformation anatomique des divers animaux, ces différences ne doivent être considérées que comme des modifications d'un plan commun, d'un type primitif, modifications qui correspondent du reste, aux influences qu'exercent sur les êtres animés les mœurs, le climat, les aliments. Dès 1786, il exprime déjà cette idée en publiant un petit traité sur l'os intermaxillaire. On croyait avant lui que l'homme se distinguait de tous les vertébrés, et particulièrement des mammifères, par l'absence de l'os qui, chez ces derniers, contient les incisives. La bouche de l'homme n'ayant point la forme saillante d'un museau, on sup-

posait qu'au lieu de deux os distincts, cette bouche ne contenait de chaque côté qu'une seule partie osseuse formant toute la mâchoire supérieure et renfermant toutes les dents. Gœthe, au contraire, après avoir découvert sur des crânes humains de faibles traces des sutures qui, chez les animaux relient la mâchoire supérieure proprement dite à la partie intermédiaire, établit que l'homme possédait aussi originairement un os intermaxillaire qui avait plus tard disparu en se soudant avec l'os de la mâchoire supérieure. Cette découverte, en apparence peu importante, était grosse de conséquences fécondes. Après de nouvelles études, Gœthe se chargea lui-même de les tirer du principe qu'il avait posé et les développa en 1795 et en 1796, dans son *Esquisse d'une introduction générale à l'anatomie comparée.* Si, en effet, l'homme et l'animal possèdent des organes analogues qui correspondent d'une manière constante à des propriétés analogues et servent aux mêmes usages, on n'en peut rien conclure sur les rapports primitifs des espèces. Mais le cas devient tout différent, dès qu'il est prouvé — et Gœthe le prouvait — qu'une de ces analogies persiste comme disposition naturelle, même lorsque évidemment elle ne correspond plus aux exigences du corps humain. Une telle persistance, qu'aucune fonction n'explique plus, indique des affinités originelles et indestructibles. C'est de là que Gœthe partit pour ramener toutes les différences qu'on remarque dans la structure des animaux, suivant les espèces, à des modifications d'un seul et même type fondamental, modifications qui se produisent lorsque

les organes s'oblitèrent, se déforment, s'accroissent, diminuent ou lorsque enfin certaines parties disparaissent. « Cette doctrine, dit M. Helmholtz que nous suivons en quelque sorte pas à pas, est en effet devenue l'idée mère, le fondement de l'anatomie comparée, telle qu'elle existe aujourd'hui. Jamais, depuis Gœthe, elle n'a été ni mieux ni plus clairement exposée que par lui. » La science moderne, qui dispose de plus de matériaux et d'observations que Gœthe n'en possédait, n'introduit dans sa doctrine qu'un changement essentiel, c'est de ne plus admettre un type commun pour tout le règne animal, mais un type particulier pour chacune des principales divisions établies par Cuvier.

Gœthe découvrit un autre principe fondamental, lorsqu'il signala l'analogie qui existe entre les diverses parties d'un seul et même être organique, d'après une loi conforme à celle que lui avait déjà révélée la comparaison des parties qui se correspondent dans les différentes espèces. Il retrouvait encore une fois la loi de l'unité, non pas dans les rapports entre des organismes différents, mais au sein du même organisme où il observait la répétition variée, multiple, de certaines parties. Les plantes en sont l'exemple le plus frappant. Chacune d'elles se compose toujours d'un grand nombre de feuilles caulinaires, de pétales et d'étamines identiques. Dès le commencement de son séjour à Weimar, Gœthe s'était occupé de botanique. Il lisait les œuvres de Linné, les *Rêveries d'un promeneur* de Rousseau; il s'instruisait à l'école pratique que le docteur Buchols fondait, sous les auspices du grand-duc ; il emmenait

avec lui aux bains de Carlsbad, un jeune paysan, petit-fils d'un naturaliste, qui chaque matin, apportait à la source, au milieu de la société élégante des baigneurs, des fleurs cueillies avant le jour dans la campagne. Mais ce fut le voyage d'Italie qui, en attirant son attention sur des espèces nouvelles, lui ouvrit toute une source d'observations fécondes. A Padoue, la vue d'un palmier éventail lui inspira la première idée de son système. Il vit les feuilles se développer de plus en plus, commencer par une extrême simplicité, pour se séparer ensuite, et apparaître enfin complétement digitées. Il réussit à déterminer de même les transformations des feuilles de la tige en feuilles du calice et de la fleur, et de celles-ci en étamines, nectaire et graines. Peu à peu se formait ainsi dans son esprit la théorie de la métamorphose des plantes qu'il publia en 1790 et qu'il exposa en beaux vers pour remercier Christiane Vulpius de la part que celle-ci prenait d'ordinaire à ses travaux de botanique.

« Chez les animaux, dit M. Helmholtz, cette loi de la répétition des éléments organiques est très-sensible dans la grande division des animaux articulés, par exemple chez les insectes et les annélides. La larve d'un insecte, la chenille d'un papillon se composent d'un assez grand nombre de parties tout à fait semblables, que l'on nomme des anneaux ; le premier et le dernier de ces segments présentent seuls de légères différences. Leur métamorphose en insectes parfaits confirme, de la façon la plus claire et la plus évidente, la théorie de Gœthe, c'est-à-dire le développement d'un germe

primitivement identique qui passe par des formes très-différentes en apparence. Les anneaux postérieurs conservent la forme simple qu'ils avaient primitivement ; ceux du thorax en se contractant donnent naissance aux pieds et aux ailes ; ceux de la tête deviennent les mâchoires et les antennes, de sorte que, chez les insectes parvenus à leur parfait développement, les anneaux primitifs n'existent plus qu'à la partie postérieure. » Chez les vertébrés aussi, la colonne vertébrale indique une répétition de parties identiques. Dès 1790, Gœthe observait en se promenant au Lido, sur un crâne de mouton à demi fendu, l'analogie si réelle, mais si peu apparente, du crâne et de la vertèbre.

Au fond, Gœthe ramène les manifestations les plus diverses de la vie à une loi qui les domine toutes, et par où se révèlent ses vieilles tendances spinosistes, à la loi de l'unité de substance. Par le principe des métamorphoses, il réduit chaque être organique à sa plus simple expression ; la fleur à un cotylédon, l'animal à une vertèbre. La science expérimentale pose cependant une limite à ce travail perpétuel de formation et de transformation. On distingue des espèces et des genres ; mais Gœthe, entraîné par l'amour de l'unité, va jusqu'à supprimer ces distinctions originelles. Il admettrait volontiers que tous les formes organiques dérivent les unes des autres par des transformations lentes, de même que tous les organes de l'individu ne sont que des transformations successives de parties identiques. On voit le terme auquel aboutit fatalement cette impérieuse doctrine de l'unité. Si toutes les

formes organiques dérivent les unes des autres, pourquoi distinguerait-on les formes végétales des formes animales? Sans se prononcer absolument, Gœthe ne paraît pas reculer devant cette conséquence extrême, car il dit en propres termes: « Quand on observe des plantes et des animaux inférieurs, on peut à peine les distinguer. Un point vital, immobile ou doué de mouvements à peine sensibles, voilà tout ce que nous apercevons. Ce point peut-il devenir l'un ou l'autre suivant les circonstances, plante sous l'influence de la lumière, animal sous l'influence de l'obscurité? Quoique l'observation et l'analyse indiquent qu'il en doit être ainsi, nous n'oserions l'affirmer; mais ce qu'on peut assurer, c'est que les êtres issus de ce principe intermédiaire entre les deux règnes, se perfectionnent suivant deux directions contraires. La plante devient un arbre durable et résistant, l'animal s'élève dans l'homme au plus haut point de spontanéité et de mobilité. »

Nous sortons ici du domaine de la science précise, expérimentale, pour entrer dans celui de l'hypothèse. Le métaphysicien remplace le savant. Ce ne sont, il est vrai, chez Gœthe, que des velléités de métaphysique, des aventures d'idées, ou, pour employer sa propre expression, une navigation vers les îles imaginaires. Plus il vieillit néanmoins, plus il se laisse tenter par les hardiesses de la spéculation. M. Caro, qui a étudié sa philosophie avec beaucoup de sagacité, caractérise très-finement sa double manière de procéder, en disant qu'il y a chez lui un naturaliste excellent, rempli de sagacité, pénétrant et ingénieux, et en même temps un

philosophe trop pressé de conclure, qui conclut selon ses instincts et ses prédilections. Je n'ajouterai qu'un correctif à ce jugement si délicat, c'est qu'il faut distinguer les époques et les dates. Gœthe ne passe de l'observation à la métaphysique qu'en vieillissant, qu'après avoir vécu dans la société des métaphysiciens, en étroite communication d'idées avec des esprits philosophiques. Jusque-là, au contraire, il se défie d'eux, il ne parle de leurs prétentions qu'avec mépris; il ne veut pas qu'on devine les choses d'un autre monde; il s'attache étroitement à l'expérience et à la réalité. La vieillesse et la connaissance des hommes ont développé chez lui des goûts spéculatifs, des tendances généralisatrices qui y existaient sans doute en germe, comme chez tout Allemand, mais qui ne s'imposèrent à son esprit que sur le tard. On objecterait vainement que Gœthe fut familiarisé de très-bonne heure avec les doctrines de Spinosa. Ce n'est point la métaphysique qui l'attachait au spinosisme. Il ne pensait assurément pas beaucoup à l'unité de substance lorsqu'il écrivit dans *Prométhée* une sorte de profession de foi spinosiste. Mais il empruntait à Spinosa des considérations morales qui conviennent à la fierté de son âme, il acceptait l'idée que l'homme vit isolé, sans autre appui que lui-même, sans autre secours que son courage en face des lois inévitables et inexorables de la nature. Le spinosisme n'était point pour lui une pure théorie spéculative, mais une leçon de patience et de résignation qui lui apprenait à tout souffrir sans se plaindre. Il lui plaisait de ne rien attendre d'en

haut, de ne compter sur aucune intervention divine, de repousser l'idée de la grâce, d'engager le combat de la vie avec la conviction que l'homme ne dépend d'aucune puissance supérieure, qu'il n'y a point de caprice ni de faveur dans la nature, qu'il n'est soumis qu'à des lois et que, dans les limites de ces lois, il est l'unique ouvrier de sa propre destinée. Voilà en quel sens Gœthe fut spinosiste de bonne heure, non par amour de la métaphysique, mais par goût pour une doctrine morale qui lui paraissait de nature à développer l'énergie individuelle, en isolant l'homme, à enseigner le calme de la résignation, en excluant du gouvernement du monde l'idée d'une protection providentielle, accordée plutôt aux uns qu'aux autres, pour y substituer l'idée de certaines nécessités inexorables dont nul ne peut se plaindre puisque nul ne peut s'y soustraire.

En définitive, quoique Gœthe se soit laissé séduire sur la fin de sa vie par quelques hypothèses dépourvues de toute sanction expérimentale, c'est cependant l'observation de la réalité, l'expérience qui servent de base à ses travaux scientifiques et qui en font la valeur. J'en ai exposé les principaux résultats, sans prétendre en aucune façon les apprécier moi-même, en m'en rapportant à l'opinion des savants les plus autorisés[1]. Ce rapide exposé, quoique tracé d'une main profane, était nécessaire. On ne connaîtrait Gœthe que très-imparfaitement, si on ne savait sur quelle diversité de sujets pouvait se porter à la fois la prodigieuse

[1] Voir surtout *Les œuvres scientifiques de Gœthe*, par M. Faivre. Paris, Hachette, 1862.

activité de son esprit. Ni les lettres, ni la poésie, ni l'administration, ni l'étude des arts, ni le théâtre, ni les nombreuses affaires que lui soumet l'amitié du grand-duc ne l'absorbent entièrement. Même aux époques de sa vie qui paraissent le plus occupées, il trouve encore du temps pour d'autres études. Sa curiosité dépasse le cercle déjà si vaste de ses occupations habituelles. Au plus fort de ses travaux administratifs, il étudie l'anatomie comme un étudiant en médecine, il l'enseigne lui-même aux jeunes gens pour mieux se l'approprier; il fait de la botanique avec Dietrich; plus tard et pendant bien des années, au milieu de travaux très-différents, il poursuit ses expériences sur les couleurs. Il semble que, affamé de savoir, il ait voulu embrasser l'universalité des connaissances humaines, réunir en une seule vie de quoi suffire à l'activité et à la gloire de plusieurs vies, produire seul autant d'œuvres qu'une société de poëtes, de prosateurs d'artistes, de savants. Il se croyait à coup sûr tenu envers lui-même de ne laisser inactive aucune de ses facultés, de montrer par son exemple tout ce qu'il y a de ressources et d'aptitudes diverses dans une intelligence humaine. C'était même là toute sa morale, le seul devoir auquel il se crût impérieusement astreint. Il estimait, sans aucun doute, qu'il serait quitte envers l'auteur de toutes choses, qu'il aurait rempli sa tâche en ce monde, lorsqu'il serait parvenu à élever aussi haut que possible « la pyramide de son existence, » ainsi qu'il l'écrivait à Lavater.

CHAPITRE IX

GŒTHE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Affaire du collier. — Le cardinal de Rohan et madame de Lamotte. — Cagliostro. — *Le grand Cophte.* — La révolution française jugée dans les *Épigrammes vénitiennes.* — Campagne de 1792. — Gœthe à Valmy. — Campagne de 1793. — Gœthe au siége de Mayence. — *Le Citoyen général.* — *Les Entretiens des émigrés allemands.* — *Les Révoltés.* — Conclusion.

I

La révolution française ébranla trop l'Europe pour que les esprits, même les plus calmes, aient pu se soustraire à son influence. Quoique Gœthe essayât de dominer toujours les événements, l'événement cette fois fut plus fort que son courage, et s'imposa à lui avant même d'avoir éclaté. Peu d'hommes, parmi les étrangers, observèrent avec plus d'attention et d'anxiété les symptômes précurseurs du grand changement qui allait s'opérer dans la société moderne. Il en vit poindre les premiers germes, il en suivit le développement, il en prévit les conséquences, il assista de loin, aux phases successives de la révolution en spectateur plus ému qu'il ne lui aurait convenu de l'être. La révolution troublait la tranquillité de sa vie, en l'arrachant à

ses paisibles études ; il la jugea quelquefois sévèrement, avec mauvaise humeur, mais on ne peut lui reprocher ni de ne pas l'avoir prévue ni de ne pas l'avoir comprise. Nous suivrons dans la série de ses œuvres les traces que cette grande crise de l'histoire a laissées dans sa vie.

Le premier fait qui révéla à Gœthe l'imminence du péril que courait la vieille société française fut la scandaleuse affaire du collier. Comment l'Allemagne ne se serait-elle pas émue tout entière d'un procès où se trouvaient impliquée une princesse autrichienne, Marie-Antoinette, et un prince du saint-empire, le cardinal de Rohan. D'ailleurs on ne sait plus guère aujourd'hui combien toute l'Europe s'intéressait alors à ce qui se passait en France, quel ascendant exerçait Paris sur la société européenne. Le moindre ouvrage qui sortait de la plume de nos écrivains, la moindre cause célèbre que publiaient nos gazettes étaient lus et commentés en Allemagne presque autant que chez nous. Nous avons vu, en parlant de *Clavijo*, quelle curiosité inspiraient au delà du Rhin les *Mémoires* de Beaumarchais. Une affaire aussi étrange et aussi mystérieuse que celle du collier devait exciter plus encore l'attention publique.

C'est ce mystère même qui piqua la curiosité de Gœthe et dans ce mystère, ce qu'il y avait de plus mystérieux, l'existence et les actes d'un personnage arrêté en même temps que le cardinal de Rohan, soupçonné d'avoir été son conseiller et son complice. Je veux parler de ce Joseph Balsamo, si connu à la fin du dix-

huitième siècle sous le nom de comte de Cagliostro. A Palerme, Gœthe avait éprouvé un vif désir de connaître la famille du célèbre aventurier et avait même réussi à y pénétrer, par l'intermédiaire de l'avocat sicilien que le parlement de Paris avait chargé de dresser l'arbre généalogique de Joseph Balsamo. Sous prétexte d'apporter des nouvelles de ce dernier, il s'était présenté chez sa mère et chez sa sœur, comme un voyageur anglais qui l'avait connu personnellement. Ces petits mensonges innocents, ces travestissements ne coûtaient aucun effort à la sincérité habituelle de Gœthe. Il les aimait, au contraire, et y prenait plaisir, ainsi que le prouvent de nombreuses anecdotes. C'était pour lui une occasion de connaître, d'observer les autres sans se laisser pénétrer lui-même. Cette fois il se trouva en présence d'une famille pauvre, complétement délaissée par le prétendu Cagliostro, mais honnête et respectable. A l'angle d'une petite rue, en haut d'un escalier délabré, dans une salle jadis ornée, maintenant de l'aspect le plus simple, il vit réunies la mère, la sœur et la nièce de Joseph Balsamo. Toutes ces personnes, suivant la différence de leur tempérament, la mère avec plus de dignité, la fille avec plus de vivacité, se plaignirent à lui de l'abandon où les laissait l'aventurier. Quoique vivant dans la gêne, presque dans la misère, elles ne recevaient aucun secours ni même aucune nouvelle de leur fils, de leur frère, dont elles entendaient cependant vanter la richesse et la magnificence. Croyant que Gœthe connaissait Joseph Balsamo, elles priaient l'étranger de faire parvenir de leurs nou-

velles à ce parent dénaturé et le chargeaient même pour lui de lettres touchantes. Le travestissement de Gœthe fût devenu une mauvaise action s'il avait fait naître des espérances dans le cœur de ces pauvres gens pour ne leur laisser ensuite qu'une déception. Il le comprit et leur fit parvenir plusieurs fois des secours sous le nom du comte de Cagliostro. Il s'était intéressé à eux en les voyant, il n'eût voulu à aucun prix satisfaire sa curiosité aux dépens de leur émotion.

Il nous a laissé, dans le récit de son voyage d'Italie, un portrait de la sœur de Cagliostro qu'il y a quelque intérêt à rapprocher du portrait que M. Beugnot nous donne, dans ses *Mémoires*, de Cagliostro lui-même. « Plus je la regardais, nous dit-il, et la comparais avec sa mère, plus j'étais frappé de la différence. Une vive et saine sensualité brillait dans toute la personne de la fille ; elle pouvait avoir quarante ans. Ses yeux bleus, éveillés, promenaient autour d'elle un regard intelligent, sans qu'il me fût possible d'y découvrir un trace de soupçon. Assise, on l'aurait crue plus grande qu'elle ne l'était en réalité ; sa pose avait quelque chose de déterminé ; étant assise, elle penchait le corps en avant et plaçait ses mains sur ses genoux. Au reste, ses traits plutôt émoussés que saillants, me rappelaient la gravure connue qui représente son frère. »

Voici maintenant le portrait du frère avec lequel M. Beugnot soupa un soir chez la fameuse madame de Lamotte : « Cagliostro semblait moulé exprès pour le rôle du *signor Tulipano* dans la comédie italienne ; il était d'une taille médiocre, assez gros, avait le teint

olive, le cou fort court, le visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête, et d'un nez ouvert et retroussé... Sa coiffure était nouvelle en France ; il avait les cheveux partagés en plusieurs petites cadenettes et qui venaient se réunir derrière la tête et se retroussaient dans la forme de ce qu'on appelait alors un *catogan*.... Je ne le regardais qu'à la dérobée, et ne savais encore qu'en penser : cette figure, cette coiffure, l'ensemble de l'homme m'imposaient malgré moi. Je l'attendais au discours. Il parlait je ne sais quel baragouin mi-partie italien et français, et faisait force citations, qui passaient pour de l'arabe, mais qu'il ne se donnait pas la peine de traduire. Il parlait seul et eut le temps de parcourir vingt sujets, parce qu'il n'y donnait que l'étendue de développement qui lui convenait. Il ne manquait pas de demander à chaque instant s'il était compris, et on s'inclinait à la ronde pour l'en assurer. Lorsqu'il entamait un sujet, il semblait transporté et le prenait de haut du geste et de la voix ; mais tout à coup il en descendait pour faire à la maîtresse de la maison des compliments fort tendres et des gentillesses comiques. Le même manége durant pendant tout le souper, je n'en recueillis autre chose sinon que le héros avait parlé du ciel, des astres, du grand arcane, de Memphis, de l'hiérophante, de la chimie transcendante, de géant, d'animaux immenses ; d'une ville dans l'intérieur de l'Afrique, dix fois plus grande que Paris, où il avait des correspondants ; de l'ignorance où nous étions de toutes ces belles choses, qu'il savait sur le bout du doigt, et qu'il avait entremêlé le

discours de fadeurs comiques à madame de Lamotte, qu'il appelait sa biche, sa gazelle, sa *cygne*, sa colombe, empruntant ainsi ses appellations à ce qu'il y a de plus aimable dans le règne animal[1]. »

Tel était le personnage mystérieux qui excita la curiosité de Gœthe, dont Gœthe aurait voulu connaître les antécédents, la vie secrète, dont il cherchait à comprendre et à expliquer les actes. Un certain penchant pour le merveilleux le poussait à percer ce mystère. Il avait partagé dans sa jeunesse, les espérances, les illusions alchimiques de mademoiselle de Klettenberg ; il lui restait encore quelque chose de ce goût pour les sciences occultes qui devait reparaître dans *Faust*. Surtout il voulait savoir la vérité sur Cagliostro, étudier son caractère, ses procédés, retrouver par l'analyse psychologique les moyens dont se servait cet aventurier pour mystifier la foule, pour conquérir sa grande réputation. Il n'était pas dupe de ses jongleries, il le considérait comme un charlatan, mais il pensait en même temps que sous ce fatras de mensonges calculés se cachaient peut-être quelques parcelles de vérité scientifique qui expliquaient la crédulité humaine. Il aurait éprouvé un véritable plaisir intellectuel à distinguer, dans cette vie mystérieuse, le vrai du faux, à faire la part de la réalité, à saisir le point précis où commençaient la mise en scène et le charlatanisme. Il prit donc Cagliostro pour le héros d'une pièce où il essaya de peindre son caractère, en groupant autour de

[1] *Mémoires du comte Beugnot*, t. I, Affaire du collier.

lui les principaux personnages de l'affaire du collier, en choisissant comme thème dramatique cette scandaleuse aventure.

Quoiqu'il n'eût pu percer complétement le mystère dont s'enveloppait à dessein Joseph Balsamo, il le connaissait néanmoins beaucoup mieux que la plupart de ses contemporains. Outre ce que lui apprenaient les publications du temps, il avait recueilli en Sicile quelques détails caractéristiques, inconnus du vulgaire. Il savait, par exemple, que le prétendu Cagliostro avait porté, dans sa jeunesse, l'habit des frères de la Charité qui soignaient les malades et acquis, par conséquent, en pharmacie, en médecine, des connaissances au moyen desquelles un homme habile pouvait exploiter la crédulité publique en se donnant l'apparence de la science. Il savait aussi que le même personnage contrefaisait à merveille les écritures et avait subi une condamnation comme faussaire. A l'aide de ces souvenirs, à l'aide des informations que lui fournissaient quelques biographies, il composa la physionomie de son héros et le fit comparaître devant les spectateurs dans plusieurs scènes où se déployaient son habileté et son savoir faire. D'abord le grand cophte (c'est le nom que Gœthe donne à Cagliostro et le titre même de la pièce) pénètre dans une maison de campagne où des gens du monde, ses disciples, ont ourdi un petit complot pour se cacher et se passer de lui. Il les surprend à l'improviste, par la trahison des domestiques qu'il a gagnés, il fait ouvrir les portes à son approche, comme si elles s'ouvraient d'elles-mêmes devant lui pour lui livrer

passage, et il menace chacun des assistants de l'abandonner à une légion d'esprits qu'il déchaînera sur eux. Chacun croit déjà sentir sur sa personne les griffes du démon. On se jette aux pieds de Cagliostro, on lui demande grâce et la farce est jouée. Son habileté consiste à faire croire à sa puissance. S'il fallait absolument qu'il en donnât une preuve, il serait hors d'état de le faire. Mais il a si bien établi son autorité sur ses disciples que leur crédulité le dispense de prouver son pouvoir. Il inspire une foi si robuste qu'on n'attend même pas que l'expérience soit accomplie. Avant qu'il l'ait commencée, on le croit sur parole. Dans un autre scène, au milieu d'une conversation animée, Cagliostro tombe tout à coup en catalepsie et, quand il revient à lui, il raconte avec sang-froid qu'il vient d'être appelé en Amérique par un de ses amis qui, se trouvant en danger, a prononcé les paroles cabalistiques par lesquelles l'âme se sépare du corps. Son âme est partie, son corps seul est resté. C'est ce qui explique la léthargie dans laquelle il est tombé. La meilleure partie de lui-même voyageait, pendant que son enveloppe demeurait immobile et comme inanimée. Ailleurs, Cagliostro fait passer sur la scène ses disciples par plusieurs degrés d'instruction dont Gœthe emprunte évidemment les formules aux biographies, aux Mémoires du temps.

L'auteur du *Grand Cophte* se garde bien d'oublier la principale jonglerie de Cagliostro, la scène du miroir magique, dans laquelle il faisait prédire l'avenir par une jeune vierge et que nous raconte ainsi M. Beu-

gnot : « L'un des prestiges de Cagliostro était de faire connaître à Paris un événement qui venait de se passer à l'instant même à Vienne, à Londres, à Pékin, ou bien qui se passerait dans six jours, dans six mois, dans six, dans vingt ans. Mais il avait besoin pour cela d'un appareil ; cet appareil consistait dans un globe de verre, rempli d'eau clarifiée et posé sur une table. Cette table était couverte d'un tapis fond noir, où étaient brodés en couleur rouge les signes cabalistiques des roses-croix du degré suprême. Sur cette table et autour du globe se plaçaient, à des distances religieusement gardées, différents emblèmes, entre lesquels de petites figurines égyptiennes, des fioles antiques pleines d'eau lustrale et même un crucifix, mais différent de celui qu'adorent les chrétiens. Cet appareil préparé, il fallait placer à genoux, devant le globe de verre, une voyante, c'est-à-dire une jeune personne qui aperçût les scènes dont le globe allait offrir le tableau, et en fît le récit[1]. »

Non-seulement Gœthe n'oublie pas cette cérémonie, mais il fait même de la scène de la vision le point culminant de sa pièce. C'est par là qu'il rattache Cagliostro à l'affaire du collier. Car il montre dans le verre magique, au cardinal de Rohan, l'image de la princesse qui doit récompenser son amour, l'image de Marie-Antoinette, reine de France. Cette affaire du collier, qu fit alors tant de bruit, est assez éclaircie aujourd'hui ; la justice et l'histoire en ont percé les côtés obscurs. Deux personnes y jouent les premiers rôles, une aven-

[1] *Mémoires du comte Beugnot*, t. I, Affaire du collier.

turière, madame de Lamotte, et un prince de l'Église, aussi vaniteux que faible d'esprit, le cardinal de Rohan.

Madame de Lamotte, que Beugnot avait beaucoup connue, sur laquelle il nous donne dans ses *Mémoires* de curieux détails, descendait en droite ligne d'un fils naturel de Henri II, le baron de Saint-Remi. Mais cette famille, dont la généalogie était authentique, attestée par des pièces régulières, n'avait absolument rien gardé que quelques parchemins de sa fortune primordiale. Elle habitait un petit village de la Champagne, où elle vivait dans la dernière misère, dans un état voisin du vagabondage. Le dernier des Saint-Remi étant mort jeune, ses trois enfants, un fils et deux filles, furent nourris par la charité publique jusqu'à ce que la famille royale, informée de cette infortune, eût consenti à accorder au fils une pension de mille livres, à chacune des filles une pension de six cents livres. Madame de Lamotte, l'une des filles, élevée à l'abbaye de Longchamps où l'on espérait lui faire prendre le voile, n'était femme ni à vivre au couvent ni à se contenter d'une fortune médiocre. Échappée de l'abbaye, mariée par nécessité à un M. de Lamotte, qui servait dans la gendarmerie, elle voulut sortir de l'obscurité, se produire sur un grand théâtre, et elle s'établit à Paris. Elle y vécut d'abord dans la dernière détresse, en grande partie nourrie et défrayée par le jeune Beugnot, alors avocat. Puis elle s'installa à Versailles, pour se trouver plus à portée de la cour. Là, sans jamais parvenir à être reçue ni par la reine ni par aucune des princesses, elle parvint à

faire croire à son entourage que Marie-Antoinette la traitait en parente, l'honorait de ses bontés et lui faisait même de secrètes confidences. Elle le persuada du moins au cardinal de Rohan qui, mal en cour, peu aimé de la reine qu'il avait blessée pendant son ambassade à la cour d'Autriche, en parlant légèrement de Marie-Thérèse, méprisé du roi à cause du scandale de ses mœurs, désirait ardemment rentrer en faveur et ressentait pour Marie-Antoinette une passion dont il avait l'audace d'espérer la récompense.

Ce cardinal rappelait à Gœthe un des souvenirs les plus curieux de sa jeunesse. Gœthe, alors étudiant en droit dans une ville française, l'avait vu faire les honneurs de Strasbourg à Marie-Antoinette, au nom de l'évêque, dont il était le neveu et le coadjuteur, lorsque la jeune Dauphine faisait son entrée en France. Sans principes et sans force de caractère, M. de Rohan avait l'esprit troublé par l'ambition et par une vanité démesurée. Pendant son ambassade en Autriche, il n'était bruit que de son luxe, des soupers qu'il offrait chaque soir à cent ou à cent cinquante convives, des nombreux domestiques qu'il entretenait, des cinquante chevaux qui peuplaient son écurie et de la quantité de pages qu'il attachait à sa personne. Rappelé en France, devenu grand aumônier, évêque de Strasbourg, cardinal, proviseur de Sorbonne, il continuait le cours de ses prodigalités, et, quoique jouissant d'immenses revenus, il était abîmé de dettes. Sa vanité le livrait comme une proie facile à tous ceux qui essayaient de l'exploiter. L'aventurier Cagliostro, qui l'avait séduit à Strasbourg

en guérissant sous ses yeux quelques malades, l'avait suivi jusqu'à Paris et recevait l'hospitalité dans l'hôtel de Rohan. L'aventurière madame de Lamotte s'introduisit dans sa confiance, en flattant à la fois son ambition et son amour. Elle feignit de recevoir des confidences de Marie-Antoinette, elle se donna comme initiée aux secrets de la reine, et le peu clairvoyant cardinal crut avoir trouvé en elle la meilleure auxiliaire pour obtenir les bonnes grâces de sa souveraine, pour conquérir enfin le rang, l'influence à laquelle il aspirait. Elle se fit d'abord remettre une somme de 120,000 livres que le prélat crut prêter à la reine par l'intermédiaire de sa confidente. Puis elle tenta la grande entreprise que l'histoire appelle l'affaire du collier. Deux joailliers, Bœhmer et Bossange, avaient fait faire un magnifique collier, du prix de 1,600,000 francs, pour lequel ils ne trouvaient pas d'acheteur, dont la reine même, malgré ses prodigalités et son amour du luxe, n'osait pas se permettre l'acquisition. Madame de Lamotte persuada au cardinal que la reine, à court d'argent, le priait d'acheter le collier pour elle et d'avancer la somme nécessaire au payement du premier terme. Un billet écrit par un faussaire et signé Marie-Antoinette de France acheva de décider M. de Rohan, qui se croyait couvert par la signature de la reine, à faire l'achat du collier, sans laisser ignorer aux joailliers le nom de la personne à laquelle il était destiné, en se contentant de leur recommander un secret absolu. Pour donner plus de crédit à ses inventions, madame de Lamotte composa une fausse correspondance de la

reine avec le cardinal, et mit le comble à son impudence en accordant au prélat, de la part de Marie-Antoinette, un rendez-vous dans un des bosquets du parc de Versailles. Là on aposta, la nuit, une jeune personne de mœurs décriées, mademoiselle d'Oliva, qui ressemblait à la reine, que le cardinal prit pour elle, qui joua à merveille son rôle de grande dame émue, ne laissa échapper que des paroles entrecoupées par l'émotion, et, entendant du bruit, s'enfuit précipitamment après avoir déposé une rose, comme un gage de tendresse, entre les mains de l'amoureux cardinal. Celui-ci sortit de cette entrevue plein d'espoir, convaincu qu'il venait de recevoir un gage d'amour de la reine de France elle-même.

Cependant la vérité éclata. Les joailliers n'ayant reçu qu'un à-compte, s'adressèrent à madame Campan, qui en parla à la reine, après s'être fait expliquer ce qui s'était passé. Marie-Antoinette, indignée qu'on osât mêler son nom à une si honteuse intrigue, obtint que le cardinal de Rohan fût arrêté, le jour de l'Assomption, en habits pontificaux, au sortir du cabinet du roi. Quelques jours après, on mettait la main sur madame de Lamotte, à Bar-sur-Aube. L'affaire fut portée devant le parlement, qui considéra le cardinal comme une dupe, presque comme une victime, l'acquitta par esprit d'opposition à la cour, et fit retomber tout le châtiment sur madame de Lamotte qu'il condamna à tout ce qu'une femme pouvait supporter *citra mortem*, c'est-à-dire au fouet, à la marque, à une détention perpétuelle.

Gœthe savait tout cela, en tint compte dans sa pièce, et prit pour dénoûment l'arrestation des coupables, sans aller jusqu'aux scènes du jugement. A côté de Cagliostro, qu'il appelle le Comte, il fait figurer parmi ses personnages madame de Lamotte, sous le nom de la Marquise; M. de Lamotte, sous le nom du Marquis; le cardinal sous le nom du Chanoine; mademoiselle de Latour, la nièce de madame de Lamotte, *la voyante* qui lit l'avenir dans ce miroir magique de Cagliostro, sous le nom de la Nièce. Les principaux incidents de l'affaire du collier se retrouvent ainsi dans le drame. Mais le drame offre moins d'intérêt que la réalité. Les contemporains connaissent trop bien tous les détails de cette triste aventure pour que l'émotion ne soit pas épuisée d'avance et la curiosité trompée par la représentation. D'ailleurs les faits sont trop récents, les personnages trop connus. Ni les choses ni les hommes ne se prêtent aux illusions que l'art poursuit. Enfin, le défaut capital du *Grand Cophte*, c'est que la pièce ne renferme aucun personnage auquel on s'intéresse. Les honnêtes gens y manquent trop complétement. Peut-on s'intéresser aux fourberies de Cagliostro, dont le charlatanisme est démasqué dès les premières scènes? Peut-on s'intéresser à la crédulité niaise et à la vanité du cardinal de Rohan? Peut-on prendre parti pour la nièce de la marquise, pour une jeune fille que Gœthe nous représente comme la complice des intrigues de sa tante, comme la maîtresse de son oncle? A son défaut, choisira-t-on pour héroïne la peu scrupuleuse madame de Lamotte?

Gœthe essaye de sauver la vulgarité des situations, la dégradation des caractères, en inspirant au cardinal une passion sincère et poétique, en attribuant au chevalier des sentiments généreux. Mais le premier joue un rôle trop niais et le second un rôle trop effacé pour qu'un véritable intérêt s'attache à leurs personnes. Gœthe a beau dire à Eckermann que Schiller faisait cas de la pièce, et qu'un jour on en donna à Weimar une représentation applaudie ; cette illusion de l'auteur et de son ami n'a pas maintenu *le Grand Cophte* au théâtre. La peinture crue du vice, la représentation du crime, lorsqu'il ne s'y mêle aucune impression douce, produit sur le public un effet pénible et fait naître dans la foule plus de répulsion que de curiosité, comme Gœthe le reconnaît lui-même, en appréciant la comédie des *Complices*, dont le défaut est analogue.

Il n'y aurait eu qu'un moyen de relever et d'agrandir ce sujet malheureux, c'était d'y introduire ce que Gœthe y introduisait par la pensée, mais ce qu'il ne nous montrait qu'en germe : la peinture d'une société en décadence minée par une révolution formidable. Quel symptôme de la décadence d'un peuple que cet état d'esprit d'un prince de l'Église qui cherche à séduire sa souveraine et qui la croit capable de vendre son amour pour une parure ! Il fallait surtout signaler, comme un effroyable indice de l'impopularité de la cour et du mépris dans lequel elle tombait, la faveur que le cardinal avait trouvée contre la reine auprès du parlement et dans une grande partie de l'opinion, l'acquittement d'un homme qui avait à ce point com-

promis le nom royal, l'arrêt de mort que, ce jour-là, la justice elle-même venait de porter contre une royauté si profondément avilie.

Toutes ces considérations s'offraient sans doute au pénétrant esprit de Gœthe, lorsqu'il composa *le Grand Cophte*, en 1789. Il nous le dit du moins dans ses entretiens avec Eckermann. Mais elles n'avaient alors ni la netteté ni la précision que leur donna le fait accompli. On entrevoyait de grands changements. Nul peut-être n'en soupçonnait d'aussi grands que ceux qui s'accomplirent. Au moment où il écrivit sa pièce, la Révolution n'était qu'à son aurore. Les politiques pouvaient se flatter de la contenir, de la modérer, de lui fixer des limites qu'elle ne dépasserait pas. L'année suivante déjà, une partie de ces illusions s'évanouissaient. Gœthe devait apprendre bientôt à connaître lui-même, par une expérience personnelle, à voir de près des choses qu'il n'avait jusque-là entrevues que de loin. Il allait à son tour entrer dans la fournaise, mettre le pied sur le sol de la France avec l'armée d'invasion. En composant *le Grand Cophte*, en 1789, il ne faisait que deviner les commencements de la Révolution. En 1792, c'était la Révolution elle-même qui lui apparaissait dans sa terrible grandeur.

II

Les premiers jugements que Gœthe porte sur la Révolution remontent à 1790, lorsqu'il attendait à Venise que la grande-duchesse Amélie revînt du sud de la Péninsule, et que, pour occuper les loisirs de l'attente, il composait les *Épigrammes vénitiennes*. Ces pièces de vers, publiées un peu plus tard, et soigneusement revues pour le recueil des *Heures*, trahissent, dès l'origine, le souci que causaient au poëte les événements qui s'accomplissaient en France. Jusqu'alors Gœthe avait fait de la politique, non en dilettante, — car il mettait du sérieux en tout, — mais sans obstacles, sans rencontrer sur sa route aucune difficulté sérieuse. Comme ministre du grand-duc de Weimar, il avait eu affaire à une population douce, d'humeur paisible, qu'aucun privilége particulier n'exceptait sans doute de certaines souffrances, qui néanmoins ne les trouvait point intolérables; qui, d'ailleurs, ne contestait pas le principe du gouvernement et recevait les bienfaits du prince, sans nier son pouvoir ni même aucun de ses droits. Dans ces conditions, la politique active convenait au tempérament de Gœthe. Il avait exercé les fonctions les plus variées, avec beaucoup de zèle, avec une connaissance précise des besoins de ceux qui souffraient, avec un désir humain d'alléger leurs souffrances. Mais la révolution française procla-

tandis que la sagesse, hélas ! devient muette dans l'esclavage. » Ailleurs, il donne une leçon méritée aux charlatans de la Révolution, en écrivant l'épigramme suivante : « Parle, ne faisons-nous pas bien? Il faut que nous trompions la populace. Vois comme elle se montre inepte et sauvage. Ineptes et sauvages sont tous les gens grossiers qu'on trompe. Soyez seulement honnêtes et vous amenerez la populace à l'humanité. »

L'homme qui parle ainsi ne s'asservira à aucun parti. Au milieu de la crise qui agite le monde, il se réserve le droit de chercher la vérité par la seule force de la raison, et de la dire à tous. Gœthe porte avec lui cette parfaite indépendance, dans la campagne de 1792, et assiste aux terribles scènes de l'invasion en témoin aussi éclairé qu'impartial. Depuis le temps où le poëte écrivait paisiblement à Venise les *Épigrammes vénitiennes*, la Révolution a suivi son cours et menace maintenant d'emporter le principe monarchique, de déraciner une royauté séculaire. C'est alors que les puissances allemandes se coalisent contre la révolution ; que les Autrichiens et les Prussiens, entraînés par les émigrés, envahissent la France pour délivrer Louis XVI et le replacer sur son trône. Le duc de Weimar, qui servait comme colonel dans l'armée prussienne, commandait un régiment d'avant-garde, et pria Gœthe, dont l'amitié et les conseils lui étaient si précieux, de l'accompagner. Nous devons à cette circonstance un des récits les plus instructifs et les plus intéressants pour nous qui soient sortis de la plume du poëte.

son esprit, à ses goûts, au besoin de tranquillité, de liberté scientifique et poétique qu'il éprouvait ; l'autre, plus générale, venait de la répugnance de sa raison à reconnaître au sein de la multitude, parmi les foules humaines, assez de qualités et de vertus pour qu'elles pussent se conduire elles-mêmes, se gouverner toutes seules. Cependant son libre esprit, dégagé de tous les préjugés et de toutes les passions de parti, ne peut méconnaître ce qu'il y a de fort et de grand dans l'émotion généreuse d'un peuple. Il s'élève au-dessus des préventions de son entourage, au-dessus des opinions artificielles de la haute société allemande, il juge les événements qui s'accomplissent avec assez de clairvoyance et d'indépendance, pour y distinguer, à côté du mal qui frappe les yeux vulgaires, le bien que les esprits élevés reconnaissent seuls.

Déjà, dès 1790, en écrivant les *Épigrammes vénitiennes*, il voit les deux faces de la Révolution, et, s'il ne ménage par les vérités sévères à ceux qui abusent de la force, il salue les bienfaits de la liberté. Un jour, il écrira : « Le triste sort de la France peut donner à penser aux grands ; toutefois, il doit encore plus faire réfléchir les petits. Les grands sont submergés. Mais qui a protégé la multitude contre la multitude? La foule a été à elle-même son propre tyran. » Le lendemain, il fait au contraire l'apologie de la liberté : « Ces hommes sont fous, dites-vous, des violents parleurs que nous entendons crier en France, dans les rues et sur les places. A moi aussi, ils me paraissent fous. Mais un fou en liberté débite de sages maximes,

tandis que la sagesse, hélas ! devient muette dans l'esclavage. » Ailleurs, il donne une leçon méritée aux charlatans de la Révolution, en écrivant l'épigramme suivante : « Parle, ne faisons-nous pas bien? Il faut que nous trompions la populace. Vois comme elle se montre inepte et sauvage. Ineptes et sauvages sont tous les gens grossiers qu'on trompe. Soyez seulement honnêtes et vous amenerez la populace à l'humanité. »

L'homme qui parle ainsi ne s'asservira à aucun parti. Au milieu de la crise qui agite le monde, il se réserve le droit de chercher la vérité par la seule force de la raison, et de la dire à tous. Gœthe porte avec lui cette parfaite indépendance, dans la campagne de 1792, et assiste aux terribles scènes de l'invasion en témoin aussi éclairé qu'impartial. Depuis le temps où le poëte écrivait paisiblement à Venise les *Épigrammes vénitiennes*, la Révolution a suivi son cours et menace maintenant d'emporter le principe monarchique, de déraciner une royauté séculaire. C'est alors que les puissances allemandes se coalisent contre la révolution ; que les Autrichiens et les Prussiens, entraînés par les émigrés, envahissent la France pour délivrer Louis XVI et le replacer sur son trône. Le duc de Weimar, qui servait comme colonel dans l'armée prussienne, commandait un régiment d'avant-garde, et pria Gœthe, dont l'amitié et les conseils lui étaient si précieux, de l'accompagner. Nous devons à cette circonstance un des récits les plus instructifs et les plus intéressants pour nous qui soient sortis de la plume du poëte.

Ce récit ne prendra néanmoins toute sa valeur que si nous commençons par nous représenter l'état des choses, par revoir en pensée la situation où l'armée alliée trouvait et mettait la France. La coalition se trompait en croyant que la France accepterait l'intervention de l'étranger dans ses propres affaires et l'invasion, au lieu de contenir et de dominer la Révolution, la précipita, au contraire, vers des excès qui ne se seraient peut-être jamais vus si l'on avait consenti à laisser les Français régler seuls leurs destinées. La première faute fut celle de l'émigration. Les défenseurs de la royauté ne devaient à aucun prix abandonner le terrain à leurs adversaires, encore moins chercher du secours à l'étranger, après avoir déserté le combat dans l'intérieur de la France. Les frères du roi et les gentilshommes qui, à leur suite, avaient passé la frontière, en transportant la question politique hors du pays, en appelant les étrangers à y intervenir, en y entrant eux-mêmes les armes à la main, mettaient également en danger et la nation à laquelle ils ne pensaient guère et la royauté à laquelle ils pensaient trop. La nation ne pouvait supporter l'intervention armée de la Prusse et de l'Autriche, dans une question intérieure dont elle se croyait à bon droit la seule juge. La royauté, quoiqu'elle se défendît de correspondre avec les émigrés et d'attendre d'eux aucun secours, n'en paraissait pas moins leur complice. Elle avait beau désavouer l'émigration. On lui répondait que l'émigration s'armait ostensiblement pour défendre les droits du roi, que les émigrés témoignaient tous de leur attachement au roi

et prenaient pour chefs les frères du roi. Si la supposition seule d'une telle alliance suffisait pour compromettre Louis XVI, à quel danger ne l'exposaient pas les puissances étrangères, en menaçant la France de venir rétablir son autorité par les armes? Il fallait mal connaître notre pays pour ne pas se douter que cette politique provocatrice allumerait les passions révolutionnaires, et que, sous prétexte de rétablir le trône, on commençait par le renverser. Le roi le sentait instinctivement; mais toujours irrésolu, trop disposé d'ailleurs à écouter les conseils de la reine, il ne pouvait se décider à combattre ouvertement ses frères et ses amis, ni renoncer à l'espoir d'être délivré de la Révolution par l'assistance des souverains étrangers. Ses perpétuelles irrésolutions augmentaient son péril, en le rendant suspect à tout le monde, par l'impossibilité où chaque parti se trouvait de compter sur lui. Au fond, comme Marie-Antoinette le confessait à Dumouriez, ni le roi ni la reine n'acceptaient franchement la Révolution. Il ne leur eût pas déplu de la voir vaincue et désarmée par une coalition des rois. Le peuple français, au contraire, s'indignait à la seule pensée de l'invasion. Les violences d'août et de septembre n'eurent pas d'autre cause que ce malentendu entre le pays et la royauté, malentendu aggravé et rendu irréparable par l'entrée en France des coalisés.

La jactance des émigrés, l'ignorance où se trouvait le duc de Brunswick du véritable état de l'opinion, mirent le pays en feu et perdirent la monarchie. Le jour où les Prussiens, se décidant à intervenir en même

temps que l'Autriche pour arracher le roi *à la faction qui le dominait*, suivant leurs propres expressions, adressèrent à la France leur trop célèbre manifeste, ils condamnèrent à mort le roi et la royauté qu'ils voulaient sauver. La France ne put supporter qu'un étranger prît avec elle le ton d'un maître et lui signifiât ses volontés.

La Révolution répondit au duc de Brunswick par la journée du 10 août qui chassa le roi des Tuileries, le força à se réfugier au milieu de l'Assemblée et en définitive l'envoya au Temple. Le peuple punissait ainsi le roi de l'appui que de tels amis et de tels défenseurs lui prêtaient. De son côté, le duc de Brunswick joignit bientôt les actes aux paroles, il envahit le territoire français avec une armée prussienne, une armée autrichienne et plusieurs corps d'émigrés; il assiégea et fit capituler la petite place de Longwy. Cette nouvelle, en répandant la consternation dans Paris, y provoqua les effroyables massacres de septembre. Les imaginations s'exaltèrent, la peur s'empara des esprits. On crut à une conspiration contre la patrie, à un accord entre les royalistes de la capitale et l'armée d'invasion. Beaucoup crurent sérieusement, quelques-uns firent semblant de croire à un complot qui éclaterait pendant que les volontaires seraient à l'armée et défendraient la frontière. On accusait les royalistes de vouloir, en leur absence, livrer Paris à l'étranger. Plusieurs jours de suite, on égorgea les prisonniers à la Force, à l'Abbaye, par peur, par ignorance ou par calcul.

C'est à ce moment que Gœthe entra en France et rejoignit l'armée prussienne. Lorsqu'il arriva sur le

territoire français, Longwy avait capitulé, les coalisés marchaient sur Verdun. Il se rendit d'abord, par un temps abominable, au milieu d'une boue épaisse, au camp de Procourt. Là il eut un avant-goût du sort qui menaçait les Prussiens. La pluie tombait à flots. Au lieu de passer la nuit sous la tente, il aima mieux coucher dans sa voiture de voyage; mais lorsqu'il voulut en sortir, il trouva la terre si détrempée qu'il fut obligé de se faire porter par son domestique. Malgré ces souffrances momentanées, l'armée prussienne marchait alors avec confiance, encouragée par la capitulation de Longwy, trompée par les illusions et par les promesses des émigrés qui croyaient sincèrement que la France les recevrait avec empressement, que tous les bons citoyens se joindraient à eux et à l'étranger pour aller délivrer Paris de la faction républicaine. Gœthe nous raconte toutes les espérances de ses compagnons d'armes; mais il ne nous dit pas qu'il les ait partagées. Il se tient en général sur la réserve, il ne cède pas volontiers aux illusions, il étudie les hommes et les choses, il observe et il attend. Une des marques de la supériorité de son esprit, c'est précisément de ne pas accepter facilement les idées toutes faites de ceux qui l'entourent, de réserver et de mûrir son opinion.

Le récit qu'il nous fait de la campagne nous offre le double intérêt d'être écrit par un témoin oculaire et de sortir de la plume d'un écrivain très-indépendant, qui ne reçoit pas de mot d'ordre, qui ne s'en rapporte qu'à lui pour juger les événements. Dès le début de la guerre, quoique les opérations commencent bien et que

lui-même ne se défende pas d'espérer une heureuse issue, il remarque cependant plus d'un fait inquiétant, plus d'une apparence de danger dont ne se préoccupent point les observateurs superficiels. D'abord, la pluie qui persiste fatigue les soldats, retarde leur marche et engendre des maladies. D'autre part, dans une armée où se trouvent à la fois le roi de Prusse et un vieux général tel que le duc de Brunswick, quel est le commandant en chef, y a-t-il tout au moins unité de commandement? Sans se piquer d'être un tacticien, en regardant simplement ce qui se passe, Gœthe n'aperçoit, dans les mouvements de l'armée prussienne, aucune trace de combinaison stratégique. Il lui semble que l'on marche devant soi au hasard, presque à l'étourdie. Enfin il ne voit se réaliser aucune des promesses qu'ont faites les émigrés. Ceux-ci annonçaient pompeusement que la France les accueillerait comme des libérateurs, que l'armée républicaine elle-même viendrait se joindre à l'armée d'invasion. Non-seulement aucun fait ne justifia ces espérances, mais à la prise de Verdun, deux incidents témoignent du patriotisme des soldats républicains, de leur résolution de subir la mort plutôt que de se soumettre à l'ennemi. Forcé de capituler par les habitants, le commandant Beaurepaire se brûle la cervelle pour ne pas survivre à la honte d'une capitulation. Un jeune soldat français qui, après la reddition de la place, a tiré sur les troupes prussiennes pendant qu'elles entraient dans la ville, profite du moment où on le juge et où on le laisse en liberté sur un pont pour se précipiter dans la Meuse

d'où les Prussiens ne retirent plus qu'un cadavre. Gœthe entrevoit ainsi dès l'origine plus d'obstacles et de difficultés que ses compagnons n'en aperçoivent.

Sa clairvoyance et ses inquiétudes ne le découragent cependant point. Il continue résolûment la campagne et il traverse sans faiblir de pénibles épreuves. Le jour, la nuit, sans trêve, la pluie tombe à flots; l'armée marche dans la boue, les vivres manquent. Gœthe supporte gaiement toutes ces privations et inspire du courage à ceux qui l'entourent, tantôt par sa fermeté, tantôt par l'aimable enjouement de son esprit. Nul ne sait mieux que lui s'arracher par la pensée aux horreurs de la guerre. Le corps peut souffrir, être exposé aux intempéries de la saison, au danger même ; l'esprit demeure libre et se fortifie contre la douleur, par la méditation, par l'observation surtout. En face de Verdun, pendant que les alliés se préparent à bombarder la ville, des soldats qui pêchent dans une pièce d'eau, au fond de laquelle se trouve quelques poteries brisées, attirent son attention sur des phénomènes de coloration et d'optique nouveaux pour lui. Les recherches commencées ce jour-là, il les poursuivra avec amour, silencieusement, pendant les longs ennuis des marches forcées. Au milieu même du bombardement, lorsque les canons grondent au-dessus de sa tête, c'est de ce sujet tout scientifique qu'il s'entretient avec le prince de Reuss, derrière des murs de vigne qui leur servent d'abri. Au feu, sous la pluie, dans la boue, à travers toutes les privations il porte en lui-même, dans ses habitudes de réflexions et de travail intérieur, de quoi

se consoler de tous les maux, la faculté de s'isoler pour ne vivre qu'avec sa pensée.

Il y eut de cruels moments, au delà de Verdun, sur les routes embourbées de la Champagne. Tantôt il fallait passer la nuit sous des voitures pour échapper à une pluie torrentielle, tantôt le duc de Weimar et son état-major arrivaient dans des villages épuisés où ni l'argent ni les menaces ne pouvaient faire découvrir des ressources qui n'existaient point. Les alliés marchaient cependant avec espoir, avec confiance, dans la direction de Châlons, d'Épernay, de Reims où ils comptaient se remettre de leurs fatigues et trouver des vivres. Les soldats pensaient avec joie aux vignobles renommés de la Champagne. Mais on avait compté sans les obstacles naturels, sans le génie militaire d'un homme et l'élan d'une nation. Une des erreurs des ennemis de la France était de croire la France partagée. On fondait de grandes espérances sur le concours des royalistes; à Longwy, quelques habitants, dévoués au roi, avaient bien accueilli l'armée d'invasion; à Verdun, quatorze jeunes filles, des premières familles du pays, étaient venues offrir des fleurs et des fruits au roi de Prusse. Même à défaut d'alliances intérieures, les étrangers étaient convaincus que l'ancienne armée de Lafayette, commandée par Dumouriez, la seule force qui se trouvât en face d'eux n'arrêterait point la marche sur Paris de 80,000 hommes. Ils tenaient d'ailleurs en médiocre estime le nouveau général que la France leur opposait. Qu'était-ce que Dumouriez? Un homme de cabinet et d'étude qui n'avait jamais commandé en chef. Comment

lutterait-il avec le duc de Brunswick, compagnon du grand Frédéric et héritier d'une part de sa gloire? Mais la nation n'était pas si divisée et Dumouriez n'était pas si dépourvu de talents militaires que le croyaient les alliés. Ce général improvisé tira, au contraire, un parti admirable d'une position très-difficile. Il eut le rare mérite, après avoir conçu un premier plan de campagne que la mauvaise fortune fit échouer, d'en concevoir immédiatement un second qui réussit. Il avait d'abord voulu se couvrir par la vaste forêt de l'Argonne, en garder les défilés et masser ses troupes derrière ce retranchement naturel; mais, par la faute d'un de ses officiers, un des défilés ayant été forcé, il tenta une marche hardie qui lui permettait en même temps d'opérer sa jonction avec Kellermann arrivant de Metz et d'enfermer les alliés entre Paris et lui. C'est dans cette position audacieuse, Dumouriez faisant face à la capitale et l'étranger tournant le dos à celle-ci, que s'engageait la canonnade de Valmy qui décida du sort de la campagne.

Là se révéla aux alliés la force de l'armée française. Là on vit que ces misérables républicains, ce ramassis de bourgeois et d'ouvriers, dont les émigrés ne parlaient qu'avec mépris, sauraient au besoin se défendre mourir courageusement pour leur pays. On reconnut alors qu'on avait en face de soi, non une faction, mais un peuple, une nation décidée à supporter tous les sacrifices plutôt qu'à subir le joug de l'étranger. Les officiers prussiens qui étaient partis le matin, joyeux et pleins d'espoir, rentrèrent tristement à la fin de la

journée dans leurs bivouacs humides et pendant qu'ils échangeaient sous la pluie de douloureuses réflexions, Gœthe prononça ces paroles prophétiques « : Ici et aujourd'hui commence une nouvelle ère de l'histoire et vous pourrez dire que vous en avez été les témoins. » Le génie de la France populaire lui apparaissait alors dans toute sa grandeur. Plus clairvoyant que ses compagnons d'armes, il devinait avec quelle énergie cette force révolutionnaire allait se répandre sur le monde et changer les conditions de la société moderne.

III

Pendant la canonnade qui sauva la France, Gœthe avait été exposé à deux dangers, d'abord sans le savoir ni le voir, puis de propos délibéré et avec intention. La cavalerie du duc de Weimar, qui se croyait protégée par une batterie allemande, se trouva, au contraire, pendant quelque temps, sous le feu d'une batterie française à laquelle les artilleurs prussiens avaient dû abandonner leur position. Les boulets, nous dit le poëte, pleuvaient devant le front des escadrons et s'enfonçaient sans ricocher dans la terre détrempée, couvrant de boue les chevaux ardents et les cavaliers qui pouvaient à peine les maîtriser. Échappé à ce premier péril, Gœthe voulut faire sur lui-même, au plus fort du combat, une de ces expériences par lequelles il

s'assurait de sa propre énergie et de la force de sa volonté, comme au temps où il se condamnait à monter et à demeurer sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, pour s'aguerrir contre le vertige. Il avait souvent entendu parler de la fièvre du canon ; il voulut savoir ce que c'était que cette étrange maladie et dans quelle mesure il saurait la supporter. Il se transporta donc résolûment, près du fort de la Lune, sur une des hauteurs les plus balayées par la canonnade, il vit les boulets s'enfoncer dans la terre autour de lui et il analysa avec tranquillité l'impression qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie. La sensation se réduisit à une pure sensation de chaleur. Il crut entrer dans une fournaise, mais il remarqua en même temps que son pouls restait calme. L'impression pénible arrivait surtout par les oreilles ; il l'attribua uniquement au bruit du canon, au fracas et au sifflement des boulets dans l'air. Dès qu'il sortit de la région des boulets, la sensation de chaleur disparut, et il raconte avec satisfaction qu'il n'avait pas éprouvé le moindre mouvement fébrile. « Cet état, du reste, ajoutait-il avec franchise, est un des moins désirables ; parmi mes chers et vieux camarades, j'en à peine trouvé un qui ait témoigné à cet égard un goût passionné. » Cette expérience toute volontaire, faite de sang-froid sur lui-même, nous apprend une fois de plus tout ce qu'il y avait en lui d'énergie et de force de caractère. Il méprisait le danger, il n'y songeait même pas, dès qu'il s'agissait pour lui de fortifier ses nerfs, et en même temps de s'instruire. d'éprouver et d'analyser des impressions nouvelles.

Le soir qui suivit la bataille de Valmy, les Prussiens se retirèrent dans leur camp, désespérés. Ils découvraient le néant de toutes leurs illusions. Au lieu d'une troupe indisciplinée et travaillée par des sentiments royalistes, ils venaient de rencontrer une armée sérieuse, énergique, unie dans un même sentiment de patriotisme, sachant que par une vigoureuse défense elle sauverait le pays et résolue à se défendre. La situation des envahisseurs devenait alors très-critique. Ils avaient compté, pour vaincre les Français, sur la surprise, sur les divisions intestines, sur la terreur que de vieilles troupes devaient naturellement inspirer à des conscrits et à des volontaires. Après l'insuccès de leur première attaque, quelle chance leur restait-il de réussir dans une seconde tentative? L'immobilité ne les exposait pas à de moindres dangers. Le mauvais temps continuait, la pluie tombait à torrents ; les hommes passaient des nuits pénibles, sans abris, sur la terre détrempée ; le pain et les vivres manquaient ; une partie des convois s'embourbaient ; d'autres étaient enlevés par les hussards français, à travers les forêts de l'Argonne. Le soir même de la canonnade, pour s'abriter contre le froid, les soldats du régiment de Saxe-Weimar furent obligés de creuser des fossés où ils se couchèrent dans leurs manteaux, presque sous le canon d'une batterie française qui aurait pu les ensevelir tous. On n'osait même plus boire l'eau des ruisseaux corrompue par les cadavres des chevaux et des hommes.

Les alliés demeurèrent ainsi huit jours à la même

place, sans avancer ni reculer, et pendant ces huit jours la dyssenterie envahissait l'armée où les malades se comptèrent bientôt par milliers. Beaucoup d'officiers accusaient hautement le duc de Brunswick de s'être laissé attirer par Dumouriez dans les défilés de l'Argonne, au lieu de laisser derrière lui l'armée française, d'écraser à l'Épine le camp des volontaires et de marcher résolûment sur Paris. Il était facile après coup de combiner des plans. Le duc de Brunswick eût pu répondre que la marche sur Paris impliquait nécessairement la certitude du succès, qu'en cas d'échec, il eût exposé ses soldats à une destruction inévitable et qu'il eût été bien téméraire de s'engager d'avance à remporter la victoire ou à périr. Comment, avec une armée déjà encombrée de malades, par des chemins affreux, presque impraticables, s'avancer contre des volontaires pleins d'enthousiasme, attaquer de front une grande capitale exaltée par l'esprit révolutionnaire, et laisser derrière soi deux armées, l'armée de Dumouriez et celle de Kellermann, qui, en cas de revers, eussent fermé aux Allemands la route de leur pays? D'ailleurs, à Valmy, il était trop tard pour changer de plan. Le lendemain de la jonction des deux armées françaises, les alliés étaient perdus, s'ils eussent laissé couper leur ligne de retraite par des forces aussi imposantes. Il ne leur restait d'autre alternative que d'emporter de haute lutte les retranchements des troupes françaises ou d'opérer leur retraite en bon ordre. C'est ce dernier parti qui prévalut. Gœthe le trouvait sage, après avoir observé les positions des Fran-

çais qui lui parurent très-solides. Dès qu'on n'avait pas réussi du premier coup, qu'on rencontrait une résistance inattendue, et que le pays, au lieu d'accueillir l'armée d'invasion, comme le promettaient les émigrés, lui opposait une résistance énergique, l'entreprise des alliés avortait nécessairement. Il ne leur restait plus qu'à rentrer dans leurs foyers par le chemin le plus court, en faisant jusqu'au bout bonne contenance.

La retraite elle-même offrait de grands périls à cause du mauvais état des chemins et du nombre des malades. En France, on a beaucoup reproché à Dumouriez d'avoir laissé échapper l'armée coalisée qu'il pouvait détruire, de même qu'en Allemagne on accusait le duc de Brunswick de n'avoir pas marché directement sur Châlons et sur Paris. Dumouriez mit, en effet, beaucoup de mollesse dans la poursuite; il songeait à un nouveau plan de campagne et méditait d'envahir les Pays-Bas. Peut-être aussi ne connaissait-il pas la situation exacte, la profonde détresse des alliés. S'il avait su à quel point ses ennemis étaient faibles, il aurait probablement cédé à la tentation de ne laisser aucun d'eux sortir de France. Il pouvait les anéantir. Pendant les premières heures de la retraite, Gœthe voyait avec anxiété que, si les Français se mettaient en mouvement, il ne resterait de cette grande armée, suivant son énergique expression, ni un rayon de roue ni un membre d'homme. Les alliés se retiraient péniblement sur des routes défoncées, avec des chevaux épuisés de fatigue et de faim, qui ne pouvaient plus ni porter les

cavaliers ni traîner les voitures. A chaque instant, les piétons précipitaient, sur le talus ou sur les côtés du chemin, des voitures de bagages, abandonnées par leurs conducteurs, et qui obstruaient le passage. On marchait généralement la nuit, par prudence, pour se dérober à la poursuite des Français. Ces marches nocturnes remplissaient les esprits d'inquiétude. On vivait sur le qui-vive, dans la crainte perpétuelle d'une attaque soudaine. Au milieu de ces perplexités, Gœthe ranimait et relevait les courages, comme il l'avait déjà fait pendant la première partie de la campagne. Sa riche mémoire lui fournissait des récits consolants qu'il égayait encore par sa bonne humeur habituelle. Il rappelait à ses compagnons toutes les retraites historiques qui, accomplies dans des conditions difficiles, avaient cependant fini par réussir. Il leur représentait saint Louis en Égypte, serré de près par les Sarrasins, le comte d'Artois tué, le salut de l'armée française dépendant de la défense d'un poste sur un canal. Pendant que le petit nombre de chevaliers qui défendaient ce poste était assailli par le feu, les pierres et la boue, le comte de Soissons n'avait-il pas dit en badinant au sire de Joinville : « Sénéchal, laissons cette canaille aboyer et beugler : par le trône de Dieu ! (c'était son juron habituel), nous parlerons de cette journée dans la chambre des dames. » Nous aussi, ajoutait Gœthe, nous raconterons un jour nos souffrances devant les dames ; il suffisait de ce simple récit, agréablement présenté, pour faire rire les assistants et suspendre chez eux le sentiment de leurs malheurs.

Les Prussiens atteignirent ainsi les ponts qu'ils avaient jetés sur l'Aisne, et, pendant qu'ils traversaient la rivière, l'image de la retraite apparut à Gœthe sous sa forme la plus douloureuse, dans toute sa réalité. Arrivé de grand matin et campé, avec le duc de Weimar, entre les deux ponts, dans une prairie sablonneuse, le poëte vit défiler devant lui l'armée entière. « Tous les visages étaient sombres, nous dit-il, toutes les bouches closes ; on éprouvait le sentiment le plus pénible. » Après tant d'espérances , ces vieux soldats du grand Frédéric reprenaient vaincus le chemin de leur pays, et la douleur de la défaite se lisait sur leurs mâles visages. Vers la fin de la journée, comme pour compléter la tristesse de ce spectacle, le roi de Prusse arriva à cheval, escorté de son état-major, et s'arrêta quelques instants sur un des ponts, en jetant un regard en arrière, comme s'il voulait ressaisir le passé, pendant que sur l'autre pont le duc de Brunswick s'arrêtait et hésitait également avant de franchir la rivière et de prendre sans retour le chemin de l'Allemagne.

Gœthe a décrit sobrement, mais avec l'exactitude d'un témoin oculaire et la précision pittoresque d'un peintre, les scènes de la retraite les plus diverses. A Grandpré, les alliés laissaient derrière eux le château tout rempli de malades qu'ils abandonnaient à l'humanité de l'ennemi. Une nuit, au village de Sivry, une vivandière frappait à la porte de la maison où logeait Gœthe, et y introduisait une jeune femme qui venait d'accoucher pendant la marche de l'armée. Le poëte souriait tristement en voyant l'air d'autorité avec le-

quel la nouvelle venue demandait et obtenait de quoi réchauffer, vêtir et nourrir l'enfant. Plus on marchait, plus la détresse et les désastres augmentaient. En approchant de Verdun, de longues files de voitures, serrées les unes contre les autres, obstruaient les routes ; un cheval tombait-il épuisé de fatigue, les roues des lourds fourgons lui passaient bientôt sur le corps. A chaque instant, les yeux découvraient des cadavres de chevaux écorchés, quelquefois même des cadavres d'hommes dépouillés, laissés nus derrière les buissons ou abandonnés sur les chemins.

A Verdun, une lueur d'espérance brilla au milieu des sombres tristesses de la déroute. Les officiers du régiment de Weimar se flattaient que les alliés conserveraient au moins les places conquises, que Verdun et Longwy resteraient en leur pouvoir. Ils crurent que la retraite s'arrêterait là et qu'on attendrait derrière les remparts de ces deux villes des jours meilleurs. L'illusion ne fut pas de longue durée. Arrivées le soir à Verdun, les troupes qui espéraient y séjourner reçurent l'ordre d'en repartir le lendemain à trois heures du matin. Sans se reposer, sans ralentir la marche, on se remit immédiatement en route par Étain, par Longuyon, par Arlon, et l'on arriva ainsi à Luxembourg où, pour la première fois, depuis son entrée en campagne, Gœthe put trouver un peu de repos dans une maison hospitalière.

Partout, pendant cette retraite, Gœthe rencontrait sur sa route des visages irrités et entendait l'explosion des patriotiques colères. Les officiers se plaignaient

amèrement de leurs chefs et se révoltaient contre l'humiliation qui leur était infligée. Le duc de Brunswick était surtout l'objet de leurs attaques. Comment le même homme, qui avait envoyé à la France un manifeste si violent, qui, le 25 juillet, annonçait aux Français la plus terrible des punitions, qui menaçait de détruire Paris et d'en exterminer les habitants, en était-il maintenant réduit à traiter, non plus avec le gouvernement du 25 juillet qui déjà lui paraissait autrefois trop révolutionnaire, mais avec les sans-culottes eux-mêmes, avec les hommes du 10 août, avec les auteurs des massacres de septembre. L'orgueil prussien ne se soumettait pas sans protester à cette dure nécessité des choses. Comme il arrive en pareil cas, on s'en prenait aux chefs, et des maux qu'ils avaient causés par leur faute, et de ceux dont ils étaient innocents. Pour être juste, il eût fallu attribuer au mauvais temps et à la maladie une partie des malheurs dont on les rendait responsables. Le duc de Brunswick, voyant autour de lui des visages irrités, soupçonnant les reproches qu'on lui adressait, se défendait avec quelque raison en attribuant à la violence et à la durée exceptionnelle des pluies d'automne les désastres de la campagne. Un jour où il rencontra Gœthe, il le prit lui-même à témoin de ce que l'armée avait souffert. « Je suis bien aise, lui disait-il, qu'un juge éclairé et impartial, tel que vous, ait assisté à la campagne. Vous pourrez dire du moins que nous n'avons pas été vaincus par l'ennemi, mais par les éléments. » Gœthe qui n'aimait pas le duc, qui éprouvait de l'éloignement pour les po-

litiques violents et absolus, ne s'empressait guère de le justifier ni même de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes.

Le poëte ne se contente pas de peindre l'invasion de 1792 en traits précis et vigoureux ; en même temps qu'il raconte les événements, il les juge avec la liberté et l'impartialité de l'histoire. En toute occasion, il dit la vérité sur ce qu'il voit, sur les actes de ses compatriotes, sur les sentiments qu'il entend exprimer autour de lui, sur les fautes commises. Il la dit aussi sur l'état de la France. C'est un témoignage bien précieux pour nous que celui d'un ennemi si loyal, si attentif en toute circonstance à démêler le vrai. Pendant la campagne, les Français lui apparaissent sous deux aspects différents ; les uns sous le costume des émigrés, dans les rangs même de l'armée coalisée ; les autres parmi les humbles détails de leur vie privée, comme les habitants infortunés d'un territoire envahi. Les émigrés lui inspirent de la compassion, quelquefois même du respect, lorsqu'il voit le courage avec lequel quelques-uns d'entre eux supportent leurs malheurs, mais il ne se dissimule pas néanmoins les travers qu'il saisit au passage. Ce qu'il admire chez eux, c'est le véritable esprit militaire ; c'est, par exemple, la belle tenue de ces gentilshommes, presque tous chevaliers de Saint-Louis, qu'il rencontre à Grevenmachern, entre Trèves et Luxembourg, pansant eux-mêmes leurs chevaux et les conduisant à l'abreuvoir ; c'est leur industrie en campagne, leur scrupuleuse propreté, le soin qu'ils prennent, dès qu'ils arrivent au campement, de nettoyer et de faire

sécher leurs vêtements salis par la boue ; c'est leur habileté à se procurer des vivres ; l'adresse avec laquelle ils s'emparent des œufs de tout un village et se préparent un souper économique en les faisant cuire dans la cendre chaude.

Mais ces gens courageux, spirituels, industrieux, ne peuvent se guérir de certains défauts qui les rendent ou ridicules, ou insupportables. Rien n'égale leur présomption et leur aveuglement. Ils se sont fait la plus complète illusion sur les dispositions des habitants de la France et des troupes françaises ; malgré leurs fanfaronnades, ils ne voient personne se rallier à eux, aucune partie du pays se soulever en leur faveur. Ils ont quitté l'Allemagne, pleins de confiance, emmenant leurs femmes avec eux, se faisant suivre de leurs magnifiques voitures de gala, de leurs équipages armoriés, ornés de glaces précieuses, argentés et dorés, que pendant la retraite, il sont ensuite obligés de laisser en route, faute de chevaux et que dévalisent les maraudeurs. Gœthe ne peut s'empêcher de sourire et de se moquer, en voyant l'un d'entre eux verser des larmes, parce que les princes français reçoivent sans manteaux quelques gouttes de pluie, en compagnie du roi de Prusse. Dans son attachement pour ses princes, ce gentilhomme est presque tenté de trouver la conduite du roi inhumaine et cruelle. Au fond, beaucoup d'émigrés croyaient se rendre à une partie de plaisir, en commençant la campagne et n'avaient rien oublié de ce qui pouvait servir à leur amusement. Dans une voiture abandonnée par eux, les soldats allemands aper-

çoivent des coffres d'un grand poids et s'empressent de les ouvrir, croyant y trouver des trésors. C'était une simple provision de cartes à jouer, un témoignage manifeste de leur incurable frivolité. Dès sa rentrée en Allemagne et jusqu'à Coblentz, Gœthe entend sur toute la route de nombreuses récriminations contre eux. Les personnes chez lesquelles ils ont logé les accusent d'agir et de parler avec autant d'insolence que si leurs poches étaient pleines d'or et de ne payer qu'en assignats. Les habitants de Coblentz se plaignent qu'ils aient vécu dans cette ville, comme si elle leur appartenait et usurpé le pouvoir du prince régnant. On leur reproche surtout leur fabrique de faux assignats qu'ils ont offerts en payement à leurs créanciers d'Allemagne, comme une valeur sérieuse, et qui, n'ayant point cours en France, ne représentent plus que des chiffons de papiers entre les mains des honnêtes Allemands.

A ces représentants étourdis et frivoles des hautes classes de la société française Gœthe préfère évidemment une société plus simple, les paysans et les bourgeois, les classes analogues à cette population laborieuse pour laquelle il éprouve une sympathie naturelle, dont il observe les mœurs en Allemagne, depuis son enfance. Nous avons vu bien souvent avec quel intérêt il s'occupait des gens du peuple, de leurs habitudes sérieuses, de leurs travaux modestes. En France, sous la curiosité de l'étranger qui assiste à des spectacles nouveaux, il laisse voir aussi beaucoup de cordialité et de sympathie pour les habitants qu'il ren-

contre sur sa route. Il ne se résigne pas facilement aux maux que la guerre leur inflige ; il en souffre pour eux, avec eux et autant que cela dépend de lui, il en adoucit l'amertume. Bien loin d'abuser du droit du plus fort, il considère comme un devoir de ne rien ajouter aux charges si lourdes que l'invasion fait peser sur les habitants des campagnes ; dans chaque village, il paye tout ce qu'il demande et, non-seulement il ne veut pas dépouiller le paysan, mais il veut empêcher que d'autres ne le dépouillent. Il enseigne à ceux chez lesquels il loge les précautions qu'il faut prendre pour se préserver des traînards et des maraudeurs. Il assiste néanmoins à bien des douleurs, il voit des souffrances qu'il n'est en son pouvoir ni de prévenir ni de soulager. Quelques-unes de ces scènes sont décrites avec une précision vigoureuse qui en enfonce le souvenir dans la mémoire. J'en citerai une entre autres à laquelle nous devons attacher toute la valeur d'un document historique et qui nous rappelle à la fois ce que nos pères ont souffert, ce que les défenseurs imprudents de la royauté suscitaient de haines contre elle dans un pays qu'ils dépouillaient systématiquement au nom du roi. Entrés en France pour rétablir, d'après les termes mêmes de la proclamation du duc de Brunswick, le pouvoir royal dans toute son intégrité, les Prussiens qui ne font jamais la guerre gratuitement, comme viennent de nous le prouver de nouveau de récentes et cruelles expériences, entendaient que le souverain au nom duquel ils s'étaient armés payât seul les frais de la campagne et, chaque fois qu'ils exigeaient de la popu-

lation civile des réquisitions de vivres, mettaient leurs exigences sur le compte de Louis XVI, en promettant aux paysans que la cassette royale les indemniserait un jour. Ils remettaient même à leurs victimes des bons sur le roi, payables après la guerre. Aucune conduite n'était plus propre à exaspérer contre les Bourbons les habitants des campagnes. On sait, en effet, le cas que faisaient alors les paysans d'un chiffon de papier, lorsqu'on leur demandait en échange les produits de leur sol ou les bestiaux de leurs étables. Depuis lors, quoique quatre-vingts ans se soient écoulés, ils ne se sont pas guéris de leur aversion pour les billets et n'estiment en réalité que la monnaie d'or ou d'argent.

La scène que Gœthe nous raconte prend sous sa plume un caractère presque tragique. « Plusieurs bergers, nous dit-il, avaient réuni leurs troupeaux pour les cacher dans les bois et dans d'autres lieux écartés; surpris par d'actives patrouilles et conduits à l'armée, ils avaient d'abord été bien accueillis. On s'est enquis des propriétaires, on a séparé et compté chacun des troupeaux. L'inquiétude et la peur, accompagnées de quelque espérance, se lisaient sur le visage de ces braves gens, puis on a fini par répartir les troupeaux entre les régiments et les compagnies, en donnant très-poliment aux propriétaires du papier sur Louis XVI. Ils ont bientôt vu leurs bêtes égorgées à leurs pieds par l'impatience des soldats avides de viande. J'avoue n'avoir jamais eu sous les yeux ni dans l'esprit une scène plus cruelle et plus déchirante. Les tragédies grecques

seules offrent des spectacles aussi saisissants dans leur simplicité. »

Dans d'autres scènes d'un caractère plus paisible, Gœthe se plaît à observer et à nous peindre l'aisance active, le bien-être acquis par le travail et les habitudes patriarcales de nos habitants des campagnes. Déjà, à cette époque, ses yeux sont frappés de ce qui frappe plus justement encore aujourd'hui les étrangers, de l'aspect heureux et gai de nos villages. Peu de misère, presque partout, au contraire, l'apparence d'une vie où tous les besoins essentiels de l'homme sont satisfaits. Les paysans presque partout se nourrissent bien et habitent des maisons commodes. De jeunes garçons qu'il a mis en réquisition pour conduire ses chevaux et auxquels il offre de partager avec lui le pain de munition de l'armée prussienne, repoussent avec dégoût les morceaux qu'on leur présente et déclarent que chez eux ils ont de bon pain, de bonne soupe, de la bonne bière. « Comme tout était bon chez eux et tout mauvais chez nous, ajoute l'écrivain, je leur ai pardonné de s'être échappés presque aussitôt après, en laissant leurs chevaux. Ils avaient du reste beaucoup souffert, et je crois que c'est le pain de munition qui a été pour eux un épouvantail et a déterminé leur dernière résolution. Le pain blanc et le pain noir, c'est véritablement le schibboleth, le cri de guerre entre les Allemands et les Français. » On voit par ce détail que la nourriture des gens du peuple était beaucoup plus grossière en Allemagne qu'en France. En pénétrant dans l'intérieur des maisons rustiques, Gœthe admire le soin avec lequel elles

sont tenues par les ménagères et l'agréable distribution des pièces. Lui-même, on le sait, se piquait comme son père de se connaître en architecture et de bien faire un plan. Ici les plans lui paraissent généralement irréprochables. Presque partout un corridor s'ouvrant sur la rue donne accès dans la maison et de chaque côté de ce corridor se trouvent les chambres indépendantes les unes des autres. Le poëte admire surtout la pièce principale où se tient la famille sous la grande cheminée voûtée, et qui sert à la fois de cuisine et de lieu de réunion. Le meuble qui contient le sel marque la place d'honneur et sert de siége au personnage le plus important ; la crémaillère suspendue à la haute cheminée retient la marmite dans laquelle bout le pot-au-feu national ; enfin les vases de fer soigneusement frottés, la batterie de cuisine brillante de propreté et la vaisselle polie reluisent le long des murs. Gœthe remarque en même temps avec quelle dignité simple, même en face de l'ennemi, les habitants de ces maisons font les honneurs de chez eux, et il écrit à l'éloge de notre bourgeoisie, cette phrase curieuse : *La petite ville* peut être ridicule; les petites villes allemandes sont absurdes.

Ce témoignage mérite d'être recueilli et conservé par les petits-fils des hommes dont le poëte parle ainsi. Nous avons là le portrait véritable de la France, un portrait pris sur le vif dans toute la sincérité d'une impression reçue directement, sans aucun parti pris d'hostilité, encore moins de flatterie. Gœthe rend simplement, naturellement, hommage aux qualités de cette

bourgeoisie que la chute de la noblesse va porter au premier rang. En la voyant de près, il la juge digne d'estime, il ne dissimule pas combien il lui paraît dur d'avoir fait peser sur elle les maux de la guerre ; il cherche autant qu'il peut à préserver des horreurs de l'invasion les habitants inoffensifs, et il n'éprouve pour ses adversaires d'un jour que des sentiments de bienveillance et de sympathie. C'est ainsi qu'on devrait toujours faire la guerre, c'est ainsi qu'on devrait toujours l'écrire. Nous savons malheureusement, par une récente expérience, que les Allemands ne la font aujourd'hui ni ne l'écrivent dans cet esprit d'équité.

IV

Tout en rendant justice à la France, Gœthe n'est pas toujours aussi juste pour la Révolution. On ne peut guère attendre d'un artiste, d'un savant, d'un écrivain tel que lui, une grande admiration pour un événement qui l'arrache à ses paisibles travaux, à mille études commencées, et qui le précipite sur les champs de bataille. On ne demandera pas non plus une grande sympathie pour les révolutionnaires à un étranger dont les compagnons d'armes sont précisément envoyés pour les réduire, pour les remettre sous l'obéissance du roi. Mais s'il n'admire ni n'approuve la Révolution, il en est encore moins le détracteur systématique. Il n'en amoindrit en aucune façon la grandeur, il en

parle avec équité, et, pendant tout le récit de la campagne de France, il ne lui échappe pas une parole qui puisse blesser le patriotisme français le plus chatouilleux. Il comprend même beaucoup mieux que ne le font les Prussiens et surtout les émigrés, ce qui se passe dans les âmes françaises. Il sent qu'il a en face de lui une nation virile, une nation qui ne veut pas que l'étranger dispose de son sort et qui repousse de son sein toute intervention armée. C'est avec ce sentiment de justice et cette parfaite clairvoyance qu'il prononce, le soir de la bataille de Valmy, devant l'état-major prussien consterné, les mémorables paroles que nous avons citées.

Ces paroles lui étaient rappelées un an plus tard, dans une autre circonstance moins triste, mais fort pénible aussi, lorsqu'il rejoignit l'armée prussienne au siége de Mayence. Encore une fois, le moins belliqueux des hommes allait assister à des événements militaires. La France envahie s'était jetée à son tour sur ses envahisseurs. Par une marche hardie, Custine avait voulu opérer une diversion en Allemagne en se portant vers le Rhin où l'appelait d'ailleurs la complicité d'une partie des habitants enivrés des espérances de la liberté. Mais Custine ayant reçu un autre commandement, les 20,000 hommes de son armée se trouvaient cernés dans Mayence par les troupes autrichiennes et prussiennes. Le duc de Weimar avec son régiment prenait part au siége et invita Gœthe à l'y suivre. La situation offrait moins de danger et exposait les hommes à moins de souffrances que la campagne de l'année pré-

cédente. On n'était plus menacé de ces pluies terribles qui avaient fait tant de mal aux coalisés, on ne craignait plus de mourir de faim, les approvisionnements ne manquaient pas, on jouissait même d'un bien-être relatif et dans le quartier du duc de Weimar, les officiers se procuraient plus de vin de Champagne qu'ils n'avaient pu en boire en Champagne. C'est dans une soirée joyeuse, où le vin français n'avait pas fait défaut, que les compagnons de Gœthe lui rappelaient pour rendre hommage à sa perspicacité, les mots prophétiques qui étaient sortis de ses lèvres le soir de la bataille de Valmy : « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle ère historique, et vous pourrez dire que vous en avez été les témoins ». « Chose remarquable, ajoute le poëte dans sa relation du siége de Mayence, cette prophétie s'accomplissait non-seulement dans sa signification générale, mais à la lettre, les Français ayant daté de ce jour leur calendrier. »

Quoique pour Gœthe et pour ses amis les souffrances de ce siége fussent infiniment moins grandes que celles de la campagne de France, ils assistaient encore à des scènes douloureuses, à des assauts de nuit, à des attaques d'où l'on voyait revenir des camarades blessés, d'où quelquefois même ceux qu'on aimait ne revenaient pas tous. Ils avaient de plus sous les yeux le spectacle cruel d'un bombardement, ils pouvaient compter les incendies que le feu de leurs canons allumait dans la ville, les ruines qui chaque jour s'y accumulaient. En regardant ces désordres, Gœthe pensait avec une tristesse patriotique que la guerre se faisait cette fois sur le ter-

ritoire allemand, que l'Allemagne subissait l'invasion après l'avoir portée chez ses voisins l'année précédente. Les conséquences de la faute que le duc de Brunswick avait commise apparaissaient dans leur réalité terrible. Après avoir provoqué et attaqué, il fallait maintenant se défendre. Les Allemands en étaient même réduits à se défendre contre leurs compatriotes, car une partie des habitants de Mayence avaient embrassé les idées de la Révolution et appelé les Français. Ces murs que les canons allemands battaient en brèche, ces maisons qu'incendiaient les boulets, c'étaient les murs et les maisons d'une cité allemande.

Quelle que fût l'horreur du spectacle, Gœthe n'en laissait échapper aucun détail. La curiosité de l'observateur dominait la sensibilité du poëte. Il tenait à tout voir pour tout comprendre et pour tout expliquer. Il regardait brûler les églises et les palais de Mayence, il voyait les femmes, les enfants, les vieillards chassés de la place, comme des bouches inutiles, il suivait des yeux les batteries flottantes des assiégeants, pendant que le cours du Rhin les entraînait et les livrait avec leurs défenseurs au pouvoir des assiégés. Trois semaines durant, du 1 au 22 juillet, il observait, non sans émotion intérieure, mais avec l'apparence du calme, les progrès du bombardement. Il assista ainsi à plusieurs scènes caractéristiques, qui jettent quelques lumières sur l'état des esprits en Allemagne. Le 22 juillet, la ville était en partie incendiée, les édifices avaient beaucoup souffert, de nombreuses maisons tombaient en ruines. Le commandant français de-

manda une capitulation qui lui fut accordée dans les termes les plus honorables. Le bruit s'en répandit aussitôt et Gœthe vit accourir de tous les environs de la ville, des habitants de Mayence que les clubistes avaient chassés et qui rentraient dans leur pays, avec un violent désir de se venger de leurs adversaires politiques. La capitulation ne concernait et ne protégeait que les Français. Les exilés n'entendaient pas qu'elle profitât aux partisans de la Révolution. Ils voulaient, à leur rentrée dans leur patrie, savourer le plaisir de la vengeance. Ils s'établissaient donc en permanence aux portes de la place pour épier la sortie des révolutionnaires et empêcher qu'aucun de ceux-ci pût s'échapper. Le premier jour, quelques voitures qui emmenaient des clubistes passèrent rapidement et se dérobèrent aux recherches. Mais le second jour les émigrés se tinrent sur leurs gardes, ils surveillèrent et arrêtèrent leurs ennemis. Gœthe assista à des vengeances populaires. Il vit un clubiste, qui essayait de se sauver dans une voiture où une belle jeune femme, passant la tête à la portière, adressait des saluts à la foule et cherchait à détourner sur elle toute l'attention. Mais le stratagème ne réussit pas. Les exilés mayençais ouvrirent la voiture, en arrachèrent le fugitif dont les opinions étaient bien connues, et l'accablèrent de coups.

Au milieu de ces émotions violentes, Gœthe contribua pour sa part, et uniquement par amour de l'ordre, à sauver un inconnu que la foule menaçait, sous ses yeux, en face du quartier qu'occupait le duc de Weimar. Laissons-le lui-même raconter cette aventure où

s'accuse un des traits les plus marqués de son caractère. « Un homme de belle taille, nous dit-il, dont le costume n'annonçait pas un militaire, est arrivé à cheval ; à côté de lui, à cheval également, se trouvait une élégante et très-belle femme habillée en homme. Derrière eux venaient quelques voitures, à quatre chevaux, chargées de caisses et de coffres. Il s'est fait un silence effrayant. Puis, tout à coup, on a murmuré dans le peuple, et l'on s'est écrié : « Arrêtez-le ! tuez-le ! c'est « ce coquin d'architecte qui le premier a pillé le doyenné « de la cathédrale et qui y a ensuite mis le feu ! » Il suffisait de quelques hommes résolus et la chose était faite. Sans me préoccuper d'autre chose que d'empêcher qu'on violât l'enceinte du quartier du duc, et songeant à ce que dirait le prince en rentrant s'il ne pouvait pénétrer jusqu'à sa porte que sur les débris qu'aurait faits la vengeance privée, je suis rapidement descendu dehors, et j'ai dit d'une voix impérieuse : « Arrêtez ! » Le lieu est sacré, ajouta-t-il avec énergie ; c'est le quartier du duc de Weimar. D'ailleurs vous n'avez pas le droit de toucher à cet homme. Il est couvert par la capitulation. Dès que les troupes prussiennes le laissent passer, vous devez le respecter. Vous n'êtes pas ici des juges, vous n'êtes que des témoins. Il parla ainsi avec tant de résolution et de présence d'esprit qu'il arrêta l'émotion populaire et donna le temps au groupe suspect de disparaître. Comme un de ses amis lui faisait observer qu'il s'était exposé à un véritable danger pour sauver peut-être un criminel, il répondit par ces paroles significatives : « Après tout, c'est

dans ma nature! j'aime mieux commettre une injustice que de supporter un désordre. » L'amour de l'ordre, qu'il tenait de son père, l'amour de l'ordre dans la vie privée et dans la société, voilà en effet un des traits les plus marqués de son caractère.

A l'occasion du succès qu'obtint, ce jour-là, la petite harangue de Gœthe, Viehoff fait remarquer que Gall lui reconnaissait la bosse de l'éloquence populaire, et que, comme orateur, le poëte aurait eu sans doute beaucoup d'ascendant sur les masses. C'est un point très-douteux. Car une autre fois, Gœthe ayant un discours préparé à prononcer, perdit tout à coup le fil de ses idées et s'interrompit pendant dix minutes. Il fallut toute la patience du public allemand et tout le respect qu'inspirait sa personne pour que cette mésaventure ne fît pas rire les assistants. Il semble, au contraire, que les tempéraments de l'éloquence académique aient beaucoup mieux convenu à son génie que les éclats de l'éloquence populaire.

Des fenêtres de la maison qu'il occupait au quartier du grand-duc de Weimar, Gœthe assista également au défilé des troupes françaises qui évacuaient Mayence. Il en fait une peinture frappante qui a pour nous toute la valeur d'un document historique : « A la suite de la cavalerie prussienne, venait la garnison française. Elle s'annonçait de la manière la plus étrange : une colonne de Marseillais, petits, minces, avec des habits de diverses couleurs et déguenillés, piétinait comme si le roi Edwin avait ouvert sa montagne et lâché son armée de nains joyeux. Suivaient des troupes régulières, sé-

rieuses et sombres, mais non abattues ni humiliées. Ce qui fit le plus de sensation, ce fut l'arrivée des chasseurs à cheval ; ils étaient parvenus jusqu'à nous en silence, lorsque leur musique a commencé *la Marseillaise*. Le *Te Deum* révolutionnaire a quelque chose de triste et de sinistre, même quand il est exécuté avec verve ; cette fois, on a adopté une mesure lente comme le pas traînant de la marche. C'était saisissant et terrible ; c'était aussi un grave spectacle que celui de ces cavaliers élancés, maigres, d'un certain âge, dont l'aspect offrait quelque ressemblance avec cette musique ; quelques-uns auraient pu être comparés à don Quichotte, mais dans l'ensemble leur tenue était respectable! »

Le poëte nous fournit un autre renseignement dont nos histoires ne tiennent généralement pas assez de compte, en nous racontant qu'à son entrée à Mayence, dont il visitait les ruines avec tristesse, on lui apprit que la ville aurait pu tenir plus longtemps, que des approvisionnements considérables y existaient encore, que le vin y était en abondance et que la nef de la cathédrale renfermait un amas de sacs de farine intacts. Mayence ne se rendait peut-être pas faute de vivres, comme le répètent en général les relations françaises du siége. On croyait, au contraire, dans l'armée allemande, que Merlin de Thionville et les autres commissaires avaient capitulé par calcul politique plutôt que par nécessité, lorsqu'ils avaient appris que la Montagne triomphait à Paris, afin d'assister au triomphe de leur parti et d'en prendre leur part. Notre histoire nationale gagnerait à être éclairée et contrôlée, plus qu'elle ne l'est d'habi-

tude, par le témoignage des étrangers dignes de foi.

Pendant les deux années mémorables de 1792 et de 1793, Gœthe avait vu en quelque sorte à l'œuvre la Révolution française. Ce spectacle lui a-t-il inspiré d'autres travaux que les deux relations fidèles de la campagne de France et du siége de Mayence? son imagination s'est-elle emparée des événements, comme elle l'a fait tant de fois, pour les transformer et les idéaliser dans une œuvre d'art? Nous chercherions en vain quelque grande production qui répondît à cette phase si importante de son existence. Mais des compositions de moindre valeur ont gardé la trace de ce qu'il éprouva et de ce qu'il vit alors. Sans parler de *la Fille naturelle*, d'*Hermann et Dorothée* et de quelques scènes de *Faust*, où reparaît le vivant souvenir de la Révolution, nous citerons comme appartenant à cette époque et en portant la marque une farce intitulée: *le Citoyen-Général*, où le poëte se console des violences que la Révolution le condamne à voir, en cherchant le côté plaisant et bouffon des scènes révolutionnaires. Pendant que les cœurs se serrent et que lui-même se sent envahi par les impressions tristes, il tâche de secouer sa tristesse et celle des autres par une arlequinade. Il s'agit avant tout de retrouver la gaieté, la belle humeur d'autrefois et d'échapper à l'obsession de la Terreur. Gœthe ne songe qu'à faire rire, et il raconte lui-même que, grâce au *Citoyen-Général*, même dans les temps les plus douloureux, on a passé à Weimar quelques joyeuses soirées. Deux bons acteurs comiques, Beck et Malcolmi, qui jouaient les deux principaux

rôles de la pièce, auxquels le poëte avait certainement songé en créant les types de ses personnages, amusaient beaucoup le public et obtenaient un grand succès d'hilarité.

Rien de plus simple que l'intrigue du *Citoyen-Général*. Deux jeunes campagnards, qui s'aiment tendrement, viennent de se marier et jouissent des douceurs d'une lune de miel, dont la gracieuse peinture nous retrace l'image du propre bonheur de Gœthe, des jouissances paisibles qu'il doit à son union avec Christiane Vulpius. Georges et Rose, tel est leur nom, vivent avec le père de Rose, vieux campagnard naïf, nommé Martin. Pendant que les deux amoureux se rendent ensemble aux champs, Martin, resté seul à la maison, reçoit la visite d'un de ses voisins, d'un compère rusé et adroit qui voudrait bien duper son ami, s'amuser d'abord et se régaler ensuite à ses dépens. Après avoir regardé si personne ne peut venir les déranger, le nouveau venu, qui s'appelle Schnaps, annonce mystérieusement à son ami qu'il a de grands secrets à lui révéler. Sa réputation de bon patriote s'est répandue à travers le monde, et les Jacobins de Paris lui ont fait l'honneur de penser à lui. Il y a quelques jours, on le mandait à la ville pour y soigner un malade étranger qu'on disait blessé au pied. Il se présente, en effet, chez l'étranger, examine le pied malade, n'y trouve aucune trace de ce prétendu mal, et, avant qu'il fût revenu de sa surprise, voit son client se jeter à son cou, en lui disant : « Citoyen Schnaps, nous connaissons à Paris votre patriotisme, je suis un envoyé du

club des Jacobins et je vous apporte le brevet de général.» Puis, pour donner plus de poids à ses paroles, Schnaps tire d'un petit sac un bonnet rouge, une cocarde nationale, un habit national et un sabre dont il s'affuble aux yeux de Martin ébahi. Le piquant de cette scène, c'est que tous ces objets avaient été effectivement trouvés, pendant la campagne de France, dans le havre-sac d'un soldat français, par Paul, le fidèle domestique de Gœthe, et que, pour donner plus de vérité à la représentation, Gœthe les prêtait à l'acteur qui jouait le rôle de Schnaps.

Malheureusement pour Schnaps, pendant qu'il endosse son uniforme, Martin l'avertit qu'il entend Georges revenir, Georges son ancien rival auprès de Rose, qui lui garde rancune d'avoir aspiré à la main de celle-ci, et qui, s'il le rencontre, lui fera peut-être un mauvais parti. Martin s'amuse de la frayeur qu'il lit aussitôt dans les regards de son interlocuteur et prend plaisir à l'effrayer davantage. « Monsieur le général, lui dit-il, voici Georges qui arrive. Monsieur le général, il porte un gros bâton. Sauvez-vous, monsieur le général, l'ennemi approche. » Schnaps se sauve, en effet, au grenier à foin, en prétendant qu'il n'a point peur, mais qu'il agit simplement par prudence, pour éviter une querelle qui serait désagréable à son hôte. Après le départ de Georges, Schnaps rentre en scène tout couvert de foin, et cherche à se dédommager de la frayeur qu'il vient d'avoir en faisant un bon déjeuner aux dépens de Martin. Il raconte donc à celui-ci comment il faudra s'y prendre pour se défaire des aristocrates ; il fait sem-

blant de vouloir attaquer le château du seigneur voisin, et, dans le cours de sa démonstration, il fait sauter la serrure d'une armoire où il sait que Rose enferme le lait caillé ; il s'empare d'un pot qu'il dépose sur la table, d'une miche de pain et d'un sucrier, et, sa démonstration finie, s'assied tranquillement comme pour s'approprier les dépouilles d'un ennemi vaincu. Mais à peine a-t-il porté à sa bouche la première cuillerée du déjeuner qu'il vient de conquérir, que Georges arrive, sans être entendu, et bâtonne le voleur. La scène où Schnaps essaye ainsi d'attraper Martin est imitée, un peu lourdement et pesamment, à la manière allemande, d'une jolie petite scène des *Deux billets*, de Florian, où Scapin essaye de duper Arlequin. On dit même que c'est après avoir vu jouer *les Deux billets*, par l'excellent acteur Beck, que Gœthe conçut l'idée d'écrire sa pièce, en y taillant pour lui un rôle analogue à celui de Scapin.

Au dénoûment, Schnaps est démasqué, comme l'est Scapin dans la comédie française. On découvre qu'il n'a jamais reçu du club des Jacobins l'uniforme de citoyen général, mais qu'il l'a tout simplement volé à un prisonnier français. La pièce se termine par quelques moralités que le poëte met dans la bouche du seigneur du pays à l'adresse de tous ses vassaux. « Enfants, dit-il à Georges et à Rose, aimez-vous, cultivez bien vos champs et tenez bien votre ménage! Vous, bon vieillard, dit-il à Martin, mettez votre gloire à bien connaître la nature du sol et la différence des saisons ; réglez vos semailles et vos moissons en conséquence.

Laissez les pays étrangers arranger eux-mêmes leurs affaires, et n'observez l'horizon politique que tout au plus le dimanche et les jours de fête. Que chacun commence par soi, il trouvera beaucoup à faire. Que l'on mette à profit le temps de paix qui nous est accordé, que l'on se procure à soi et aux siens de légitimes avantages ; on contribuera de la sorte au bien général.»

C'est là le fond de la pensée de Gœthe, c'est ce qu'il disait volontiers à tous ceux qui le consultaient sur les questions politiques : occupez-vous de bien faire chacun votre métier, remplissez avec soin vos devoirs professionnels, développez individuellement vos facultés dans la position sociale où le sort vous a placés et tout ira pour le mieux. La somme de la prospérité générale résultera de l'effort de chacun. Il y a quelque chose de vrai dans ce langage. Néanmoins, avec une morale si étroite, on ne réalise aucun progrès. Par défaut de sens historique, ou plutôt par antipathie pour tout ce qui amène des luttes et des divisions entre les hommes, Gœthe ne se demande pas si le développement des facultés individuelles et le bonheur particulier de chacun, qu'il considère comme le but et la fin dernière de chaque existence, dépendent uniquement des efforts de l'individu, si les institutions politiques n'ont pas aussi la vertu de contrarier ou de favoriser le travail que l'homme isolé opère sur lui-même. Quelqu'un de ses compatriotes, encore soumis à un maître absolu, tenu en vasselage par un seigneur, aurait pu lui répondre : « Sans doute, je vais travailler énergiquement, développer mes facultés sans relâche, cultiver tout ce que la na

ture a déposé en moi de germes féconds ; c'est là l'essentiel, je le sais. Mais à quoi me servira mon travail, si moi et ce qui m'appartient nous dépendons du bon plaisir d'un maître tout-puissant? Aujourd'hui, comme vous nous le dites et comme nous le voyons, ce maître est humain, généreux, bienfaisant. Mais me garantissez-vous qu'il le sera toujours, que le pouvoir absolu ne le corrompra point, que son fils héritera de ses vertus et qu'un jour je ne serai pas puni de ne m'être occupé que de moi, et non de la chose publique, en subissant une domination insupportable, un joug que j'aurais brisé d'avance si je m'étais intéressé plus tôt aux affaires de l'État? Sans doute, moi qui vis du travail de mon esprit ou du travail de mes mains, je ne ferai pas de la politique mon occupation habituelle. Mais je ne négligerai pas les armes qu'elle m'offre, le moyen qu'elle me donne de participer aux affaires de mon pays, et, par conséquent, aux miennes. » La Révolution française modifiait, en effet, profondément les relations entre le souverain et les sujets, telles qu'elles existaient en Allemagne ; elle substituait la notion du droit à celle du bon plaisir et enseignait aux peuples que leur sort ne dépend pas de la tolérance, des vertus, de la bonne volonté d'un homme, mais d'eux-mêmes, de leur propre énergie et que le pouvoir réside non dans la souveraineté plus ou moins clémente, plus ou moins sage d'un seul, mais dans la représentation librement élue du pays tout entier.

V

La France envoyait ainsi ses idées au delà du Rhin, en même temps que ses soldats, et faisait pénétrer dans les classes jusque-là déshéritées des notions de liberté et surtout d'égalité qui enflammaient les espérances populaires. Partout où le pouvoir n'avait pas devancé les besoins par des réformes politiques, la Révolution française recrutait des auxiliaires parmi tous ceux qui souffraient encore des abus qu'elle voulait détruire. L'Allemagne touchait de trop près à la France, trop d'institutions féodales y subsistaient d'ailleurs pour qu'un grand nombre d'esprits ne fussent pas entraînés par la contagion des idées françaises. La république s'offrait aux âmes généreuses comme un gouvernement idéal, aux intérêts longtemps opprimés comme un gouvernement réparateur. Dès 1792, en traversant Mayence pour rejoindre l'armée d'invasion, Gœthe avait soupçonné chez quelques-uns de ses amis des sentiments républicains. L'année suivante, ces sentiments avaient éclaté. Une partie de la population de la ville appelait les Français et ceux qu'on désignait sous le nom de clubistes n'étaient que les représentants les plus exaltés des opinions républicaines venues de France avec nos soldats.

Gœthe ne pouvait voir avec plaisir ce débordement de l'influence étrangère. Les agitations populaires aux-

quelles il assistait avaient pour lui le double tort de déranger ses travaux et de troubler la sérénité de son esprit. On sait de plus qu'il n'aimait pas les situations violentes. Cet instinct pacifique et conciliant de sa nature, qui, dans le drame, l'éloignait des conceptions tragiques, en le portant à adoucir et à tempérer tous les effets violents, lui inspirait une aversion décidée pour les déchirements politiques. Si, jusque dans le domaine de la fiction, il redoutait les émotions trop fortes, il les supportait encore moins dans la réalité. Aussi le voyons-nous partagé entre deux dispositions contraires. D'une part, il voudrait échapper à l'influence des événements qui le pressent et qui l'assiégent; il voudrait s'en distraire par l'étude, par l'activité; mais, d'autre part, il y est ramené, en quelque sorte malgré lui, par la force des circonstances, par la menace impérieuse des faits qui s'imposent à lui, surtout par son habitude invétérée de prendre la réalité pour point de départ et de s'inspirer du présent. Ce double souci lui inspire, sous l'impression des événements, des ouvrages de deux natures différentes.

Dans *le Citoyen-Général*, il pense certainement à la Révolution et à la propagande politique des révolutionnaires. Mais il y pense pour se défaire de l'inquiétude que ceux-ci lui causent, pour étouffer un sentiment triste sous des paroles gaies. Il tourne en bouffonnerie des tendances dont il ne connaît que trop la gravité, qu'au fond il est obligé de prendre au sérieux plus qu'il ne le voudrait. Il sait bien qu'en faisant la cari-

cature des révolutionnaires de bas étage, il ne leur ôte pas pour cela le pouvoir de nuire; mais, en se moquant d'eux, en ridiculisant la Terreur, il se prouve à lui-même que la liberté de son esprit survit aux horreurs de la Révolution. Il rit du citoyen Schnaps, de son costume, de ses bravades et de ses discours, pour n'avoir pas à s'en effrayer. C'est un effort de sa libre et joyeuse nature pour échapper à l'étreinte de la réalité, pour sortir un instant de l'abîme de tristesse où les événements le plongent. Il le dit lui-même à la fin de la pièce, par la bouche du seigneur, lorsque celui-ci regardant la défroque révolutionnaire de Schnaps, la cocarde, l'uniforme et le bonnet rouge, prononce ces paroles significatives : « N'est-ce pas quelque chose que ces objets, qui ont fait tant de mal dans le monde, nous aient du moins fait rire une fois? » C'est là ce qu'on pourrait appeler la moralité de la comédie.

Une pensée analogue, avec des nuances diverses, se fait jour dans les *Entretiens des émigrés allemands*, ouvrage un peu postérieur au *Citoyen-Général*. Ici il ne s'agit plus de rire de la révolution, mais il s'agit encore d'y échapper. Ne pouvant pas l'oublier, en sentant au contraire le poids sur sa vie et sur son esprit, l'auteur s'efforce du moins de s'en distraire par le libre travail de l'imagination, d'en amortir les cruels effets par la douceur des relations sociales, par d'aimables entretiens d'où la politique est bannie. Trouvant quelque analogie entre sa situation et celle de Boccace, pendant la peste de Florence, Gœthe prend pour modèle le *Décaméron*. Les cavaliers spirituels et les femmes élégantes qui,

dans le *Décaméron*, racontent successivement des aventures gaies ou tragiques, sont réunis au même lieu par une pensée commune, pour effacer, s'il se peut, de leurs esprits, les horribles images de la peste de Florence. Aux yeux de Gœthe, la Révolution, telle qu'elle s'annonce en Allemagne, est aussi un fléau, une peste morale qui sème partout la discorde, qui divise les familles, qui partage la société en deux camps, et dont les honnêtes gens éprouvent le besoin de détourner leurs regards pour reposer un peu et calmer leur pensée. Son prologue exprime la répugnance que lui inspirent les discussions politiques qui alors pénétraient partout et empoisonnaient jusqu'à la vie de famille. A ces conversations violentes et passionnées on voit combien il préfère les entretiens plus calmes où des esprits délicats n'agitent que des questions de philosophie ou de littérature. La forme même qu'il donne à sa fiction éloigne la politique et ne ramène entre les personnages qu'il met en scène que des conversations ou des récits paisibles. Voici le cadre qu'il a choisi.

Il suppose qu'une famille noble des bords du Rhin a été chassée de ses domaines par l'invasion française et obligée de chercher un refuge dans les pays voisins. Ces émigrés reviennent ensuite dans leurs foyers, lorsque les Allemands à leur tour reprennent l'offensive et bloquent à Mayence les soldats français. Pendant le siége, les divers membres de la famille, qui ont repris possession de leur château, y donnent l'hospitalité à un conseiller, attaché à une cour voisine, et que la guerre exile de chez lui. Dans cette société rassemblée par les

malheurs du temps se trouvent représentées les deux opinions qui partagent l'Allemagne. Naturellement l'opinion aristocratique, antifrançaise, y domine. On ne peut pas demander à une famille de nobles allemands beaucoup de tendresse pour une révolution qui les dépouille d'une partie de leurs priviléges. Cependant l'un d'eux, un jeune gentilhomme, adopte avec enthousiasme les idées révolutionnaires, soutient que la Révolution apporte avec elle beaucoup de bienfaits, souhaite le triomphe des armes françaises et défend particulièrement contre la plus grande partie de la société les clubistes de Mayence, qui ont appelé l'étranger sur le sol allemand. Ce langage provoque naturellement la contradiction. Le conseiller y répond par le tableau de tous les malheurs qu'a déjà entraînés la Révolution et par l'annonce de tous ceux qu'elle entraînera dans l'avenir. Entre ces deux personnes également convaincues, également ardentes, dont l'une est exaspérée d'ailleurs par le sentiment de ses souffrances, la discussion s'envenime. Le conseiller espère que les clubistes de Mayence, qui ont livré leur patrie à l'ennemi, recevront un châtiment exemplaire. Le jeune gentilhomme exprime à son tour le vœu que la guillotine fasse un tour en Allemagne et y abatte un certain nombre de têtes aristocratiques. A ce dernier mot, le conseiller, piqué au vif, déclare qu'il ne peut plus entendre de sang-froid un tel langage, qu'il ne laissera pas outrager plus longtemps devant lui tout ce qu'il a l'habitude de respecter, demande ses chevaux et malgré les instances que font ses hôtes pour le retenir, quitte immédiatement la société.

La maîtresse de la maison, la baronne chez laquelle se trouvent réunis les émigrés, se plaint amèrement que des querelles intestines la séparent d'anciens amis auxquels elle avait été heureuse d'offrir un refuge, qu'elle voit partir avec douleur pour un nouvel exil. Elle prend alors un parti énergique, elle demande à ses parents, à tous ceux qui l'entourent, de renoncer pour l'avenir aux discussions politiques. Elle fait de cette règle absolue la condition et comme la loi de son hospitalité. Que les personnes de la même opinion, lorsqu'elles se trouvent ensemble, échangent entre elles leurs idées, leurs espérances ou leurs craintes, rien de plus naturel assurément. La noble châtelaine connaît trop la nature humaine pour exiger de ses hôtes qu'ils se détachent des préoccupations du moment et qu'ils renoncent à s'intéresser aux affaires publiques, à choisir même un drapeau au milieu du conflit des opinions. Ce qu'elle attend seulement de leur urbanité, au besoin de leur déférence pour une femme, c'est qu'on ne discute plus avec acharnement, avec âpreté sous son toit. Pourquoi la politique ferait-elle perdre aux honnêtes gens de tous les partis les habitudes du savoir-vivre? Est-ce qu'autrefois les personnes de la même société tombaient d'accord sur toutes les questions? est-ce qu'il n'existait pas entre elles des nuances d'opinion, quelquefois même de graves sujets de dissentiment? Néanmoins on n'allait pas jusqu'à se quereller, encore moins jusqu'à se traiter en ennemis. La première règle de toute relation sociale est, en effet, d'éviter ce qui mécontenterait, à plus forte raison ce qui blesserait

les personnes avec lesquelles on vit ou qu'on rencontre simplement dans le monde. Est-ce que par exemple les catholiques et les protestants vivraient en bonne harmonie dans les mêmes villes, s'ils ne se ménageaient point les uns les autres, s'ils ne faisaient point de fréquents sacrifices à l'esprit de sociabilité? La politique créera-t-elle donc entre les hommes des séparations plus tranchées que la religion ? C'est pour éviter ce malheur, que l'intelligente baronne exclut de son salon les discussions politiques et demande même à ses hôtes que chacun fasse effort pour ramener la paix sous son toit, pour rendre agréable la société commune, en racontant quelque histoire ou en imaginant quelque conte. Un récit bien fait apaisera tous les dissentiments et suspendra les soucis de chacun. Toutes les personnes présentes acceptent cette proposition pacifique et prennent la parole à tour de rôle, en évitant soigneusement les questions irritantes, tout ce qui pourrait rappeler à l'esprit les débats du jour. Nous devinons sans peine le sens de l'apologue. Les *Entretiens des émigrés* sont une distraction que Gœthe se donne lui-même et qu'il nous offre, pour échapper à l'éternelle discussion politique, à ces luttes stériles où chacun se cantonne dans son opinion, comme dans un fort d'où l'on brave l'ennemi. Il tente de se soustraire à l'obsession de la réalité, il se débarrasse des liens durs et étroits dont le temps présent veut l'enlacer, en se réfugiant dans un monde idéal, dans la région plus libre de la science, de la poésie et de l'art. Il appelle les muses à son secours contre la politique.

C'est en effet, un moyen très-simple d'éluder le problème politique. Ce n'est pas un moyen de le résoudre. Dans les *Entretiens des émigrés allemands*, le poëte se dérobe à la difficulté, il la tourne en quelque sorte au lieu de l'aborder de front; il n'a en définitive proposé aucune solution, il a simplement évité de se prononcer et de prendre parti. Le fond de sa pensée, son opinion personnelle se révèlent plus clairement dans une œuvre dramatique qui malheureusement reste inachevée, où manquent la plus grande partie du troisième acte et le cinquième acte tout entier, mais qui renferme des scènes vigoureuses. L'intrigue des *Révoltés* nous transporte dans une petite principauté allemande et nous jette au milieu d'une situation révolutionnaire. Nous y trouvons le suzerain ou plutôt la tutrice du suzerain, une comtesse qui gouverne au nom de son fils mineur en contestation avec des communes qui réclament l'exemption de certaines corvées, en invoquant pour établir leurs droits un document dont il ne reste malheureusement qu'une copie, dont l'original est perdu. Pendant quelques années, la querelle est restée comme en suspens. Mais, sous l'influence des idées françaises, des esprits audacieux travaillent le peuple et cherchent à provoquer un soulèvement violent contre la comtesse, à mettre des armes entre les mains des paysans, pour que ceux-ci revendiquent par la force ce qu'ils ne peuvent obtenir par la douceur.

Dans les deux camps, dans le camp populaire et dans le camp de l'aristocratie, Gœthe introduit des personnages dont il semble tracer le portrait d'après nature.

Les défenseurs du peuple sont au nombre de deux : d'abord le précepteur du jeune comte, puis un chirurgien. Le précepteur, ecclésiastique séduit par les idées nouvelles, représente une classe de mécontents que nous connaissons, le mécontent lettré, que la mauvaise fortune a jeté dans une situation subalterne, qui se sent supérieur à ses fonctions, que les devoirs de sa charge humilient et qui s'en affranchit le plus qu'il peut en négligeant son élève pour suivre les réunions publiques et pérorer dans les clubs. Le chirurgien, dont Gœthe analyse le caractère avec beaucoup de soin et de finesse, représente une autre classe qu'on voit toujours surgir en temps de révolution, celle des gens qui, avec un mérite réel, mais avec plus de prétention encore que de mérite, se croient destinés aux premiers rôles, aspirent à tout et bouleverseraient le monde pour satisfaire une ambition dont leur suffisance ne met pas en doute un instant la légitimité. Le chirurgien Brême de Brémenfeld, jusque-là confiné dans l'exercice de sa profession, saisit avec joie l'occasion de faire l'important, d'exercer une sorte d'influence et de laisser croire surtout qu'il l'exerce. Il est de ces gens qui s'admirent du matin au soir, qui parlent volontiers d'eux-mêmes, de leur mérite, de leur science, au besoin de leur famille et de leurs ancêtres. Sa profession lui paraît la première profession du monde, tout simplement parce qu'elle est la sienne. A ses yeux, nul ne vaut un bon chirurgien. Un avocat qui gagne une cause pourrait tout aussi bien la perdre ; car le droit n'est jamais clair, chacune des deux parties aux prises se croyant égale-

ment sûre du sien. Le médecin, qui a l'air de guérir son malade, ne le guérit pas en réalité, il ne fait que changer la maladie de place, tandis que le chirurgien, du bout de son instrument, supprime et déracine le mal. En Allemagne, le chirurgien remplit aussi les fonctions de barbier. Sans parler des opérations chirurgicales qui exigent tant d'adresse, quelle habileté de main ne lui faut-il pas pour raser tant de mentons et de visages différents? La vanité, on le voit, est le défaut capital de Brême de Brémenfeld, défaut commun à beaucoup de bourgeois, qui n'aspirent à chasser les nobles que pour les remplacer. C'est en même temps un esprit positif, fort occupé des biens solides, ne laissant échapper aucune occasion d'arrondir sa fortune. Quand il se met à la tête du mouvement de sa commune, il stipule pour lui-même certains avantages pécuniaires qui lui seront assurés après la campagne. Ce partisan du droit des peuples n'échappe pas non plus à une autre faiblesse qu'ont partagée quelques démocrates de tous les temps. Il estime et il admire la force, il a servi sous Fréderic II, il a vu Frédéric II à l'œuvre, il a même reçu la visite du roi dans un hôpital et recueilli quelques paroles de cette bouche souveraine. Depuis lors, le prétendu défenseur des opprimés et des faibles ne parle qu'avec enthousiasme du plus impérieux et du plus absolu des princes. Il lui compose une légende, comme tant de républicains ont eu la sottise d'en composer une en France pour Napoléon Ier. Il va même jusqu'à dire que tous les vieux démocrates devraient adorer, comme leurs saints, Fré-

déric II et Joseph II. Que de fois la démocratie ne commet-elle pas de ces méprises, lorsqu'une main de fer écrase toutes les classes, nivelle tous les rangs de la société et que la foule se félicite de ne plus sentir au-dessus de sa tête aucune supériorité sociale, comme si l'égalité de tous dans la servitude pouvait consoler chacun de la perte de sa liberté !

Le parti aristocratique compte, dans la pièce des *Révoltés*, un certain nombre de personnages dont Gœthe trace également le portrait d'après nature. C'est d'abord un jeune gentilhomme, impertinent et libertin, qui se mêle peu de politique, ne songe qu'à ses plaisirs, abandonnerait tous ses droits pour garder le droit du seigneur et ne connaît guère la bourgeoisie et le peuple que par les jolies filles auxquelles il fait la cour. C'est ensuite une jeune personne, du caractère le plus fier et le plus ardent, élevée dans tous les préjugés de sa caste et joignant à l'orgueil de la race l'énergie d'un tempérament indompté. Elle ne discute pas avec ses adversaires, elle n'expose pas ses opinions, elle les impose. Habituée aux exercices du corps, endurcie à la fatigue, elle manie son fusil de chasse plus volontiers que la parole. Au milieu des embarras qui assiégent sa famille, elle seule prend un parti énergique et tranche le nœud gordien. On lui a dit que le bailli avait volé un document et que ce vol causait tout le mal, en amenant d'interminables difficultés entre la comtesse et les communes. Sans perdre son temps en discours, elle va trouver le bailli, le couche en joue avec sa carabine, lui fait avouer qu'il cache un docu-

ment, envoie chercher la pièce de conviction pendant qu'elle tient toujours le coupable au bout de son arme, et, en fournissant la preuve du droit des paysans, réconcilie ceux-ci avec sa mère.

Quant à la comtesse elle-même, elle se tient au centre de la pièce, entre les deux partis, dans l'attitude d'un juge ou d'un témoin qui cherche à démêler la vérité, à faire équitablement la part de chacun au milieu des opinions contraires. Elle proposerait volontiers une transaction, un moyen terme entre les idées anciennes et les idées nouvelles. Elle rapporte de Paris, où elle a vécu quelque temps, une notion de la justice plus générale et plus élevée que ne l'ont d'ordinaire les personnes de sa caste ; elle sait, elle convient que la noblesse doit céder quelque chose de ses droits, que les nobles ont commis dans le passé un grand nombre d'injustices, qu'ils ont dans le présent à réparer beaucoup de torts, à faire oublier de criantes iniquités. Elle voudrait donc qu'on écoutât et qu'on satisfît les griefs du peuple, mais elle voudrait en même temps que le peuple fût modéré dans ses demandes. En un mot, au lieu d'une révolution violente, elle appelle de ses vœux une révolution pacifique, un compromis entre les deux classes de la société. C'est ce personnage de la comtesse que Gœthe a chargé d'exprimer ses opinions personnelles sur la crise que le monde traverse. S'il avait à résoudre le problème social, il le résoudrait dans les mêmes termes que l'héroïne de sa pièce.

Lui-même disait à Eckermann, le 4 janvier 1824 : « J'ai écrit ma pièce des *Révoltés* au temps de la première

Révolution, et on peut la regarder comme ma profession de foi politique à ce moment. J'avais fait de la comtesse le représentant de l'aristocratie, et les paroles que je mets dans sa bouche indiquent quels doivent être les sentiments d'un noble. La comtesse vient d'arriver de Paris, elle a été témoin des préliminaires de la Révolution et elle n'en a pas déduit une mauvaise doctrine. Elle s'est convaincue que s'il est possible d'opprimer le peuple, on ne peut l'écraser, et que le soulèvement des classes inférieures est une suite de l'injustice des grands. « Je veux à l'avenir, dit-elle, éviter soigneusement toute action injuste, et sur les actes injustes d'autrui, je dirai hautement dans le monde et à la cour mon opinion. Aucune injustice ne me trouvera plus muette, quand même on devrait me décrier en m'appelant démocrate. » Je croyais que cette manière de penser était tout à fait digne de respect. Elle était alors la mienne, elle l'est encore... Je ne pouvais pas être un ami de la Révolution française, parce que j'étais trop touché de ses horreurs, qui, à chaque jour, à chaque heure, me révoltaient, tandis qu'on ne pouvait pas encore en prévoir les suites bienfaisantes. Je ne pouvais pas voir avec indifférence que l'on cherchât à reproduire *artificiellement* en Allemagne les scènes qui, en France, étaient amenées par une nécessité puissante. Mais j'étais aussi peu l'ami d'une souveraineté arbitraire. J'étais pleinement convaincu que toute révolution est la faute non du peuple, mais du gouvernement. Les révolutions seront absolument impossibles, dès que les gouvernements seront constamment équitables et

toujours en éveil, de manière à prévenir les révolutions par des améliorations opportunes ; dès qu'on ne les verra plus se roidir jusqu'à ce que les réformes nécessaires leur soient arrachées par une force jaillissant d'en bas[1].»

Les idées que Gœthe exprime ici, avec une sincérité incontestable, datent en réalité d'avant 89 et portent la marque de l'ancien régime. On comprend très-bien qu'une telle doctrine politique n'ait pas satisfait les révolutionnaires allemands. Avec des intentions très-pures et un grand amour du bien public, le poëte repousse néanmoins le droit nouveau qu'inaugure la Révolution française, le principe d'égalité sociale, au nom duquel la loi ne laisse plus subsister de distinctions entre les hommes et supprime du même coup les classes et les priviléges. Pour son compte, il croit, au contraire, à la vertu politique de l'aristocratie, à la nécessité de maintenir dans l'État une classe supérieure, non-seulement honorée et distinguée, mais investie d'une part considérable du pouvoir. Sur la question même de la souveraineté, il ne s'accorde pas davantage avec les révolutionnaires. Ceux-ci déplacent le pouvoir souverain et le font résider, non plus dans une famille ni dans un homme, mais dans le peuple. Lorsque Gœthe exprime l'avis que les gouvernements devraient faire des concessions à propos pour éviter les luttes violentes, il parle un langage qui paraît suranné

[1] Daniel Stern a exposé, avec sa pénétration et sa vigueur habituelles, les idées politiques de Gœthe. *Dante et Gœthe*, p. 280 et suivantes

aux partisans de la Révolution. C'est, en effet, sous-entendre que les gouvernements sont d'une essence supérieure, que la souveraineté leur appartient, et qu'il dépend d'eux, suivant les circonstances, de céder ou de ne pas céder aux vœux de leurs peuples. D'après un principe tout opposé, la Révolution dépouille les gouvernements de tout droit primorial, antérieur à la volonté nationale. Elle ne leur attribue aucune puissance qui ne leur vienne des citoyens eux-mêmes et que ceux-ci ne puissent d'avance limiter. Il ne s'agit donc pas de savoir ce que le souverain concédera au peuple, en vertu de son bon plaisir, mais ce que le peuple, seul maître et seul juge, accordera de pouvoir au souverain. Le véritable souverain, ce n'est plus celui qui gouverne, mais celui qui est gouverné et qui ne délègue la puissance que dans la mesure, pour le temps où il lui convient de le faire. Gœthe commet donc un véritable anachronisme de langage, quand il parle, après 1789, des concessions que les princes doivent faire à leurs sujets, pour prévenir le mécontentement de ceux-ci. La volonté nationale, dont les gouvernements ne sont plus qu'une émanation, ne demande plus aux chefs qu'elle a créés de vouloir bien céder quelque chose d'un pouvoir qu'ils tiennent d'elle seule ; elle leur demande des comptes, comme à ses délégués, et non des concessions, comme à ses ministres. Quand le pouvoir exécutif s'affaiblit, ce n'est pas lui qui accorde une faveur, c'est la nat.. à qui lui reprend une partie des droits qu'elle lui a momentanément délégués. Cette simple distinction suffira pour expliquer le malentendu

qui, au fond, a toujours existé en Allemagne entre Gœthe et les partisans de la Révolution[1].

[1] On ne peut terminer une étude sur Gœthe sans rappeler que de nombreux matériaux biographiques ont déjà été recueillis par M. Richelot dans les quatre volumes qu'il a intitulés *Gœthe, ses mémoires et sa vie*, et qui ont paru en 1863 chez Hetzel. Malheureusement cet ouvrage, lourdement écrit, est dépourvu de critique, et les inexactitudes de détail abondent. Les deux volumes anglais de Lewes, et surtout les quatre volumes allemands de Vichoff sont plus instructifs.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT V
AVANT-PROPOS. IX

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE GŒTHE

Francfort et Leipzig. — La famille de Gœthe. — Son père. — Sa mère. — Sa sœur. — Ses premières années à Francfort. — Marguerite. — Son séjour à l'université de Leipzig. — Questions littéraires. — Premiers essais dramatiques. : *le Caprice de l'amant.* — Annette Schœnkopf. 1

CHAPITRE II

GŒTHE A FRANCFORT ET A STRASBOURG

Tendances religieuses. — Mysticisme. — Mademoiselle de Klettenberg. — Séjour en Alsace. — Frédérique Brion. — Herder. — Enthousiasme pour Shakspeare. — *Gœtz de Berlichingen.* . . . 41

CHAPITRE III

WETZLAR ET WERTHER

La réalité et le roman. — Charlotte Buff. — Kestner. — Sources de la sentimentalité allemande. — Imitation de la littérature anglaise. — Imitation de Rousseau. — Fonds national. — Mort de Jérusalem. — Jugement de Kestner sur le roman. — Nicolaï. — Parodie de *Werther.* — La passion divinisée. — Influence de *Werther.* 97

CHAPITRE IV

LES AMIS DE LA JEUNESSE DE GŒTHE

Origine de *Clavijo.* — *Mémoires* de Beaumarchais. — Souvenirs

personnels. — Madame de la Roche. — Une Allemande sentimentale. — Basedow. — Lavater. — Un prophète moderne. — Fritz Jacobi. — Gœthe et Spinosa. 147

CHAPITRE V

FIN DU SÉJOUR DE GŒTHE A FRANCFORT

Gœthe et Lili. — Gœthe et mademoiselle de Stolberg. — Les Stolberg. — Voyage en Suisse. — *Erwin et Elmire*. — *Stella*. . . 186

CHAPITRE VI

PREMIÈRES ANNÉES DE GŒTHE A WEIMAR

La cour. — Rôle qu'y joue Gœthe. — Facilité avec laquelle il s'isole. — Son indépendance. — Gœthe et Charles-Auguste. — Fonctions politiques de Gœthe. — Gœthe administrateur. — Gœthe et madame de Stein. — *Iphigénie en Tauride*. — *Torquato Tasso*. 226

CHAPITRE VII

GŒTHE EN ITALIE

Fuite de Weimar. — La haute Italie. — Rome. — Passion de Gœthe enfin satisfaite. — Relations avec les artistes. — Naples. — La Sicile. — La jeune Milanaise. — Lacunes volontaires du voyage de Gœthe. — *Egmont*. — Les *Élégies romaines*. — Les *Épigrammes vénitiennes*. 297

CHAPITRE VIII

COUP D'ŒIL SUR LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE GŒTHE

Commencements de ses travaux. — Gœthe naturaliste. — Gœthe physicien. — Traités de botanique et d'ostéologie. — Théorie des couleurs. 369

CHAPITRE IX

GŒTHE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Affaire du Collier. — Le cardinal de Rohan et madame de Lamotte. — Cagliostro. — *Le Grand Copte*. — La Révolution française jugée dans les *Épigrammes vénitiennes*. — Campagne de 1792. — Gœthe à Valmy. — Campagne de 1793. — Gœthe au siége de Mayence. — *Le Citoyen-Général*. — Les *Entretiens des émigrés allemands*. — *Les Révoltés*. — Conclusion. 389

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.